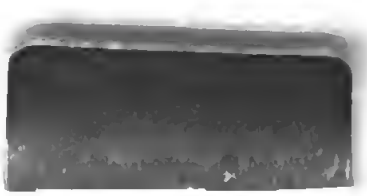
Epist. 580 x 6
13



Digitized by Google

<36602315060013

<36602315060013

Bayer. Staatsbibliothek

MARIA THERESIA

UND

JOSEPH II.

MARIA THERESIA

UND

JOSEPH II.

IHRE CORRESPONDENZ

SAMMT

BRIEFEN JOSEPH'S AN SEINEN BRUDER LEOPOLD

HERAUSGEGEBEN VON

ALFRED RITTER VON ARNETH.

DRITTER BAND.

AUGUST 1778 — 1780.

WIEN.
DRUCK UND VERLAG VON CARL GEROLD'S SOHN.
1868.

372
63

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

BAYERISCHE STAATS-BIBLIOTHEK MUENCHEN

CCCCI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 1 août 1778.

Très-chère mère. Pour ici, la même tranquillité continue encore de la part du Roi; ce matin il a fait un grand fourrage, où il y avait quatorze bataillons d'infanterie pour le couvrir. Il ne s'y est rien passé du tout, mais du côté de la Saxe je viens de recevoir de fort désagréables nouvelles. Le prince Henri paraît avoir masqué sa marche, et en passant par Hainspach et Rumbourg, il doit être déjà venu jusqu'à Röhrsdorf, au moins avec l'avantgarde, ce qui a obligé Gyulai [1]) à se retirer de Gabel, où il craignait d'être pris en dos et coupé. Ceci peut changer toute notre situation, et si cela est vrai, et que le prince Henri arrive dans le vallon de Gabel avant Laudon, il sera obligé de se replier sur l'Iser et vers Jungbunzlau; alors d'Alton et nous mêmes nous sommes pris en dos, et nous devrons quitter cette bonne position, où il y a quatre semaines que nous arrêtons le Roi, sans qu'il puisse faire un pas, et pour lors les cercles de Königgrätz, Bidschow, Jungbunzlau, Leitmeritz et Saatz sont

[1]) Feldmarschall-Lieutenant Graf Samuel Gyulai, Ritter des Theresienordens. Er starb im Jahre 1802, 83 Jahre alt.

perdus. Si déjà une malheureuse paix doit encore se faire, il aurait été de quelque consolation et un peu honorable, qu'elle se fût faite dans ce camp, mais après cela je ne sais comment l'on pourra la faire ou s'en conserver un peu d'apparence d'honneur.

CCCCII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 2 d'août (1778).

Mon cher fils. A peine mon paquet du 31 était parti, que le vôtre par le garde est arrivé, et à neuf heures du matin cette lettre du Roi [1]) qui, quoique différente et plus mauvaise que les quatre points qu'il avait ajoutés à ceux de Thugut, ne m'étonne pas. C'est à la prussienne, et peut-être l'arrivée de ses ministres y aura contribué, qui sont vendus à la Saxe et à Deux-Ponts. Il ne s'agit que de deux points: que vous voulez conquérir dans votre double qualité, et qu'il importe au Roi d'avoir la Lusace, alors il passera sur ce qu'on peut lui proposer de raisonnable. Selon nos circonstances il n'y a qu'une seule proposition; c'est celle de la carte marquée et où j'ai mis des points. De tout le reste de ce qui a été traité et passé devant, il faudrait faire abstraction, envoyer la carte avec une ligne marquée que vous ferez mieux que moi, ne

[1]) Auch dieser Theil der Correspondenz Friedrichs mit der Kaiserin ist abgedruckt in den „Oeuvres de Frédéric le Grand". VI. 201—208.

l'ayant fait que moi seule, sans que personne n'en ait connaissance, ni Kaunitz, ni Binder, ni qui que ce soit. Ainsi je pourrais avoir manqué dans les endroits, mais voilà mes principes. Ne plus penser aux revenus d'un million ou demi-million de plus ou de moins; ce n'est pas l'objet, mais l'assurance de nos frontières et leurs communications. Il nous faut donc l'Inn selon son cours, comme il est bien exprimé par la ligne rouge. Nous pouvons l'éprouver, mais jamais on n'y consentira, ainsi *ad ultimatum* de Kufstein le long des confins de Salzbourg jusqu'à la Salza, de là où elle tombe dans l'Inn et aller jusqu'à Passau, de là selon les points jusqu'à Waldmünchen. Personne ne pourrait mieux l'arranger que vous et Lascy, que je souhaiterais que vous en parlez, pour me faciliter la chose et la rectifier, si on veut retenir quelque chose. Vous devinerez bien aisément que le dernier parti, de rendre tout, serait celui que je préférerais, avec la clause pour Bayreuth et Anspach, mais c'est ce que le Roi ne fera pas, ainsi il faudra proposer un autre acceptable. Vous pouvez bien juger, si l'Electeur, qui était absolument à notre puissance, n'a accepté ce partage de l'Inn jusqu'à Wasserbourg, y compris les salines, où il n'y avait pas une idée encore de guerre, encore moins on saurait l'espérer à cette heure, qu'ainsi on peut le tenter. Si le Roi veut avoir absolument la Lusace, il peut passer dessus, en trahissant son allié, mais de bon gré il ne saurait y acquiéscer. C'est donc dans le cas dernier que mes points auraient lieu et seraient le seul que nous pourrions espérer et faire valoir, que nous ne voulions pas autant regarder à l'import qu'à la sûreté de nos frontières, et pour couper à l'avenir à toutes ces querelles et disputes des fron-

tièrcs. Nous ferions toujours une belle acquisition avec Braunau et Schärding; Bourghausen qui est en deçà de la rivière, n'y serait plus. Nous n'entrerions plus en rien sur l'alleu des Saxons et comment les arranger. Nous rendrons tout ce que nous avons pris en possession, d'abord que le tout soit terminé. Nous en ferons d'autant mieux, que cela se réduira toujours à presque rien, vingt-un baillages étant en dispute, dont la plupart doivent être rendus selon la convention du 3, si la Bavière démontre qu'ils n'ont appartenus *im straubingischen Antheil.* Vous savez que le jeune Lehrbaeh y a été envoyé pour cet effet, et effectivement il a trouvé la chose très-douteuse; neuf des dits baillages sont déjà reconnus indubitablement ne point appartenir à notre prétention, et j'ai bien peur que les autres onze ou au moins encore huit seront prouvés de même. Vous voyez donc à quoi se réduira toute cette malheureuse acquisition qui soulève toute l'Europe contre nous, et nous mène à notre ruine et perte de toute confiance partout. Ce n'est que le travail, *pedantisch* et *sophistisch,* dont Lehrbaeh s'est servi de tous ces deux moyens, *künstlich,* qui arrête encore la connaissance et nécessaire restitution promise par nous par la convention du 3 de janvier, mais qui tôt ou tard doit se faire, et je n'ai arrêté la restitution des premiers neuf baillages que dans l'espérance qu'on pourra s'entendre sur le fond; si cela ne se fait pas, il faudra selon notre parole donnée le faire tout de suite.

Je suis entrée dans cette digression pour vous faire voir que ce que nous croyons de tenir, est peu de chose, et qu'on ne saurait le mettre *in cambio* ou demander beaucoup. Vu votre situation politique et militaire, il est très

à souhaiter qu'on termine même sans rien, pourvu que les dehors soient sauvés, et je croirais l'idée de Bayreuth et Anspach pourrait les sauver. J'attends donc là-dessus, mon cher fils, votre sentiment, en vous conseillant de ne vous tourmenter de toutes ces lectures et redites, qui peuvent servir de notice à Thugut, mais jamais à en faire le moindre usage, hors de celui que je viens de vous proposer. Thugut doit être renvoyé pour finir ou en bien ou en mal; il était pour partir quand cette lettre du 28 du Roi est arrivée; je ne l'aurais pas arrêté pour cela; je n'y aurais mis qu'un p. s., mais voulant savoir avant tout votre sentiment, et espérant votre concours et conseil, je l'ai arrêté tout de suite en écrivant cette lettre au Roi.

Vous avez à cette heure, mon fils, le sort de vos Etats en main, mais vous en répondrez aussi à vous même et à Dieu. Le bonheur de tant de milliers d'âmes y est attaché; les premiers malheurs de la guerre vous ont touché; est-ce que vous vous auriez déjà apprivoisé avec ses suites malheureuses? Pensez-y à tête reposée et non pas prévenue, et vous trouverez une mère tendre, une amie raisonnable et droite, et une souveraine équitable, qui agit selon ses devoirs envers Dieu et les hommes. La décision, telle que vous la prendrez, sera exécutée; je vous soutiendrai autant que mes forces le permettront, mais je vous prie, qu'elle soit claire, guerre ou non, et qu'on ajoute rien de plus à ma ponctuation, qu'on la rende seulement intelligible, mais en cas que vous préfériez la guerre pour vous et pour moi, vous demanderez par écrit l'avis de vos quatre maréchaux pour me l'envoyer, s'ils croient dans la situation présente, avec les forces que les deux armées, ennemis et nous, ont, que nous sommes en

état de rester à la défensive, que le Roi ne puisse soutenir des quartiers d'hiver chez nous aucune part, et que nous protégeons nos pauvres sujets de plus de malheurs, et ne détruisons nos ressources, et les abandonnons à l'ennemi, ce qui arriverait, si le Roi restait en quelques cercles seulement l'hiver et pas à Prague, en Bohème ou en Moravie ou en Haute-Silésie, où le corps de Werner est entré et pille. Je ne demande à ces messieurs qu'une opinion militaire; que la politique n'y entre en rien, ni sur les alliés ni sur les ressources en argent ou autres; je demande leurs avis militaires pour vous et pour moi, si comme nous sommes, on peut garantir nos pays et attendre des événements un changement en offensive. C'est tout ce que je peux vous dire sur l'importante situation où nous nous trouvons; il faut être au clair, ne point se faire illusion, alors on peut prendre son parti. Je prie Dieu qu'il vous éclaire; en vous donnant ma bénédiction, je suis votre fidèle mère

MARIE THÉRÈSE.

CCCCIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 2 d'août 1778.

Très-chère mère. Hier soir je reçus la nouvelle du maréchal Laudon, comme quoi l'ennemi en force et le prince Henri avaient pénétré en Bohème par Hainspach, et qu'il s'était déjà avancé jusque vers Kreibitz et Kamnitz. Comme en même temps par Tetschen et Aussig probablement l'ennemi tâchera aussi de pénétrer, le maréchal s'est cru obligé de marcher vers Hirschberg, et de là, s'il conste que le prince Henri avance, il marchera à Kosmanos auprès de Jungbunzlau, ayant laissé le prince Charles encore à Leitmeritz, avec l'ordre de se tirer vers Prague, et Gyulai, il l'envoie à Turnau. Cette nouvelle m'a fait beaucoup de peine et me cause un cruel embarras, puisque si le prince Henri passe l'Iser, il faut que tout de suite d'Alton se retire, et par conséquent nous aussi ici. De là il s'ensuit la triste conséquence que j'ai eu l'honneur de lui marquer hier, savoir que la moitié et la meilleure moitié de la Bohème, sans bataille sera entre les mains du Roi de Prusse. Je ne puis laisser ainsi dégringoler notre défense, je suis donc fermement résolu à risquer plutôt une affaire que d'en laisser venir les choses à ce point, et par conséquent, soit ici ou autre

part, quelque difficile que sera l'entreprise, de risquer le tout et d'attaquer le Roi de Prusse dans quelconque position qu'il sera. Si cela réussit, nos affaires seront remises, si nous sommes battus, au moins alors l'on saura la raison de notre retraite, et elle sera excusable; enfin il faut presque en désespérés en découdre, pour changer la face des affaires. J'en ai parlé aux trois maréchaux, et nous sommes du même avis que, bien ou mal, il faudra faire quelque chose, sans cela V. M. perdrait la moitié d'un royaume, sans coup férir.

Le prince Liechtenstein ayant poussé les avant-postes, a pris un colonel prisonnier, et chez Botta, où l'ennemi est venu se camper à Herlitz, nos houssards ont perdu une vingtaine d'hommes. En revanche, un escadron d'Esterházy avec le capitaine Poutet [1]) a pris un détachement de cent chevaux et trente-deux hommes d'infanterie, dont tous, hors 70 prisonniers ont été hachés. C'est une belle action, et je vais m'informer s'il pourrait être dans le cas d'être avancé. Dans ces moments de crise je ne désespère pas encore que le maréchal Laudon trouvera peut-être encore moyen de tenir à l'Iser, et par là de nous mettre dans le cas de pouvoir rester ici. Si le Roi voulait nous faire le plaisir de nous attaquer ici, ce serait au monde ce qu'il y aurait de plus désirable, mais j'en doute beaucoup. Je lui baise très-humblement les mains, et j'ose

[1]) Karl Poutet, Rittmeister bei dem Husaren-Regimente Graf Michael Esterházy, jetzt Prinz Karl von Baiern Nr. 3. Er wurde für diese Waffenthat zum Major befördert. Er starb im Jahre 1790 als Oberst und Ritter des Theresienordens.

lui répéter encore le grand besoin qu'il y a, que l'on fasse tous les efforts imaginables pour soutenir l'armée [1]).

CCCCIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 2 d'août 1778.

Très-chère mère. Je lui renvoie le garde qu'Elle a eu la bonté de m'envoyer, pour lui donner part que par les nouvelles reçues par le maréchal Laudon, il s'est cru obligé de marcher effectivement à Jungbunzlau avec le corps de Gyulai, et par conséquent voilà toutes les entrées et montagnes de la Saxe et Lusace livrées à l'ennemi sans résistance, puisque le prince Liechtenstein, par là pris en dos à Leitmeritz, ne pourra plus y tenir, mais devra se tirer vers Prague, s'il est poursuivi. Ceci change furieusement notre plan; il est probable que dans peu il faudra aussi que je parte d'ici, ce que je ne ferai qu'à la dernière extrémité, puisque j'en prévois les conséquences.

Si déjà tant est que V. M. veut arranger le tout par

[1]) Die Kaiserin sandte am 4. August dieses Schreiben an Kaunitz mit den Worten: „Envoyez-moi Binder, si vous ne pouvez pas venir vous-même. Après cette lettre il n'y a point de moment à perdre de renvoyer Thugut. Celle-ci est en réponse de celle du 31, et pas de celle encore sur les conditions du Roi. J'en attends encore un, peut-être ce soir. Votre conseil, votre constance m'est bien nécessaire à cette heure; la mienne commence à me manquer."

négociation, il aurait été bien plus désirable que cela ait pu se faire pendant que nous soutenions notre position, qu'à présent, quand nous l'aurons perdue. Tout ce que je la supplie encore une fois, c'est de ne me mêler en rien dans tout ce qui se fera, car je ne puis me départir de mon avis ni de ma conviction, mais je saurai toujours tout ce que je lui dois, et je ne l'exposerai jamais à un spectacle. Je lui baise très-humblement les mains, fort peiné, comme Elle le jugera bien, de tous les côtés les plus sensibles, néanmoins je tâcherai de garder ma tête en état de la servir et l'Etat le moins mal que je pourrai. Je suis extrêmement occupé des dispositions en tout genre à faire et à préparer pour tous les événements.

CCCCV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 3 d'août 1778.

Très-chère mère. Je viens de recevoir la désagréable confirmation, que le maréchal Laudon s'est effectivement cru obligé d'abandonner tous les débouchés en Bohème, et de se retirer à Kosmanos, derrière l'Iser. Si, comme j'ai tout lieu de le craindre, dans deux jours l'ennemi aura passé aussi l'Iser, je me vois dans l'affreuse nécessité de quitter ma position. Toutes les conséquences qu'entraîne cette démarche, lui sont connues; la moitié et la meilleure partie de la Bohème se trouvera en son pouvoir, et je n'ai d'autre parti à prendre que celui-là, savoir ma

première marche sera vers Königgrätz, et la seconde je placerai le prince Albert avec son armée derrière l'Adler, pour empêcher que le Roi ne puisse faire le siége de Königgrätz. Wurmser avec ses houssards et trois régiments d'infanterie, je le placerai à Opotschno pour inquiéter l'ennemi sur ses communications. Les Croates avec Wartenslcben [1]), je les mettrai derrière les étangs de Pardubitz et moi avec l'aile droite que j'ai amenée ici, je me placerai derrière Pardubitz pour pouvoir, selon les circonstances, aller renforcer Laudon qui, j'imagine, se tirera vers Brandeis, ou le prince Albert, si le Roi voudrait l'attaquer avec toutes ses forces. Voilà le nouveau plan que nous avons formé, mais il est essentiel de risquer au plutôt une affaire décisive, car de cette façon il n'est pas possible de laisser les choses.

Voilà tout ce que pour le présent je puis avoir l'honneur de lui dire. Le maréchal Laudon me marque en deux mots que le général de Vins [2]) avait eu à essuyer un échec de la part de l'ennemi, mais qu'il n'en savait point les circonstances ni la perte. J'ai bien peur que ce sera une grande vilenie, puisqu'il ne m'en dit pas davantage.

[1]) Ludwig Wilhelm Graf Wartensleben, damals Generalmajor. Geboren 1734 und im Jahre 1758 aus dem holländischen in den österreichischen Dienst übergetreten, diente er als Stabsoffizier in verschiedenen Grenzregimentern. Im Jahre 1794 zum Feldzeugmeister ernannt, befehligte er zwei Jahre später die österreichische Armee am Niederrhein, wurde bei Emmendingen schwer verwundet und starb im Jahre 1798.

[2]) Joseph Nikolaus Freiherr de Vins, damals Generalmajor, später Feldzeugmeister und Grosskreuz des Theresienordens. Auch er starb im Jahre 1798. Die Schlappe, von welcher hier die Rede ist, erlitt er am 2. August auf dem Marsche nach dem kaiserlichen Lager bei Hirschberg.

CCCCVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 4 août 1778.

Très-chère mère. Dans ce moment on m'éveille pour me remettre le paquet ci-joint qu'il lui a plu de m'envoyer; j'y réponds tout de suite. Etant d'accord et inébranlable dans mes principes, je ne puis me mêler en rien de cette négociation dont j'ai ignoré le commencement, les moyens, et dont les conséquences m'ont toujours paru et me paraîtront à jamais déshonorantes, nuisibles et hontcuses. J'ai donc l'honneur de les lui renvoyer, et je me bornerais à ne dire autre chose, si mon respectueux attachement ne m'arrachait un avis. C'est V. M. seule qui doit et peut décider ce qu'il y a à faire. Est-Elle décidée fermement à employer jusqu'au dernier homme et dernier écu, que tous les moyens lui soient égaux, qui soutiennent son Etat dans cette crise? Alors il faut continuer et faire la guerre à toute outrance. Elle a de braves gens; il y a des moyens encore, et une pareille volonté, ferme, absolue, soutenue et constante, je crois pourrait bien changer la face des choses. Ou ne veut-Elle pas mettre ses pays dans cet état, ni jouer ce gros jeu, alors il ne reste d'autre parti que de faire la paix le plus vite qu'on peut et à

quelconques conditions, car de la faire mollement et avec des ménagements, sans risquer le tout pour le tout, il n'y a pas moyen.

Pour moi, je crois qu'Elle ne peut douter du parti que je prendrais; c'est à Elle à choisir. Je connais mon devoir, Elle doit connaître mon respect; tout ce qu'Elle fera, je me le tiendrai pour une loi, et j'y souscrirai, n'ayant aucun droit pour le présent, et étant fort éloigné de vouloir m'en prévaloir vis-à-vis d'Elle. Je ne pourrai que témoigner ma peine et prendre les mesures néccssaires pour qu'une malheureuse différence d'opinion n'amène plus à l'Etat les malheurs présents, dont avec une peine mortelle, mais sans le moindre reproche, je me vois seul peut-être coupable. Sa résolution doit être prompte, car les dévastations augmentent, et sous très-peu de jours je devrai moi-même quitter mon poste, Laudon disant déjà de ne pas pouvoir tenir à l'Iser.

Remettre tout, si déjà l'on veut faire ce pas, à l'Electeur de Bavière, et que le Roi de Prusse n'ait rien, c'est encore la seule partie qui me paraît préférable, si l'on veut ou croit qu'avec l'ennemi en Bohème on puisse penser à faire autre chose que de se battre, et que la décision de l'affaire soit remise à la diète pour la Saxe et les autres prétendants.

Je ne demande pas l'avis des maréchaux. Que pourraient-ils dire que je ne sache? Si nous augmentons notre armée, si nous sommes heureux, nous chasserons le Roi de Prusse hors de la Bohème. Il est avec les Saxons de 40.000 hommes peut-être plus fort que nous. Il s'agit donc de le battre ou d'être battu, cela décidera,

et il faut savoir des moyens pour remplacer les pertes qu'on fera. Voilà tout ce que je puis lui dire, et je défie que les maréchaux en disent davantage.

Je lui baise très-humblement les mains, et suis à ses pieds avec le plus profond respect, en lui répétant encore très-humblement: ou de faire la guerre à toute outrance, ou plutôt que de ne la faire qu'à demi et sans employer tous les moyens les plus dures, de rendre toute la Bavière et couper court à tout, en faisant tout de suite finir les hostilités et sortir les deux armées ennemies hors du royaume. Voila en vérité tout ce que m'arrache mon patriotisme et mon inviolable attachement pour sa personne. La ponctuation de la carte n'est point faisable, car V. M. n'aurait point la communication avec le Tyrol qu'Elle désire.

CCCCVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 4 août 1778.

Très-chère mère. Il ne s'est rien passé dans la journée d'aujourd'hui, qui méritât de lui être rapporté. Le Roi a fait à sa droite et à sa gauche un fourrage sans bruit; pour moi je suis extrêmement occupé des dispositions pour le cas venant que nous dussions partir d'ici, cas affreux et cruel; surtout si peu après une paix honteuse s'ensuivait. Tous les arrangements se font afin d'en partir au moins intact. Je n'ai pas de rapport encore de ce qui est arrivé au général de Vins, mais selon le rapport

de bouche de l'officier venu de Laudon cela doit être d'un genre très-fâcheux. Il est à croire qu'il a été entouré et surpris, de façon que tout son petit corps, consistant en quatre bataillons, les deux Italiens et deux des Croates avec des *Scharfschützen* et de la cavalerie légère, a été presque pris, ou au moins dispersé. Des Croates il en est revenu quelques-uns, mais le reste, on n'en avait point de nouvelle. Lui pour sa personne il s'en est tiré avec ces quelques Croates. Dès que j'en saurai les particularités, j'en donnerai part à V. M., et je compte lui faire rendre raison et le mettre aux arrêts jusqu'à ce qu'il se justifie sur cette affaire, s'il y a de sa faute ou non.

CCCCVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 5 août 1778.

Très-chère mère. Les choses étant venues au point qu'il faut absolument risquer quelque chose de décisif plutôt que de quitter ici notre position et ouvrir le pays à l'ennemi, et l'essentiel étant que Laudon arrête au moins l'avantgarde qui s'avance si fort vers nous, je lui envoie encore deux régiments d'infanterie et quatre bataillons de grenadiers pour le renforcer, en lui enjoignant de les attaquer et de tâcher de les repousser pour demain. Tous les déserteurs et toutes les nouvelles nous assurent que le Roi marchera; quelques-uns et la plupart disent que ce sera en Silésie, mais il est plus probable qu'il ira vers notre

aile gauche pour faire un mouvement analogue à celui du prince Henri. Pour lors nous verrons ce qu'il y aura à faire; en attendant j'envoie de mes chevaux à Turnau pour pouvoir me transporter pour ma personne chez Laudon, si j'entrevois qu'ici demain rien ne se passe; enfin je ne négligerai certainement rien pour obvier encore, s'il est possible, au grand inconvénient de laisser passer l'ennemi dans le coeur du royaume, au moins je me flatte que nous gagnerons encore du temps, et que par là, quelconque chose qui arrive, ce sera toujours beaucoup de gagné, soit pour la guerre ou la paix.

Laudon ayant demandé Rouvroy [1]), je le lui envoie aussi.

CCCCIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 6 août 1778.

Très-chère mère. Il n'y a rien de nouveau de ce côté-ci; le Roi reste tranquille, mais de ses bataillons se tirent toujours quelques-uns vers son aile droite, c'est-à-dire vers Arnau et Trautenau. Il est probable que c'est par ce côté qu'il entreprendra quelque chose, quand le prince Henri sera plus approché, ou que Laudon se sera encore plus retiré. C'est l'époque qui décidera de mon départ, et

[1]) Der Feldmarschall-Lieutenant Theodor Freiherr von Rouvroy. Er starb im Jahre 1789 als Feldzeugmeister und Commandeur des Theresienordens.

par conséquent l'avantage décidé du Roi est la ruine d'une grande partie du pays. Comme j'ai eu l'honneur de lui marquer plusieurs fois, les mesures sont prises pour l'exécuter, et au moment que j'en aurai la nouvelle, le soir d'après je décamperai pour me placer près de Königgrätz, et puis pour faire passer le lendemain l'Elbe au prince Albert et moi, me retirer vers Pardubitz, où j'attendrais les événements quelconques, et pour être à même de me porter là où le besoin sera.

J'ai envoyé Rouvroy et les huit bataillons à Laudon qui l'a demandé; peut-être trouvera-t-il moyen d'arranger, ou au moins d'arrêter assez longtemps les progrès de l'ennemi, afin qu'on gagne le temps à tout ce que V. M. est intentionnée de faire, afin qu'au moins, si déjà la paix doit se faire, elle se fasse ici, et dans cette position, avant que l'ennemi ait remporté des avantages réels. La défaite de de Vins est très-désagréable; il tâche d'en jeter la faute sur le colonel Bossi de Gaisruck. Quand je pourrai ravoir ce dernier, qui est prisonnier, je compte le faire échanger, s'ils l'acceptent, contre un colonel saxon que nous avons pris, afin de pouvoir examiner la chose et la punir selon qu'elle le mérite. La perte est d'à peu près 1200 hommes avec artillerie, drapeaux, officiers et ce qui s'ensuit; presque tous sont pris sans coup férir; le bataillon italien de Gaisruck, hors 140 hommes est tout pris, près de 500 Croates, la plupart Peterwardeins, justement les meilleurs, et tous les artilleurs. De Vins s'est enfoncé dans des gorges de montagnes sans précaution, il s'est trouvé entouré, et voulant la nuit s'en tirer par les bois, quelques coups de fusil ont mis les Italiens en confusion, et le colonel doit avoir témoigné une lâcheté inouïe, sur

quoi l'arrière-garde des Croates a été prise aussi, et lui avec l'avant-garde s'en est seulement tiré, qui était composée de Croates.

Le major Nauendorf dans ce moment fait rapport, qu'il a attaqué un convoi de 200 voitures de farine sur le chemin de Glatz, et qu'il a défait la troupe qui l'accompagnait, pris un canon, mais qu'il n'a pas pu amener, qu'il a pris les chevaux, des prisonniers, et qu'il a brûlé les voitures. C'est assez bien, mais cela ne répare pas l'autre. Laudon est toujours encore à Kosmanos, d'où il compte avancer, à ce qu'il dit, pour voir de prendre une position qui arrêtât le prince Henri tout court, afin qu'il ne puisse avancer vers le Roi. Deux jeunes officiers, fils du comte Nimptsch, m'ont beaucoup prié de les recommander à V. M., afin que par leur intercession V. M. daigne faire grâce à leur père et soeur qu'ils supposent dans sa disgrâce.

CCCCX.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 6 d'août (1778).

Mon cher fils. J'ai reçu vos deux lettres du 2 et 3 avant-hier, et celle du 4 hier à une heure, qui me met à même à expédier Thugut, qui sera parti cette nuit, mais sans espérance qu'il réussît. Après le changement total en Bohème il faudra bien passer sur tout ce que lui nous dictera, car vous jugez bien, après ce que je vois au

commencement de la guerre, cela ne saurait me faire venir la moindre idée de pouvoir mieux atteindre à l'avenir, et c'est justement ces braves gens et de bonne volonté qui doivent être conservés comme le trésor do l'Etat, et ne les pas sacrifier sans l'aider ou le sauver. Si nous nous battons à cette heure, c'est à pure perte, mais sur cela, je n'ai rien à dire; vous ferez selon que vous le trouverez convenable. C'est donc, je vous conjure, de vous conserver, c'est dans ce moment le point le plus essentiel, et tout est perdu, si vous agissez en désespéré, et voilà ce que je crains le plus, car une bataille à gagner dans ce bouleversement n'est pas à espérer, et ne changerait en rien notre situation, que de s'être battu. Quelle horrible perspective! Je craignais toujours de ce côté de Laudon, que cela vous entraînera.

Je ne vous dis rien des conditions; elles sont les mêmes que vous avez vues, mais le 15 de juillet cela aurait eu un autre effet que le 9 d'août, car avant ce jour il ne saura y être. J'avais grande envie de l'envoyer tout droit à Opotschno et de l'adresser au général qui y est, pour le faire passer à l'armée du Roi, mais je n'ai osé, puisque vous ne voulez être entendu ou paraître en rien sur cette affaire, et Dieu sait quand il arrivera, où le Roi sera et l'adressera peut-être à Glatz à ses ministres, no voulant dans ce moment si occupé se charger. Alors toutes nos espérances sont en vain; il croira sûrement que j'ai voulu l'amuser.

Des troupes des Pays-Bas il court aussi un bruit qu'elles se sont arrêtées, ayant des nouvelles d'un corps près d'Eger. Je ne le sais que par des lettres de Bavière; on en a été très-mécontent partout, ayant fait beaucoup

d'excès et maltraité les gens. Si le bon Dieu contre toute attente vous accordait un avantage un peu considérable, ne vous en laissez pas éblouir; envoyez du champ de bataillo Nugent lui offrir la paix, en rendant tout en Bavière, et remettant les autres prétentions à la voie légale. Je vous conjure, ne rejetez pas cette idée; moi, qui ne vois pas couleur de rose, j'ai une espérance qui me revient souvent, appuyée sur la bravoure de nos troupes, sur votre présence et l'amour qu'elles vous portent, mais surtout la confiance en Dieu; qu'il exaucera les voeux très-ardents de tout le public pour vous, et cela revient de toutes provinces de même; ici c'est touchant comme les églises sont pleines et tous les jours. Ne vous laissez éblouir dans un pareil moment, rendez le calme à vos bonnes provinces et à l'Europe même, et cela rendu dans un moment pareil et par vous, serait très-convenable; ma consolation en serait au comble. J'en ai besoin; *dieses ist ein starker Stoss für mich!* Si en revanche le bon Dieu punit nos péchés et veut nous humilier encore plus, *fiat voluntas tua;* alors je me flatte que vous ne perdrez la tête, que vous payerez de votre personne. Je ne crains qu'un instant de désespoir; pensez alors à votre âme, à votre personne; tant que vous existez, tout est encore à remédier; dans le cas contraire, tout serait perdu, et votre patriotisme seul me rassure. Avec la grâce de Dieu on peut tout et doit tout pouvoir supporter; il ne nous doit rien; en nous humiliant devant lui, il aura pitié de nous. C'est alors que la fin de la guerre tombera sur ma malheureuse tête, trop heureuse si je peux vous en sauver et mes bons pays des calamités sans fin et mettre tout le blâme sur ma vieille tête. Je descendrais dans ma fosse,

même avilie, avec joie, pourvu que je vous sauve et le reste de nos pays, que je puisse compter sur votre coeur, que vous me plaindrez et ne me haïerez pas et reconnaîtrez ma tendresse qui vous était particulièrement donnée de préférence de tous mes autres enfants. Je vous donne ma bénédiction. Dieu vous conserve et tout est dit.

CCCCXI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 7 août 1778.

Très-chère mère. Il n'y a rien eu encore aujourd'hui qui ait porté quelque changement notable à notre position. Du maréchal Laudon je n'ai rien reçu aujourd'hui; le Roi a fourragé dans deux endroits vers Königinhof où j'étais; il y a eu quelques coups de canon de part et d'autre de donnés et quelques coups de fusils, dont quatre soldats qui s'étaient trop avancés, du régiment d'Alton ont été blessés. Au reste notre situation reste aussi incertaine et douteuse qu'auparavant. Je me sentirais bien soulagé, quand j'apprendrais que toute idée de négociation est rompue, et que V. M. va employer tous les moyens pour être redoutable au Roi de Prusse même. Ou si le contraire arrive, au moins Elle a trouvé un moyen de me rendre ce parti en honneur plus supportable, car l'indécision, le doute, dans lequel je vis à cette heure presque trois semaines, est pour moi le plus cruel état que je connaisse, et auquel il n'y a raisonnement ni phi-

losophie qui tienne, puisqu'on ne peut se rien dire ni prendre son parti, puisque blanc et noir peuvent arriver. Enfin je resterai avec soumission et résignation dans cet état, tant qu'il lui plaira de m'en tirer.

Comme notre retraite d'ici, qui peut arriver d'un jour à l'autre, priverait l'armée de V. M. des recrues des cercles qu'on abandonnerait, j'ai cru bien faire d'ordonner que ces cercles avec la ville de Prague assemblent les jeunes gens, les fassent passer aux armées où ils auront la paie et le pain avec la promesse que, s'ils servent pendant la durée de cette guerre, ils seront libres pour toujours de l'état militaire. S'ils ont un peu de raison, ces gens devraient embrasser cette proposition avec mille plaisir.

La chaleur très-forte qu'il fait, la paresse et insouciance des gens d'aller chercher cent pas plus loin de la bonne eau au lieu de la mauvaise, fait que nous commençons à avoir assez de malades, mais aucunement dangereux, même parmi les domestiques et la livrée, la plupart des fortes diarrhées qui ne sont point de dyssenteries pourtant. Pour moi, ma santé est, je crois, à toute épreuve; rien ne la dérange, pas même la violence de mon état présent; il n'y a que le sommeil dont j'ai toute ma vie été si content, qui me fait furieusement faux bond.

CCCCXII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 8 d'août (1778).

Mon cher fils. J'ai reçu encore hier matin la vôtre du 5, et le soir à dix heures celle du 6. Dans cette chaleur vous êtes si occupé jour et nuit, travaillez, tourmenté de tout le monde, et surtout par moi, qui ne souhaite rien au mondo quo de vous voir tranquille, comme le seul bien dans ee monde, et eontent et de pouvoir participer un peu avec vous mes peines et travaux. Il n'est pas possible quo vous puissiez à la longue soutenir tout cela, et voilà ee qui m'inquiète, connaissant là-dessus votre façon de penser, et comme vous traitez ce Joseph et ne lui faites aucun soulagement. Dieu donne que nous n'ayons une bataille perdue, et que vous pouvez selon vos souhaits rester dans votre admirable position, pour vous, pour le soldat, mais surtout pour nos pauvres sujets saecagés partout. Thugut ne peut arriver que le quatrième jour, ainsi demain dimanche, si on le laissera d'abord venir; eela dépend des autres, ainsi avant le 14 et 15 nous ne saurons des nouvelles.

Jo n'entre plus en rien pour ne vous fatiguer avec un si triste événement que je souhaite pourtant qu'il réussît, nonobstant qu'il me laissera une dose de plus de chagrin

pour le reste de mes jours. L'événement de de Vins est désagréable et je ne plains que nos Croates et les *Scharfschützen*, auxquels, on dit ici, ils ne donnent point de quartier. Avant ou dans le même instant que j'ai reçu votre lettre du 4 de la retraite précipitée de tous nos *Verhau*, on en savait déjà quelque chose en ville; on murmurait qu'on avait sacrifié Laudon; vous pouvez deviner qui? Qu'il avait demandé 30.000 hommes pour pouvoir faire face, n'en ayant que 30.000, qu'on ne les a pas envoyés, mais seulement 10.000, qui ne peuvent faire la besogne et ne font qu'augmenter ses embarras. C'est pour vous seul, mais j'ai cru devoir vous informer qu'il y avait bien des informations de ce côté.

Pour ici, je ne vois que peu de monde et vois une prévention pour l'un et acharnement pour l'autre qui est très-dangereux, et on ajoute que le dernier vous tient dans une sujétion très-grande. Je ne le crois pas, mais j'ai cru devoir vous en informer. Aussi grand que je crois Laudon devant l'ennemi un jour d'affaire, aussi mince je le crois pour des dispositions et détails, n'ayant aucune science pour cela, et il a le malheur de voir aussi noir et de ne pas avoir le choix heureux de ceux qu'il choisit et emploie. Je suis donc très-contente que vous lui avez envoyé Rouvroy, le seul qui peut l'animer et consoler dans ce moment-ci, et il lui faut des gens pareils dont il ne se défie, l'étant à l'extrême.

On a expédié en France et en Russie en conséquence, et la diète d'Hongrie est ordonnée pour le 1 d'octobre, ne pouvant plutôt. Vous voyez que je ne néglige rien pour la continuation, si cela se devait, mais de l'effet, je ne saurais en répondre. Vous aurez à la place de 8000

recrues 12.000; je dois dire que tout le monde s'empresse, et le chancelier, le primat [1]), Hansel Palffy [2]), Forgatsch [3]), Koller [4]) sont déjà dans leurs comitats et travaillent et donnent le branle. Je dois cette justice à tout le monde, et vous embrasse tendrement.

---

[1]) Joseph Graf Batthyany, geboren im Jahre 1727, wurde im Jahre 1751 zum Priester geweiht, acht Jahre später Bischof von Siebenbürgen, im Jahre 1776 Erzbischof von Gran und Primas von Ungarn, zwei Jahre später Cardinal.

[2]) Johann Graf Palffy, Feldmarschall-Lieutenant und Capitän-Lientenant der ungarischen Garde, Erbohergespan des Presshurger Comitates.

[3]) Graf Nikolaus Forgách, im Jahre 1777 von Maria Theresia zum Ohergespan des Neutraer Comitates ernannt. Im Jahre 1783 legte er ans Missvergnügen über die Verordnungen Josephs, durch welche er die ungarische Verfassung für verletzt ansah, seine Würde nieder, übernahm sie jedoch im Jahre 1790 neuerdings und bekleidete sie his zu seinem fünf Jahre später erfolgten Tode. Im Sitzungssaale des Neutraer Comitates wnrde, das Andenken des Verstorbenen zu ehren, sein lebensgrosses Portrait aufgestellt, welches sich noch dort hefindet.

[4]) Franz Xaver Graf Koller von Nagy-Manya, geheimer Rath, Präsident der Hofdepntation in Illyricis und Ohergespan des Barser Comitates.

CCCCXIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 8 août 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu hier tard au soir son courrier. Le contenu de sa lettre me marque un intérêt personnel dont je connais le prix, mais quant au bien de l'Etat et de notre situation, je me trouve réplongé dans le même état cruel d'incertitude qu'auparavant. La minute donnée à Thugut, hors d'autres instructions secrètes que j'ignore, ne lui fera pas arranger la paix; il fallait dire au Roi simplement que l'on restituait toute la Bavière, que par conséquent le cas de guerre cessait, et qu'en même temps on le déclarait à Ratisbonne, à l'Electeur Palatin, et qu'on donnait ordre au gouvernement et au militaire de l'évacuer, qu'on attendait donc que le Roi retirerait tout de suite ses troupes, que pour les autres prétentions c'était ensuite à les arranger, là où bon semblerait. Des margraviats d'Anspach et de Bayreuth, il ne fallait pas en dire un mot, mais ensuite le déclarer à la diète, en France et Russie, qu'on regardait le cas échéant pour entièrement égal à celui-ci, et qu'on agirait en conséquence, et profiter de ce temps pour augmenter l'armée, mettre tout encore plus en état, et bâtir quelque forteresse. Voilà comme j'entendais que l'on aurait pu le moins mal se tirer

de cet état, si déjà paix doit exister, mais ainsi on ne fera rien, et le second projet qui entre dans des accords, est encore plus mauvais. Enfin Elle peut compter qu'ainsi Elle ne fera pas même une honteuse paix, et que, si l'on n'emploie tous les moyens, on ne fera pas de guerre, ou une très-désavantageuse, car le Roi de Prusse a mis tout en jeu, son dernier homme y est, des vieillards et des garçons, tout est armé, et nous sommes bien loin de là, mais aussi quelle ressource aurait-il, s'il a un revers? Dans son pays, il ne trouvera sûrement plus de recrues ou très-peu. Je ne puis donc qu'attendre avec résignation ce qui arrivera; toujours c'est une affreuse démarche que celle qu'Elle fait actuellement, et Elle verra ce qu'on en dira dans le monde, et ce sera sur mon compte seul qu'on s'amusera. Puisque V. M. croit pouvoir distinguer dans ses actions et démarches le courage personnel et sa réputation de celle de l'Etat, ce que je crois impossible, quand on est dans la place qu'Elle occupe, par conséquent l'insouciance qu'Elle témoigne du „qu'en dira-t-on", ne retombera que sur son Etat et tous ses successeurs, puisqu'on n'imaginera jamais qu'une chose aussi importante ait pu se faire sans des besoins et une insuffisance réelle de l'Etat. Je la laisse juger des conséquences, tant vis-à-vis de ses amis qu'ennemis. Tout ce qu'on a fait, travaillé, amélioré, la considération, le crédit même qu'on a acquis dans seize années dans l'étranger, se voit annullé et perdu pour jamais, ou au moins pour bien longtemps, par là qu'il est malheureux d'avoir justement à vivre dans une pareille époque et d'y jouer, qui pis est, comme moi un rôle. Je ne m'en ferai jamais raison.

Les nouvelles du maréchal Laudon ne décident encore

de rien; il garde en plusieurs endroits encore l'Iser, et le prince Henri selon les nouvelles paraît encore être dans les environs de Gabel. Il sera essentiel de lui en empêcher le passage et de marcher dessus, s'il le tente, pour le combattre. J'y ai envoyé de mes chevaux, afin de pouvoir m'y rendre, si j'en entrevois le bon moment. Les troupes des Pays-Bas sont arrivées actuellement à Prague, elles s'y reposeront une couple de jours, et puis je ne sais où le maréchal Laudon les destinera.

Voici une lettre de mon frère.

La nouvelle qu'on traite de la paix, est publique, les gazettes même en parlent avec des détails; je la laisse juger de l'effet que cela fait à l'armée.

CCCCXIV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ertina, le 8 août 1778.

Très-cher frère. Je vois par votre chère lettre que vous êtes au fait de la démarche qu'il a plu à S. M. de faire, en écrivant au Roi et en lui envoyant Thugut. Vous l'aurez jugé, je crois, néanmoins sans la sentir aussi vivement que moi. Rien de plus déshonorant, de plus nuisible et de plus destructif ne pouvait arriver. On ne m'a pas consulté, et j'ai cru tomber à cette nouvelle; aussi ai-je refusé et refuserai-je toujours d'en savoir quelque chose, ou de m'en mêler en rien. Si à la honte, à l'ignominie de penser à demander la paix, lorsqu'on vient d'être offensé

par l'agression la plus cruelle, se joint encore une paix désavantageuse, je ne pourrai m'empêcher, pour sauver en partie la considération de l'Etat et mon honneur violemment compromis, de le témoigner à tout l'univers, et je compte partir d'ici et ne pas retourner à Vienne, mais de venir vous voir, mon cher ami, et de vous entretenir de mes peines, et en même temps de renoncer sérieusement et pour toujours à me mêler des affaires tant que S. M. existera. Il est malheureux pour moi, d'avoir une façon différente d'entrevoir et de juger les choses. J'ai peut-être moi-même innocemment fait beaucoup de mal par là; mais dorénavant je réponds bien qu'on ne verra plus mon nom signé nulle part, ni que j'influerai en rien. Etre dupe seize ans, c'est par trop fort, et il faut une bonne fois que je cesse de l'être, et que je rends ce service à l'Etat, de ne plus le mettre dans l'embarras de deux volontés. Vous ne serez peut-être pas trop charmé de ma visite, mais je me flatte que, quand je vous aurai tout dit, vous jugerez que je travaille avec l'unique intérêt du bien de l'Etat et du vôtre et de celui de vos enfants. Dans la cruelle indécision, dans laquelle je me trouve déjà depuis trois semaines, je ne soupire qu'après le moment de la décision de notre sort.

Voilà plus d'un mois que nous tenons le Roi arrêté du côté de la Saxe; le prince Henri est entré, et le maréchal Laudon s'est retiré vers l'Iser, et le général de Vins y a même perdu plus de mille hommes, la plupart faits prisonniers, desquels le bataillon italien de Gaisruck était, et des Croates. Pour ici, nous faisons toutes sortes de niches au Roi, qui réussissent; on lui a enlevé un convoi de 250 voitures avec la troupe, chevaux et tout ce qu'il

y avait. Ils menaient de la farine, 2400 quintaux; et de cette manière plusieurs tours, mais qui ne décident de rien. Pour l'attaquer dans les montagnes, où il s'est placé, c'est impossible; mais les maladies fortes qu'il a, la désertion très-considérable, le manque de subsistanee l'obligeront bien à prendre un parti. Je crois qu'il attend le prince Henri; il est sûr que, si Laudon ne peut l'arrêter ou le eombattre, nous marchant au dos, nous devrons quitter notre position; alors le Roi aurait einque eereles de la Bohème en son pouvoir, et les meilleurs. Pourvu qu'on voulût nous seconder de Vienne avee le néeessaire, je ne serais pas embarrassé de tout remédier, mais e'est là où, sous la fausse et malheureuse idée de la paix, l'on ne veut rien faire, et hors des lamentations on ne peut se résoudre ni à paix ni à guerre.

Quelle situation! Je vous laisse juger de mon état, et de la figure que je joue iei dans ces eirconstances.

Je m'attendais à bien des revers et malheurs, j'ai du eourage, mais j'avoue, rien de pareil je ne l'attendais pas, et si j'avais pu seulement l'imaginer, je crois que je me serais fait plutôt hermite.

Adieu, mon eher frère, plût à Dieu que cette paix horrible soit évitée, que nous fassions bien la guerre, et qu'elle finisse à l'avantage commun.

CCCCXV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 9 d'août (1778).

Mon cher fils. La vôtre du 7 m'a vraiment peinée, voyant votre situation qui me perce le coeur, étant la cause innocente, espérant de vous tirer le plutôt de la critique situation où vous vous trouviez, même aux dépens du „qu'en dira-t-on“ pour moi. Si je l'ai donc manqué, ce but que j'avais, je suis doublement à plaindre; il n'y a de consolation pour moi que l'intention était pure et que nous (ne) sommes que des instruments de la providence, mais bien accablant pour ceux qui sont employés *als wie Geisseln* pour tourmenter tout ce qui leur est de plus cher. Vous aurez reçu peu d'heures après votre lettre le garde qui vous aura porté le départ de Thugut qui ne peut arriver qu'aujourd'hui, et les points dont il est chargé. Je n'espère rien de bon, notre situation étant bien changée depuis l'entrée du prince Henri. Dieu veuille que vous n'êtes obligé de changer de position. Que peut-on attendre d'une armée qui fait une retraite si pénible et précipitée? Combien le monde doit être harassé, les chevaux encore plus. Nous avons fait des pertes partout en hommes et magasins, à Aussig, Gabel et ailleurs, et on dit même qu'à Gabel le poste a été encore surpris. Ce sont les

nouvelles du pays, mais cela est vraisemblable. A quoi ont donc abouti toutes ces dispendieuses fortifications partout depuis deux mois? Ah mon cher fils! C'est bien cela que je ne vous voyais pas aidé ni accompagné si bellement que cela exigerait, que tout le travail tombe sur vous, que vous vous en chargez même trop du détail, que cela ne peut se soutenir à la longue. Si vous perdez le sommeil, alors c'est bien mauvais. Dieu nous tire de ce malheureux pas que j'ai senti tel dès le premier jour, et vous conserve pour vos fidèles sujets. Je ne saurais vous exprimer l'ardeur et bonne volonté qu'ils montrent en tout; ils méritent que vous leur servez de père et vous vous conservez et les conservez pour moi. Je suis désolée; pour le reste de mes jours j'ai perdu l'amitié, la confiance du seul objet qui m'a soutenue depuis trente-six ans. Je l'afflige, je le désespère, mais que pouvais-je vous dire de plus? J'attendais votre dernière réponse sur l'envoi de Thugut avec un oui ou un non; vous me laissez l'arbitre; puis-je agir contre ma conscience, contre mon coeur? La même nuit que votre lettre est arrivée, Thugut est parti. D'abord que je saurais de plus, vous en serez informé; c'est la raison que vous le soyez plutôt que j'ai voulu l'envoyer par le camp; vous ne l'avez voulu, il faut donc attendre le long chemin. Avant la fin de la semaine je ne crois pas recevoir quelque chose. Plaignez-moi, mais ne me haïssez pas. Je vous embrasse.

CCCCXVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 9 août 1778.

Très-chère mère. Je viens de recevoir par le garde sa précieuse lettre. Je sens avec une vraie peine ses inquiétudes, mais elles ne sont point, j'ose le dire, comparables aux miennes, devant tout craindre, mais surtout une paix qui sera la destruction à jamais, et la honte de la maison. Les préparatifs pour continuer les opérations militaires ne peuvent être assez vifs ni assez grands; il faut contre cet ennemi mettre tout en oeuvre, comme il fait pour se soutenir.

Les nouvelles de Laudon sont encore très-peu décidées; le prince Henri est encore à Leipa; il a des avant-postes fort en avant, et il me paraît que le maréchal est décidé à s'opposer avec vigueur et fermeté à son passage de l'Iser; c'est ce qui peut nous conserver ici. Il paraît que le Roi devra bientôt prendre un parti, manquant de subsistances, ou par sa droite vers Arnau tâcher de percer, ou vers sa gauche. Dans les environs d'Opotschno l'un et l'autre deviendront difficiles; peut-être même, comme plusieurs nouvelles le disent, sera-t-il obligé de retourner en Silésie, ce qui ferait en vérité assez d'honneur à notre position, et pendant de pareils aspects on mendie la paix

et on l'obtiendra de la façon la plus honteuse et nuisible que possible. Cela mine, et jamais, je l'avoue, je n'ai connu une peine plus sensible, ni ai été ravalé ainsi. Le Roi, selon quelques nouvelles, doit avoir fait venir sa grosse artillerie qui était à Nachod; cela dénoterait le projet d'une entreprise, et on ajoute qu'il avait beaucoup de matières pour brûler avec lui, dont il comptait nous régaler. Comme demain est le jour de fourrage, et qu'il n'y en a presque plus dans ses environs, il se pourrait qu'il tentât quelque chose. Je serai très-attentif sur tout ce qui arrivera, et s'il vient, je lui promets que nous le recevrons comme il faut.

Ce qu'Elle daigne me marquer par rapport aux deux maréchaux, je crois les connaître, et je rends à chacun la justice qui lui est due. Pour Lascy, il est, je crois, convenable et il est nécessaire que, novice dans l'art que je fais, le premier temps surtout, je fasse même voir à tout le monde que je ne fais pas une démarche sans son avis, et de qui, hors de lui, voudrait Elle que j'en prenne?

CCCCXVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els ce 9 août 1778.

Très-chère mère. Pour aujourd'hui il ne s'est rien passé de nouveau; le Roi n'a pas marché. Nous avons trouvé une hauteur de laquelle l'on peut voir très-distinctement tous ses camps qui se touchent presque. Néanmoins toutes les probabilités existent comme quoi il marchera bientôt; pour où, c'est ce que Dieu sait. En attendant je suis très-attentif, et je me prépare à tous les événements ou à droite ou à gauche. Il ne m'échappera pas, le voyant, et je ne crois pas qu'il pourra me gagner une marche.

CCCCXVIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 10 d'août (1778).

Mon cher fils. Quoique je vous ai écrit hier, la vôtre du 9 me montre tant d'inquiétude et doute sur mon compte, que j'ai cru bien faire de vous écrire encore aujourd'hui. Pouvez-vous être si injuste de croire qu'il y avait des instructions secrètes que je vous retenais? Moi qui ai retenu son envoi dix jours pour avoir votre consentement? Il n'a à faire d'autre proposition que celle de tout rendre, que vous avez préférée vous-même, mais que je ne crois jamais qu'il l'acceptera. En cas qu'il le poussait, en quoi consistaient les autres propositions qu'il avait dû lui faire, sans entrer en rien, prenant seulement *ad referendum*, il pourra lui parler des points que vous avez vus. A la fin de la semaine nous verrons plus clair, et vous serez informé sans délai de ce qui est arrivé, comme cela était de même toujours. En attendant je suis rassurée sur notre situation, que nous nous maintiendrons dans notre poste, hors un échec qui fait encore reculer Laudon, dont j'espère en Dieu qu'il nous préservera.

Je n'ai pas négligé les arrangements intérieurs autant que faisable, et je n'ai aucun reproche à me faire d'aucune négligence, mais je n'en souffre pas moins. Les gazettes

sont venues aussi ici nommer Thugut et une négociation. Le public en est occupé, mais n'ose s'en flatter, comme je ne l'espère non plus. N'ayant de compte à rendre à personne, je ne le contredis pas, mais je n'en dis rien non plus pour l'autoriser. Par bonheur je ne vois personne, mais les premières impressions ne sont rien moins que contraires aux souhaits du public. Si j'excepte quelques jeunes gens qui veulent faire leur fortune, je crois les généraux et les communs qui connaissent les malheurs et incommodités d'une guerre, seraient du même sentiment. Si ce n'était que pour votre conservation seule, elle est à souhaiter, car ces fatigues, sur lesquelles vous renchérissez encore, ne peuvent se soutenir.

C'est le vent, écrivant sur la terrasse, qui a fait voler cette feuille et l'a rendue telle. Je vous embrasse.

CCCCXIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 10 août 1778.

Très-chère mère. Dans ce moment je reçois la lettre ci-jointe de Laudon[1]); il n'y a pas d'autre parti à prendre que d'aller moi-même tout de suite chez Laudon, avec une seule calèche, pour voir un peu à quoi en sont les choses,

[1]) Münchengrätz, 10. August 1778.

Gestern habe ich unmöglich E. M. meinen allergehorsamsten Bericht unterlegen können, indem die Rapports und Nachrichten so

puisqu'il importe du tout au tout que nous ne quittions qu'à la dernière extrémité notre position.

---

widersprechend einliefen, dass ich unumgänglich erst die Bestätigung des einen oder anderen vorher erwarten musste.

Nunmehr sind alle dahin einig, dass Prinz Heinrich mit seiner Armee aufgebrochen und nach Niemes marschirt, auch allda sein Quartier genommen habe, ein anderes Corps aber bei Neuschloss stehe, und die Avantgarde der Armee bis Böhmisch-Aicha vorgerückt sei. Es ist also billig zu vermuthen, dass selber in drei Colonnen anrücken und mich in beide Flanken zu nehmen suchen werde. Nun ist der Posten bei Turnau zwar so beschaffen, dass ein Feind allda schwerlich durchdringen kann, nachdem aber solches zwischen mir und Turnau ganz leicht geschehen könnte, so würden dadurch auch die acht Bataillons mit dem Feldmarschall-Lieutenant Colloredo entourirt und verloren sein, ohne dass es zu verhindern möglich wäre. Ich habe hier eine ganz mittelmässige Position, aus welcher ich Turnau wegen des in meinem rechten Flügel liegenden Gebirges nicht souteniren kann, und wenn ich es thun und solche verlassen wollte, nur platterdings Gefahr liefe, von der grossen Armee und der Elbe coupirt zu werden. Ich muss also hier den Prinz Heinrich erwarten, und unerachtet es wider alle Regeln der Kriegskunst ist, mit dem Feinde gezwungen zu schlagen, es dennoch vermöge E. M. höchsten Befehl auf den Hazard ankommen lassen. Wobei ich aber voraus versichern kann, dass im Fall ich geworfen werde, sodann auch der grösste Theil der Armee und Artillerie dabei völlig verloren gehen werde, massen ich keine rechte Retraite hinter mich habe, und von den in beiden Flanken anrückenden Colonnen ganz leicht enfiliret und ebenfalls von der Elbe abgeschnitten werden kann. Ja E. M. Armee selbst würde in solchem Falle einer höchst gefährlichen Retraite ausgesetzt bleiben. Ich sehe mich also bemüssigt, E. M. von all' dem die schleunigste Meldung zu machen, und eben so schleunig E. M. um den klaren und entscheidenden Befehl zu bitten, dass ich stehen bleiben und mit dem Feinde schlagen soll, denn nachdem ich E. M. immer zu versichern die Ehre gehabt habe, dass die Iser gegen einen so sehr superioren Feind unmöglich zu defendiren sei, so würde ich solchen hier auch nie erwarten, wenn E. M. desswegen nicht stets in mich gedrungen hätten. Weil aber Allerhöchst Dieselben unter Einem es dennoch dabei auch

J'aurai donc l'honneur de lui en dire ensuite seulement ce qui s'y sera passé.

---

immer noch auf meine eigene Beurtheilung ankommen zu lassen geruhen wollen, so muss ich E. M. diese meine allerunterthänigste Vorstellung nochmals wiederholt unterlegen, indem ich es nach meiner eigenen Beurtheilung niemals auf diesen äussersten Schritt würde ankommen lassen, und daher als ein ehrlicher Mann mein Gewissen und meine erworbene Ehre rein zu behalten, bloss durch E. M. ausdrücklichen Allerhöchsten Befehl hiezu mich bedeckt wissen muss.

Ich kann E. M. hiebei nichts anderes als mein Leben sacrificiren, und dieses will ich gerne hingeben, das wollen E. M. überzeugt sein. Ob aber durch den Verlust einer Schlacht die gegenwärtigen Umstände gebessert oder verschlimmert werden, unterwerfe Allerhöchst Dero eigenen Einsicht.

E. M. werden aus den Umständen allergnädigst zu ersehen geruhen, dass mir keine Zeit mehr übrig bleibt, die detachirten Corps an mich zu ziehen, und dass ich durch das nach Starkenbach abgeschickte Detachement wirklich um vier Bataillons in der Linie schwächer geworden bin.

Es befindet sich auch ein Feldjäger mit Reitpferden von E. M. allhier; ich frage mich also gehorsamst an, was Allerhöchst Dieselben mit solchen weiter zu disponiren geruhen.

CCCCXX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Münchengrätz, le 11 août 1778.

Très-chère mère. Je suis arrivé hier tard dans la nuit ici; j'ai trouvé les choses pas absolument ainsi que je l'aurais désiré, le maréchal Laudon fort inquiet et irrésolu. On est encore assez éloigné de l'ennemi, et on n'en a pas des nouvelles bien positives. Il doit avoir fait une marche aujourd'hui; quelques houssards se sont fait voir, ce qui a occasionné une petite alarme que j'aurais désiré qui fût prise avec moins de vivacité et de trouble. Peut-être que je pourrai demain avoir l'honneur de lui en dire davantage. Je lui baise très-humblement les mains et suis, en attendant avec la dernière impatience les nouvelles de la réussite des négociations, pour la vie . . .

Digitized by Google

CCCCXXI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 12 (août 1778).

La vôtre hier au soir du 10 par le garde m'a bien occupée; dans cette chaleur vous rendre la nuit chez Laudon fait trembler, mais je dois avouer, c'était le seul moyen dans la perplexité où il se trouvait. Dieu nous garde d'une bataille; selon les aspects elle ne pourrait être favorable. Je m'attends donc de vous voir quitter cette belle position, si mes malheureuses manoeuvres ne nous procurent la tranquillité que je crois plus que jamais préférable à tout, sans perdre du temps, qui serait toujours contraire à nous. D'abord que je saurai quelque chose, que désagréable que cela vous soit, je vous le manderai. Je n'ai jamais passé des jours plus malheureux que ceux depuis le 17 de juillet. Vous savoir si affligé et en être la cause, quoique bien innocente, vous voir dans le plus grand danger mal secondé, vous détruisant pour remettre les choses, ce sont des circonstances inexprimables que je veux bien porter, pourvu que vous soyez conservé et que cela finisse. Je vous embrasse.

Le 27 de juillet il y avait une espèce de combat naval, duquel on ne dit rien du détail, entre Keppel et

la flotte de Brest [1]). Les Français doivent s'être bien battus, et il se sont présentés le lendemain de nouveau au combat, mais Keppel n'y était plus et s'est jeté dans la Manche. C'est tout ce qu'on sait; cela me paraît extraordinaire.

CCCCXXII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Münchengrätz, le 12 août 1778.

Très-chère mère. Dans la journée d'aujourd'hui il ne s'est rien passé d'extraordinaire; on a débité plusieurs nouvelles, mais qui toutes se sont trouvées fausses. Je fais examiner avec soin le moyen d'empêcher à l'ennemi le passage de l'Iser vers le Roi, s'il est possible; ce n'est que du temps que nous apprendrons davantage. Les Wallons sont entrés aujourd'hui au camp; je les ai vus, il y a de fort beaux hommes, surtout le régiment de Ligne [2]). Celui de Saint-Ignon [3]), les chevaux sont dans un piteux état, de façon que je crains que ces deux divisions ne pourront servir de la campagne.

---

[1]) Am 27. Juli 1778 wurde zwischen dem französischen General-Lieutenant Graf d'Orvilliers und dem englischen Admiral Augustus Keppel das unentschieden gebliebene Seetreffen bei Ouessant geschlagen.

[2]) Das jetzige Infanterie-Regiment Nr. 30.

[3]) Das jetzige Dragoner-Regiment Fürst Windischgrätz, welches sich bekanntlich in der Schlacht bei Kolin ruhmvoll benommen hatte.

CCCCXXIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 13 d'août (1778).

Mon cher fils. Agréez les offres que les fidèles sujets vous font, et qui ont sauvé une fois notre succession [1]). Dieu veuille que celle-ci la constate pour toujours. Je leur dois la justice qu'ils se sont prêtés de la meilleure grâce, et que l'offre n'est pas peu de chose pour si peu de personnes, et cela tient toute l'insurrection intacte, si l'on en aurait besoin. Votre opinion est venue à temps; je crois qu'ils auraient donné encore plus, tant leur zèle a été vif. Je vous prie de charger le porteur des marques de votre bonté pour tous, et en général et pour chaque individu. Je joins les points que Palffy [2]) peut et doit expliquer mieux que par écrit, et il brûlait de vous voir, et c'est la plus grande récompense que je pouvais lui procurer, et si vous n'aviez le temps, je vous prie de l'adresser au prince et Hadik, mais vous m'obligerez, si vous voulez lui accorder un quart d'heure, et cela fera bon effet auprès de la nation, dont vous pourrez tirer encore bien de profit, si on sait s'y prendre, et qui est

[1]) Es handelt sich hier um ein freiwilliges Anerbieten vornehmer Ungarn zur Aufbringung eines beträchtlichen Truppencontingentes.

[2]) Der ungarische Vicekanzler Graf Karl Palffy.

attachée. Le grand motif de leur promptitude a été que vous étiez vous-même en personne à vous sacrifier pour l'Etat, que rien ne devait se négliger.

Les nouvelles de votre frère Max sont bonnes. Léopold part demain de grand matin avec empressement. Je vous prie d'en avoir soin, et de penser que le commencement de sa grande maladie a été le voyage de Töplitz, et de me le renvoyer bientôt. On dit le prince Henri aussi rétrogradé, cela est drôle; peut-être Frédéric fait-il le généreux, sachant que nous voulons rendre la Bavière, mais je ne m'y fie pas et vous conjure de ne vous trop exposer. Je vous embrasse.

CCCCXXIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Münchengrätz, le 13 août 1778.

Très-chère mère. Nous nageons ici encore dans la même cruelle incertitude; loin de l'ennemi, séparés de lui par des grands bois et des ravins, nous n'en avons point de nouvelles, par conséquent on passe la journée à ruminer, sans savoir ce qui se passe, et sans avoir rien à faire. Je crois avoir été utile ici, et d'y avoir un peu ramené le calme et la tranquillité qui y paraissait perdue. Le maréchal n'a confiance qu'en très-peu ou presque personne; il ne s'entend pas trop avec les généraux qui sont sous ses ordres, et il leur fait publiquement des compliments fort sensibles, comme par exemple de dire, qu'il n'y avait

personne sur lequel il pouvait se reposer et le charger de la moindre commission; enfin entouré de beaucoup de galopins, devant lesquels il parle de toute chose. Le prince Charles [1]), je lui dois rendre la justice qu'il est très-actif et qu'il anime et aide le maréchal. Je crois que, si je n'étais pas venu, que nous ne serions plus ni ici, ni mon armée à l'Elbe. Je ne réponds pas combien cela durera encore, mais toujours c'est gagner quelques jours qui deviendraient bien avantageux, si la négociation entamée peut être terminée auparavant. J'en attends des nouvelles avec le plus grand empressement, et Elle peut juger de ma peine de voir ainsi tout notre projet de campagne renversé, et la moitié de la Bohème sacrifiée. Les vexations commencent à devenir très-fortes, et l'armée du prince Henri, qui occupe un grand terrain, prend chevaux, hommes, bétail, tout ce qu'il trouve, et les paysans saxons derrière l'armée pillent le reste. Si jamais nous avions une lueur de bonheur, la Saxe me payerait bien les violons, j'en réponds; je l'ajusterais de façon à ne jamais plus nous nuire.

J'attendrai encore les nouvelles de demain, pour ensuite retourner à mon armée; l'armée ici est de près de 70.000 hommes en tout.

---

[1]) Liechtenstein.

CCCCXXV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 14 d'août (1778).

Mon cher fils. Les gardes qui devaient partir demain matin, je les fais partir à minuit, pour vous porter ces nouvelles reçues aujourd'hui à une heure. Vous verrez par la note de Kaunitz qu'il attend dans une couple de jours des nouvelles plus détaillées. Moi je n'ajoute rien, étant bien affligée de voir cela traîner, n'ayant eu en vue que de vous tirer de la situation la plus critique qu'il y a eu jamais. Par cette saison ni dormir ni repos, il faut que vous périssez, et je suis au désespoir. L'attente d'une bataille ou la retraite de votre position sont deux attentes bien pesantes. Vous avez pris encore un parti unique de vous être porté seul chez Laudon. Si la chose peut se remettre, c'est à vous seul qu'on le doit, et vous aurez trouvé ce que je vous ai toujours dit, l'embarras et l'irrésolution de cet homme n'étant pas pour commander une armée, et c'est après Lascy et Hadik le meilleur que nous avons, et c'est la raison pourquoi j'ai voulu éviter la guerre et tâche de gagner la paix, vous voyant si peu aidé. Les deux premiers étant ou âgés ou de mauvaise santé, on n'y peut guère compter, et tout ce qui suit ces maréchaux, est encore pire. De là vient qu'on voit toujours l'ennemi

le double. Il n'est pas possible que vous puissiez remédier à tout et vous trouver partout. Ce que vous faites d'un côté, de l'autre on le détruit; ce n'est pas croyable, mais je vous connais trop pour ne vous voir détruire, tyranniser ce cher et précieux Joseph, et si vous le conservez, tout est dit, on pourra encore remédier à tout.

Jean Palffy, le chancelier, Koller et Forgatsch ont déjà tenu leurs congrégations, et partout un tiers plus de recrues qu'ils ont des pertes, mais surtout celui de Koller plus que le double. Tous les autres arrangements vont leur train; ne croyez pas qu'on néglige les choses, il n'y a que la marche des quatre bataillons à moitié invalides des Pays-Bas que je n'ai fait commander; ces troupes ont fait bien des excès en Empire. Ce n'est pas un objet, et pour là bas cela en est qui ne mérite pas les grandes dépenses de leur marche pour ici.

C'est demain un grand jour de dévotion; je compte bien l'offrir tout seul pour vous. Conservez-moi un fils dont dépend le bonheur de nos Etats et le reste de la malheureuse carrière d'une tendre mère. Je vous donne ma bénédiction.

CCCCXXVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Münchengrätz, le 14 août 1778.

Très-chère mère. Je viens de recevoir deux de ses lettres; Elle est absolument dans une fausse supposition si Elle croit que nous nous soutiendrons dans notre position. Pas du tout; il ne se passera pas deux jours peut-être, si le prince Henri avance, que nous devrons la quitter. Cela me pénètre de douleur, de même que tout ce que je vois ici, où il n'y a ni tête ni ordre. Je dois parler clair; le maréchal Laudon a perdu la tête, mais entièrement, à l'entrée du prince Henri. Loin de suivre le plan que nous avions formé de soutenir les retranchements et la position de Niemes, il s'est sauvé, on peut le nommer ainsi, sans tirer un coup, ni sans avoir vu l'ennemi, jusqu'ici. Par là il a abandonné l'Elbe, il a laissé déboucher l'ennemi sans la moindre résistance des montagnes, desquelles jusqu'à ce moment, où rien ne lui résiste, il n'a pas encore pu retirer toute son artillerie, et il était sur le point de partir d'ici, si je n'y avais été; les tentes étaient déjà détendues. Je ne puis dire à V. M. mon état, ma peine, ma contrainte, et l'état violent dans lequel je me trouve. Cent projets, tous contredits, et un changement continuel. Il est au désespoir de ce qu'il a fait, il le sent, il voudrait

être mort, mais le mal est sans remède, et au premier jour, si la paix n'arrive encore auparavant, ce que, si elle doit se faire, le plutôt vaudrait le mieux, nous serons tous derrière l'Elbe et le Roi aura tout le pays à lui. Je ne puis répondre d'un jour, car sans se battre, cela peut et doit arriver. Je repartirai aujourd'hui d'ici; je m'en vais avec peine, car je crains que la moindre alarme nous fera partir, mais il est impossible de décrire les contradictions, la confusion qui règne ici, dont tout le monde est excédé, les troupes légères surtout harassées à n'en pouvoir plus, et que je ne puis relever ni changer sans faire perdre au maréchal le crédit que je dois lui conserver pour quelque grande occasion, où il deviendra très-nécessaire peut-être, et sera pour lors fort utile.

Il n'y a rien de nouveau; l'histoire de Moravie est si scandaleuse que je vais ordonner tout de suite à Botta de faire mettre Knebel [1]) au prévôt, et de lui faire faire son procès; une surprise en plein jour est impardonnable à tout général.

---

[1]) Der Generalmajor Freiherr Sigismund von Knebel, welcher die Vorposten der in Schlesien befindlichen Heeresabtheilung des Feldmarschall-Lieutenants Botta befehligte, wurde am 11. August bei Mladenko von den Preussen überfallen und mit empfindlichem Verluste zurückgetrieben.

CCCCXXVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 15 août 1778.

Très-chère mère. Je suis revenu très à propos cette nuit pour me rendre tout de suite au camp; à la petite pointe du jour le Roi est décampé, et a fait une marche en arrière avec toute son armée vers Trautenau, mais ce ne sera que par le rapport des différentes parties d'houssards que j'ai envoyées après lui, qu'on pourra au juste savoir le lieu où il s'est rendu. Beaucoup de probabilités font accroire qu'il en veut à d'Alton. Je serai attentif et prêt à l'événement; je compte même me régler après les nouvelles que je recevrai encore ce soir, pour marcher vers Arnau cette nuit avec toute l'armée, et s'il en veut découdre demain, y être avec toute ma boutique, ou s'il compte tourner par Hohenelbe, aller m'y porter pour lui en empêcher le passage. Ce qui arrivera, je ne puis le prévoir, mais Elle peut compter que je ne négligerai pas un instant pour être prêt à tout.

De Laudon je n'ai point de nouvelles aujourd'hui; pourvu que par là il ne nous vienne de la confusion, je crois que nous pourrions encore nous tirer assez bien de cette situation. Tout le monde, moi sûrement le premier, désire avec un vrai empressement une bataille.

J'ai reçu sa gracieuse lettre avec la nouvelle de la bataille navale; c'est beaucoup, si les Français ne se disent pas les vainqueurs, qu'ils aient seulement remporté le moindre avantage. J'ai tout de suite passé l'Elbe, et j'ai été dans le camp de l'ennemi, où il a fait un ravage terrible en maisons, qu'il a détruites, et dont il a employé le bois pour la cuisine et pour se faire des baraques. Cela est pitoyable à voir, et les Tartares ne pourraient faire pis.

CCCCXXVIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 16 d'août (1778).

Mon cher fils. Que vos lettres du 13 et 14 sont frappantes! Je ne vois d'autre remède que votre présence, mais qui ne peut l'être dans cette confusion. Dieu veuille que l'autre retraite de notre belle et grande position se fasse mieux que cette malheureuse, et que peut-on espérer d'une troupe harassée et pleine de trouble? Le nombre fait plus de mal; actuellement on ne disait ici que 37.000 hommes; selon la tabelle et le nombre des bataillons cela ne se pouvait pas.

J'ai admiré votre sang froid et bonté; pour Laudon, vous avez raison, cet homme tel qu'il est, nous peut, et je l'ai toujours connu tel, rendre des services; malheureusement nous n'en avons pas trop, mais dans ce moment-ci on ne peut rien attendre de lui ni de son armée. Cela

est venu trop loin, mais le changement aurait eu l'inconvénient de le perdre. J'aurais envoyé Hadik et lui sous le prince, mais vous avez fait mieux.

Nous ne savons rien ici de l'affaire de Knebel que par les lettres particulières qui disent même Botta coupé; il serait nécessaire d'ordonner à Botta et Zedtwitz de donner toutes les semaines deux fois leurs rapports au conseil de guerre pour être au fait. Cela ne paraît vraisemblable que nous ne savons qu'après huit jours les vraies nouvelles, et celles-ci nous manquent encore.

Vous aurez reçu à votre retour l'autre désagréable nouvelle de la négociation. Kaunitz espère jusqu'à demain soir savoir quelque chose; je ne m'en flatte plus. Il faut à cette heure recourir à la médiation, mais cela est long. Pourvu que nous venons ensemble et pouvons tenir ce bout en Bohème avec nos armées sans grande perte, je veux espérer encore que Dieu aura pitié de nous, mais ce dont je ne saurais me rassurer, c'est sur votre personne. *Ein pommerischer Bauernsohn könnte die Fatiguen und Kummer nicht ausstehen*, et de là tout dépend. Vous ne voyez pas comme mère, mais comme souveraine votre conservation m'est du tout au tout; pensez-y un peu plus, je crains votre indifférence là-dessus, et suivez les conseils qu'on pourrait vous donner, et surtout Lascy. Je vous embrasse.

Kolowrat m'envoie dans l'instant un billet pour la pauvre ville de Prague; s'il était possible de ne la pas abandonner entièrement, même pour le crédit et public.

CCCCXXIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 16 août 1778.

Très-chère mère. Je viens de recevoir les deux gardes avec les nouvelles qu'Elle a bien voulu m'envoyer. J'ai l'honneur de les lui renvoyer ici toutes. Elle connaît ma façon de penser irrévocablement sur toute cette négociation; je ne puis rien y ajouter, si non, que la seule grâce que je lui demande, est de ne plus m'en informer, de ne m'en plus rien dire, et seulement de me faire savoir ce qu'Elle aura conclu, quand tout sera une fois décidé et arrangé, ou de me donner la consolante nouvelle que tout est rompu, et que nous allons nous battre comme quatre, que les moyens seront tous employés à cela. Voilà ce qui m'avait fait désirer qu'on rendît tout de suite toute la Bavière, qu'on le déclarât, si déjà on voulait faire autre chose que la guerre, à la diète et à toutes les puissances, et qu'on mette par là le Roi de Prusse dans le cas, ou d'acquiescer, ou de se contredire publiquement, et par conséquent de faire la guerre, plus pour la Bavière, mais pour son compte, et par conséquent seul et démasqué aux yeux du public et de tous ses adhérents, et alors la pousser avec vigueur.

Je crois que cela serait bien allé, mais de la façon

comme Thugut a dû s'y prendre, on a voulu auparavant savoir, si le Roi de Prusse trouvait bon que l'on fisse ceci, et l'on vient d'apprendre que cela ne l'agrée pas, par conséquent on va faire autre chose. Tout cela passe ma conception, et que V. M. daigne ne pas croire que la mauvaise composition de l'armée puisse faire son excuse et lui servir de prétexte, encore moins ma précieuse conservation. Qu'Elle sache que toutes deux sont bonnes, et que toutes deux seront suffisantes, en employant toutes les ressources de la monarchie à sortir avec honneur et même peut-être avantage de cette guerre. Voilà ce que je puis l'assurer, et je dois lui avouer, que ce grand intérêt pour ma petite santé, pendant qu'Elle n'en a aucun pour mon honneur, réputation et considération, ne me touche aucunement, et que je sens que je dois être le prétexte de la démarche qu'Elle ne peut cacher à Elle même avoir été et être d'une nature, dont on n'a point d'exemple.

Le Roi est marché en partie encore aujourd'hui; ces malheureuses négociations, dont toutes les gazettes parlent, m'ont empêché de le suivre et pousser avec vigueur, comme il m'eût été facile, en lui faisant sûrement perdre du monde et bagage. Par là il reviendra sûrement d'un autre côté. Cette occasion est perdue, et nous n'en aurons peut-être plus d'aussi avantageuse.

Le prince Henri en attendant reste à Niemes, mais il met deux cercles de la Bohème en contribution, et cela on doit tolérer!

J'ai voulu marcher aujourd'hui avec l'armée, mais j'attendrai encore à demain. Comme toutes les gazettes parlent de Thugut et des négociations, il n'est plus possible

d'en faire un mystère, d'autant plus que toute l'armée s'étonne qu'on ne poursuive pas le Roi, et qu'on lui laisse passer ainsi les défilés sans rien dire. Je compte donc en dire la raison.

CCCCXXX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Salesel, le 18 août 1778.

Très-chère mère. Je n'ai pas pu lui écrire hier, ayant été très-occupé. Je suis marché avec l'aile que j'avais ici à Salesel, pour m'approcher de d'Alton et des montagnes. Le prince Albert est resté, en se tirant un peu à la gauche, dans notre camp. J'ai été moi-même à Arnau, et n'en suis revenu qu'à minuit. Il y a de l'apparence que l'ennemi voudra tourner vers Hohenelbe; nous tâcherons de l'en empêcher le mieux que nous pourrons. Voilà ce qu'il y a pour le présent; selon les nouvelles le Roi est toujours encore campé derrière les grands bois. Le prince Henri n'est point marché encore, mais il y avait de l'apparence qu'il marcherait au premier jour; pour lors je crains que malgré notre longue défense, si Laudon est obligé de reculer, nous devrons prendre le même parti, et que nous serons obligé de retourner derrière l'Elbe, où j'ai toujours dit que, vu la position abandonnée de Nicmes et Leitmeritz, il n'y avait plus d'autre moyen que celui-là. J'aurai l'honneur de lui donner encore d'autres nouvelles ce soir, s'il s'en trouvent qui méritent de lui être rapportées.

Digitized by Google

CCCCXXXI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Ertina, le 19 août 1778.

Très-chère mère. Dans ce moment je reçois la lettre qu'Elle a eu la bonté de m'écrire; je la supplie de considérer que l'ennemi avec toutes ses forces vit et détruit une bonne partie de son pays; qu'il peut à force de manoeuvres en occuper encore une bien plus considérable, et avec cela l'on doit être tranquille, rester dans cette position qui est insoutenable, et s'attendre à la médiation de Dieu sait quelle puissance, et ne point donner de bataille, pendant que le Roi et le prince Henri, quand ils voudront, nous feront marcher à Kolin, si nous n'en battons ou l'un ou l'autre en désespérés. Ceci est impossible, et je reste toujours à dire: ou la guerre de toutes les forces possibles, ou la paix, en rendant toute la Bavière, et cela tout de suite.

Pour ici nous avons cru que le Roi pourrait aujourd'hui peut-être forcer vers Arnau et Hohenelbe; aussi avons-nous été préparés et alertes, mais il n'en est rien arrivé, quoiqu'il fasse beaucoup de marches et contre-marches.

CCCCCXXXII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 20 d'août (1778).

Je viens de recevoir la nouvelle du retour de Thugut, et par là toute négociation rompue. Je m'empresse de vous le marquer tout de suite, l'ayant souhaité si souvent. Voilà vos souhaits accomplis, mais je ne me répents pas de ce que j'ai fait, et jamais j'aurais pu me consoler, si je n'avais tenté l'impossible pour sauver tant de milliers d'âmes et nos pauvres pays saccagés à notre vue, sans les secourir ou couvrir. Ma tendresse a été si mal payée, que je n'ajoute plus que, de vous tirer de ce terrible pas, était tout mon but, mais vous ne serez plus incommodé, et je m'épargnerai par là bien de sensibilités, car je ne connais pas qu'un souverain a besoin de prétexte; il n'a à rendre compte à personne de son action, et par bonheur pendant trente-huit ans on ne m'a jamais taxée de jouer la comédie ou induire les autres. J'avais au contraire la consolation que, dans l'étranger si bien que de mes sujets, j'avais toute la confiance, unique récompense d'un prince. La publication que vous avez faite par humeur, n'a pas été à propos; je crains les gazettes de Berlin et d'autre part. Comme la chose change à cette heure entièrement, je vous enverrai quelqu'un avec des points, ne pouvant

m'expliquer autant par écrit, vous souhaitant autant de bonheur et satisfaction que j'ai de chagrins et de peines, priant Dieu qu'il ait pitié de son peuple, en me résignant entièrement à sa sainte volonté.

CCCCXXXIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Salesel, le 20 août 1778.

Très-chère mère. Il ne s'est rien passé de nouveau depuis que j'ai eu l'honneur de lui écrire. Jusqu'à présent le Roi reste dans sa position, que j'ai été reconnaître hier d'assez près chez d'Alton. Ils n'avancent pas non plus, ou attendent peut-être les opérations du prince Henri et surtout de ce corps vers Reichenberg. Le temps éclaircira cela, mais Elle peut compter que cela ne peut durer longtemps, et qu'il ne dépend que de la volonté du prince Henri; sans le moindre risque il nous force de quitter nos positions. Ainsi, si jamais paix doit se faire, le plutôt vaudrait le mieux, et pour cela il n'y a que le remède que j'ai indiqué, c'est-à-dire rendre toute la Bavière et n'entrer pas dans d'autre proposition, et cela le faire, le déclarer aux puissances alliées et à la diète, et puis voir s'il osera continuer la guerre pour son compte.

Pour la ville de Prague, j'ai ordonné à Laudon d'y envoyer deux régiments; il y aura donc neuf bataillons. Contre un petit corps cela suffit, mais si Laudon doit aller derrière l'Elbe, et que toute l'armée y vînt, alors il faudrait en retirer la garnison.

CCCCXXXIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Salesel, le 21 août 1778.

Très-chère mère. La journée d'aujourd'hui s'est derechef passée avec la même tranquillité; il n'y a rien de nouveau; l'ennemi fourrage et pille tous les villages qu'il peut, et surtout à l'armée du maréchal Laudon, où il a une si grande étendue en son pouvoir, il commet beaucoup de mal. Pour moi, je la laisse juger de l'agrément de ma situation; nous faisons semblant de faire la guerre; on attend la paix, et une honteuse, avilissante et nuisible, et en même temps on saccage le pays, pendant que nous ne pouvons et n'osons rien faire de décisif, puisque cela dérangerait tout ce qui se traite. J'avoue que cette situation est affreuse, et que, s'il eût été possible de la prévoir ou de l'imaginer, certainement je ne serais pas ici. Mais Dieu veuille seulement nous en donner la fin de quelconque façon; pour l'avenir, j'en aurai soin.

Les maladies commencent à être assez fortes ici, surtout la dyssenterie règne furieusement, tant à l'armée chez le commun et l'officier, comme aussi parmi tous nos gens, dont il y en a une quantité de malades.

Digitized by Google

CCCCXXXV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 22 d'août (1778).

Vous verrez par ce protocole que je souhaiterais de retour le 29 ou 30, les messieurs hongrois se rassemblant ici, pour pouvoir préparer la diète pour le premier d'octobre. Vous me direz, si vous voulez, point par point ce que vous souhaiterez de préférence; vous pourriez demander les sentiments du prince, Hadik et même Lascy sur ce qui convient le plus militairement. Je dois seulement vous remarquer que je ferai mon possible d'obtenir le mieux, mais que cela ne se peut promettre d'une multitude de gens bien intentionnés, mais pleins de préjugés. Mais ce qui me brouille entièrement, c'est ce que vous me mandez du 19, que j'ai dû vous marquer de rester tranquille, attendre des médiations, voir saccager nos pauvres pays, ne pas se battre. J'avoue, je ne m'en souviens pas d'avoir même pensé ainsi. Je n'aime pas d'entendre à se battre en désespéré comme quatre, mais j'avoue, avant que de se retirer et abandonner la Bohème, car elle l'est à Kolin, quatre batailles ne seraient de trop. Je suis tout à fait d'accord que nous faisons une déclaration à rendre toute la Bavière, unique moyen de sauver nos entreprises et les jeter sur le Roi seul. J'attends

seulement comme vous aurez pris la nouvelle d'hier, et je compte, si vous n'avez rien contre, envoyer Rosenberg [1]) pour peu de jours, à vous informer en détail de nos idées, car il me semble qu'on ne s'entend pas toujours, et je vous avoue, si vous avez cru que je souhaitais l'inaction de l'armée, je dois m'avoir été expliquée bien mal, car c'était toujours le contraire. Je suis un peu rendue aujourd'hui du chaud et des réflexions; je vais me coucher en vous donnant ma bénédiction.

CCCCXXXVI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

(Ohne Datum. 23. August 1778).

J'attends demain avec empressement votre lettre après la nouvelle de la rupture des négociations, souhaitant de vous envoyer au plutôt Rosenberg, non seulement sur notre situation politique, où il faut être absolument bien d'accord, l'étant absolument avec ce que vous proposiez dans vos antérieures pour la Bavière, mais étant de toute importance, je n'ose envoyer les déclarations qui sont toutes prêtes. Il pourra vous mettre au fait de tout notre intérieur et dispositions; je vous prie de l'écouter sans humeur et sur tout; il pourra vous éclaircir sur des points dont il me paraît que vous ne nous rendez pas justice,

[1]) Der kaiserliche Oberstkämmerer Graf Franz Rosenberg.

ou que nous ne nous entendons pas. C'est de la dernière importance de l'être; je vous envoie tous ces rapports importants et vous embrasse.

CCCCXXXVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els [1]), le 23 août 1778.

Très-chère mère. C'est ici que j'ai reçu sa lettre; je suis touché de la peine que la rupture des négociations lui fait. Je ne puis en dire autre chose, si non ce que j'ai déjà eu l'honneur de lui marquer. Il s'agit à présent de sauver l'Etat et la patrie; toutes les ressources de l'Etat, dans tous les genres doivent être tendues. J'y ajouterai ma vie, mon sang, mes peines, mes soins, toutes mes facultés ne sont rien en comparaison. C'est de ses ordres que le soutien de l'armée, ses renforts contre un ennemi aussi puissant que dangereux, et qui a déjà tendu tous ses moyens, doit être employé sans ménagement, afin de faire une résistance convenable.

Nous voici ici dans les montagnes, au moment d'un événement décisif. Le Roi est marché avec toute sa première ligne ici pour forcer ou à Arnau ou à Hohenelbe. J'ai fait suivre quelques troupes de l'armée pour renforcer; j'y suis moi-même avec Lascy, et il faudra en découdre; je ne puis douter que demain au plus tard

[1]) Eigentlich Nieder-Oels, eine halbe Stunde südwestlich von Arnau. Im dortigen Schulhause war Josephs Hauptquartier.

Anhalt, n'étant qu'à un petit coup de canon de Wallis, qui est à Hohenelbe, l'attaquera, et que nous le serons en même temps ici; peut-être même qu'on en fera une fausse vers Königinhof; où je laisse le prince avec l'aile droite.

Si je pouvais penser que les bontés de V. M., qui pendant toute ma vie ont fait tout mon bonheur et mon objet unique, seraient diminuées par les vérités que j'ai osé dire avec l'énergie que le sentiment m'inspirait, je perdrais infiniment de courage, mais pas de désespoir. Si nous pourrions résister et repousser le Roi par ici, la journée pourrait être, vu les défilés qu'il aurait à repasser, très-importante.

CCCCXXXVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 24 août 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu par le garde sa chère lettre; Elle aura la bonté de se souvenir que non seulement très-expressément, lors de l'envoi de Thugut, Elle m'a défendu de donner des batailles, c'est-à-dire d'attaquer, mais même qu'Elle a écrit au Roi de Prusse l'ordre qu'Elle m'en avait donné, et qu'il y a répondu que de son côté il tâcherait de s'arranger de façon, afin qu'Elle n'ait rien à craindre pour son sang. C'est la phrase; Elle y a ajouté même qu'Elle ne craignait que l'ardeur de Laudon, qui voudrait tout de suite batailler. Si j'en croyais parfois des avis, même de prix, je n'aurais pas

pris le parti de faire venir des régiments ici et de vouloir soutenir le poste coûte que coûte, mais je me serais retiré, et par conséquent nous aurions été derrière l'Elbe, mais j'ai résolu de tout risquer, et enfin de ne pas laisser passer le Roi sans nous bien battre. J'ai tiré à moi Colloredo avec huit bataillons, et toute mon aile gauche avec quelque cavalerie, de plus du prince tout est arrivé cette nuit et ce matin. Il est impayable que le Roi nous a laissé la journée d'aujourd'hui pour faire nos dispositions; par là je me flatte que, s'il attaque, nous pourrons lui résister, mais j'ai passé deux cruels jours qui étaient fort inquiétants. Le prince et le maréchal Hadik ont occupé ma position, ils couvrent mes communications, et ils sont restés au vieux camp. Si du côté de Laudon il ne se passe rien de décisif, j'oserais presqu'espérer que cette fois-ci nous avons derechef barré au Roi le chemin et dérangé ses projets; aussi disent tous les déserteurs, Anhalt a eu les arrêts pour n'avoir pas occupé la montagne que nous occupons actuellement à Hohenelbe.

Peu de jours devront dévoiler tout ce que nous avons à craindre pour la campagne, mais si Laudon doit marcher vers Brandeis, adieu tout ce que nous avons fait; il faudra nous retirer aussi et cela bien loin. J'ai été furieusement occupé, comme Elle l'imaginera bien, ces jours-ci. L'envoi de Rosenberg me paraît, si j'ose le dire, entièrement superflu. Pour le protocole de l'insurrection, je l'envoie au prince et à Hadik selon ses ordres.

Dans ce moment, où depuis trois jours je ne me suis pas déshabillé, et n'ai jour et nuit que des moments, il serait absolument impossible que j'en dise, de même que le maréchal Lascy, mon avis. Le plus que possible et

le plus approchant d'une tronpe disciplinée, le moins d'officiers et le plus de communs que possible. Voilà en gros l'idée.

CCCCXXXIX.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 25 d'août (1778).

Mon cher fils. J'aurais souhaité de recevoir de vos nouvelles, si vous approuvez l'envoi de Rosenberg, mais les expéditions en Empire pressent; je le charge même de nous les renvoyer par courrier. Il est chargé en même temps de vous informer de tont ce que vous pourrez vouloir savoir, mais surtout sur les arrangements pris et à prendre, et il pourra vous rassurer sur mes sentiments pour vous, qui peuvent par trop de tendresse uniquement vous être à charge, mais ne se changeront jamais, mais peuvent s'enfermer dans mon coeur seul, quand je les vois inutiles à vous et nuisibles à l'Etat. J'ai besoin d'aide dans la triste situation où je me trouve, où tout ce monde à juste titre est accablé. Je viens donc d'envoyer en Toscane demander votre frère, non sans bien de la peine, craignant les affaires actuelles pour ses nerfs et le froid de l'automne et hiver, mais cette fois-ci la mère a dû céder à l'intérêt de l'Etat et à vos souhaits, ne cherchant que de vous convaincre que je n'ai d'autre vue et contentement que de vous soulager et persuader de toute ma tendresse, dont vous n'êtes pas persuadé autant

que je le mérite. Ce n'est pas la vérité, avec quelle énergie qu'on peut me la dire, que j'évite, mais se laisser confondre avec les moins délicats en sentiments, et voir de la défiance et être soupçonnée d'intrigue, j'avoue, d'un fils chéri comme vous, c'est insoutenable et me rend entièrement incapable. Il ne dépend que de vous à me trouver toujours la plus tendre des mères et la plus fidèle amie.

MARIE THÉRÈSE.

Je vous prie de marquer à Rosenberg, combien vous lui tenez compte de s'être chargé de cette commission avec autant de zèle que promptitude avec sa santé délabrée.

CCCCXL.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 25 août 1778.

Très-chère mère. Le Roi a fait avancer aussi sa seconde ligne; c'est donc une marque décidée qu'il veut nous attaquer. Il a même déjà poussé nos avant-postes cette après-dînée, ce qui m'a déterminé à faire marcher encore ici le prince Albert avec treize bataillons et un régiment de cavalerie.

Wurmser a eu ce matin une charge avec la cavalerie prussienne, dont je ne sais autre chose, si non qu'il a fait quelques cuirassiers prisonniers.

A demain je m'attends avec résignation, tranquillité et courage à quelque chose d'important. La volonté est

telle dans l'armée et dans l'officier qu'ils se croient invincibles. Nous ferons sûrement, j'espère, tout ce que nous pourrons.

Jacquemin reste en attendant avec huit bataillons et un régiment de cavalerie pour couvrir nos communications.

CCCCXLI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 26 août 1778.

Très-chère mère. Le Roi est marché ce matin avec toute sa première ligne vers Hohenelbe, où se trouve Siskovich, et il s'y est joint à Anhalt, qui y était déjà. Il aurait eu le temps d'attaquer déjà aujourd'hui, mais jusqu'à présent il ne l'a pas fait, peut-être ce sera demain. Le prince Albert est arrivé avec les troupes qu'il devait amener; le temps est horrible, froid, et un vent affreux, avec pluie fine et poussière. Rien ne peut sauver dans ce moment la plus grande partie de la Bohème, qu'une heureuse bataille qui se donnât demain et pas plus tard, car selon tous les rapports de Laudon le prince Henri devait marcher aujourd'hui, et le maréchal m'a envoyé exprès le prince Charles pour me faire dire qu'il ne pouvait tenir à l'Iser, mais qu'il devra marcher vers et derrière Brandeis. Alors je cours les plus grands dangers; embarqué dans les hautes montagnes, j'aurai mille peines de sauver mon artillerie, si je ne pars bien à temps. Le plus prudent serait sans doute que je prisse

ce parti dès aujourd'hui, mais je veux et je crois pouvoir encore attendre la journée de demain. Peut-être qu'une fantaisie du Roi pourrait nous procurer une heureuse journée qui remît toutes nos affaires. Je la laisse juger ce que le physique et le moral éprouvent dans de pareilles occasions, et j'ai à peine le temps de lui dire ces deux mots.

CCCCXLII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH [1]).

(Ohne Datum. 27? August 1778).

... conservation de Prague, dont dépend le crédit extérieur et intérieur. Prague perdu, Eger, le Haut-Palatinat, Budweis, la Haute-Autriche sont ouverts; nous ne pouvons l'empêcher. A Kolin en Bohème et en Moravie former de nos grandes armées deux corps légers pour empêcher au moins le pillage et sauver les ressources de nos bonnes provinces et sujets. Ried me paraît nécessaire à la grande armée, et puis de même un bon vieux roturier; Lasey même l'estimait toujours. Si Nadasdy ne serait préférable à Esterházy à commander l'insurrection ou ce corps de troupes? Pour les quartiers d'hiver, c'est qu'il y a à espérer. Les recrues tant allemandes que hongroises dépendent des montures, ne pouvant les livrer avant que de les avoir prêtes. La remonte vient journellement, et vu la difficulté de la bien soigner, manque d'hommes et de

[1]) Der Anfang fehlt.

place, on pourrait en tirer à l'armée pour les changer contre les marodes, surtout remonter Saint-Ignon, dont vous m'avez écrit être hors d'état de service. L'ennemi prend partout les chevaux et vivres et recrues; il les exige, il demande même les livres de conscription et les contributions deux mois d'avance. Vous voyez qu'il ne fait pas comme les autres fois, de se battre et risquer les choses; il ruine nos pays de fond en comble, nous ôte même les ressources, et par là gagne plus que dans toutes ses autres guerres. De cette façon on se trompe de calculer nos ressources avec les siennes; les nôtres diminuent chaque jour, les siennes augmentent: double perte pour nous. Si vous trouvez le moment de faire la paix, ne le négligez pas; telle qu'elle soit, ce serait un bonheur pour nous, et je m'en remets là-dessus entièrement à vous, et mettez sur mon compte tout ce qui pourrait vous coûter de prendre sur vous. Un mois d'épargné de ces calamités est un grand objet pour nous; si cela continue, la famine et les maladies achèveront nos restes. Ne croyez pas que pour cela je néglige d'employer tous les moyens, mais il faut que vous soyez au fait de notre situation, et ne point se faire illusion. Si la Bohème reste deux mois encore au pouvoir de l'ennemi, je ne vois plus qu'une année, et cela difficilement, de pouvoir soutenir la guerre, et encore avec la ruine des autres provinces. Sur les points politiques je me remets entièrement à Rosenberg.

CCCCXLIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 27 août 1778.

Très-chère mère. Il ne s'est rien passé du tout aujourd'hui, qui fût de quelque remarque, quoique j'ai été depuis deux heures du matin au feu à attendre ce qui se passerait, sans éveiller personne, car je n'aime point les alertes de la troupe pour rien et avant le temps. Le Roi a encore tiré à lui six bataillons de sa seconde ligne, cela paraîtrait dénoter que néanmoins il ferait quelque chose vers Hohenelbe. Nous avons mis ces trois jours fort à profit pour fortifier notre position que je crois bonne, pourvu que le prince Henri ne force Laudon; alors tout sera bon, mais c'est ce que je crains, et alors adieu toute cette partie de la Bohème. J'assigne encore à Laudon les deux bataillons francs de Doncelle et de Baumgarten qui seront aujourd'hui à Pilsen, et même je lui offre encore des régiments de cavalerie et quelques bataillons d'infanterie, dont peut-être je pourrais me passer absolument.

Je ne puis imaginer ce que jamais un tiers pourra trouver à faire dans quelconque affaire entre Elle et moi. Il n'existe que deux choses: ou Elle veut mon opinion et je la lui donne telle que j'envisage la chose, avec

franchise et sans détour, ou Elle m'ordonne, alors je sais obéir à la lettre. Hors de là rien ne peut exister; ma volonté n'est rien, et mon avis ne vaut qu'autant qu'Elle l'agrée. J'ai parlé d'offrir de rendre la Bavière lorsqu'il s'agissait de faire une paix à tout prix; à cette heure, que les négociations sont rompues, je n'imagine pas qu'on pense à la rendre, sans s'être assuré d'avoir au moins la paix tout de suite, car cette démarche de la rendre est déjà très-forte et humiliante, mais sans que la paix s'en suive, elle est absolument infaisable, car pour lors au moins le Roi de Prusse n'aurait rien.

Le général Wurmser vient de faire un beau coup. Il a attaqué avec ses houssards trois régiments de cuirassiers prussiens; il les a renversés et chassés malgré qu'ils étaient protégés du canon et de l'infanterie, et il en a fait plus de 120 prisonniers, en les chassant jusqu'à Trautenau. Il paraît être fort entendu et très-brave pour la petite guerre.

CCCCXLIV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 28 d'août (1778).

Mon cher fils. Que puis-je dire dans l'attente où je me trouve de recevoir votre retraite! Dieu la donne heureuse, que nous ne perdons des canons et du monde devant cet ennemi avec tant de cavalerie. Je suis en peine, car je ne crois jamais qu'il nous ait attaqué, et

Dieu sait ce qui arrivera chez Laudon. Je vous avoue, il y a à se perdre dans ces idées, et rien n'arrête que le „*fiat voluntas tua*“. Rosenberg est venu malheureusement dans ces circonstances; il ne vous sequera pas, et il nous apportera vos ordres clairs, qui doivent diriger nos mesures, et je saurai au moins par lui comme vous vous trouvez. Ce que vous me dites de ne vous avoir déshabillé trois jours, ainsi peu couché, et dans ces nuits froides, fait trembler; outre cela toutes les réflexions, les peines d'autrui même, je n'avais pas si tort de vouloir empêcher la guerre, de la craindre si fort, et de chercher la paix à tout prix. Je n'ose vous tourmenter ni avec mes écrits ni mes lamentations, vous ayant promis de ne vous tourmenter pour votre conservation, de laquelle tout dépend. Vous voyez nonobstant les avis de poids, vous êtes resté encore quelques jours, vous exposant à une affaire jusqu'au 27, et sans cette retraite terrible de Laudon la campagne aurait été profitable et glorieuse. Je ne comprends pas pourquoi il ne s'approche plus vers vous que vers sa gauche à Brandeis? J'aimerais mieux voir cette armée revenir sous vos ordres. Le froid des nuits me fait bien de la peine; vous n'avez point de *Wildschur* avec; les premiers froids sont toujours les plus sensibles. Je vous embrasse tendrement.

CCCCXLV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 28 août 1778.

Très-chère mère. Le comte de Rosenberg m'a remis sa chère lettre; il est venu dans un moment de trouble, où il n'était pas possible d'entrer en matière. Tout ce que je puis lui répéter, c'est que je crois qu'il n'y a que de deux partis l'un à prendre, ou faire la paix le plutôt que possible à tout prix, et à cela chaque jour est précieux, ou faire la guerre à toute outrance, en tendant tous les moyens, et en se privant soi-même de tout pour cela. Médiation, neutralité, tout cela est bel et bon; il faut des prompts remèdes. Accorder au Roi de Prusse ce qu'il demande, et faire cesser les hostilités, tout est dit alors, ou renoncer pour cet hiver à le faire sortir de la Bohème et de Prague, car cette ville ne peut être défendue qu'avec toute une armée, et celle-là serait perdue. Quand à des corps détachés, j'en ai un qui est Wurmser, qui a toujours défendu le passage de la Mettau à l'ennemi chez Laudon, qui a malheureusement quitté ses positions et s'est placé au milieu du pays. Cela n'est plus possible, puisque derrière et à couvert de l'Elbe, de l'Iser, de la Moldau ils font ce qu'ils veulent. Rosenberg lui dira la triste nouvelle que j'ai reçue do Laudon. Lo prince Henri

est marché vers l'Elbe, et il comptait partir tout de suite, quand la nouvelle s'en serait confirmée, pour marcher par là vers Brandeis. Voilà l'Iser abandonné, et je suis pris en dos et par conséquent obligé de m'en aller, dès que j'en aurai la nouvelle, aussi je prépare tout pour partir demain et je risque même d'attendre encore cette journée, puisque je puis être attaqué et par là arrêté de partir. Je lui laisse juger de mon état et de la peine que je ressens; elle est inexplicable, mais il le faut et par conséquent je rassemblerai toutes mes forces et mon courage pour le soutenir; toute l'armée sera dans la plus grande affliction et tout le pays désolé. Ma première marche sera sur Switschin et puis sur Königgrätz. Rosenberg pourra lui dire tous nos projets et la raison qui me les a fait rompre, de même qu'il rendra justice à ma peine et à mon respectueux sentiment [1]).

[1]) Rosenberg richtete am gleichen Tage das folgende Schreiben an die Kaiserin:

„Je n'écris qu'un mot à V. M. par le courrier Kleiner pour lui dire que mes conférences avec S. M. l'Empereur ont été interrompues par la triste nouvelle que Laudon devant se replier, l'armée quitterait sa belle position. Ceci changeant toute la face des affaires, l'Empereur cédant au désir que V. M. vient de lui répéter pour la paix, se prêtera aux propositions qu'Elle jugera à propos de faire faire au Roi de Prusse pour obtenir une prompte paix. C'est ce que les sollicitations du maréchal Lascy et les miennes ont pu obtenir. Comme ce parti coupe court à toutes les propositions dont j'étais chargé, et que S. M. ne sera de plusieurs jours en état de s'occuper d'autre chose que du départ et de la nouvelle position à prendre, Elle me fait retourner à Vienne, pour ne pas donner dans la bagarre des équipages et de l'artillerie qui commencera à défiler demain.

CCCCXLVI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 29 (août 1778).

Dans l'instant arrive la vôtre du 27; grâce à Dieu que nous sommes encore en place et entiers. Le Roi de Prusse dira de nouveau: „Monsieur Joseph me fait perdre des heures.“ Mais si vous ménagez le repos des autres, qui a soin du vôtre? Je ne vous connais que trop ainsi, tyran de mon fils. C'est la raison qu'un général en chef doit avoir un général quartier-maître et un aide; un ne suffit pas, et vous, sans en avoir, vous faites la besogne de trois et même ceux des adjutants. Cela n'est pas tolérable, et dans le moment le plus important vous manquerez et tout sera dit. Je vous demande pardon de ce *sfogo;* je me tais, mais je suis bien triste. Adieu.

CCCCXLVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 29 août 1778.

Très-chère mère. Le maréchal Laudon m'a écrit trois lettres aujourd'hui; la première disait qu'il restait, la seconde qu'il partait, et la troisième qu'il restait derechef, ainsi je ne bougerai pas non plus. Le Roi a fourragé aujourd'hui, et il y a eu quelques coups de canon de tirés de part et d'autre sans grand mal; il fait des préparatifs qui annoncent plutôt une retraite qu'une attaque. Demain probablement il mâchera quelque chose qui nous dévoilera mieux le mystère.

Etant furieusement occupé, je lui baise très-humblement les mains et la supplie de me croire . . .

Digitized by Google

CCCCXLVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 30 août 1778.

Très-chère mère. Le garde m'a remis sa chère lettre; je lui en baise très-humblement les mains, et je puis l'assurer que, s'il n'y avait pas les peines cuisantes de l'esprit, les corporelles ne seraient rien, mais j'avoue que la nécessité absolue de m'en aller d'ici, m'affecte à un point que je ne puis exprimer, et je dois m'y attendre dès demain, car la lettre de Laudon d'aujourd'hui était trop positive pour que je ne sois persuadé que peut-être dans ce moment il est déjà parti de Münchengrätz. Je lui ai recommandé le soutien de Prague aussi longtemps que possible, mais je prévois qu'il n'y parviendra pas.

Ici il n'y a rien de nouveau; le Roi a fourragé, et pillé un village aujourd'hui à notre barbe, mais séparé d'un grand ravin, on n'a pu le défendre. Il paraît qu'il se prépare à sa retraite, et si nous puissions rester six jours, il serait obligé de se retirer une seconde fois.

CCCCXLIX.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 31 (août 1778).

Rosenberg est revenu bien vite, et je tâcherai, si cela se peut, de procurer la paix comme le seul nécessaire pour nous tous. Mais je ne néglige pas toutes les dispositions en cas qu'elle manque, et je ne les ai jamais négligées; mais je vous avoue, si la Bohème et Prague tombent pour trois mois entre les mains des Prussiens, alors les moyens deviendront difficiles, et mon courage est par terre. L'estaffette de peu de lignes est pourtant plus satisfaisante. Si le bon Dieu voudrait nous assister un peu que l'ennemi prisse de fausses mesures, mais il faut le mériter, et nous ne cessons de prier, ne voulant vous être à charge dans vos immenses travaux, dont Rosenberg ne peut assez s'étonner. Il vous trouve maigre, mais étonnamment en forces. Dieu soit loué! Je vous embrasse.

CCCCL.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 31 août 1778.

Très-chère mère. Depuis hier rien ne s'est passé ici qui fût digne de lui être marqué. Le maréchal Laudon, à force d'encouragement, et que je lui ai envoyé encore six bataillons d'infanterie et quinze escadrons de cavalerie de mon armée, s'est résolu à attendre encore des nouvelles plus positives avant de quitter son poste, et par conséquent nous nous soutenons ici de notre mieux. Le mauvais temps se fait ressentir, et il commence à faire froid dans ces montagnes. Les Prussiens en auront une bonne portion, étant vêtus indignement de culottes de toile, aussi les maladies y règnent, mais aussi chez nous les dyssenteries ne passent presque chacun, tant gens qui ont leurs aises, que d'autres. Mes domestiques, généraux, officiers et soldats, tout le monde presque en a été, ou en est attaqué. Pour moi, jusqu'à présent je l'ai toujours encore échappé et ma santé est très-bonne. Je n'engraisse pas, et s'il n'y avait pas les peines de l'âme, tout le reste serait une bagatelle, mais ce sont les inquiétudes du présent et de l'avenir qui rongent et qui ôtent tranquillité et sommeil. Enfin il faut les supporter et faire comme on peut, arrive ensuite ce qui pourra. Dans cinquante ans, dit le

prince Kinsky [1]) on proverbe, tout est égal, peut-être plutôt.

L'arrivée de mon frère pourra, je crois, être d'utilité et de consolation pour V. M. C'est dans cet objet que j'avais toujours osé le proposer; si cela s'était fait au mois de juin, cela n'en aurait été que mieux.

Les quelques heures que Rosenberg s'est arrêté ici, étaient si troublées par un mouvement que le Roi avait fait, et par la nouvelle de Laudon de sa marche, que je n'ai pas pu lire même les papiers qu'il avait avec lui. Il s'est même fort pressé à partir pour ne pas venir dans quelque confusion. Je repète toujours mon texte: ou la paix le plus promptement que possible, ou tendre la corde et employer tous les moyens imaginables pour faire la guerre avec la dernière vigueur.

Mon frère a déjà depuis deux jours gagné un rhume qui le fait tousser, et hier soir je soupçonne qu'il avait un peu d'altération. Je l'ai engagé à boire chaud, faire diète, et à rester au logis et longtemps au lit pour transpirer aujourd'hui, ce qu'il fait et dont il se trouve mieux. Je crois pouvoir l'assurer que cela no sera d'aucune conséquence, et comme il fait très-vilain, pluie et vent aujourd'hui, et qu'il ne se passe rien de nouveau, il ne sortira pas. S'il y avait la moindre chose, Elle peut compter sur mon exactitude et la vérité de mes rapports.

---

[1]) Fürst Franz Ulrich Kinsky hatte am 1. Januar 1778 sein Amt eines Generaldirectors der Artillerie niedergelegt und war am 18. März desselben Jahres zum Feldmarschall ernannt worden. Er starb im Jahre 1792.

CCCCLI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 1 septembre 1778.

Très-chère mère. Elle verra par la lettre ci-jointe de mon frère et l'incluse de Brambilla [1]) que vers onze heures, au moment que mon frère croyait se porter à merveille, il lui est revenu un frisson, et par conséquent probablement cela pourra devenir une fièvre tierce. Jusqu'à présent l'accès n'est aucunement fort et pas comparable à ceux que le prince Albert a eus. Il faudra voir après-demain, et si cela continue, alors j'enverrai mon frère en arrière dans quelque bonne maison, car ici nous sommes très-mal logés, et j'y ferai venir tous ses gens avec le médecin Kollmann [2]), puisque d'ici on ne peut s'en aller presque qu'à cheval, sans faire un grand détour. J'aurai l'honneur de la tenir très au fait de sa santé.

---

[1]) Johann Alexander Brambilla, früher kaiserlicher Jagdchirurg, war inzwischen zum Leibchirurg Josephs vorgerückt und dessen steter Begleiter auf allen Reisen des Kaisers geworden. Von ihm ging der Gedanke und Plan zur Stiftung des medizinisch-chirurgischen Militär-Institutes aus, welches unter dem Namen der Josephinischen Akademie errichtet und zu dessen Vorsteher Brambilla ernannt wurde. Brambilla starb, zweiundsiebzig Jahre alt, im Jahre 1800.

[2]) Der kaiserliche Leibarzt Johann Bapt. Kollmann.

Ici on reste; rien de nouveau, mes espéranecs renaissent un peu que nous pourrions encore être assez heureux d'obliger le Roi de se retirer, et que Laudon pourra encore tenir bon. Le mauvais temps, pluie et vent froid, qu'il fait, y contribuera; même tous les déserteurs l'assurent, qu'il renvoie déjà une partie de sa grosse artillerie.

CCCCLII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 2 septembre (1778).

Mon cher fils. Je vous envoie ce courrier avec ma lettre pour le Roi et la copie ci-jointe. Si vous l'approuvez de l'envoyer par ce courrier ou par une trompette à son adresse en l'accompagnant de quelques lignes, ou en faisant l'ignorant entièrement, ou en retenant le tout; tout me sera *recht,* mais j'avoue, l'envoi pour obtenir une prompte décision me serait le plus agréable, mais cela ne doit pas vous décider. Nous avons bien gagné depuis le 28, où Rosenberg est parti. Dieu veuille que le Roi ne retombe sur une autre partie de nos provinces, nommément en Moravie; c'est ce qui serait le plus mauvais et le plus ruineux. C'est pour cette raison que je me hâte avec cet envoi.

Le courrier que j'avais envoyé à Florence, est revenu ce soir; c'est Meisch; il [1]) partit le 30 soir par Gorice;

[1]) Der Grossherzog Leopold.

il compte être ici le 10; elle[1]) partira le 9 par Tyrol et sera ici le 20 avec la Colloredo et Thurn et lui avec Goës. Dieu veuille que l'hiver ne lui fasse du mal ou du spleen.

J'ai reçu les paquets pour l'insurrection; je vous en informerai de plus demain. Tous ces messieurs sont ici et tous pleins de zèle.

Je ne suis pas inquiète pour votre frère; on peut être tranquille quand il s'agit d'un autre avec vous, il n'y a que sur votre compte seul qu'on ne peut se rassurer. Voilà ce que Störck croit; le transport dans une meilleure situation est le plus convenable, en mettant Kollmann avec lui et en ne donnant pas trop le quinquina.

Je vous prie de marquer positivement si vous approuvez la venue de Léopold après une couple de jours de repos chez vous.

CCCCLIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 2 septembre 1778.

Très-chère mère. Elle verra par le rapport de Brambilla les nouvelles de la santé de mon frère; l'accès de fièvre a été de peu de conséquence; il faudra voir demain l'après-dînée si elle reviendra; au reste il n'y a pas le moindre symptôme qui puisse inquiéter. Le temps est

[1]) Die Grossherzogin.

entièrement à la pluie et exécrable; les soldats souffrent, et heureusement nous avons assez de bois. Aujourd'hui le Roi a fait un grand fourrage soutenu de douze bataillons; ils n'ont pas trouvé grande chose dans les villages. On s'est canonné un peu de part et d'autre, mais fort au loin. Tous les déserteurs assurent qu'ils préparent leur retraite sous peu de jours, pourvu que nous puissions tenir aussi longtemps, et que chez Laudon rien n'arrive. Je lui ai encore envoyé le général Hohenlohe [1]), en qui il a confiance, et Zedtwitz s'y rendra aussi de la Jablunka, ou Botta se chargera de toute la besogne, puisqu'ils ont quatre généraux malades à l'autre armée.

J'ai l'honneur de lui renvoyer la note pour les fourrages avec la résolution, de même un mémoire du colonel Ravizza [2]), donné après sa mort, pour payer ses dettes.

Voilà toutes nos nouveautés; la pluie continue, elle gâte tellement tous les chemins que je ne sais point comment nous pourrons tirer toutes nos subsistances. Cela deviendra difficile, mais devra pourtant se faire, puisque l'on ne peut quitter ce poste, et que les Prussiens souffrent encore davantage.

---

[1]) Generalmajor Fürst Karl Hohenlohe - Waldenburg - Schillingsfürst.

[2]) Der Oberst Anton Freiherr von Ravizza, Ritter des Theresienordens.

CCCCLIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 3 septembre 1778.

Très-chère mère. Cette lettre lui parviendra par une estaffette que j'ordonne à Ferraris[1]) d'expédier tout de suite à V. M. à son arrivée avec mon frère à Sadowa, d'où il va partir tout de suite. La fièvre est très-modique; il est faible, j'espère qu'il soutiendra bien ce voyage. Brambilla est avec lui et Ferraris en voiture, et ils n'ont qu'à-peu-près quatre heures de marche. Beaucoup de malades se trouvent, Brenner, Bernard[2]), deux de ma chancellerie, deux adjutants, et beaucoup de domestiques. Je renvoie tous en arrière, puisque le local est mauvais ici, et que nous sommes en attente de ce qui peut arriver à chaque instant. Toutes les nouvelles s'accordent à faire supposer une retraite prochaine du Roi, néanmoins tout

[1]) Joseph Johann Graf Ferraris, im Jahre 1726 zu Luneville geboren, that sich in der Schlacht bei Hochkirch als Oberst des Regimentes Prinz Karl von Lothringen rühmlich hervor. Im Jahre 1778 wurde ihm, der inzwischen zum Feldmarschall-Lieutenant vorgerückt war, die Leitung des Erzherzogs Maximilian übertragen. Er starb im Jahre 1814 als Feldmarschall und Grosskreuz des Theresienordens.

[2]) Wahrscheinlich die Rechnungsoffiziale „Raitoffiziere“ Ignaz von Brenner und Jakob Bernard.

dépend des circonstances du côté du prince Henri. L'armée des Prussiens souffre beaucoup, et surtout en chevaux. Leur cavalerie et artillerie est presque détruite, la nôtre commence aussi à gagner des tailles fort élégantes; il faudra pourtant attendre avec des propositions ultérieures de paix que ceci se soit débrouillé.

Je commence à penser sérieusement, s'il est possible dans cette saison, à la conservation de Prague et de Königgrätz; s'il n'a point ces deux points, ses quartiers d'hiver deviendront presqu'impossibles dans le pays. Enfin rien ne sera négligé; j'en réponds. Dans les montagnes vis-à-vis de nous la neige est déjà tombée et reste; cela difficultera aussi toutes les opérations qu'il y pourrait tenter. Enfin je lui baise très-humblement les mains, et je commence à croire, que peut-être nous nous en pourrons tirer encore assez bien. Qu'Elle soit persuadée de mon plus profond respect.

CCCCLV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 3 septembre 1778.

Très-chère mère. Elle verra par la relation ci-jointe de Brambilla l'état de santé de mon frère; dans ces circonstances, comme nous sommes ici pourtant jamais sûrs d'un jour à l'autre de ce qui arrivera, j'ai jugé à propos de le renvoyer en arrière à Sadowa, un bon château appar-

tenant à un comte Schaffgotsch [1]). Ferraris, ses gens, Brambilla l'y accompagneront, et le médecin Kollmann s'y rendra pour le traiter; outre cela il a son chirurgien, il est près de Königgrätz, et peu éloigné de passer derrière l'Elbe, s'il le fallait. J'y envoie en outre tout mon équipage, cuisiniers, voitures etc., ainsi il sera, je crois, parfaitement servi. Je charge Ferraris de faire journellement rapport par estaffette à V. M. de sa santé, en y joignant toujours une lettre du médecin, qui en contiendra les détails. La fièvre tierce qui devait revenir aujourd'hui, ne s'est annoncée qu'avec de la chaleur sans frisson, et celle-ci n'était point excessive, mais comme ceci pourrait devenir une fièvre plus continue, il est bon qu'on profite de la journée de demain pour transporter mon frère; je me flatte que ceci ne sera d'aucune conséquence, et que bientôt il se trouvera rétabli.

Ici il n'y a rien du tout de nouveau; le Roi continue dans sa position et nous dans la nôtre. Le temps était horrible hier; aujourd'hui il est un peu meilleur.

[1]) Graf Joseph Veit von Schaffgotsch. Er starb im Jahre 1779, worauf sein Sohn Johann Ernst die Herrschaft Sadowa an Tobias Grätzel von Gränzenstein verkaufte. Seit 1829 befindet sie sich im Besitze der Familie Harrach.

CCCCLVI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 5 septembre (1778).

Mon cher fils. Je dois commencer à vous marquer que la note pour la provende ne s'est pas trouvée à votre lettre, et Kolowrat l'attend pour se rendre pour dix jours à Jenikau, y attendre votre permission de venir. Celle de Ravizza sera difficile de contenter; c'est cello de tous nos officiers, car je ne crois aucun ou très-peu sans dettes; la conséquence est grande. De .quelle maladie est-il mort? Nous avons déjà tenu son service. A propos de celui-ci: la guerre étant, cet ordre est-il oublié? Un Wurmser, Nauendorf, Quosdanovich ont fait parler d'eux, peut-être encore d'autres dont j'ignore les faits. Je voudrais multiplier les récompenses et les perspectives même chimériques pour ce métier difficile et contre nature; rien n'est de trop.

Après votre renvoi pour les affaires d'Hongrie j'ai fini hier avec ces messieurs qui étaient ici. Point de diète, et on fera l'augmentation de deux compagnies à l'infanterie et la division aux houssards. Les premiers seront pris des 12.000 recrues, et les derniers seront donnés gratis, homme et cheval des magnats et nobles. Je leur dois la justice qu'ils se sont déclarés avec tout

le zèle et promptitude. En cas de plus grand besoin l'insurrection et la diète restent encore en réserve, mais Dieu nous en préserve. J'attends avec le plus grand empressement le retour du courrier Morenheim, car toutes les autres dispositions pour tout le système politique restent en attendant en suspens. Comme vous n'avez lu les papiers et notes de la chancellerie que Rosenberg aurait dû vous présenter, et qui contenaient les différents objets, comme neutralité de l'Empire, médiation de la France et Russie, cela commence à cette dernière à prendre toujours de plus en plus mauvaise perspective pour nous mêmes. En cela je ne me suis jamais trompée; belles paroles, effets contraires. *Der Reichstag in Pohlen wird Vieles aufklären.* Je souhaite qu'il passe tranquillement; notre situation là est bien précaire, aussi faudrait-il se résoudre à faire la déclaration au moins en secret à l'Electeur Palatin pour le tenir; il revient à Munich.

Pour nos dispositions intérieures il faut aussi plus de temps et ordre. Je dois vous dire qu'on tranche furieusement pour l'argent, et qu'il me paraît qu'il n'y a personne de poids qui y tient la main, car les subalternes ne le peuvent. Sans commissariat, sans général quartier-maître, je ne sais comment vous pouvez suffire, et cela est impossible et vous en verrez seulement après les conséquences. Les comptes mensuels sont envoyés en confusion; je crains beaucoup de la confusion, et en fait d'argent et de sommes si importantes cela est de grande conséquence; à la fin, ne pouvant sortir, *man macht einen Abschnitt,* et c'est là où des millions se perdent, et où des pauvres sujets et individus perdent et les *Confusionsmacher* gagnent. Si cela va comme ces quatre mois, où on a dépensé outre

les sommes mensuelles avec vous constatées en extraordinaire six millions à peu près ou plus, et outre cela en juillet on a dû faire déjà une avance de 1,800.000 f. pour l'année qui vient, et à cette heure en août on a demandé encore une de 600.000 f., aucun système et possibilité ne peut se soutenir, car il faut du temps, et le crédit diminuant en dehors chaque jour par les pertes qu'on fait ou qu'on envisage, les moyens intérieurs par la ruine des particuliers et *Anlagen auf das höchste gestiegen*, point de circulation dans les provinces d'Hongrie, Transylvanie, *Innerösterreich*. Vous dites toujours que chacun se doit priver de tout; cela est bientôt dit, mais pas fait. Si on pouvait épargner à la cour la moitié des tables et écuries, ce serait une extrêmité très-grande et ne ferait un objet de 200.000 f., et c'est pourtant la plus grande maison et dépense. Jugez du reste; vous savez que toute la régie et pension et dicastères ne font pas même cinq millions par an; quel objet seraient deux millions d'épargne, où on a besoin de cinquante et plus de millions? Et on ne pourrait épargner la moitié, tous ayant de si petits gages qu'on ne saurait les retrancher plus, sans les plus grands inconvénients.

Je n'entre dans ce détail que pour répondre à ce que vous marquez de faire la guerre à outrance. Je n'en vois pas la possibilité; nous devons être inférieurs en troupes de 30.000 à 40.000 hommes. Entretenir une plus forte armée que celle de cette année, je n'en vois guère la possibilité. Nous devons être heureux, si nous pouvons la conserver telle, mais si nous devons avoir le Roi de Prusse en quartiers d'hiver chez nous, alors c'est absolument impossible, et j'avoue, je crains, s'il quitte sa position d'à cette heure, qu'il ne renforce du double le corps

en Haute-Silésie et ravage la Moravie comme la Bohème. C'est cette cruelle situation dont tout mon courage que j'ai encore en entier (et avec de la religion on peut beaucoup et plus que tout autre), me quitte. Je n'ai pas la force d'envisager la possibilité, et c'est cette raison pourquoi j'ai fait venir votre frère [1]) pour avoir quelqu'un qui puisse me convaincre ou m'aider, ou vous convaincre pour le soutien de la monarchie. Je suis fachée de vous séquer avec ces vérités, mais je me le dois et encore plus à vous et à nos peuples, car nous n'avons aucun secours à attendre que de nos propres forces. Le Roi de Prusse a tout pour lui, et ce préjugé lui procure des ressources sans fin.

J'étais à vous écrire, quand le garde arrive du 3; je vous avoue que je serais charmée de savoir transporté votre frère [2]). Je veux espérer que cette fièvre n'aura pas de suites, mais dans ce misérable trou où vous êtes, et la saison, on ne saurait garder un malade sans le sacrifier. Je ne suis nullement inquiète sur vos soins paternels; s'il s'agit d'un troisième, vous ne laissez rien à souhaiter; il n'y a que pour vous qu'on ne saurait se tranquilliser, et je vous avoue, je tremble, cela ne peut se soutenir. L'attention d'avoir ordonné à Ferraris de m'écrire tous les jours, vous ressemble; c'est le seul moyen de me rassurer. Votre frère sera au désespoir; je lui écris, mais hors celle-ci qui est devenue contre mon intention si longue, souhaitant de vous épargner, et non pas vous accabler encore plus.

[1]) Leopold.
[2]) Maximilian.

CCCCLVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 5 septembre 1778.

Très-chère mère. Le courrier Morenheim m'a remis la lettre qu'Elle a eu la bonté de lui confier pour moi. L'importance de la commission et de l'objet aurait de quoi effrayer et embarrasser quelconque qui n'aurait des principes faits et un système pris. Je ne puis regarder cette nouvelle démarche que V. M. veut faire vis-à-vis du Roi que comme très-humiliante et très-nuisible, puisqu' Elle l'autorise à faire hors de la succession des deux margraviats tout ce qu'il voudra, et par conséquent l'échange avec la Lusace, qui est absolument inaccordable. Je ne balance donc pas un moment de lui renvoyer très-respectueusement cette lettre avec les papiers du prince de Kaunitz, qui y étaient joints et qui contiennent des arguments et des réflexions dont la force et l'évidence ne peuvent lui avoir été échappées.

Je ne puis garantir en rien de ce qui arrivera ici; tout est dans le même état, le mauvais temps augmente les difficultés pour la subsistance du Roi tout comme les nôtres, mais cela l'empêche aussi d'oser imaginer une attaque. Tous les avis confirment qu'il est sur le point de se retirer, que sa cavalerie et ses chevaux d'artillerie

sont sur les dents. C'est ce que nous voyons par les déserteurs qui viennent à-peu-près une centaine par jour. Le prince Henri ne bouge pas encore; une grande dissension doit régner entre les Prussiens et Saxons. Si le mauvais temps continue, et que nous gagnons encore quelques jours, je penserai alors à soutenir Prague et Königgrätz, coûte que coûte, puisque, s'il n'a pas un de ces deux endroits, il ne pourra pas rester l'hiver, d'autant plus que toutes ses démarches le paraissent annoncer, puisque la façon, avec laquelle il pille et qu'il ramène même le grain en Saxe, fait voir qu'il ne veut point faire sérieusement la guerre, mais seulement forcer à une paix honteuse et désavantageuse. Si nous nous soutenons ainsi, et que l'on veuille bien employer tous les moyens possibles, que chacun depuis V. M., moi, et jusqu'au dernier, nous nous privions de quelque chose à proportion, pour concourir à ce grand objet, alors peut-être la campagne prochaine pourrait être commencée en Saxe et menée différemment. Voilà ce que me dit mon zèle, mon coeur, et c'est la conclusion de mes raisonnements.

Mon frère est parti hier pour Sadowa, où il est arrivé très-heureusement. Je lui enverrai la lettre de Störck et celle de V. M. Kollmann y est.

Je communiquerai au maréchal la copie de sa lettre; il était sorti; ce sera pour son retour aujourd'hui. Le Roi a voulu fourrager un peu trop près de nous; nous l'avons un peu canonné et il s'en est allé sans rien avoir.

L'arrivée de mon frère à Vienne sera, je m'en flatte, agréable et utile à V. M. Pour son voyage ici, Elle connaît mon amitié pour lui; tout dépendra du moment. Si nous sommes encore ici, cela sera excellent, mais si

nous sommes en plein mouvement et opération, alors il vaudrait mieux qu'il attendît quelques jours, car alors ni nuit ni jour j'ai un moment à moi.

On devient ici assez négligent; j'ai dû témoigner surtout au comte Clary et Schröder mon mécontentement. Des autres il faut les aiguillonner aussi, enfin c'est une terrible gestion, surtout quand on ne trouve que matérialité presque partout, entremêlant même parfois de mauvaise volonté.

CCCCLVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 6 septembre 1778.

Très-chère mère. Il n'y a rien de nouveau ici; le Roi a encore tenté un fourrage comme hier, et après quelques coups de canon il s'est retiré. L'après-dînée il a fait canonner à notre aile droite un village, où il y avait des Croates. Il en a brûlé trois maisons, sans blesser personne, et s'est retiré. Tout cela dénote qu'il veut s'en aller, aussi tout le monde l'assure. Son artillerie est déjà même en chemin, mais par les chemins terribles où elle est embourbée depuis hier déjà, elle ne peut avancer. Les chevaux lui crèvent beaucoup, et il a fait venir des chevaux de paysans de Silésie. Mon frère a eu la fièvre, mais moins forte; voilà que cela est déclaré une fièvre tierce et qui, j'espère, sera de peu de conséquence.

CCCCLIX.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 7 septembre (1778).

Mon cher fils. Je ne fais que vous annoncer l'arrivée de votre frère [1]) hier à huit heures; de même comme il nous a quitté, rien de changé; en même temps le courrier. Je ne saurais vous désapprouver le renvoi de ma lettre, quoique je l'aurais souhaité rendue à son adresse. Mais vous pensez en *Staatsmann*, moi en mère et femme, et j'avoue, le temps qu'il fait, me rend encore plus empressée de finir cette malheureuse guerre, pour tout le monde destructive, mais je dois pourtant relever dans quel moment cette lettre a été écrite. Rosenberg et votre lettre du 28 nous porta votre marche en arrière, la perte de la Bohème pour tout l'hiver à ce moment n'était pas de trop; les choses ont changé, je souhaite plus que je ne le crois, qu'elles se soutiennent en bien.

Vous n'êtes nullement aidé et soulagé, mais il y a aussi de votre faute; vous voulez faire tout vous même, vous le faites mieux qu'un autre, mais vous vous détruisez et gâtez les gens. J'attendrai encore quelques jours à vous envoyer le frère; il brûle de vous voir. Je voudrais que

---

[1]) Leopold.

le temps fût un peu remis et lui reposé. Je ne saurais assez vous exprimer ma sensibilité pour tout ce que vous avez fait pour votre frère Max. Vous êtes unique; si vous vouliez seulement avoir les mêmes soins pour ce cher et *theuren* Joseph, et me le conserver. Je vous embrasse tristement pour ce temps abominable, ayant froid dans ma chambre. Adieu.

Les Hongrois présents ont accordé tout de suite les deux compagnies d'infanterie et la division de houssards, comme vous les avez demandées; vous en saurez plus en peu de jours.

CCCCLX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 7 septembre 1778.

Très-chère mère. Aujourd'hui les apparences pour une prochaine retraite du Roi ont considérablement augmenté. Il a renvoyé de l'artillerie, pour laquelle, afin de la pouvoir traîner, il lui a fallu faire venir 9000 chevaux de Silésie, tous les siens crevant à force et vu les chemins affreux par les pluies continuelles qu'il fait; même le soir. Quelques bataillons ont détendu leurs tentes; demain on en saura davantage. Il était très-jaloux aujourd'hui à être observé; la division de houssards de mon régiment lui avait enlevé hier un poste de dix houssards; aujourd'hui il l'a canonnée et lui a jeté au moins quarante *Haubitzen* sans blesser un homme. De même cette après-dînée il a

canonné nos chasseurs. Les exploits à l'armée de Laudon me sont inconnus; ils ont voulu enlever un poste au Pösig [1]), mais nos Croates ont été repoussés avec perte d'une trentaine d'hommes tués et blessés. Il y a eu une revolte à un poste d'houssards de Kalnoky [2]), de même chez eux, et dix-neuf sont désertés avec chevaux et armes à la fois, chose dont il n'y a pas d'exemple dans le service. Voilà tout ce que j'en sais; aussi ai-je mis le prix de cent ducats pour chaque houssard qui me procurera vivant ou mort un de ces dix-neuf.

Ce n'est pas le moment de penser à présent à presser la paix; l'hiver amènera peut-être de plus heureuses circonstances.

CCCCLXI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 8 septembre 1778.

Très-chère mère. J'ai l'honneur de lui donner part qu'enfin le Roi de Prusse pour la seconde fois a été obligé de se retirer. Ce matin toute son armée a quitté Hohenelbe pour se retirer derrière le ravin de Hermannseifen. Comme il n'y a plus de raison de ménagement, je l'ai harcelé dans sa marche; nous avons fait plusieurs prison-

[1]) Der höchste Berg der dortigen Gegend, auf dem Gebiete der dem Grafen Waldstein gehörigen Herrschaft Hirschberg.

[2]) Das jetzige Husarenregiment Nr. 2.

BAYERISCHE STAATS-BIBLIOTHEK MÜNCHEN

niers, et dans un défilé, où tout s'était entassé, nous lui avons tué beaucoup de monde [1]). Notre perte peut monter à une vingtaine d'hommes en tout; les houssards ont parfaitement bien fait leur devoir. C'est tout ce que je puis lui dire à la hâte, devant faire nombre de dispositions, puisque demain cela pourra être encore plus sérieux. Enfin son projet, sa jonction avec son frère est manqué, et au dire de tous les déserteurs il retourne en Silésie. Oserais-je la supplier de suspendre pour le présent toute nouvelle démarche pour la paix, et de rester à cette condition: rendre la Bavière, s'il renonce à joindre les deux margraviats avec la ligne régnante. Je me flatte que les choses tourneront encore à la gloire de nos armes.

---

[1]) Am 10. September theilte Maria Theresia dem Fürsten Kaunitz diese Nachrichten mit den Worten mit: „Le 8 le Roi est parti de son camp: on l'a un peu harcelé, mais il est encore en Bohème. Dieu veuille que Henri fasse de même, et qu'on ne pousse à cette heure vers la bonne Moravie."

CCCCLXII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 9 de septembre 1778.

Très-chère mère. Pour aujourd'hui il ne s'est rien passé de nouveau; le Roi n'a pas marché, et hors quelque cavalerie qui nous manque, nous avons trouvé une hauteur, de laquelle on peut voir très-distinctement tous ses camps qui se touchent presque, néanmoins toutes les probabilités existent, comme quoi il marchera bientôt; pour où, c'est ce que Dieu sait. En attendant je suis très-attentif, et je me prépare à tous les événements, ou à droite ou à gauche. Il ne m'échappera pas, le voyant, et je ne crois pas qu'il pourra me gagner une marche.

CCCCLXIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 7 septembre 1778.

Très-chère mère. Aujourd'hui le Roi a renvoyé tout son train d'artillerie vers Trautenau, et ses ponts, dont le train a duré, à cause des mauvais chemins, depuis la pointe du jour jusque dans la nuit. Il n'y avait pas moyen de les inquiéter, puisqu'ils marchaient derrière leurs camps. A demain je m'attends qu'il fera quelque mouvement avec la troupe. Tout est arrangé pour tâcher de le pincer là où il sera seulement possible, les mauvais chemins et les ravines et montagnes rendant l'accès très-difficile. La cavalerie est déjà marchée pour la plus grande partie; on ne comprend rien à ces manoeuvres, il faudra que ses intentions s'éclaircissent, en attendant Elle peut être assurée que je ne néglige aucun moyen pour le guetter de près, et pour deviner ses projets. On travaille à remettre tout en ordre à Prague pour une défense, si le cas l'exigeait. Je compterais nommer Guasco pour commandant, et lui joindre une couple d'autres généraux encore. Je ne sais, s'il l'acceptera ou non, mais je commence presqu'à ne plus mettre en doute que cela n'en viendra pas là, ni à ses extrémités, néanmoins on

ne peut jurer de rien tant que les vues du prince Henri ne seront éclaircies.

Je suis enchanté qu'Elle ait trouvé mon frère bien portant, et je serai certainement enchanté de le voir et de l'embrasser. C'est le meilleur ami que j'ai au monde, et qui en est le plus digne.

CCCCLXIV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Els, le 10 septembre 1778.

Mon cher frère. Je suis enchanté d'apprendre votre heureuse arrivée à Vienne; vous pouvez imaginer si je désire de vous voir, vous avez tous les droits pour cela. Notre situation du moment est précaire; elle dépend absolument des mouvements du Roi, qui est après à se retirer, et ce qu'il fera, nous le ferons et le longerons, ou par notre droite, ou par notre gauche. S'il retourne entièrement en Silésie, alors il se pourrait bien que je ne laisse ici qu'un corps, et que je marche vers Laudon pour tâcher de souhaiter ensemble aussi un bon voyage au prince Henri, si nous le rejoignons, car je crois qu'il retournera aussi en Saxe, si le Roi s'en va. Ainsi, mon cher frère, si vous venez ici, vous serez d'abord exécrablement logé, et au risque de devoir marcher peut-être le lendemain. Néanmoins je serai très-charmé de vous voir; si vous prenez la route ordinaire de poste, vous feriez bien d'aller

coucher à Iglau, et puis à Sadowa, où est Maximilien et mes équipages. Quand je vous y saurai, je ferai des arrangements pour que vous veniez commodement dans ces montagnes à cheval; cela vaut infiniment mieux qu'en voiture. Adieu; vous me trouverez maigre, mais bien portant au milieu des bourrasques.

CCCCLXV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 11 septembre 1778.

Très-chère mère. Aujourd'hui le Roi n'a fait que de très-petits changements dans ses camps, que nous voyons tous à merveille. Son train d'artillerie a encore défilé aujourd'hui; je l'ai vu moi-même, et l'on pouvait compter chaque canon; peut-être que demain ou après-demain il fera quelque mouvement rétrograde; il doit les faire lentement, autrement il risque trop. Je ne crois pas que la campagne se termine ainsi, et je pense qu'il reviendra par la Lusace et Reichenberg, se joindre par là à son frère, ce qui ne rendra pas nos opérations fort faciles. Le prince Henri est marché à Neuschloss, ce qui est plutôt en avant qu'en arrière; il a vidé tout à fait les vallées de Reichenborg et de Gabel. Je ne puis croire ce que la plupart des personnes disent, qu'il va prendre des quartiers d'hiver en Silésie et l'autre en Saxe; cela me paraît incompréhensible. J'ai écrit directement au comte de Kolowrat à Jenikau, où il sera demain, en le

laissant le maître de venir ici, quand il le voudra. La santé de mon frère, selon les rapports que j'en reçois, est très-bonne; la fièvre l'a quitté sans quinquina. S'il se ménage et tient diète, il pourra compter de n'avoir point à craindre de récidive.

CCCCLXVI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 12 septembre (1778).

Mon cher fils. Votre frère attend avec la dernière impatience de venir vous voir, et les nouvelles d'hier de Max nous portent aussi qu'il avait passé quelques heures le temps de la fièvre, mais bien faible et sans appétit et très-maigre. Si lui est accommodé ainsi, que dois-je penser de vous? Les nouvelles du 8 ont fait une grande joie dans la ville de Vienne; extrême comme on est, on disait le Roi hors de Bohème, et le prince Henri aussi malade et disgracié à Dresde, et le prince de Brunswic [1]) à la tête de cette armée qui se retire aussi. J'avoue, j'en serais fâchée; nous n'y gagnerons pas au prince de Brunswic; moi dans mon particulier je ne me livrais pas ainsi à la joie. La saison, quoiqu'abominable, n'est pas encore

[1]) Es ist hier wahrscheinlich der durch seine hervorragenden Leistungen im siebenjährigen Kriege berühmt gewordene Herzog Ferdinand von Braunschweig gemeint, doch erwies sich das ganze Gerücht, er habe das Commando der Armee des Prinzen Heinrich übernommen, als irrig.

assez avancée pour espérer la fin de cette campagne qui, étant passée si inutilement et contre toute la méthode du Roi, sans rien faire d'essentiel que ces pirateries, il ne voudrait pas la finir ainsi. Ne se souciant nullement de ménager les hommes, qu'il tentera un coup extrême ou viendra envahir la Moravie encore pleine, avec une partie assez considérable, mais renforcera de beaucoup le prince et donnera une bataille décisive, où il sera lui-même avec tout ce qu'il aura de mieux, et je crois presque qu'il fait déjà marcher par derrière les régiments, et se retire si lentement pour leur laisser le temps de venir avant nous à leur destination. Je crains ses manigances et fourberies encore plus que sa force, et il ne finira pas ainsi, nonobstant les pertes qu'il a faites; ce serait trop humiliant. Mais vous ferez très-bien de redoubler d'attention, car je le crains beaucoup plus à cette heure, étant furieux du mauvais rôle que vous lui avez fait jouer, et la déclaration qu'on va faire, de rendre la Bavière, le rendra encore plus.

Ne craignez pas que je recommence les négociations de paix en droiture. Je les ai fait uniquement pour vous tirer de la plus que critique situation, sans objet, et nos pauvres peuples. J'ai fait ce que j'ai dû; il ne m'a pas peu coûté. Je peux être tranquille vis-à-vis de moi et ma conscience; le reste ne mérite pas que j'en fasse attention, mais je n'omettrai rien, comme vous dites vous-même, que par le concours de la France, Russie et Empire, si son chef veut nous soutenir, de ramener cet hiver la paix, la guerre étant sans but. Ce serait de gaieté de coeur qu'on sacrifierait nos Etats, et par là on rendrait le plus grand service au Roi. Sans cela cette année de guerre nous coûtera autant que deux autres

ensemble de la dernière guerre, et la ruine extrême des pays, et même ceux où la guerre n'est pas, ne pourraient soutenir ainsi trois ans par la perte d'hommes, chevaux et batailles, plus de circulation d'argent et les charges plus fortes.

Kolowrat est parti et attendra vos ordres à Jenikau, et je vous enverrai Palffy, vice-chancelier, avec la déclaration des Hongrois. Il faut savoir ce que vous voulez pour l'avenir, leur montrer que vous agréez l'offre que des particuliers seuls ont faite pour seconder à la première proposition vos souhaits; l'insurrection reste toujours encore pour un dernier remède, et on pourrait insensiblement continuer chaque année de guerre, que Dieu nous en préserve, à tenir ce pied fixe, ce qu'ils n'ont pas promis, mais le chancelier et les premiers le comprennent très-bien. Je vous prie d'agréer cet envoi; il se tiendra aussi à Jenikau, cela servira de consolation et de *stimulus* à la nation et même dans l'étranger, car je compte bien le faire mettre dans les gazettes.

CCCCLXVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 12 septembre 1778.

Très-chère mère. Aujourd'hui la journée s'est passée extérieurement avec la plus grande tranquillité, le Roi n'ayant point fait de mouvement bien notable. Néanmoins il fait filer toujours insensiblement des troupes et de l'artillerie vers la Silésie. Comme ceci, joint aux démarches du prince Henri, dénote visiblement un nouveau projet d'attaque qu'il faut deviner et tâcher de le prévenir, je suis très-inquiet et très-occupé à recueillir les moindres circonstances qui puissent me donner jour à deviner ses projets. Le plus probable et en même temps le plus fatal et dangereux pour nous est sans doute celui que le prince Henri s'établisse à Leitmeritz, où nos belles fortifications lui conviendront parfaitement, pendant que le Roi qui passe par la Silésie, rentrera par Friedland ou Gabel et poussera vers Melnik. Alors je serais très-embarrassé, devant laisser un corps assez considérable vers la Silésie, et n'ayant aucun vrai appui nulle part, avec cela devant aller vivre dans une contrée dont le front est ruiné et mangé par le prince Henri, et les derrières par l'armée de Laudon, qui y est déjà cinq semaines. Ceci m'occupe infiniment, et les combinaisons

différentes sont si délicates, que la moindre qui échappe, peut être de la plus fatale conséquence. J'envoie demain des officiers pour aller choisir quelque position de ce côté, où le Roi doive m'attaquer et ne puisse pas me tourner. Je désire qu'ils en trouvent une qui réunisse tous les objets, mais je ne suis aucunement tranquille, si cela arrive, sur les conséquences, car enfin par l'abandon de Leitmeritz et de l'Elbe toute notre défensive est manquée, et nous ne faisons que rapiéceter.

Oserais-je la supplier de témoigner à ma soeur Amélie toute ma reconnaissance; j'ai de très-bons chevaux et je ne voudrais pas la priver d'un cheval si sûr, pendant qu'il serait douteux qu'il réussît de même à mon goût.

Demain je fais marcher huit bataillons à Turnau avec Colloredo, c'est un commencement, et à mesure que le Roi diminuera, je diminuerai aussi. Le temps est horrible; les chemins absolument impraticables, les vivres arrivent avec la plus grande peine et ruinent les chevaux. Mon frère n'aura pas eu encore ma lettre, où je le laissais arbitre de venir ici quand il le jugera à propos.

CCCCLXVIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 13 septembre (1778).

Mon cher fils. Vous envoyant votre cher frère et ami, je n'ai rien à ajouter que de vous prier de me le renvoyer bientôt. La saison n'est pas faite pour un, qui depuis treize ans est accoutumé à l'air d'Italie. Je partage bien sincèrement le plaisir de vous trouver ensemble. Que ne puis être en tierce, mais pas à Els, mais à Vienne. Je vous embrasse.

CCCCLXIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 13 septembre 1778.

Très-chère mère. Pour aujourd'hui le Roi n'a fait que quelques mouvements internes dans ses camps, qui néanmoins dénotent que demain probablement un plus grand mouvement s'en suivra. Selon les dispositions qu'il a faites, on ne pourra guère le poursuivre, puisqu'il s'est déjà placé on échelons jusqu'à Trautenau, néanmoins il

fait toujours filer des troupes vers la Silésie, et j'ai déjà des nouvellos qu'elles comparaissent vers Goldberg. Ainsi cela va, comme je l'ai toujours craint, vers Reichenberg, ce qui nous embarrassera beaucoup, néanmoins je tâcherai de faire l'impossible. Si le Roi fait encore filer plus de troupes, je ferai de même marcher vers l'Iser, et quand il sera une bonne fois à Trautenau, je partirai d'avance pour aller reconnaître les nouvelles positions.

CCCCLXX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 14 septembre 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu sa gracieuse lettre par le garde; Elle a parfaitement raison: le Roi n'en restera pas là et il va reparaître quelque part; je crois pour sûr que ce sera par la Lusace. Je ne suis pas tranquille sur l'événement; on attendant je fais l'impossible pour me préparer à l'événement le mieux que je puis. Le Roi est marché cette nuit, ce qui lui a donné une grande avance, néanmoins nous l'avons harcelé autant que possible, et il a perdu du monde que nous avons trouvé mort. Les Croates Warasdins ont eux seuls tiré 19.000 coups; le canon, autant que les montagnes et les chemins le permettaient, a travaillé aussi; nous avons perdu aussi quelque monde, mais peu de chose à proportion. Le Roi est actuellement entièrement derrière Trautenau avec son armée; il n'a qu'un petit corps sur le Galgenberg et vers

Silberstein. Je verrai ce que je pourrai faire pour être à temps partout.

Laudon, je ne puis le persuader d'avancer sur le prince Henri; il a fait au contraire une marche en arrière à Benatek; de Münchengrätz je lui écris de nouveau, en le priant de se porter au moins à Melnik. Je ne sais ce qu'il fera; le prince Henri est dans l'environ de Leitmeritz. Dans cette saison la conservation de Prague devient beaucoup plus importante, aussi ai-je fait toutes les dispositions pour cela, et ne sachant un autre général, j'ai nommé commandant le *Feldzeugmeister* Guasco, qui est un honnête homme, non sans connaissances dans cette partie. Il aura trois autres sous lui.

Je vois que V. M. veut m'envoyer le comte Palffy et le comte Kolowrat. Je les recevrai avec plaisir, mais il est impossible de faire à cette heure des objets de finance ou d'arrangements internes mon occupation. J'ai en honneur plus à faire qu'il est presqu'imaginable qu'on fasse, et de la plume et de l'épée; ni jour ni nuit j'ai un moment à moi. C'est en mangeant vite et en courant à cheval, que je dois penser et méditer. J'écris, je lis, je dicte des heures et des heures, néanmoins je ferai comme je pourrai. Rosenberg a vu un échantillon, et à cette heure qu'il faut être aux écoutes à tout moment et faire des dispositions pour tous les cas possibles, je serai moins en état de passer mon temps avec eux. Que la médiation de la France aille son train et la déclaration à la diète, pourvu que je ne doive pas y travailler, car je ne le puis en honneur. Peut-être que demain ou après-demain je devrai marcher déjà vers l'Iser pour ne pas être prévenu.

J'ose lui joindre ici le rapport que j'ai reçu de la santé de mon frère. Je me flatte que ce ne sera qu'une rechute de fièvre qui recommença de même avec des faiblesses au prince Albert cette année.

Comme je crois mon ami Léopold déjà en route pour venir me voir, je ne lui écris point.

CCCCLXXI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 15 septembre 1778.

Très-chère mère. Dans ce moment où je m'y attendais le moins, m'arrive cette nouvelle de la santé de mon frère; je fais partir tout de suite Brambilla; pour le médecin Bayer [1]) de l'armée, il est absent à visiter les hôpitaux et ne reviendra que dans quelques jours. Je marque à Ferraris de parler sérieusement au médecin, et s'il trouve du danger, de faire confesser et administrer mon frère; c'est un devoir qu'il ne faut pas négliger. La brièveté de ce rapport m'empêche de juger de la chose; en attendant elle me fait grande peine et j'y serais allé moi-même, si justement je ne me trouvais au moment de marcher avec une partie de l'armée vers le prince Henri pour tâcher de le débusquer, avant que le Roi ne puisse nous revenir sur

[1]) Der „Protomedicus campestris" Doctor Thadäus Bayer. Er wurde später Landesprotomedicus in Böhmen und Oberdirector der Anstalten für Armenversorgung. Er starb zu Wien im Jahre 1808.

le corps. Cette opération exige des dispositions infinies, et je ne puis la quitter un moment; le sort de toute la campagne et de la Bohème en dépend. On a presque détruit hier au Roi un régiment par notre feu; les Warasdins ont perdu quelque chose.

CCCCLXXII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 16 septembre (1778).

Mon cher fils. Par la vôtre du 14 je vois la retraite très-lente de notre ennemi, et je suis fâchée si nous perdons du monde, s'il perd même le double, sans que cela soit décisif. Je vous avoue, je crains uniquement du côté de Laudon; là les choses ne vont plus. A vous seul on doit que depuis le 10 d'août jusqu'à cette heure il est resté à Münchengrätz, et si nous le tenons qu'il ne puisse gagner l'Elbe, il faut qu'il se retire en octobre comme à cette heure, mais s'il gagne et passe l'Elbe, une bataille décisive est inévitable, où nous ne pouvons jamais gagner; en la gagnant même, il a sa retraite sûre, nous ne pouvons y mettre d'obstacle. En revanche, si nous la perdons, nous n'en avons aucune, et la Bohème est perdue. Cette perspective depuis le commencement m'a tant fait souhaiter la paix, et si vous voulez, j'enverrais encore ma lettre de bon cœur. Vous vous détruisez et pour rien; il n'est pas possible que vous pouvez porter à la longue les terribles fatigues de corps et d'esprit depuis six mois. J'en suis

bien affectée, et l'état de Maximilien m'en donne aussi. On dit Sadowa très-mal-sain; surtout si vous marchez à l'Iser, il serait mieux de le transporter plus en arrière, et je vous conjure de me renvoyer au plutôt Léopold; le temps et les circonstances me font doublement craindre. J'entre très-bien que vous n'avez pas un instant pour vous; je ne vous aurais pas envoyé ces messieurs, si j'avais cru ou su le changement de votre situation. Tous deux n'ont qu'une demi-heure à vous parler ou à quelqu'un que vous leur détacherez, surtout Palffy peut parler avec le prince et Hadik. J'avoue, je n'aurai de repos que quand je vous verrai à la tête de l'armée de Laudon, et comme cela décidera le tout, je vous prie de ne pas laisser Lascy par ménagement en arrière. La Grande-Duchesse sera ici le 18 à dîner. J'ai appris que vous avez donné aux pauvres paysans pour ensemener les terres; je ne peux dire que *Deo gratias*, vous embrassant tendrement.

CCCCLXXIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Sadowa, le 16 septembre 1778.

Très-chère mère. Après avoir attendu ce que ferait le Roi de Prusse qui n'est point marché aujourd'hui, je suis vite parti à cheval pour venir voir ici mon frère, dont la santé m'inquiétait beaucoup, et embrasser le Grand-Duc. J'ai trouvé Maximilien très-maigri, pâle, faible, et la voix même fort affaiblie, au reste parlant comme toujours,

l'humeur et la tête très-bonne. J'ai beaucoup questionné Kollmann et Brambilla. La cause de ce mal ne se peut deviner. Mon frère n'a fait ni chute ni s'est donné quelque coup ni échauffé, d'où l'on puisse présumer ce sang. Si cela revient, il y aurait beaucoup à craindre, mais pour à cette heure il y a tout lieu de se flatter que cela ira mieux et que les forces reviendront, comme elles ont déjà augmenté depuis hier. Il est en capote, assis, le marcher va mal. J'ai assisté à son souper, il a vidé une jatte de *Nudelsuppe* avec appétit, mais sans cette fureur de manger que les malades ont parfois. Il ne sent aucun mal que celui de la faiblesse; je laisse encore Brambilla ici pour voir quelques jours comment cela ira.

Pour le Grand-Duc, il m'a paru très-bien portant; Elle connaît mon amitié pour lui, Elle appréciera donc le plaisir que j'ai eu de le voir.

En affaires je ne sais autre chose si non que par une nouvelle reçue de Laudon le prince Henri doit avoir passé l'Elbe, et lui comptait la passer aussi et s'en approcher pour voir s'il ne se retirera pas. En attendant j'ai fait marcher le maréchal Lascy avec l'aile gauche à Neu-Paka, et demain il arrivera à Gitschin où nous guetterons comme au centre ce qui arrivera. Mon frère viendra demain avec moi à Langen-Els [1]) et puis après-demain à Gitschin; il est curieux de voir notre camp. Je retournerai demain matin, après avoir vu encore le malade à son reveil. Je

---

[1]) Die drei Dörfer Ober-, Mittel und Nieder-Oels bilden, obgleich drei verschiedene Gemeinden, doch in topographischer Beziehung nur eine einzige Ortschaft, welche auch Langen-Oels oder Oels bei Arnau genannt wird.

lui baise très-humblement les mains, et comme les meilleures nouvelles l'intéresseront beaucoup, je n'ai pas voulu manquer de lui envoyer ce garde. Je réponds que les choses sont ainsi, et que Maximilien a l'air d'un homme qui a été fort malade, mais qui ne l'est pas actuellement. Je crois toujours que c'est un grand bonheur que ce dépôt soit sorti.

Voici deux lettres de mon frère Léopold; l'une est pour son épouse, à laquelle j'ose la prier de présenter les hommages d'un soldat, et la relation des médecins. Ferraris n'a point écrit, mais je lui dois la justice qu'il y met un zèle et une attention infinie à toute chose.

CCCCLXXIV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 17 septembre (1778).

Mon cher fils. Dieu vous rende et ajoute les années de votre frère aux vôtres pour les soins paternels que vous avez pour lui, pour son âme et son corps. J'en suis pénétrée de reconnaissance, mais bien inquiète que vous y avez envoyé Brambilla et que vous marchez. Vous n'avez ni médecin du corps ni de l'armée, ni Brambilla; c'est trop risquer et négliger. Le bruit est général en ville que vous vous exposiez si mal à propos, et tout le monde en est inquiet. Jugez ce que cela me doit coûter. Je ne voudrais jamais que vous ne vous tenicz à la place convenable, mais s'exposer sans raison dans des escarmouches

des avant-postes, cela ne convient pas, et vous vous devez à l'Etat qui en a grand besoin. Je vous prie de me renvoyer bientôt Léopold; je suis toute inquiète; j'attends demain soir sa femme. Cet accident arrivé à votre frère le prive pour une couple de mois de toute fatigue; si cela était possible de le faire transporter à petites journées ici, s'il est transportable, car en Bohème il ne trouvera ni ses aises ni les secours nécessaires ni l'air qui est trop fort. Voilà deux jours de beau temps; je ne sais si j'en dois être bien aise. Je crains les ruses de ce vieux renard comme sa force. Je suis consolée que vous pensez à Prague, mais je ne comprends pas Laudon, et j'espère que vous aurez Lascy avec vous. Je vous embrasse tendrement.

CCCCLXXV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, le 17 septembre 1778.

Très-chère mère. Ce matin, après avoir vu Maximilien à son reveil, très-bien portant, à ce qu'il disait, ne s'étant éveillé qu'une seule fois dans dix heures de temps, et qu'il n'avait aucune douleur, mais toujours faible, néanmoins sans évanouissement, et qu'il eut pris une petite dose de quinquina, je suis reparti avec mon ami Léopold, et nous sommes arrivés ici vers midi. Nous avons dîné et après le dîner je l'ai mené sur une montagne que nous appelons l'observatoire, où nous lui avons fait voir tout le camp du Roi de Prusse qui, à très-peu de choses près,

n'a point varié. Tous les nombreux déserteurs qui arrivent, assurent que, s'il pouvait faire passer plus vite ses canons, qu'il y a longtemps qu'il serait parti; qu'il souffrait beaucoup de misère, et que les chevaux n'avaient rien au monde à manger que la paille des toits. Je resterai demain, je crois, ici, et puis je me rendrai à Gitschin, où le comte Kolowrat et Palffy se rendront.

CCCCLXXVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Els, ce 18 de septembre 1778.

Très-chère mère. Pour aujourd'hui la pluie continuelle qu'il a faite, joint à ce que nous n'avons eu aucune nouvelle intéressante, hors que le maréchal Laudon m'a mandé qu'il comptait avancer avec l'armée à Weltrus, m'empêchent de lui pouvoir mander la moindre chose. Je suis fâché que je n'ai pas pu faire voir à mon frère tout le singulier de notre position, mais nous n'avons pas pu sortir de la chambre aujourd'hui; l'on soupçonne que le Roi marchera sûrement demain; si cela est, et que j'aurai appris de quel côté, je m'en irai à Gitschin, où je serai au centre des armées, pour pouvoir me porter là où besoin sera. Le comte Palffy, comme il m'a mandé d'avoir à parler au prince Albert et au maréchal Hadik, je l'ai fait venir ici; le comte Kolowrat est resté à Gitschin, où il s'éclaircit sur tous les points avec tous mes scribes qui y sont.

Digitized by Google

CCCCLXXVII.

JOSEPH AN DIE GROSSHERZOGIN VON TOSCANA.

Els, le 18 septembre 1778.

Ma chère amie. Oserais-je vous dire un mot? Vous êtes à Vienne et je n'y suis pas, cette idée me fait de la peine; vous y êtes et ne pensez pas que je vous y manque, cette certitude me fâcherait. Allons au remède; le voilà: une fade lettre, qui part d'un vilain réduit chez un maître d'école, où depuis un siècle on n'a ni blanchi ni balayé, remédiera à tout. Vous verrez la signature avec le paraphe, et il faudra bien que vous disiez: ah! c'est de cet homme à l'armée que j'ai vu autrefois, et qui compte pour sûr vous revoir encore souvent, longtemps, et toujours avec un nouveau plaisir.

Mon cher ami Léopold, avec lequel nous nous sommes déjà égosillés quelques heures, se porte bien, et je lui trouve bon visage; il est content de toute sa nichée, et il aime bien sa tourterelle.

Pour ici le Roi s'en va doucement, tout comme un piston de seringue, dont nous avons touché la comelle; cela bousse tout le liquide en se retirant, et au moment que le piston est dehors, tout est vidé aussi. Voilà comme peu à peu il retire ses troupes, et avec l'arrière-garde il disparaîtra tout d'un coup. Les logements sont ici un peu

rustiques; le manger simple, le dormir sur la paille un peu dur, les amusements d'aucun genre, des occupations pour moi plus que suffisantes.

Adieu, ma chère amie, pensez à moi et à mes projets, les voici: une honnête paix, un arrangement prompt, prix pour tout ce qu'il y a à faire, venir à Vienne, y rester jusqu'au commencement du décembre, la première gelée nous mettre en voiture et rouler tous trois ensemble nous chauffer à S. Marco au casino de Florence, y politiquer, rire des folies, se conter ses aventures, attendre doucement pour moi le carême, et repartir courir de nouveaux désagréments, qui montent en croupe au métier que je fais. Je serai toujours bien-sincèrement votre . . .

CCCCLXXVIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 19, la nuit, (septembre 1778).

Mon cher fils. Celle-ci vous annonce l'arrivée de la Grande-Duchesse fort heureusement hier au soir à sept heures. Je la trouve un peu maigrie, mais bon visage et vive comme toujours. Je lui ai fait votre compliment; elle vous en remercie elle-même. Je ne saurais vous exprimer combien l'envoi du 16 du second garde m'a touchée; au milieu de tout le terrible tripot qui vous accable, et la sensibilité de votre âme et l'amitié pour votre frère. Vous pensez et n'oubliez rien qui peut me consoler, rassurer et contenter. Je le suis, puisque ma

confiance en vous est entière, et que vous ne m'avez jamais laissé rien à désirer ni ignorer. Je veux nonobstant le grand mal et une rechute ou suite de ce terrible accident me flatter sur votre rapport de conserver ce fils, dont je vous dois en ce moment-ci l'existence, souhaitant qu'il puisse vous être utile, et non en invalide à vingt ans continuer à vous servir utilement. Mais vous donnez et pensez à tout, hors à ce Joseph qui me tient le plus à coeur. Brambilla auprès de votre frère pendant que vous marchez, ni Bayer ni Kollmann, personne avec vous, cela fait frémir. Une chute de cheval, une fluxion, choses légères même pourraient survenir et avoir des suites. Jugez combien dans cette saison, *ausgemergelt* comme vous êtes, marchant même à l'ennemi, moi et tout le monde en doivent être alarmés. Vous direz la providence en aura soin; il est sûr que pas un cheveu de notre tête tombe sans elle, mais cela peuvent dire et agir selon ceux qui ne peuvent avoir du recours, mais nous autres, ce n'est plus vertu, c'est vice, de ne se servir des moyens que cette même providence nous fournit, et vouloir tout donner au hazard, c'est qui est le plus important. C'est cette raison qui m'a déterminée, regardant votre frère confisqué pour cette année, de lui envoyer Stunzer le médecin [1]), un valet de chambre et son confesseur. La réconvalescence traînant en longueur, il lui faudra du monde pour le service et pour l'amusement, *Ansprache*. J'ai pensé à Ugarte [2]) qu'il aime assez, mais je ne lui ai fait que

[1]) Der kaiserliche Leibarzt Doctor Kaspar Stunzer.

[2]) Der Kammerherr des Erzherzogs Maximilian, Graf Wenzel Ugarte.

proposer, non pas que je crois que Ferraris en a besoin, mais il lui servira de soulagement, pouvant attraper la goutte ou autre mal. Le transport pour ici, s'il est en état, sera le plus salutaire, et je vous prie de donner là-dessus vos ordres à Ferraris, lequel j'ai remis entièrement à vous, mais Störck le croit nécessaire d'abord qu'il pourra le soutenir. Nous avons *einen Schlafwagen von der* Marie et même une litière s'il en fallait, mais ce qui dans ce moment me consolerait le plus, ce serait le renvoi de Léopold. J'avoue, tant que je ne le vois, je n'aurai un moment de repos. Se trouvant avec vous, il oubliera le reste, la curiosité, même un reste de goût militaire se réveillera, et chaque jour l'augmentera, surtout si vous approchez l'armée du prince Henri, auquel le Roi se joindra peut-être plutôt qu'on ne le croit, et l'idée seule de pouvoir se trouver à une affaire, m'accablerait autant que la situation de votre frère, d'autant plus que les bruits n'augmentent que trop, que vous vous exposez mal à propos, et sur ce point je ne peux me rassurer, n'en ayant aucune confiance en vous comme sur tout le reste. Pensez seulement ce que deux légères blessures de Daun ont causé à Kolin et Torgau, et ce serait bien autre chose chez vous, le souverain et celui qui remue seul la machine et qui la fait aller. Je ne vous dis rien de l'Etat ni de moi, mais en pensant seulement, comme si vous étiez un petit Laudon, l'armée serait perdue et tous vos soins par une telle imprudence ou trop de fougue.

Je suis charmée que Lascy est marché; le prince et Hadik restent-ils en arrière? Je ne sais, j'ai toujours peur pour la Moravie, qu'il envoie un renfort pour encore rafler le pays et nous priver des moyens. Cette lettre n'est que

trop longue pour vos occupations d'à cette heure; je ne finirais jamais si je me laissais aller et vous marquer toute ma reconnaissance et tendresse qui ne finiront qu'avec ma vie. Adieu.

CCCCLXXIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 19 septembre 1778.

Très-chère mère. Le Roi est marché derechef aujourd'hui, et a pris la route de Trautenau sur Schatzlar, par conséquent je le crois pour la plus grande partie enfin de ce côté hors de la Bohème. Si cette opération a été heureuse, on ne la doit en vérité qu'au talent supérieur du maréchal Lascy, qui a su choisir des positions et deviner tellement ce que l'ennemi pouvait faire, que tout moyen lui a été barré de pousser la pointe. Nous l'avons encore accompagné de quelques coups de canon, auxquels il a répondu sans nous faire du mal, au moins que je sache, étant parti, dès que je l'ai vu, montant la haute montagne pour venir ici, qui est le foyer et le point central, duquel nos opérations futures devront se diriger. Je repars demain d'abord avec le maréchal Lascy pour aller reconnaître une position vers Olschwitz; mon frère restera en attendant ici, où je reviendrai pour aller ensuite avec lui un moment peut-être chez Laudon.

Après bien des questions faites, il ne se trouve pas que Sadowa soit mal-sain; c'est une situation charmante

mon frère Maximilien y est logé à merveillo, et dans ce moment je crois, que sans grande nécessité il ne conviendrait aucunement qu'on le transportât autre part; il est mieux aujourd'hui.

J'ai parlé au comte Palffy aujourd'hui, et dès que j'aurai un moment à moi, je lui répondrai sur ce que j'ai trouvé dans les propositions, que les Hongrois font sonner si haut. Le comte Kolowrat est ici, et ce sera demain son tour.

CCCCLXXX.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 22 septembre (1778).

Mon cher fils. La vôtre du 19 m'a fait bien du plaisir de vous savoir hors de ces terribles montagnes et de cet Els, et bien contente de savoir le Roi presque dehors, mais il revient à coup sûr autre part, et la position de Lobositz le marque, faisant place aux troupes qui viennent de Silésie. Ce que vous dites de Lasey, vous fait plus d'honneur qu'à lui-même, et je suis enchantée que vous en êtes content; je le crois unique dans cette sphère, pourvu que sa santé se soutient.

Je suis bien soulagée que Léopold ne vous trouve si défait; Dieu en soit loué! Ce fils que j'ai destiné à la toga, me paraît prendre goût à l'épée. Tant que le temps est beau, étant à cette heure hors de ces montagnes, je ne veux le priver de se trouver plus longtemps avec vous,

mais j'avoue, je ne serais pas fâchée de le revoir, mais six ou huit jours plutôt ou plus tard ne fait rien; si cela vous console tous deux, mon intérêt particulier cède.

Grâce à Dieu que Maximilien est mieux; s'il est en état, le transport ici sera le plus convenable; litière et *Schlafwagen* sont partis avec Härtel [1]), attendre à Iglau vos ordres. Je vous embrasse tendrement.

CCCCLXXXI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 22 septembre 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu la gracieuse lettre, dont Elle a bien voulu m'honorer; je ne mérite pas les expressions dont Elle daigne se servir à mon égard. Mon frère Maximilien m'a écrit lui-même; il se porte mieux, mais il est fort faible, et la fièvre tierce ne l'a pas encore entièrement quitté. Il me parle de son retour avec peine, mais il ne peut jamais se faire idée de revenir ici. Je le lui mande, et en même temps je puis l'assurer qu'il est très-bien logé et soigné, que l'endroit est bon et sain, et je lui conseille de partir dans une voiture très-bonne anglaise que j'ai à Czaslau, et que je fais mener à Sadowa, dès qu'il en sentira la force, et que ses médecins le lui permettront, et surtout quand la fièvre l'aura quitté quelques jours.

---

[1]) Der kaiserliche Sattelknecht Heinrich Härtel.

J'ai été hier toute la journée à cheval dans les vallées de Reichenberg et de Gabel pour choisir avec Lascy des positions. Nous en avons enfin trouvé une, qui nous paraît remplir l'objet. Je pars demain tout de suite pour l'armée de Laudon, afin de me concerter avec lui, comment et ce que chacun de nous aura à faire, si l'ennemi rentre par la Lusace, seul parti raisonnable et d'importance qu'il puisse entreprendre.

En attendant je laisse l'aile gauche de Lascy ici, l'aile droite du prince Albert à Neu-Paka; afin d'être prêt à tourner là où besoin sera. Le Roi est encore marché en arrière et Wurmser l'a encore fortement harcelé, et il y a perdu du monde. Il s'est placé sur la dernière lisière de la Bohème, de façon qu'il n'a qu'un pas à faire pour l'avoir vidée. Je verrai chez Laudon, si avec le prince Henri, qui est vers Lobositz, et qui, après avoir brûlé le pont de Leitmeritz, a abandonné cet endroit, il y aurait moyen de le dépêcher dans son départ. Mon ami Léopold m'accompagne dans ce voyage; il est curieux pour lui d'avoir vu nos deux armées et les deux de l'ennemi, il partira de là en droiture pour revenir à Vienne. Elle peut compter que j'ai grand soin de sa santé, et que jusqu'à présent nous n'avons pas fait la moindre fatigue.

Quant à Brambilla, il reviendra ici dès que mon frère sera mieux, et Elle ne doit pas croire que je suis sans chirurgien, son frère [1]) est ici en attendant avec moi. Comme plusieurs des personnes de mes gros équipages sont partie malades, partie entièrement inutiles, je les

[1]) Der Hofjagdchirurg Anton Brambilla.

renvoie de Czaslau au logis à Vienne; Elle en verra donc arriver la procession.

Le vieux général Pawlowsky [1]), qui faisait le quartier maître-général, est mort; me voici donc fort embarrassé de ce que je ferai. Je tâcherai de gagner cette campagne pour voir ce qui arrivera l'autre. Monsieur de Benyowsky [2]), brigadier en France, est venu ici; il est sujet et hongrois, il désire beaucoup de servir; je compte lui faire offrir le caractère de colonel et le placer aux houssards avec Wurmser; je crois qu'on en tirera bon parti.

CCCCLXXXII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Straschnow, le 24 septembre 1778.

Très-chère mère. Je suis arrivé ici hier très-tard au soir; j'y ai trouvé le maréchal Laudon, incommodé d'une diarrhée assez forte, néanmoins sans être dyssenterie. Il a été obligé de garder le lit, aujourd'hui néanmoins il est à espérer, que cela ne sera ni de durée ni de conséquence. Ce matin m'étant mis à cheval pour aller reconnaître la position du prince Henri, quand je vins à Budin,

---

[1]) Der Generalmajor Wenzel Pawlowsky von Rosenfeld, Ritter des Theresienordens.

[2]) Der berühmte Abenteurer Graf Moriz August Benyowsky, im Jahre 1741 zu Verbova in Ungarn geboren. Die Geschichte seiner Flucht aus Sibirien ist allbekannt, so wie dass er im Jahre 1786 auf der Insel Madagaskar getödtet wurde.

je vis qu'il était parti, et le corps de Möllendorff aussi. Il était presque dix heures du matin, et point de rapport; ce qui m'étonna un peu, de façon qu'il n'y eut pas moyen de les harceler, puisqu'ils avaient sept heures de gagnées sur nous. Ils ont pris, à ce qu'on sait, leur chemin par la Paseapola [1]), et ils se seront campés probablement dans les environs de Töplitz et Bilin. J'en attends les rapports à tout moment; la machine est un peu detraquée ici, et ni le vrai ordre, ni la tranquillité, ni l'exactitude y règnent. On était convenu de faire demain une marche avec toute l'armée vers Laun pour les obliger à partir; ils ont pris le parti de le faire eux-mêmes. Pour à cette heure je ne comprends plus rien à leurs manoeuvres, ni à toute cette campagne; elle me passe. Je n'ose, mais je dois presque le croire enfin moi-même, que, tout le monde se retirant, il n'arrivera plus rien d'essentiel, et dans ce cas le Roi a fait une honteuse campagne, qui lui a coûté cher.

[1]) Paschkopole heisst der Pass durch das Mittelgebirge zwischen dem Milleschauer und Kletschenberge auf der Strasse von Lobositz nach Teplitz. Der Volkssage nach sollen dort zwei berüchtigte Räuber gehaust haben, von welchen man jene Benennung ableiten will.

CCCCLXXXIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 26 septembre (1778).

Mon cher fils. On nous fait peur ici d'un corps de 25.000 hommes à Friedland; cela combine assez avec mes craintes que ce cruel homme enragé *wegen der hinkenden* campagne, tentera tout pour porter encore des coups ou trahisons, ne se souciant ni de sa maison ni de ses troupes. Je vous conjure de doubler d'attention pour nous et pour vous, c'est le grand point; je crains aussi pour Lascy, qu'il ne succombe à la fatigue; Palffy m'a dit de l'avoir trouvé très-harassé. Je voudrais aussi revoir Léopold, sans que cela vous deplaise à tous deux, car mes premières lettres lui ont fait de la peine, l'ayant trop pressé. J'attends la semaine qui vient, ou l'autre, Max, et tout votre mince équipage. Les voyant revenir l'un après l'autre si misérables, ne me fera pas de plaisir ni me rassurera, et quand sera-ce vous que je verrai? Mon Dieu, j'ai bien peur, pas avant décembre, ce monstre traînant toujours ses campagnes si loin, et tant que tout ne soit rassis et bien assuré, votre présence est bien nécessaire. On perdrait tout ce qu'on a gagné avec tant de gloire, et ce que l'*Extrablatt* dit avec tant de modestie, à la gloire de Lascy et Laudon, et rien de celui qui par son jugement et fatigue a fait le plus.

Digitized by Google

Le 10 et 11 d'août, où vous vous êtes rendu vous-même à l'armée de Laudon en calèche, est l'époque de la défense de l'Iser, et votre fermeté à ne quitter votre position à Jaromirz, et la seconde a fait gagner cette campagne. Dieu veuille seulement qu'elle finisse de même; une bataille pour vous n'est pas convenable, autant qu'elle l'est pour lui, et même sa seule ressource. Ne nous laissons pas emporter par notre bonheur ou par vengeance; conservons notre armée pour nos Etats, si paix se fait, dont je doute encore de sitôt.

En Russie cela cloche; toutes nos nouvelles font croire qu'elle se mêlera du jeu, et la France seule n'aura pas la pondération à imposer au Roi, qui n'a jamais fait la paix qu'en des heureux moments, et ne se lâchera jamais de ces margraviats. Ne nous laissons pas emporter à la vengeance contre la Saxe, n'accumulons pas sur nos têtes des crimes pareils, qui sont la faute de l'abandon des Prussiens et de leur licence. Ce ne seraient que des innocents qui souffriraient. Si on pouvait tirer des sommes pour indemniser nos pauvres particuliers et sujets, ce serait autre chose, mais de permettre qu'on pille ou saccage, cela est trop cruel et injuste et pernicieux à la troupe même. Restons chez nous à garantir nos frontières, à nous refaire et préparer pour l'avenir; c'est aussi la raison pourquoi je ne saurais me départir d'accepter les offres des Hongrois en hommes à la place d'argent, qui ne s'y trouve, selon votre propre idée d'augmentation des régiments, et on ira même plus loin. Vous n'avez demandé que 8000 recrues à votre départ; vous en aurez 14.000; on fera de même avec les houssards, et on permettra même de donner l'argent pour cela, mais un *donum gra-*

tuitum n'est pas faisable; les deux millions d'emprunt se feront aussi.

Je ne vous envoie pas notre grand manifeste de quarante pages, mais la petite déclaration à la diète; rien d'autre de nouveau. En vous remerciant encore de vos soins paternels pour votre frère, je vous conjure d'avoir soin de me conserver ce précieux Joseph, ne regardant nullement finie notre campagne, au contraire je tremble plus que jamais. Je vous embrasse.

CCCCLXXXIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 26 septembre 1778.

Très-chère mère. Dans le moment je reviens ici; le Roi selon toutes les nouvelles est encore derrière Schatzlar à l'extrémité des frontières; il a détaché un corps assez considérable, à ce qu'on assure, avec le prince héréditaire de Brunsvic [1]) vers Neisse, ce qui regarderait la Moravie; un autre moins fort s'est tourné vers la Lusace et Friedland. Dans ces circonstances, où il n'y a pas moyen de combiner quelque chose (car comment tout ceci s'arrange-t-il avec la retraite du prince Henri, qui n'y était pas

[1]) Karl Wilhelm Ferdinand Erbprinz von Braunschweig, welcher damals grossen militärischen Ruf besass, aber später durch den missglückten Feldzug in die Champagne und mehr noch durch den Verlust der Schlacht bei Jena zu so trauriger Berühmtheit gelangte.

foreé?) il faut être fort attentif et tout bien peser, afin de ne pas courir à faux quelque part. La Lusace est toujours mon premier texte; aussi je ferai marcher demain une partie de l'artillerie de réserve et cinq bataillons de grenadiers à Sobotka, avec le reste j'attendrai encore d'ultérieures nouvelles.

J'ai dîné aujourd'hui à Sadowa; je puis l'assurer en honneur que j'ai trouvé mon frère à merveille: maigre, pâle, encore un peu faible, mais beaucoup mieux qu'on ne l'aurait pu espérer; il marche à merveille, reste debout, monte et deseend tout seul les escaliers, a éprouvé d'aller en voiture: rien ne l'incommode, il compte donc partir lundi après-demain. J'ai été d'abord le voir de Brandeis cette nuit, et puis pour tout arranger pour son voyage; ni litière, ni dormeuse seront nécessaires, et je crois qu'Elle en sera fort contente. J'ai disposé que le médecin Kollmann, qui l'a traité fort bien, à ce qu'il me paraît, l'accompagne, afin de pouvoir aussi donner tous les renseignements à Störek, qu'il pourrait demander. L'autre médecin restera en attendant ici avec ma suite; mon gros bagage suivra aussi avec tous les malades.

CCCCLXXXV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Gitschin, le 27 septembre 1778.

Très-cher frère. Votre chère lettre m'a fait grand plaisir. Nous sommes d'ancienne connaissance, nos coeurs ont été unis depuis notre jeunesse, ils paraissent faits l'un pour l'autre. Aussi rien n'a porté et n'y portera atteinte, j'en réponds de vous comme de moi-même, et je suis sûr que vous en feriez autant. Voici une correspondance qui vous sera inutile pour le présent, de retour, qui m'est parvenue depuis que nous nous sommes quittés. Je ne suis arrivé que vers onze heures à Sadowa sans avoir été embourbé positivement; j'avais de si mauvais chevaux que je ne cheminais qu'au pas. J'ai trouvé Maximilien extrêmement maigre et pâle, mais à merveille au reste, marchant partout, gai, montant et descendant les escaliers à merveille, enfin se promenant au jardin et en voiture sans la moindre incommodité. Il part demain, et je le compte vendredi ou samedi au plus tard à Vienne.

Ici toutes les nouvelles confirment la marche d'une partie des troupes du Roi vers Friedland et en Lusace, et d'un autre corps vers la Haute-Silésie. J'envoie votre régiment et Cobourg-dragons [1]) pour renforcer Botta, et nous

[1]) Das damalige sechste Dragoner-Regiment, welches den Namen des Prinzen Friedrich Josias von Sachsen-Coburg führte, wurde im

tâcherons d'être ici le mieux que nous pourrons sur nos gardes et attentifs à tout prévenir et à ne pas courir au bruit et manquer le réel. Adieu.

CCCCLXXXVI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 28 septembre (1778).

Mon cher fils. Votre frère est arrivé hier soir à sept heures et demie en parfaite santé, mais bien noir; il m'a rassuré sur le point qui me tient le plus à coeur, votre santé qui existe par miracle. Il m'a voulu rassurer que le Roi quitte entièrement la Bohème; j'en avais peine à le croire, mais votre lettre du 26 me marque le contraire et augmente mes craintes pour la Moravie. Je ne saurais vous cacher que l'immobilité de Botta, nonobstant les secours reçus, et sa tranquillité de voir saccager et piller notre pauvre Silésie, fait le plus mauvais effet et est incroyable. Ne voudriez-vous pas lui donner les ordres, étant plus fort que l'ennemi, de tâcher de leur faire quitter nos Etats, non seulement l'abandon de nos pauvres sujets, mais les ressources par là se diminuant journellement. Ces messieurs s'excusent toujours qu'il leur est défendu de ne rien faire sans ordre.

Vous verrez par les pièces jointes la situation critique pour la Russie. Je vous prie, défendez bien que nos gens

---

Jahre 1801 reduzirt. Der Prinz erhielt dafür das Infanterie-Regiment Nr. 22.

n'ailleut bride en main en Saxe, non pas pour ces misérables, mais on nous le peut rendre au centuple, et cela commencerait une guerre des plus cruelles et *schmutzig*. Je vous conjure pour l'honneur de nos troupes d'empêcher tout pillage, nous n'avons fait que relever ceux des Prussiens, et nous ferions pire après.

Je vous remercie encore pour les arrangements pour votre frère; vous êtes unique en tout cela. Je me fais un grand plaisir de le revoir, et je compte m'établir en ville après-demain. Le mois d'octobre ne me ramènera-t-il pas mon *Majoratsherren?* Je brûle de le revoir.

CCCCLXXXVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 28 septembre 1778.

Très-chère mère. Les nouvelles que je recueille avec beaucoup d'attention, pour pouvoir juger les opérations et les desseins ultérieurs de l'ennemi, portent encore sur les deux côtés; néanmoins celui qui annonce la marche d'un corps considérable vers la Neisse, et par conséquent la Moravie, est beaucoup plus décidé, mais pas si dangereux de beaucoup près que l'autre. Je ne dérange néanmoins rien encore à mes dispositions, et il me faut encore du temps pour me faire prendre un parti. Si effectivement le prince Henri sort de la Bohême, alors je ferai tout de

suite marcher un renfort en Moravie, mais ici sera ma boussole qui m'éclaircira tous les projets, que le Roi pourrait avoir encore cette campagne. Comme il s'agira ensuite de faire prendre à l'armée les quartiers d'hiver, il sera essentiel que V. M. me fasse connaître les probabilités pour la campagne prochaine, puisque cela règlera la façon des quartiers à prendre. Si V. M. peut espérer que la paix se fera cet hiver, il y a d'autres arrangements à prendre. Si Elle veut encore, faisant la guerre, derechef faire une campagne défensive, comme cette année, alors la dislocation des troupes doit être prise en conséquence; ou si Elle veut faire une campagne offensive, ouvrir le premier la campagne par une entrée en Lusace, alors derechef nos dispositions devront être toutes différentes. Dans le premier cas on ne pensera qu'à la plus grande économie et au soulagement des pays; dans le second à nous régler après l'ennemi, et dans le troisième enfin uniquement à ce qui pourrait faciliter notre projet. Voici des points importants, que je supplie très-humblement V. M. de bien examiner avec le prince de Kaunitz, puisque pour exécuter le dernier, qui est sans contredit le seul avantageux, il faut dès à présent tout préparer, puisqu'ensuite il n'en serait plus temps, si on le négligeait.

Je ne ferai ni piller, ni ravager en Saxe; si je puis avoir quelque argent et chevaux, je les prendrai pour les rendre à ceux de nos sujets, qui en ont été frustrés. Cette caisse est saintement conservée, et la distribution s'en fait jusqu'à présent à merveille, pour faire ensemencer les terres; c'est le commissaire Schmelzing qui en a la commission.

En renvoyant cet extrait du prince de Kaunitz, je ne puis y rien faire, le prince de Birkenfeld [1]) se trouvant absent depuis un mois ou six semaines, étant malade et ayant dit qu'il se rendrait à Baden, où il doit être encore, ou à Vienne; je n'en ai plus eu de nouvelles.

Mon frère Maximilien est parti aujourd'hui après le dîner de Sadowa, se portant fort bien, comme Brambilla, qui en est revenu avec Stunzer, me l'ont assuré.

Au reste on est ici trop bien; je n'ai jamais été si bien logé; j'ai même une cheminée, qui fait une excellente ressource pour méditer. Il dépendra de Frédéric de bientôt décider, si nous resterons encore quelque temps ici ou non.

CCCCLXXXVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 29 septembre 1778.

Très-chère mère. Pour aujourd'hui il ne s'est passé rien du tout d'intéressant. Comme selon les nouvelles de Laudon le prince Henri avait même quitté Teplitz, et par conséquent était presque entièrement rentré en Saxe, je juge que pour cette année toute opération sérieuse du Roi se trouvera finie. Pour obvier aussi aux inconvénients de la Moravie, je fais marcher demain quatre régiments d'infanterie, afin de se joindre aux deux de cavalerie que

[1]) Johann Karl Ludwig, geboren im Jahre 1745, starb im Jahre 1785 als österreichischer Generalmajor.

j'ai envoyés hier, qui sous les ordres du général Barco [1]) pourront renforcer considérablement Botta. Je compte même y envoyer des chevaux de moi, afin que, le cas se donnant, je puisse m'y porter.

CCCCLXXXIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 1 d'octobre 1778.

Très-chère mère. Pour aujourd'hui j'ai reçu avec toute la reconnaissance imaginable la gracieuse lettre qu'Elle a daigné m'écrire; je lui en rends de très-humbles grâces. Nos nouvelles sont toujours encore les mêmes; le Roi reste ferme, assis sur sa haute montagne; il lui crèvent beaucoup de chevaux, mais il ne veut pas partir pour cela. Il faudra voir ce que le corps, qu'on dit marché en Moravie, fera, ou s'il n'y est allé que pour prendre ses quartiers. Je fais entrer dans des quartiers fort serrés encore les régiments. Je compte aller faire un tour un de ces jours vers la Saxe et Lusace pour voir un peu ces entrées difficiles, que le prince Henri a forcées et où de Vins a été défait.

Si V. M. ne sait pas de nouvelles plus sûres d'un secours que les Russes donneraient au Roi de Prusse, que

[1]) Feldmarschall-Lieutenant Vincenz Freiherr von Barco, Ritter des Theresienordens. Im Jahre 1718 geboren, starb er im Jahre 1797 als General der Cavallerie zu Pest.

ce que ces lettres conticnnent, Elle permettra que je n'en croie rien. Ce sont des gasconnades, qu'un Görtz [1]) tâche à faire croire à une fanatique comme la Duchesse Clémentine [2]), qui se dementent ensuite.

CCCCXC.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 2 octobre 1778.

Très-chère mère. Dans ce moment je reçois la désagréable nouvelle, que le corps du prince héréditaire est arrivé à Troppau, et que Botta s'est cru obligé de quitter sa position à Heidenpiltsch, et de se replier sur Olmütz. Dans peu de jours nous verrons, si ce corps osera avancer et passer la Mora, ce que je doute; ainsi il ne fera qu'envoyer des partis de houssards pour piller. Si ce dernier arrive, Elle sent bien que nous serons obligés d'user de représailles, et il faudra bien que je fasse ravager quelque partie de la Saxe, ou qu'Elle veuille ordonner que les troupes qui se trouvent encore aux Pays-Bas, aillent faire une bonne promenade dans les pays de Wesel et de Clèves.

[1]) Johann Eustach Graf Görtz, welcher damals das preussische Interesse in Baiern und am kurpfälzischen Hofe vertrat. Im folgenden Jahre wurde er bekanntlich von König Friedrich zum Staatsminister ernannt, als welcher er später zu grosser Berühmtheit gelangte.

[2]) Unter dieser Bezeichnung wurde die Witwe des Herzogs Clemens von Baiern verstanden, Maria Anna von Pfalz-Sulzbach, das Haupt der Oesterreich feindlichen Partei in Baiern.

Les quatre régiments d'infanterie arriveront dans trois jours sur les confins de la Moravie. Les deux régiments de dragons y seront peut-être demain, pourvu que ce ne soit pas une fausse alarme que Botta a prise, et que le corps du prince héréditaire ne soit pas entré en Moravie. Le temps éclaircira la chose; en attendant je suis très-fâché de cet incident, ne pouvant bouger encore d'ici, tant que le Roi avec presque toute son armée se trouve encore à Schatzlar.

CCCCXCI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, ce 3 octobre 1778.

Très-chère mère. Je n'ai point reçu aujourd'hui des nouvelles ultérieures de Moravie. Je suis en peine des pillages qui auront pu se faire dans la partie montagneuse. D'autre opération solide, je ne la crains pas; néanmoins j'ai encore détâché aujourd'hui quatre régiments d'infanterie et deux de cuirassiers avec cinq escadrons de houssards et deux de chevau-légers pour aller former un corps considérable, puisque voici 16 bataillons et 31 escadrons de renfort, que j'ai envoyés. J'ai chargé en même temps Elrichshausen d'en prendre le commandement, qui est parti aujourd'hui. Les deux premiers régiments de dragons seront déjà demain chez Botta; il aura par conséquent ensuite vingt-quatre bataillons de campagne, sept de gar-

nison qui sont à Olmütz, et cinq régiments entiers de cavalerie. Celui de Würtemberg en moitié, celui de jeune Modena chevau-légers, celui d'Esterházy houssards tout entier, et cinq escadrons de houssards avec Quosdanovich d'ici, et les deux escadrons légers de carabiniers avec toute l'artillerie nécessaire et de la réserve. Avec ce corps, hors que toute l'armée prussienne n'arrive, je crois qu'on pourra faire tête à l'ennemi, auquel cas je suivrai avec toute l'armée. Les généraux qui sont marchés, sont: Stein, Clerfayt [1]), Grisoni, Neugebauer [2]) de l'infanterie; Barco, Richecourt [3]) et Zeschwitz [4]) de la cavalerie. J'y ai aussi envoyé de mes chevaux de selle, pour que, dès que je verrai que la chose tourne vraiment au sérieux, je puisse m'y rendre, car je souffre de me voir ici dans l'inaction, pendant que là peut-être il se passe quelque chose.

Comme le prince Henri a entièrement évacué la Bohème, et qu'ici le Roi est encore haché sur le sommet des montagnes, je fais marcher quatre régiments d'infanterie et deux de cavalerie de l'armée de Laudon ici, pour remplacer en partie ce que j'ai renvoyé en Moravie. Le

[1]) Franz Sebastian Karl Joseph Graf Clerfayt, damals Generalmajor, später wegen seiner Kriegführung gegen die Franzosen berühmt. Er starb im Jahre 1798 als Feldmarschall und Grosskreuz des Theresienordens, im fünf und sechzigsten Lebensjahre.

[2]) Franz Ludwig Freiherr von Neugebauer, damals Generalmajor. Er starb im Jahre 1808 als Feldmarschall-Lieutenant.

[3]) Graf Karl Richecourt starb im Jahre 1789 als General der Cavallerie.

[4]) Wolfgang Freiherr von Zeschwitz starb im Jahre 1802 als Feldmarschall-Lieutenant.

temps continue à être toujours très-pluvieux et les chemins abominables. Je me flatte que Maximilien sera arrivé fort heureusement, et que V. M. en aura été contente.

CCCCXCII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 5 octobre 1778.

Très-chère mère. Je viens de recevoir le garde avec la gracieuse lettre et la note du prince de Kaunitz [1]). Je n'ai rien à ajouter aux principes qu'elle contient, et je vais travailler en conséquence, pour que la campagne prochaine nous puissions comparaître avec toute la vigueur possible. Il ne faudra que de l'argent, qu'on s'exécute à en procurer les moyens. Pour moi, je suis le premier à

[1]) An dem gleichen Tage richtete Joseph an Kaunitz das nachfolgende eigenhändige Schreiben:

Mon cher prince. Je viens de recevoir la note que vous avez donnée à Sa Majesté sur les questions préalables que j'avais faites au sujet du point de vue, dans lequel l'on devra prendre déjà d'avance les quartiers d'hiver. Je ne trouve rien à dire, mais bien au contraire j'y admire de nouveau toute la clarté et justesse qui y règne. Je prendrai mes mesures en conséquence; en attendant néanmoins, si la paix se peut faire, et qu'il arrive que, ou le Roi de Prusse doive renoncer à la réunion de ses margraviats, ou pour les obtenir doive nous offrir un équivalent en Bavière, je crois que ce sera toujours une bonne affaire que d'avoir tourné les choses à ce point, que loin d'être jaloux et s'armer contre toute acquisition en Bavière, la France même paraît déjà désirer que nous obtenions ou gardions quelque chose pour trouver moyen de pacifier les troubles. Cette heureuse tournure vous

donner tout ce que je possède, et à retrancher tout ce que je reçois, pourvu que j'ai quelques ducats à donner dans

---

est due, mon prince; l'on ne peut prévoir ce qui en arrivera; le jugement et l'opinion de la Russie contribuera le plus à décider la chose, joint à la crainte que nous saurons inspirer aux Saxons de se voir détruits et victimes de toute la guerre, et si l'on pouvait sous main les engager à regimber un peu au tyran qui les possède et les opprime. Quant à l'armée, pourvu que l'argent ne nous manque pas, je réponds d'elle; la campagne prochaine, en faisant des efforts, nous pourrons être de trente mille hommes plus forts, mais cela coûte et coûtera à entretenir beaucoup. Je laisserais alors une armée à l'Elbe vers Jaromirz, un gros corps en Moravie, et avec la grande armée je marcherais droit sur Zittau, Bautzen. Alors, si toutes les forces de l'ennemi s'y rendent, mon armée de Jaromirz devra aussi me venir joindre et marcher à la Queiss pour couvrir mon flanc et arrêter l'ennemi. Ceci ne sont encore que des idées crues que je détaillerai ensuite, mais qui exigent du monde et beaucoup de dispositions préalables.

Adieu, mon prince; les inquiétudes qu'on vient de me donner pour la Moravie, je ne puis m'imaginer que ce soit du sérieux. J'y ai détaché en attendant seize bataillons et trente-un escadrons, et si cela devenait un peu sérieux, mes chevaux y sont, je m'y rendrais tout de suite. Je crois que Botta s'est retiré mal à propos. Elrichshausen qui va prendre le commandement, joint à ce renfort, obligera l'ennemi, j'espère, à évacuer nos Etats. Le Roi est toujours sur le sommet des montagnes derrière Schatzlar. On avait projeté une entreprise sur sa personne, pour l'enlever la nuit, mais comme la réussité était difficile, et que difficilement l'on aurait pu l'avoir vivant, je l'ai rejetée. De nos Croates voulaient faire le coup, menés par un chasseur du lieu, et deux déserteurs de sa propre garde, qui savent chaque sentinelle, et là où le Roi couche, mais comme au centre de son armée cela devait faire une alarme générale, il n'y aurait pas eu moyen de l'enlever vivant. Je crois avoir donc bien fait, surtout pour les conséquences, de ne l'avoir pas permis.

Adieu, mon prince; vous pouvez être persuadé de ma sincère estime et amitié.

Joseph.

Gitschin, le 5 octobre 1778.

les cas qui se présentent. Je suis le premier à donner l'exemple; qu'on le suive et que tous ceux qui n'en ont pas essentiellement besoin pour le vivre physique, fassent de même. On ramassera une belle somme pour faire face aux nouvelles dettes qu'on créera.

La dernière lettre de Moravie m'annonce Botta à Lodenitz, et cela sans avoir encore vu d'ennemis. Je me flatte que, quand les régiments seront arrivés, cette entreprise échouera. Si cela devenait plus sérieux, je m'y rendrais tout de suite. Ici absolument rien de nouveau, le Roi est encore à Schatzlar.

Je suis enchanté de l'heureuse arrivée de mon frère Maximilien. V. M. aura trouvé que je ne lui ai pas dit autre chose que ce qui était. Pour mon retour, il faudra encore tant de temps pour y penser seulement, que je la supplie d'en éloigner l'idée bien loin encore.

CCCCXCIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 6 d'octobre 1778.

Très-chère mère. Pour aujourd'hui je suis encore sans nouvelles de Moravie. Cela me fait espérer que le mal ne sera pas bien considérable, et si nous gagnons encore quelques jours, toutes les troupes y seront, et pour lors je crois que l'on pourra être tranquille; au moins je le suppose. Le corps de Wunsch, campé sur la haute montagne du pays de Glatz, vient de décamper aujour-

d'hui pour se retirer plus avant dans le pays; je crois que le Roi va suivre cet exemple bientôt, et qu'il partira de Schatzlar dans peu, si quelque chose marchera encore vers la Moravie. C'est à quoi je donnerai toute mon attention, et je me trouve préparé à l'événement, ayant déjà disposé les troupes de façon à pouvoir en envoyer encore davantage, s'il le faut.

Comme le maréchal Wied accepte le poste du maréchal Serbelloni, j'ose lui envoyer ci-joint le billet pour le conseil de guerre, qui l'y nomme formellement, si Elle daigne l'approuver, de même que les quatre régiments qui se trouvent vacants. J'ose très-humblement lui proposer, si Elle ne voudrait pas les conférer comme ci-joint: savoir celui d'Aremberg au lieutenant-général Gemmingen, celui de Königsegg à Terzi [1]), celui de Gaisruck à Belgiojoso, qui troquerait le sien, et Belgiojoso à Bender [2]), le régiment de Serbelloni au général Haag [3]). De cette façon je crois que personne ne pourrait se plaindre. Je ne dis rien encore jusqu'à ce que je sache les intentions et les ordres de V. M.

Pour l'ordre de Marie-Thérèse, il n'y a eu dans cette campagne en vérité que Wurmser, qui l'ait vraiment mérité. Je compte pour le jour de la fête de l'ordre lui

---

[1]) Ludwig Freiherr von Terzi, damals Generalmajor. Er starb im Jahre 1800 als Feldzeugmeister und Commandeur des Theresienordens.

[2]) Der Feldmarschall-Lieutenant Blasius Freiherr von Bender, welcher später durch die tapfere Vertheidigung Luxemburgs gegen die Franzosen zu grosser Berühmtheit gelangte. Er starb im Jahre 1798 als Feldmarschall und Grosskreuz des Theresienordens, im fünf und achzigsten Lebensjahre.

[3]) Der Generalmajor Nikolaus Freiherr von Haag, Ritter des Theresienordens. Er starb im Jahre 1781.

conférer la petite croix, en attendant qu'il parvienne par une autre occasion à être commandeur [1]). Il y a bien eu quelques officiers des troupes légères, qui ont fait quelques beaux coups, mais aucun n'a été d'un genre, hors celui de Poutet, qui est devenu major, qui eût mérité l'ordre.

CCCCXCIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, ce 7 d'octobre 1778.

Très-chère mère. Je n'ai rien d'autre à lui marquer aujourd'hui que la reçue de sa gracieuse lettre. De Moravie je ne puis rien comprendre, ni aux mouvements que Botta a faits, ni à ses rapports. J'attends avec impatience qu'Elrichshausen y arrive, pour en avoir des nouvelles, et dans quatre jours, comme tout y sera, je pourrai peut-être m'y rendre moi-même, puisque je suis très-décidé à ne pas souffrir que l'ennemi reste à occuper Troppau et Jägerndorf. Ainsi je compte marcher à lui quand j'y serai. Demain je projette de faire une course à Trautenau chez Wurmser, pour examiner la position singulière

[1]) Bei der Promotion vom 21. November 1778 erhielten d'Alton und Wurmser das Commandeurkreuz des Theresienordens. Doch folgte schon am 15. Februar 1779 eine zweite Promotion, in welcher Elrichshausen das Commandeurkrenz, zwölf andere Offiziere, unter ihnen Alvintzy, Klebeck, Poutet das Ritterkreuz erhielten. In einer dritten Promotion vom 19. Mai 1779 wnrde Terzi das Commandeurkreuz, nnd fünf Offizieren, unter ihnen Nanendorf nnd Quosdanovich das Ritterkreuz verliehen.

du Roi, et peut-être viendrai-je à temps pour son départ, qu'on nous annonce pour demain. Comme c'est à sept lieues d'ici, et que de là il faudra seulement aller reconnaître aux avant-postes, je ne pourrai être de retour pour coucher, et je compte y rester la nuit, allant toujours à cheval.

Quant aux excès commis en Saxe, ce n'est qu'un bataillon franc qui en est coupable, et cela est défendu et puni. Pour les Wallons, ce sont dix bataillons et trois escadrons, qui se trouvent aux Pays-Bas; il en pourrait bien marcher quelques-uns à Clèves et Wesel, qui n'ont qu'un seul bataillon.

CCCCXCV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 10 octobre (1778).

Mon cher fils. Votre dernière m'annonce une course chez Wurmser. Dieu veuille que ce vilain Roi soit une fois entièrement dehors, mais je n'espère pas que vous vous avanturerez avec Wurmser en quelques poursuites. On dit qu'il fait quelquefois les choses bien à la houssarde; cela ne convient à mon Empereur. Le tour que vous ferez en Moravie ou Silésie serait le salut de ces pauvres pays, comme celui de l'Iser et de l'Elbe, mais cela fait frémir, qu'il faut votre présence partout pour remettre les choses. Comment suffire, surtout si on doit faire une guerre active? Il y a quelque chose de vicieux dessous,

car je ne peux taxer de poltrons nos meilleurs généraux des autres campagnes. Il y a une méfiance de l'un à l'autre, et pour la troupe chez nous, et une si enorme idée de ceux du parti contraire, et la vie molle qui s'est jointe à cela, qui pourrait bien être la cause. J'en suis toujours occupée, mais ce défaut ou un autre qui fait la non-valeur de nos belles armées et de vos fatigues immenses et non à soutenir à la longue, fait toujours augmenter le désir de la paix. Comment espérer des succès ainsi? La machine est trop grande pour n'avoir besoin *von vielen Handlangern;* c'est ce qui a fait le malheur de l'autre guerre, et le fera toujours.

Pour ce que vous me dites pour les régiments, je n'ai rien à ajouter; je vous admire même en cela, d'avoir trouvé Haag et Bender, mais je me recommande bien pour un d'infanterie des premiers vacants pour Franz Kinsky [1]); le régiment sera en bonnes mains. Qui comptez-vous mettre en Bohème à la place de Wied? Le billet pour sa nomination n'était pas joint à votre lettre, mais après votre première lettre je l'avais dit à Caramelli, me paraissant que vous étiez pressé. Wurmser étant maréchal-lieutenant et ayant fait seul la guerre, la petite croix ne serait convenable; par rapport à son caractère et service celle de commandeur conviendrait. Ce major Pontet ayant eu avancement, et si on lui donnait la croix pour une seule action, qu'il mérite, ferait comparaison à Wurmser,

[1]) Franz Joseph Graf Kinsky, geboren 1739, später Feldzeugmeister und Director der Militär-Akademie zu Wiener-Neustadt, in welch letzterer Eigenschaft er sich ausserordentliche Verdienste um jene Anstalt und die österreichische Armee erwarb. Er starb im Jahre 1805.

qui depuis le fatal 5 de juillet travaille jour et nuit. Je ne le connais pas, mais on dit qu'il est même aimé et estimé de la troupe et du pays; cela donne un relief à ses qualités personnelles. Il est aussi de condition; si toutes les circonstances se rencontrent dans un homme, il faut de même le relever; on en trouve si peu.

Votre frère [1]) vous marquera lui-même son indigestion, mais il me paraît qu'il a meilleur visage depuis. Je ne saurais vous nier que sa mine m'a moins étonnée que son humeur; je le trouve triste, abattu, parlant point, ou s'il commence, c'est comme s'il rêvait ou s'endormait; ce n'est pas moi seul qui le trouve ainsi. Est-ce appréhension, est-ce chagrin d'être ici, je ne saurais le déterminer, mais cela est fort. On le laisse aller pour voir où cela aboutira, mais cela ne me plaît pas; il ne prend intérêt à rien. Avez vous été content de lui, ou l'avez-vous trouvé de même? Il me paraît, *was man gesagt hat* ci-devant de nos officiers de cavalerie, *ein rechter Degenknopf*. Mais je vous prie de ne lui rien marquer, cela l'embarrasserait encore plus. Pour Ferraris, si vous en étiez content, il pourra rester avec lui à l'armée, ici nous n'en avons besoin; si vous permettez, il pourra aller aux Pays-Bas pour trois mois ranger ses affaires de la carte qu'il a laissé entièrement, sans la finir [2]), pour se rendre au plus vite en Bohème. J'ai un autre intérêt: Mad. Esterházy a sa femme [3]) chez elle qui est enceinte: elle voudrait bien

[1]) Maximilian.

[2]) Unter der Leitung und Mitwirkung des Grafen Ferraris wurde die berühmt gewordene „Carte des Pays-Bas autrichiens“ in fünfundzwanzig Blättern angefertigt.

[3]) Henriette Gräfin Ferraris aus dem herzoglichen Hause d'Ursel.

s'en défaire et par là tout se rangerait. J'attends si vous approuvez la proposition du voyage, sans mêler avec la carte Mad. Esterházy; alors il partirait tout de suite.

Nous sommes dans les affaires publiques dans un moment d'inaction, mais nous attendons à tout moment des nouvelles plus claires de Paris et Pétersbourg. En attendant on travaille beaucoup dans votre chancellerie d'Empire. *Was jetzt zu thun ist auf dem Reichstag nach Ende der Ferien*, je ne le sais qu'en gros par Kaunitz, qui m'en a fait hier le rapport, et qui a beaucoup loué Sickingen, combien il facilite et travaille avec vos ministres. Je n'y a guère de temps à perdre au 9 de novembre, et il ne faut pas traîner comme nous avons fait avec notre manifeste; l'Empereur n'est pas une vieille femme.

Pour ne laisser inutile votre frère, je lui ai communiqué *unsere ideirte Gerichtsordnung, und was einschlägt in das Fach. Dessgleichen das Mauthwesen, Commerce et Finanzen*; c'est ce que je crois il entend le mieux; le reste ne peut lui convenir, ni il pourrait m'être de soulagement.

La Marie a été saignée hier par précaution, et je viens de perdre mon fidèle Faucheron [1]). Pardonnez la longueur de celle-ci; elle est un vrai *pasticcio;* si elle vous ennuiera, je connais votre *Langmuth* à me supporter; pour moi dans ce grand et long éloignement c'était une consolation. Je vous embrasse.

---

[1]) Der kaiserliche Kammerdiener Anton Faucheron.

CCCCXCVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 10 d'octobre 1778.

Très-chère mère. Je viens de recevoir sa gracieuse lettre. Je me flatte que les nouvelles de Moravie s'amélioreront de jour en jour; en attendant néanmoins j'y fais encore marcher un régiment de houssards, et trois d'infanterie avec une réserve considérable d'artillerie. Peut-être qu'on n'en aura pas besoin, mais c'est à tout événement. Je ne puis comprendre, pourquoi mon frère Maximilien serait triste; ce ne peut être que faiblesse et effet de sa maladie. A l'armée il m'a paru de fort bonne humeur, étant partout, ne s'ennuyant de rien, pas même quand il n'y avait rien à faire, il s'occupait chez lui, et je crois qu'il fera sûrement un sujet distingué, s'il a plus d'occasion de voir encore et apprendre. Pour la proposition du régiment pour Philippe Batthyany [1]), elle me paraît entièrement infaisable, et si Elle ne veut avilir toute idée qu'on a, d'être propriétaire d'un régiment, on ne peut en conférer un pour de l'argent à qui est fou reconnu, et dont la proposition le démontre. Outre cela le vieux Gräven [2]), cet

[1]) Der General-Feldwachtmeister Graf Philipp Batthyany, jüngster Sohn des im Jahre 1765 verstorbenen Palatins Ludwig Batthyany.

[2]) Der Feldmarschall-Lieutenant Martin Freiherr von Gräven, Inhaber des Husaren-Regiments Nr. 4.

homme de mérite, je ne saurais comment à lui, qui est houssard depuis cinquante ans, je pourrais proposer de troquer de régiment, et par quelle raison?

Je pars dans l'instant avec le maréchal Lascy, pour parcourir le pays entre Teschen et Olschwitz, afin d'y trouver des positions analogues à la défense de la Bohème du côté de la Lusace, et de celui, par lequel le prince Henri est entré cette année. Cette tournée me mangera cinq jours, néanmoins je recevrai tout ce qu'il plaira à V. M. de m'envoyer, de même que les rapports de toute part. Je me presse de faire ceci pour la bonne saison, et les ouvrages que je pourrais trouver à faire ordonner, qui pourraient encore au moins être bien avancés jusqu'aux gelées. Je crois qu'en attendant il se verra en Moravie, si l'ennemi veut soutenir et agir; pour lors je reviendrai encore à temps; ou s'il cède, et alors tout sera dit.

CCCCXCVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Hollan, ce 13 d'octobre 1778.

Très-chère mère. C'est ici que j'ai reçu sa gracieuse lettre par le garde, occupé dans la tournée, dont j'ai eu l'honneur de lui donner part; elle me paraît de la dernière importance, pour asseoir un projet de campagne pour l'année prochaine. J'ai été très-content de ce que j'ai vu, et je crois qu'avec effet l'on fera ici quelques ouvrages. Je repars tout de suite pour suivre ma tournée, que nous

passons, tant qu'il fait jour, à cheval. Le temps nous est contraire un peu, et il fait froid, vent et pluie parfois. Pour le 16 pour sûr le matin, je serai de retour à Gitschin. Le 17 je serai à Königgrätz, où je fais essayer les inondations, et de là, si en Moravie les choses ne sont point terminées, je m'y rendrai tout de suite, puisque par les bonnes dispositions prises par Elrichshausen, il se retrouve derechef derrière la March, et couvre par conséquent la Moravie. Il faudra voir, comment nous délogerons l'ennemi de Troppau.

La santé de Maximilien se remettra sûrement, et pourvu que l'on lui donne des petites occupations, qui le dissipent, je le ferai mon commissionnaire.

CCCCXCVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, ce 17 d'octobre 1778.

Très-chère mère. Enfin le Roi de Prusse a pris son parti, et a évacué aussi les deux derniers villages de la Bohème, ainsi que le voilà tout à fait dehors, et cela sans bataille, mais par contenance et chicane. Je suis revenu à cinq heures du matin de ma tournée; les positions sont choisies et intéressantes, et elles serviront pour la postérité, même si nous n'en avions pas besoin à cette heure. Laudon est venu deux jours avec nous; il y avait des avis, comme si Möllendorff marcherait vers l'Empire et Eger,

mais je ne le crois pas; néanmoins j'y serai attentif. Les affaires en Moravie vont si bien que, croyant pour le moment ma présence plus nécessaire ici au timon, je me refuse le plaisir de m'y rendre, dès qu'un peu les affaires seront éclaircies encore des deux extrémités. Je compte penser sérieusement à la dislocation générale de la troupe pour l'hiver, et aux dispositions préalables à faire en magasins et autres nécessités pour la campagne prochaine. Pour cela faire nous nous réunirons tous, je crois, à Jungbunzlau.

Demain je vais à Königgrätz pour voir l'inondation que je fais essayer. J'y resterai bien un jour au moins.

CCCCXCIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Königgrätz, le 18 d'octobre 1778.

Très-chère mère. A mon arrivée ici j'ai reçu sa gracieuse lettre par le courrier Tarnotzy. Je n'ai rien contre tout ce qu'on fera à Ratisbonne; cela ne pourra nuire et ne fera que de l'eau claire, car Elle peut compter d'avoir la pluralité contre nous. Dès que le prince Colloredo m'aura envoyé ses papiers, je les expédierai tout de suite. Mettre bien l'armée en état et tenir ferme, voilà ce qui fera pencher la balance de notre côté. Je ne croirai jamais que je ne le vois, que les Russes donnent un homme au Roi. Pour la France il y a longtemps que

la faiblesse de son Roi, de son ministère, et la décadence de son royaume ne pouvait faire espérer quelque chose de vigoureux de sa part.

Elle saura sans doute déjà le départ du Roi de Schatzlar pour Troppau; il faudra voir encore si on ne pourra les en déloger; cela se verra dans peu; en attendant ce que les Prussiens occupent, ce n'est que Troppau et une partie de Jägerndorf. Teschen est entièrement libre, et par conséquent notre communication en Silésie avec la Galicie pleinement ouverte et sûre.

Pour mon retour, il n'y a personne qui désirerait plus vraiment de pouvoir l'exécuter que moi, mais avant que je n'ai arrangé toutes choses ici, et visité le cordon, je ne le pourrai entreprendre, et avant six semaines au moins je n'ose l'espérer. L'inondation a bien réussi ici et les eaux se sont répandues partout; je fais rouvrir les écluses pour empêcher le dommage. Je suis charmé que mon frère se trouve mieux; je me flatte que cette dernière enflure y contribuera.

D.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Königgrätz, le 19 octobre 1778.

Très-chère mère. Dans ce moment je reçois la nouvelle que l'ennemi, sans attendre qu'Elrichshausen marche en avant, a décampé, et que la Silésie se trouve vidée des ennemis. Il y avait encore une petite arrière-garde à Troppau, qui se sera retirée sûrement le lendemain. Le colonel Spleny [1]) doit avoir été blessé dans la poursuite un peu trop ardente qu'il a faite; je me flatte que ce ne sera pas de conséquence, et d'autant plus je le désire, puisque c'est un des meilleurs officiers de houssards que nous avons. Par là voici tout remis dans l'état primitif. Les projets pour la campagne prochaine se bornent en attendant essentiellement à se préparer près des frontières des positions propres à combattre l'ennemi avec avantage, et de prendre des positions centrales pour être à portée partout. Puisque notre force ne sera pas égale à la sienne, nous ne jugeons pas pouvoir entrer en Saxe ou Silésie sans que quelqu'événement heureux nous en procure les moyens, mais bien de le resserrer encore davantage, sur-

[1]) Michael Freiherr Spleny de Mihaldy, damals Oberst des Husarenregimentes Nr. 3. Er wurde im folgenden Jahre Generalmajor und starb im Jahre 1809 als Feldmarschall-Lieutenant.

tout du côté de la Saxe et Silésie vers les frontières, pour l'obliger de combattre. Voilà en gros l'idée; je n'ai pas fait dire un mot à Prague pour mon quartier, mais il faudra bien que je m'y rends pour arranger les choses au centre.

L'envoi de Hauer pour le présent sera très-difficile, Schröder étant malade, néanmoins je lui en parlerai. Si l'on n'augmente les pour cents d'intérêts et qu'on ne ferme les caisses, il est impossible de s'attendre à des sommes d'emprunts de l'étranger. Quatre pour cent sont trop peu d'appas, pour qu'on envoie et prête son argent. Je lui baise très-humblement les mains, et je vais retourner à Gitschin pour travailler sérieusement à mettre les troupes en quartiers d'hiver. Je serai toute ma vie . . .

DI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 20 octobre 1778.

Très-chère mère. J'ai commencé aujourd'hui à travailler à la dislocation de l'armée, et au cordon à tirer le long des frontières. Je compte, le besoin des fourrages l'exigeant absolument, d'envoyer une grande et la plus grande partie de la cavalerie pesante en Moravie et Autriche pour l'approcher de l'Hongrie, de même le *Fuhrwesen* et en partie les chevaux de l'artillerie dans les comitats les plus voisins. Les vingt bataillons de grenadiers resteront avec l'artillerie à Prague; les commandants

des cordons sont 1° le commandant d'Eger, 2° le lieutenant-général Kinsky de la cavalerie, 3tio le lieutenant-général Riese [1]), 4to detto d'Alton, 5to detto Wurmser, 6to le commandant de Königgrätz, 7mo le colonel Wallisch [2]), 8vo le lieutenant-général Botta, 9no detto Bareo; ceux-là gardent toutes les troupes légères, et de l'infanterie et cavalerie à proportion pour leur soutien avec des généraux-majors sous eux. Laudon, je lui propose d'alterner pour la moitié du temps, pour mener le commandement, avec Hadik; le siège est Prague, Elrichshausen reste en Moravie, les généraux de cavalerie alterneront aussi; Siskovich reste à Prague, Pellegrini doit revenir pour la direction du génie à Vienne, des Croates je laisse un tiers aller en congé au logis. Les régiments sont donc, comme j'ai eu l'honneur de le lui marquer, savoir à Gemmingen, Bender, Terzi et au prince Meklenbourg [3]), comme Elle l'avait désiré. J'écris à Fabris [4]) pour savoir s'il veut accepter la charge de quartier-maître-général. Encore quelques changements dans l'artillerie, et voilà tout ce que j'aurai l'honneur de lui envoyer en détail. Après que tout ceci

---

[1]) Der Feldmarschall-Lieutenant Franz Karl Freiherr von Riese, Ritter des Theresienordens. Er starb im Jahre 1786 als Feldzeugmeister.

[2]) Der Oberst des Banal-Husaren-Regimentes Christoph Freiherr von Wallisch, Ritter des Theresienordens. Er starb im Jahre 1793 als Feldmarschall-Lieutenant.

[3]) Georg August von Mecklenburg-Strelitz, geboren im Jahre 1748, starb als österreichischer Generalmajor im Jahre 1785.

[4]) Der Feldmarschall-Lieutenant Dominik Torniotti de Fabris, im Jahre 1725 zu Mantua geboren. Er zeichnete sich im Jahre 1788 durch die Vertheidigung Siebenbürgens gegen die Türken aus und starb im folgenden Jahre als Feldzeugmeister.

Digitized by Google

sera réglé, je ferai défiler les régiments. Le prince Albert, je crois qu'il retournera, et Lasey aussi. Pour moi je règlerai encore avec eux les magasins pour l'année prochaine, je passerai à Brandeis, où je laisserai mes équipages; l'hiver je passerai à Prague, et depuis je commencerai ma tournée des cordons, et par Olmütz je reviendrai à ses pieds, où en honneur je voudrais déjà me trouver.

DII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 21 octobre 1778.

Très-chère mère. Dans ce moment je reçois la nouvelle, que les Prussiens sont encore dans la ville de Troppau. Je charge Elrichshausen sérieusement de tâcher de les en déloger coûte qu'il coûte, dusse-t-il allumer la ville. Il y a eu, à ce qu'il me marque, une affaire, où Sztáray [1]) a voulu attaquer de nuit, mais il a été repoussé avec perte de trente hommes valaques. Du colonel Spleny il ne me dit plus rien non plus, ainsi je ne crois pas sa blessure dangereuse. Pour ici je suis après à travailler à la dislocation de l'armée, et j'ai donné l'ordre de commandeur à Wurmser, et j'ai cru devoir y ajouter

[1]) Anton Graf Sztáray, Commandant eines Grenadierbataillons, wurde wenige Monate später Oberst des ersten Szekler-Grenz-Regimentes. Er starb im Jahre 1808 als Feldzeugmeister und Commandeur des Theresienordens.

aussi d'Alton qui avait déjà la petite croix, puisqu'il avait pourtant très-bien soutenu à Arnau son poste, et beaucoup contribué à ce qui s'est fait. Le mauvais temps est arrivé en plein, et il pleut à verse, en revanche le froid nous a quitté.

DIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 22 octobre 1778.

Très-chère mère. Comme je commence à arranger toute chose pour la campagne prochaine, je viens de nommer aussi le général Fabris quartier-maître-général de l'armée. Je crois qu'il sera capable d'en remplir les fonctions, pourvu que sa santé et des sciatiques, dont il souffre, y résistent. Les marches des troupes commenceront demain par la cavalerie; quatre régiments viendront en Autriche, l'artillerie part pour Prague, l'infanterie suivra, je crois donc que je pourrai partir d'ici le 26 et le prince Albert aussi, de même que Lascy; ces deux retournent à Vienne. Laudon n'a pas voulu garder le commandement en hiver; il veut retourner aussi, ce sera donc le maréchal Hadik que j'en charge, et je lui ai insinué qu'au château de Prague il aura place pour sa moitié même [1]). Pour moi, je vais pour une couple de jours à Brandeis, pour quelques autres à Prague, et enfin je

[1]) Gräfin Hadik, geborne Gräfin Lichnowsky.

commencerai ma tournée pour me retrouver ensuite à ses pieds. De Troppau je n'ai point de nouvelles aujourd'hui, je les attends avec impatience.

DIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 23 octobre 1778.

Très-chère mère. Je crois d'une trop grande importance ce qu'Elle a eu la bonté de m'envoyer, pour ne pas lui expédier ce garde avec mon avis. La déclaration de la Russie est forte; elle est antérieure, je crois, à ce qu'on lui a déclaré en dernier lieu. Ne faudrait-il pas attendre l'effet, ou, si l'on croit une réponse nécessaire, pour moi je n'y répondrais que ceci. La clairvoyance de S. M. l'Impératrice de Russie et de son ministère est trop reconnue par nous, et nous lui rendons tant de justice, que nous osons exiger d'elle, qu'elle nous en accorde assez pour mettre à sa vraie valeur cette déclaration, que les importunités et les surprises de son allié lui ont arrachée, et que sa justice et surtout la convenance de son Etat ne lui permettraient jamais de réaliser, mais que sa médiation nous sera chère. Voici en peu de mots tout ce qu'il y aurait à dire; cela embrasse tout, et je ne vois point, comment on y puisse répliquer, car pour envoyer des troupes, je ne le croirai jamais, hors que l'Impératrice soit folle, et son ministre un coquin, gagné

avec de l'argent, comme Stutterheim[1]) en Saxe, alors tout est possible. Ceci pourrait bien être le pendant à cette déclaration, que les Français ont faite à Berlin; si on laissait plutôt dormir ces misérables perruquiers, qui n'ont ni coeur ni argent! Je crois que la Russie veut en tout se parifier à eux; cela vaudrait infiniment mieux.

Pour ici, je continue à travailler à séparer l'armée dans ses quartiers d'hiver. L'on parle, comme si de nouvelles troupes et le Roi lui-même viendraient à Troppau, mais je ne puis le croire dans ce moment. Je pars après demain pour Brandeis et Prague, où j'attendrai les ordres qu'Elle pourra me donner.

DV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Le 25 d'octobre 1778.

Très-chère mère. Les nouvelles arrivées de Moravie mettent en confusion mes projets; l'on dit le Roi arrivé à Troppau, et les troupes renforcées. La première nouvelle que j'aurai, qu'ils ravancent, je pars tout de suite pour m'y rendre; aussi incroyable que cette nouvelle

[1]) Heinrich Gottlob von Stutterheim, geboren im Jahre 1718, wurde nach zurückgelegter militärischer Laufbahn im Jahre 1764 zum sächsischen Gesandten in Berlin, im Jahre 1777 aber zum Cabinetsminister und Staatssecretär der auswärtigen Angelegenheiten ernannt. Er starb zu Dresden im Jahre 1789.

opération paraît, néanmoins elle peut très-bien faire un but de ses projets, et s'il veut garder l'hiver les duchés, il doit s'attendre à être tout le temps sous les armes, puisque je ne compte pas en bouger que je ne l'en ai fait ressortir.

Mes arrangements pour des quartiers d'hiver, cela veut dire pour la séparation des troupes, sont faits; il me reste encore pour les magasins et les vivres des dispositions à faire, tant pour le présent que pour la campagne prochaine. Si jusqu'à demain autre nouvelle ne vienne, je partirai pourtant pour Brandeis, où Laudon et ses messieurs m'attendent, et d'où par la chaussée, allant nuit et jour, je pourrai arriver aussi vite presque que d'ici.

DVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Königgrätz, le 26 octobre 1778.

Très-chère mère. C'est ici où je m'étais rendu hier, que j'ai reçu sa gracieuse lettre. Les inquiétudes qu'Elle me témoigne au sujet du nouveau mouvement, que le Roi de Prusse a fait, sont très-justes. Je ne puis imaginer que les Russes paraissent cette campagne; néanmoins la chose mérite toute considération. Je pars tout de suite pour l'armée d'Elrichshausen; il faudra voir ce que nous pourrons faire, en attendant je laisse prendre les quartiers d'hiver en Bohème, et j'assemblerai seulement un corps de quelques régiments à Leitomischl sur les frontières

pour tout événement. Les chemins sont si exécrables que ce n'est qu'à cheval qu'on peut avancer, et la nuit est si longue, et toute marche impraticable. Ce sera quelque part en route, que j'aurai l'honneur de lui donner, si je puis, de mes nouvelles. Je jouissai, comme Elle, peu de temps de la tranquillité; me voilà plus inquiet, plus brouillé que jamais, surtout par la politique; il faudra avoir plus de fermeté que jamais.

DVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Pardubitz, ce 26 octobre 1778.

Très-chère mère. J'ai eu l'honneur de lui écrire fort à la hâte ce matin partant pour la Moravie; je fis même jusqu'à la première poste, savoir à Horziz, où je reçus un courrier d'Elrichshausen, qui me marque que le Roi se fortifiait à Jägerndorf et paraissait ne pas vouloir pousser en avant, mais seulement garder ces deux villes comme têtes de ses quartiers, que toute entreprise pour le moment serait à pure perte, puisqu'indubitablement, vu la situation de ces villes, elles sont plus faites pour être gardées par lui que par nous, il les soutiendrait avec toutes ses troupes, et finirait par les allumer, que donc il avait fait prendre à ses troupes des quartiers fort resserrés, et que ce serait, dès que le Roi enverrait aussi les siennes, que le moment arriverait de les en déloger, ou au moins les tant harceler, qu'ils devront s'en aller. Ces circon-

stances, et le nombre d'affaires, qui se trouvent à arranger ici, m'ont engagé à rebrousser chemin, et je serai demain à Brandeis, d'où, si le cas néanmoins se donnait, ou la chaussée, je me trouverai à même de m'y rendre assez tôt. Mes chevaux de selle y sont allés, par conséquent j'ose très-humblement la supplier de daigner m'écrire à Prague, hors que je ne l'avertisse autrement.

DVIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 28 octobre (1778).

Mon cher fils. Deux de vos lettres du 26 de Königgrätz et Pardubitz m'ont été remises en douze heures de différence. Je suis bien aise que vous n'allez pas à cette heure à Troppau; j'avoue, à la fin de la campagne je ne voudrais pas une scène décisive et sanglante. La partie serait très-inégale; lui ayant l'élite de ses troupes et généraux, et nous rien que des détachements. Le temps abominable qu'il fait, et les chemins impraticables me feraient bien souhaiter que vous nous sacrifiez la terrible tournée, et vous feriez une oeuvre de charité et d'humanité, si on s'entendait à une espèce d'armistice jusqu'à la fin de mars. Nos pauvres *Vorposten*, régiments et officiers, pourraient au moins se refaire et rapiécetter, et les pauvres habitants jouir de tranquillité, et peut-être on pourrait par là faire cesser ces continuelles rapines et

pillages qui font tant de malheureux. Si on pouvait faire cet échange des *Geiseln*, ce serait un autre bien. Je vous prie d'y penser, de le faire proposer *in totali* ou en détail par chaque commandant de cordon. Sauer [1]) mériterait bien quelque grâce; c'est sans cela un bon officier. Je crois Fabris ira bien dans sa charge, si on lui donne des gens de confiance en même temps. Je dois vous prier de nous envoyer ou un régiment entier, ou quatre bataillons d'infanterie allemande pour la garnison de Vienne; avec les Italiens cela ne peut aller; il y a des excès et inconvénients sans fin, et en hiver et la Cour résidant, il faut quelque chose de mieux. La cavalerie ne peut suffire, et ils sont sans cela furieusement chargés de service et transports. Si le régiment de Hildbourghausen [2]), qui m'a demandé en grâce de le tirer de Moravie et de le faire placer en Autriche, pourrait être commandé ou même quatre bataillons *von dritten* bataillons, mais allemands, cela serait bon et nécessaire.

Ne craignez qu'on ne tienne ferme en politique, mais vis-à-vis de vous je dois dire qu'il est plus que nécessaire de penser à finir; rien à gagner, tout à perdre. Colloredo fait à cette heure de nouveau des difficultés sans fin pour les affaires à la diète; il me paraît qu'il est piqué que je vous en ai prévenu. La réponse du Roi est déjà publiée

---

[1]) Der damalige Generalmajor Karl Balthasar Freiherr von Sauer, Ritter des Theresienordens. Er starb im Jahre 1800 zu Tyrnau als Feldmarschall-Lieutenant.

[2]) Das Infanterie-Regiment Nr. 8, dessen damaliger Inhaber der Feldmarschall Prinz Johann Friedrich zu Sachsen-Hildburghausen war.

et est assez maussade et mauvaise. Nous attendons à tout moment le courrier meusuel; il devrait nous éclaircir sur bien des points.

La Marie compte demain aller à la rencontre de son mari; elle est bien touchée que vous le lui envoyez, et Miltitz aussi. Grâce à Dieu, nous nous portons tous bien. Les deux frères sont allés à Laxenbourg aujourd'hui voir le haras. Je leur dirai votre souvenir et vous embrasse.

DIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Brandeis, le 28 octobre 1778.

Très-chère mère. En conséquence de ce que j'ai eu l'honneur de lui marquer hier de Pardubitz, je suis arrivé hier soir ici, où j'ai trouvé le maréchal Lascy, Laudon, le prince Charles, et Pellegrini, par conséquent la plus grande partie des chefs. Hadik passera, je crois aujourd'hui, pour se rendre à Prague avec Siskovich. Je ne puis lui rien dire de nouveau depuis, m'étant éloigné des nouvelles. Le prince Albert partira, je crois, au plus tard déjà pour Vienne, et moi, après avoir encore arrangé les points principaux avec ces messieurs, qui s'en iront d'ici à Vienne, je vais après-demain à Prague. Ma santé est très-bonne, les chemins étaient très-mauvais, et la chaussée est très-gâtée. Laudon est un peu incommodé d'un dérangement d'estomac, qui lui revient assez souvent depuis quelque temps.

DX.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 29 (octobre 1778).

Mon cher fils. Je n'ai rien à ajouter à la lettre du prince Kaunitz [1]), que de vous conjurer de venir au plutôt, au risque de retourner en quelques jours. Les nouvelles de Russie sont les plus mauvaises, et celles de France les plus faibles. Je ne vous envoie les dépêches de ces

---

[1]) Das Schreiben des Fürsten Kaunitz an den Kaiser lautet:

Siro.

Il m'a paru que vis-à-vis de nous-mêmes nous ne devions pas nous dissimuler que, si nous ne parvenons pas à obtenir une paix honnête pendant cet hiver, la Russie en ce cas prenant part à la guerre contre nous en faveur du Roi de Prusse, nous ne pourrons pas nous dispenser de faire la paix pendant la campagne prochaine, à telles conditions qu'il pourrait plaire au Roi de Prusse d'exiger, à moins que la maison d'Autriche ne parvienne à lier une partie qui la mette en état de pouvoir soutenir la guerre vis-à-vis des Cours de Berlin et de Pétersbourg réunies, peut-être même à d'autres de leurs adhérents encore. Intimément convaincu autant que frappé de cette triste vérité depuis l'arrivée de la représentation que nous a remise le prince Galitzin, je n'ai cessé de penser et de repenser à tous les moyens qu'il pouvait être possible et convenable d'employer dans une circonstance aussi critique pour la maison d'Autriche. Le résultat de mes méditations et de mes idées est déjà crayonné, mais il est aussi impossible de pouvoir traiter par correspondance des objets aussi compliqués et aussi importants, qu'il est indispensable de se décider, et promptement,

courriers, espérant que vous viendrez; si non, je vous les enverrai par un courrier exprès. La monarchie est sur le point de s'écrouler; il faut savoir s'exécuter et prendre ses résolutions selon la situation; il n'y a pas de temps à perdre. Je vous embrasse.

---

sur les partis que l'on jugera devoir prendre. Ils doivent être discutés et définitivement arrêtés entre l'Impératrice et V. M. Impériale, ils exigent d'ailleurs le secret le plus impénétrable, et je ne dois point dissimuler par conséquent à V. M. que pour le bien de la chose ainsi que pour ma propre sûreté je ne pourrai m'expliquer, à moins qu'il ne plaise à V. M. de se rendre ici au plutôt, ne fût-ce que pour quelques jours, afin que je puisse exposer mon plan à S. M. l'Impératrice, en présence de V. M. Impériale. Elle est trop éclairée pour ne pas sentir la nécessité de son intervention personnelle dans une discussion aussi délicate et aussi importante, et je crois par conséqnent qu'il est de mon devoir de lui représenter qu'il me paraît essentiel qu'Elle prenne la peine de se rendre ici pour quelques jours au moins, et le plutôt qu'Elle le pourra, parce que je ne puis aller en avant sur rien auparavant, et que tous les moments sont précieux, ne fût-ce qu'à cause de la grande distance des lieux, dans lesquels il pourra être question de négocier, et du temps physique qu'exigent les allées et les venues des courriers. Je prie V. M. de vouloir bien faire attention à cette représentation de ma part. Je me flatte qu'Elle ne saurait en méconnaître les motifs, et dans cette confiance je lui baise les mains avec la plus profonde soumission.

DXI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Prague, le 30 d'octobre 1778.

Très-chère mère. Dans ce moment j'arrive ici, après avoir reconnu encore une position ce matin avec les deux maréchaux qui m'ont quitté, Lascy pour retourner à Vienne, Laudon le suivra dans deux jours, et il est resté à Brandeis en attendant. Hadik est établi ici avec tout son attirail; pour moi je ne perdrai pas un moment certainement pour travailler ici aux choses nécessaires à l'armée pour la campagne prochaine. La partie des vivres est la plus embarrassante certainement, néanmoins avec un bon système on en viendra à bout j'espère. Je ne compte point du tout rester longtemps ici, et Elle verra par la liste de voyage que j'ai l'honneur de lui joindre, et ma tournée et le temps le plus court que j'y devrai employer, n'étant aucunement sûr des chemins, accidents et circonstances qui pourront retarder ma marche, mais toujours les premiers jours dans le mois de décembre, je compte pour sûr l'avoir achevée, et de me retrouver à ses pieds. Il n'y aurait que l'impossibilité de ne pouvoir jusqu'au troisième achever tout ce qu'il y a à faire ici, qui pourrait retarder mon départ, ou les nouvelles de Moravie qui ne sont point encore entièrement claires, et

que je serais charmé avant mon départ savoir en ordre. Il est impossible que le Roi tente quelque chese dans cette saisen; c'est la peur qui l'a fait courir en Silésie, où il croyait que neus agirons en ferce; en attendant je tiens pourtant six régiments d'infanterie prêts à Leitemischl, et un de cavalerie, peur être à pertée de lui défendre les opérations qu'il pourrait faire vers Neustadt.

Je n'ai vu encere ici que très à la hâte le prince Fürstenberg et quelques généraux; dès demain mes travaux cemmencerent; et ils seront sans relâche jusqu'à ce que j'aurai fini entièrement.

Dans ce moment je reçois sa gracieuse lettre par la poste; je lui en baise très-humblement les mains. La question qu'Elle me fait au sujet du maréchal Lasey, je ne puis que l'assurer d'avoir eu teutes les raisens d'augmenter, s'il est pessible, la haute opinion que j'avais de ses talents de capitaine en tout genre, et de me louer de sen amitié, pourvu que sa santé et surtout l'epinien qu'il en a, lui conservent longtemps un pareil génie, avec lequel je ne serai embarrassé dans aucune eccasion. Pour les endreits pillés, ils ont déjà eu des secours de la caisse des *Brandschatzungen*, cela appreche de 300.000; le reste les âmes charitables y devrent suppléer. Pour la répense à denner aux Russes, je n'en veis pas d'autre que celle que j'ai imaginée, mais si ceci devait aveir quelque prebabilité, alors il est démentré qu'il faudrait la paix, comme en peurrait, et peut-être un moyen serait de demander la Russie cemme médiatrice, eu de rendre la Bavière à l'Electeur, en soumettant la questien des margraviats et de nes droits à la décisien de la diète. Je dis tout cela

au pis aller, car il est démontré que contre les Russes réunis avec le Roi de Prusse et les Saxons, et sans un petit allié, il n'y a pas moyen de se défendre, hors qu'il s'agisse du tout au tout, parce que l'étendue des provinces est si grande, qu'il n'y a pas moyen d'être en force partout. Galicie, Transylvanie, Moravie, Hongrie, Bohème, c'est d'une étendue immense, et nous serions seuls. Voilà mes réflexions, V. M. les jugera beaucoup mieux que moi. Si nous restons seuls avec le Roi de Prusse et même les Saxons, je ne crains rien, mais aussi nous ne gagnerons rien, mais les Russes avec cela, adieu, car comment détâcher en Transylvanie ou Galicie sans s'affaiblir ici au point de ne plus pouvoir tenir tête.

DXII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Prague, le 31 octobre 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu aujourd'hui la gracieuse lettre qu'Elle a daigné m'écrire. Les bontés qu'Elle me témoigne, en désirant de me revoir bientôt, me pénétrent de reconnaissance. Je suis fort embarrassé pour exécuter les ordres de V. M. au sujet de l'augmentation de la garnison de Vienne. Tous les régiments de campagne sont nécessaires à l'armée, et doivent employer cet hiver pour réparer leurs montures et dresser leurs recrues. Les bataillons de garnison de même sont répandus dans les forteresses, où à peine ils suffisent pour y faire le service;

il ne reste donc que le *Stabs-Infanterie-Regiment* que j'avais compté envoyer pour l'hiver à Linz, que je pourrais envoyer à Vienne; il est fort de 3000 hommes; ce ne sont pas les plus beaux de l'armée, mais de la bonne jeunesse. J'attendrai donc ses ordres ultérieurs là-dessus, mais je ne puis comprendre comment en hiver la garnison soit nécessaire plus forte qu'en été, où le service de Schönbrunn prend beaucoup de monde. Pour le régiment de Hildbourghausen, il est impossible qu'il vienne jamais en Autriche, puisqu'il a son canton à Iglau, qui est très-bon, et les désirs du propriétaire là-dessus n'ont d'autre but que de vouloir fournir un peu son antichambre d'officiers, d'autres n'y venant plus. Il voudrait y suppléer par ceux de son régiment.

Ce qu'elle me dit de la paix, me paraît très-difficile, sans qu'on se relâche sur tous les points, et il s'agit en vérité de l'honneur et de la considération de toute la monarchie, puisque, si le Roi de Prusse emporte la pièce ainsi, et nous force à la paix en rendant la Bavière et lui en gardant les margraviats, adieu pour toujours notre considération politique.

J'ai commencé mes travaux et j'y emploie toute la journée sans relâche.

DXIII.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 1 novembre (1778).

Je suis extrêmement contente de vous savoir à Prague jusqu'au 3 ou 4, espérant que le garde vous y a trouvé, pour vous prier de venir ici et nous sacrifier le grand tour. Nous avons besoin de prendre une résolution mâle, et j'avoue, ce que vous me mandez est l'évangile, et je vous prie de ne vous laisser détourner. Je dis comme vous *in pessimum casum;* il n'existe pas encore, mais je crains que cela ne sera que trop tôt.

La marche du prince Brunswic à Oderberg fait craindre pour Wieliczka, et le concert avec les Russes. Je voudrais me flatter que celle-ci sera la dernière, et qu'à la fin de la semaine je puis espérer de vous voir. Je m'occupe en attendant de cette idée pour pousser ma carrière. Adieu.

DXIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Prague, le 1 novembre 1778.

Très-chère mère. Dans ce moment arrive le garde, qui m'apporte ses ordres. Je n'aurais pas connu autre chose à mon empressement, que de faire venir des chevaux de poste et de partir tout de suite pour me rendre à ses pieds, mais Elle permettra, et mon devoir l'exige que je lui représente, que d'abord le Roi de Prusse est encore en campagne, que ses opérations ne sont encore point finies, et qu'il est en personne sur le territoire de V. M., que par conséquent d'un moment à l'autre je puis recevoir des nouvelles qui m'obligent de m'y rendre et de prendre ici des arrangements en conséquence, qui ne peuvent se faire ni se feront, j'en suis sûr, sans moi. Ajoute-t-on à cela, que les dispositions pour toute la campagne prochaine sont en plein ouvrage, que tout roule sur moi, que, si je pars, tout reste là et en inaction: enfin je trahirais mon devoir, son service, ma patrie, si je ne lui représentais l'impossibilité de me rendre à cette heure à Vienne, et Elle appréciera Elle-même que d'y courir pour deux jours et d'en repartir, est une proposition infaisable, quand on pense qu'il faut être trente-six heures pour aller et trente-six autres pour revenir, cahoter dans ces mauvais chemins.

Néanmoins si Elle m'en donne un ordre positif, mes représentations faites en honnête homme, je ne connaîtrais plus que d'y obéir le plus promptement que je pourrai.

Quant au sujet qui doit exiger ma présence, j'ai tant de fois répété, que je souscrirai aveuglément à tout ce qu'il Lui plaira de décider, que je ne puis que le reconfirmer ici. Si l'on croit effectivement que la Russie agira l'année prochaine et les Français point, il n'y a qu'à rendre la Bavière, et ne plus toucher l'article de la succession des margraviats; tout sera dit, le Roi aura triomphé, mais V. M. aura la paix. Je crois ceci infiniment préférable à tous les projets qu'on pourrait avoir d'exciter les Turcs, de lier un parti en Pologne, d'intéresser le Roi de Suède, ou autres rêveries et grandes vues politiques pareilles, dont j'ai par-ci par-là vu des idées passagères. Après cet avis je crois qu'il ne doit pas être difficile de se décider même sans moi, car pour dire la sincère vérité, pour moi je risquerais le paquet. Je ne puis l'imaginer que les Russes poussent les choses à la dernière entremise, et encore une campagne, et le Roi de Prusse et ses chefs saxons en vérité pourraient avoir chaud.

Je ne réponds pas au prince Kaunitz, cette lettre expliquant tout ce que je pense.

DXV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Prague, ce 1 novembre 1778.

Très-chère mère. Je continue ici mes occupations, et sans trop me flatter, j'en attends infiniment de bien pour la campagne prochaine, tant militairement que pour le pays. Je repasse toutes les parties; on rassemble tous les inconvénients, qu'on a observés, dans tous les genres, et on tâche de trouver des moyens de les éviter à l'avenir. Les nouvelles d'Elrichshausen ne sont point claires encore, et comme il y a encore du mouvement, et que le Roi est extrêmement rassemblé dans ses cantonnements, on ne peut encore prédire ce qui arrivera; on a prévu en attendant pour les salines, et le général Mittrowsky [1]) est chargé de les couvrir avec Zedtwitz. Le prince Charles Liechtenstein part demain d'ici pour retourner à son poste, et je serai dans le cas d'attendre jusqu'à jeudi, au lieu de mercredi, pour partir, puisque je compte avoir pour lors des nouvelles plus positives d'un courrier que j'ai envoyé à Elrichshausen, qui pourra être de retour, ne voulant ni ne pouvant m'éloigner sans être au fait de ce qui arrive de ce côté, ou en avant ou en arrière, toutes les deux parties exigeant des dispositions.

[1]) Johann Nepomuk Freiherr von Mittrowsky, Generalmajor.

Dans ce moment arrive un officier d'Elrichshausen qui m'annonce que le Roi fera sûrement encore une opération contre lui, et que le prince de Brunswic marche vers Teschen. Dans ces circonstances je ferai avancer le corps de Jacquemin assemblé à Leitomischl, et je me tiendrai prêt au premier moment pour m'y rendre. Elle jugera de là, si je puis revenir dans ces circonstances, où peut-être les plus importantes choses de la campagne vont arriver.

DXVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Prague, le 2 novembre 1778.

Très-chère mère. Je n'ai point eu de nouvelles aujourd'hui d'Elrichshausen, mais je n'en pourrais pas facilement avoir de plus fraîches, m'ayant envoyé hier un officier en courrier. En attendant j'ai fait marcher les douze bataillons, qui étaient rassemblés avec Jacquemin à Leitomischl, à Müglitz en Moravie, et je rassemble dix autres bataillons à Leitomischl sous les ordres du lieutenant-général Zedtwitz, et moi je me tiens prêt au premier moment pour m'y rendre; j'ai fait partir encore aujourd'hui quelques chevaux de selle.

Pour ici nos occupations sont fort nombreuses, mais elles commencent un peu à se débrouiller. Les magasins, il a fallu écrire à quelques capitaines de cercles pour en avoir des notices, qu'il faut attendre pour coucher le

total et prendre un vrai arrangement. Pour le *Fuhrwesen* on est après à en coucher tous les défauts, afin d'apprendre à les éviter à la prochaine campagne; des hôpitaux la même chose; pour les troupes tout est arrangé, et pourvu que cette histoire de Silésie le fût, nous pourrions tout établir solidement.

V. M. a cru qu'il n'y avait pas de bonnes troupes en Moravie; ce sont les meilleurs régiments de l'armée presque, hors les grenadiers, et actuellement avec les douze bataillons il s'en trouvera sans les bataillons de garnison et les Croates quarante-huit bataillons et beaucoup de cavalerie.

Pour les projets de paix je me soumets absolument à tout ce qu'Elle voudra décider, et Elle me ferait une grâce toute particulière, si Elle prenait là-dessus parti quelconque avant mon retour. Je suis peut-être singulier, et je conviens même que le moment, vu la connaissance que j'ai des circonstances et des personnes, n'est pas propice à des partis de grande vigueur; ainsi il faudra reculer en laissant seulement la porte ouverte pour mieux sauter une autre fois, chose que le temps devra amener.

DXVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Prague, le 3 novembre 1778.

Très-chère mère. Les nouvelles que j'ai reçues de Moravie ne sont point encore assez claires pour pouvoir me déterminer entièrement; le mouvement que le prince de Brunswic avait fait vers Teschen, est changé, et il est retourné. On dit que le Roi devait marcher hier; j'en attends la nouvelle avec impatience pour m'y porter tout de suite, et alors nous verrons comment cette campagne finira. Pour moi je ne désire pas mieux que de finir par quelque coup d'éclat et décisif. Nous y risquons moins que toute autre part, vu la saison et la situation du pays, joint à la ville d'Olmütz, qui est une excellente retraite en cas de malheur. Je ne regrette autre chose, si déjà cela en doit venir à cela, que d'être séparé du maréchal Lascy, dont les conseils, l'esprit et les connaissances m'étaient de la plus grande ressource.

Si peut-être parmi le nombre de choses, qui me passent par la tête pour obtenir la paix, que je vois déjà désirable, n'étaient pas aussi celles de faire à présent avec l'Electeur le troc tant désiré des Pays-Bas, à condition que l'Electeur s'engage de contenter les Saxons et de faire accéder tout de suite le duc de Deux-Ponts, vu les

circonstances, peut-être serait-ce le moins mauvais parti qu'on pourrait prendre. J'ose l'indiquer seulement; Elle et le prince Kaunitz en jugeront mieux que moi.

DXVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Prague, ce 4 novembre 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu aujourd'hui sa gracieuse lettre; Elle aura, j'espère, reconnu les raisons qui m'ont empêché de me rendre aussitôt à Vienne. Tant qu'en Moravie les circonstances sont ainsi, je ne puis m'absenter, étant à tout moment sur le point de m'y rendre et de faire les dispositions ici analogues à ce que l'ennemi y pourrait entreprendre. Elle aura sans doute la bonté de m'envoyer ce qu'Elle reçut, et si Elle daigne exiger mon avis, Elle l'aura tout de suite tel que je le pense. Je ne puis encore me persuader, que la Russie veuille agir directement contre nous, et la fermeté raisonnable et des cajoleries employées auprès d'elle pourraient bien changer les choses. En attendant je travaille ici diligemment, et je tâche d'éclaircir bien des choses. Pour les magasins il n'y a pas eu moyen de rien faire encore de bien positif, vu que ces messieurs ont dû écrire à tous les magasiniers et à tous les capitaines des cercles; on a pourtant arrangé bien des choses, qui, je crois, feront un très-bon effet. Je renonce à ma tournée projetée des confins, voyant qu'elle déplaît à S. M., quelque instructive qu'elle ait été pour moi. Si Elle me

le permet et que les circonstances de la Moravie me l'accordent, je n'irai que voir avec Fabris les nouveaux ouvrages que nous faisons, afin qu'il puisse tout préparer en conséquence. De là j'irai droit en Moravie, et par conséquent mon voyage serait infiniment raccourci, et j'aurai le bonheur de pouvoir me trouver plutôt à ses pieds, ce que vraiment je désire avec le sentiment le plus vrai.

DXIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Prague, le 5 novembre 1778.

Très-chère mère. C'est avec les sentiments de la plus parfaite reconnaissance que j'ai reçu cette nuit sa gracieuse réponse par le garde. Elle a trop de bonté, et si son service, auquel je me suis entièrement dévoué, ne l'exigeait, certainement que tout mon coeur et ma satisfaction m'auraient engagé de retourner. Je mène ici la plus triste vie du monde; d'abord je ne fais qu'écrire, dicter, écouter et voir des confusions, des désordres, auxquels le remède est aussi difficile à trouver que le mal est sûr. Les nouvelles d'Elrichshausen annoncent une prompte marche, que lui croit rétrogade du Roi. La journée de demain devrait m'en éclaircir; si cela arrive, je tâcherai de finir ici le plus vite que possible, je n'irai ensuite que vers Kommotau et le long des positions que nous avons choisies avec le maréchal Lascy et où on

travaille. Je prendrai Fabris avec moi, pour qu'il soit au fait de nos idées, et de là je prendrai le droit chemin pour la Moravie, où il me paraît essentiel de donner un coup d'oeil sur la position dans laquelle tout se trouve, et puis je reviendrai tout de suite à Vienne à ses pieds, ce qui sera pour moi un moment vraiment désiré, et d'autant plus flatteur, que ses bontés et sa confiance imméritée me donnent le plus juste motif à toute l'étendue de ma reconnaissance.

Quant à ce qu'Elle a la bonté de me marquer pour la paix, j'ose très-humblement la supplier de ne rien précipiter, et pour la Saxe il serait indigne qu'après que ses troupes non seulement ont pillé chez nous, mais que même ses paysans avec des chariots sont venus charger de nos produits et effets et les ont emmenés chez eux en Saxe, qu'il peut être question du moindre dédommagement. Ce serait un avilissement insupportable, et généralement, hors la reddition de la Bavière pnre et simple, si on demandait une obole ou la cession de quelques droits et fiefs de plus, il vaudrait mieux tout risquer et continuer la guerre à toute outrance, car déjà par cette démarche l'honneur et la considération de l'Etat seront fort endommagés, mais en accordant quelque chose de plus, on deviendrait l'opprobre, et la plus malheureuse campagne n'en aurait pas dû pouvoir arracher davantage. Je crois toujours encore que les Prussiens sont fort au repentir, et surtout les Saxons, de la guerre, qu'ils prévoient que nous leur tiendrons tête. Ils ne savent qu'entreprendre l'année prochaine; le Roi de Prusse se ruine pour ne rien gagner, il voudrait nous effrayer et précipiter par la menace de la Russie une paix honteuse pour nous. Si nous flattons la Russie, si

avec la France nous la rendons médiatrice, si nous gagnons du temps, que les Saxons voient qu'ils seront mangés cet hiver, et que le Roi de Prusse pour la campagne doit faire des arrangements très-coûteux, je crois qu'ils deviendront tous deux plus traitables, mais dans ce moment il leur serait très-commode pour n'avoir point de dépenses à faire, de précipiter la paix. Voilà mon avis; je soumets le tout à sa pénétration, mais la considération politique, que nos armes ont conservée, il serait de la dernière importance de la conserver aussi à la paix.

DXX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Prague, le 7 novembre 1778.

Très-chère mère. C'est au moment de mon départ d'ici, que j'ai l'honneur de lui écrire ces lignes. Je pars dans l'instant pour la tournée raccourcie, dont j'ai l'honneur de lui joindre ici la liste des jours. Elle est aussi abrégée et les journées sont aussi longues que possible. J'ose donc la supplier de vouloir à l'avenir m'écrire et envoyer ses ordres par Brünn, du commencement à Königgrätz et puis à Olmütz, adressés au quartier-général d'Elrichshausen. J'ai l'honneur de lui joindre ici une lettre au prince Kaunitz en réponse de celle qu'Elle avait eu la bonté de m'envoyer de sa part; j'y épuise à peu près tout ce que je pense de notre présente situation, et de ce qu'il y aurait à faire pour ici. J'ai tâché de régler

tout ce qui était possible; pour les magasins il n'y a pas eu moyen, et il faudra que cela se fasse à Vienne, où on rassemblera le total. Pour le *Fuhrwesen* les mêmes embarras. Je crois qu'il y faudra des changements considérables.

Dans ce moment arrivent des nouvelles de Moravie, qui y annoncent une parfaite tranquillité; les deux villes sont occupées; le temps fera voir ce qu'on pourra faire pour les délivrer; j'y fais donc tout préparer pour les quartiers d'hiver [1]).

[1]) Maria Theresia sandte dieses Schreiben Josephs sammt dem Briefe des Kaisers an Kaunitz mit folgenden Worten an den Fürsten:

„Je viens de recevoir dans l'instant cette lettre et celle à vous. J'ai déchiré l'enveloppe en l'ouvrant, qui était à vous; je l'ai lue et j'attends tout de votre secours. Une prompte fin est le seul nécessaire; nous venons dans de grandes *Weitläufigkeiten* et changements."

Das Schreiben Josephs an Kaunitz lautet:

Prague, ce 6 novembre 1778.

„J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite; les raisons essentielles qui m'ont empêché de partir tout de suite pour me rendre à Vienne, je les ai détaillées à S. M., et Elle a eu la bonté de les trouver bonnes. La campagne point finie en Silésie, et nombre d'affaires essentielles à arranger ici pour la campagne prochaine, composaient ces raisons; je n'ai point caché dans mes réponses à S. M. les sortes d'idées que les circonstances présentes me fournissaient, et que j'ai cru pouvoir être analogues tant au désir de S. M. pour la paix, qu'à la convenance et la considération de son Etat. Voici en peu de mots les vérités qui me paraissent infaillibles, et sur lesquelles doivent porter et nos négociations et nos arrangements."

„1° Il n'est pas douteux que, si nous avons une guerre à soutenir contre toutes les forces du Roi de Prusse, unies avec la Saxe, assistées d'une armée russe, sans appui dans l'Empire et sans secours vraiment efficace de la part de la France, et par conséquent seuls dans le cas de défendre toute la vaste étendue de nos provinces, nous ne pouvons que faire une guerre désavantageuse, et si même on avait le bonheur,

DXXI.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

Ce 9 novembre (1778).

Mon cher fils. C'est depuis quelques heures que j'ai la vôtre du premier, qui me prive de la consolation que je me suis faite de vous revoir, mais je ne saurais qu'acquiescer à vos raisons qui n'ont point de réplique, mais cela ne fait plaisir. Vous ferez donc absolument ce que vous trouverez le mieux, mais n'oubliez pas mon empresse-

ce qui peut-être serait possible, de se sontenir, elle serait toujours destructive, quoique glorieuse, à nos provinces, ainsi très-fort à éviter."

„2° Aucune bonne raison ni convenance personnelle, ni politique n'existe pour la Russie d'agir dans cette cause directement et offensivement contre nous; elle n'y a rien à gagner, et quand les choses sont si éloignées de toute convenance raisonnée, elles cessent d'être probables."

„3° De la part de la France on peut compter qu'il n'y a rien à espérer en secours réels en hommes, encore moins en pécuniaires, et puis ces 24.000 hommes qui seraient tout ce qu'on pourrait leur arracher, que feraient-ils et qu'en ferait-on? Leur détresse d'argent, leur guerre si follement entreprise avec les Anglais, qui ruine leur commerce sans leur donner un avantage, la faiblesse du ministère et en partie sa mauvaise volonté, sont de sûrs garants de ce que j'avance."

„4° Aussi peu d'intérêt, aussi peu de convenance que la Russie peut avoir de nous faire la guerre pendant qu'elle n'est aucunement assurée encore de la part des Turcs, et que ce qu'elle a souffert dans cette guerre, est encore très-ressenti dans son intérieur, autant l'ambi-

ment. Je crains que vous ne vous rendiez en Moravie, et je crains que la mauvaise humeur du Roi ne lui fasse

---

tion de l'Impératrice, sa gloire pourrait être flattée de nous forcer à la paix, et d'arranger à sa décision par une seule déclaration ou quelque peu de démonstrations les affaires d'Allemagne. C'est peut-être cette idée dont on la berce, et qui a fait naître les déclarations qu'on a vues."

„5° Si le Roi de Prusse et la Saxe étaient sûrs de ses secours effectifs, et que pour l'ouverture de la campagne 30.000 Russes étaient à leurs ordres, ne serait-ce pas de leur intérêt de le taire et de le cacher, au lieu de le divulguer et de le prôner dans toute l'Europe, comme ils font? En le cachant, ces secours inattendus surprendraient certainement toutes nos mesures et militaires et politiques, lorsqu'annoncés cinq mois d'avance, ils nous mettent dans le cas de prendre en conséquence toutes nos mesures, et de nous arranger avec les Turcs ou avec la France, les Polonais, les Suédois etc., et de faire d'autres pareilles dispositions qui certainement ne peuvent être de leur commun intérêt Il y a donc une raison pour laquelle ils annoncent avec tant de pompe ce secours; c'est peut-être pour encourager leurs amis en Empire, que l'inutilité et l'échouement des projets de cette campagne, joints à notre déclaration, avaient un peu ébranlés. C'est encore pour soutenir le courage de la Saxe, qui souffre et sent tout le poids de son allié; c'est, dirais-je, pour lier la Russie, qui n'a point encore articulé vis-à-vis de nous, de vouloir agir hostilement, à ne plus pouvoir s'en dédire, mais enfin ce qui me paraît le plus probable, c'est pour nous forcer à une paix, et pour précipiter avec la connaissance, qu'ils ont du désir qu'en a S. M., sa conclusion, au grand détriment des convenances, et surtout de la considération politique de la monarchie."

„6° Par quelles raisons désirent-ils donc dans ce moment-ci si fort de précipiter la chose? C'est à mon avis, que la Saxe se trouverait entièrement ruinée, si elle devait fournir aux besoins et à l'entretien de l'armée prussienne tout cet hiver, et réformer des magasins pour la campagne prochaine, c'est que la Silésie est dans le même cas de détresse, c'est que le Roi de Prusse devrait prendre un argent immense en mains pour contenter en partie ce qu'il prend des Saxons, et pour rétablir tout son train d'artillerie et sa cavalerie avec tous les équipages qu'il a entièrement détruits cette campagne, qu'enfin il voit que l'armée de S. M. passera les 200.000 hommes la campagne prochaine,

entreprendre une affaire, surtout sachant que vous n'y êtes, et j'avoue, pour le moment présent, où vous m'aban-

---

fournie de tout, que nous avons des positions, et que nous en préparons de nouvelles qui les mettent entièrement hors d'état de pouvoir entrer en Bohême on en Moravie, sans livrer tout de suite bataille, et cela dans une position préparée et avantageuse pour nous. S'ils reçoivent le moindre échec, la Saxe s'en voit la sûre victime; s'ils ne peuvent rien faire offensivement, et qu'ils se voient réduits à couvrir seulement les frontières de la Silésie et de la Saxe contre notre agression, alors nous consumons notre argent dans notre pays, et le Roi de Prusse mange le sien en partie en Saxe, et les Saxons malgré cela seront ruinés. Voilà, je crois, les réflexions qui engagent nos ennemis à tenter l'impossible pour précipiter la paix qui leur ménagerait toutes les dépenses, auxquelles ils se voient obligés de satisfaire, si une campagne eût lieu l'année prochaine."

„7° Rien n'est plus analogue certainement à nos intérêts que le contraire des leurs. Si S. M. ne précipite rien, si, sans choquer la Russie, bien au contraire en la flattant, on entame une négociation dont la suite et la conclusion ne peut être que longue, nos ennemis devront faire toute la dépense, dont j'ai parlé, dans l'incertitude où ils seront, si ces négociations amènent à la paix, ou s'ils négligeront de les faire, alors nous en serons instruits, et nous n'en serons que plus difficiles puisque nous les saurons hors d'état de commencer et de soutenir la campagne à raison de nos forces, on enfin la crainte de voir traîner les choses en longueur, l'incertitude de leur issue, la nécessité de débourser, les rendra bien plus traitables dans leurs propositions, et la paix se fera sans d'autres conditions."

„Je ne crois pas me tromper dans ce raisonnement, et il me paraît essentiel de continuer à faire voir le même désir pour la paix, de flatter la Russie autant que possible, et d'avoir toujours l'air de croire peu combinable avec sa justice, et même sa convenance de nous faire la guerre, joindre les intérêts des Français à coopérer en quelque chose pourtant avec la Russie à la pacification, enfin en prolonger la conclusion, étendre le fil sans le rompre."

„C'est ainsi que je crois qu'on parviendra plus facilement à faire quelque bonne besogne, et à sortir de la situation embarrassante, dans laquelle certainement l'on se trouve."

donnez entièrement l'affaire de la paix, je ne voudrais avoir un échec. Je tâcherai donc le mieux que je pour-

„Pour les conditions de notre côté, les déclarations faites font l'essentiel; peut-être qu'on pourrait même et comme une grande complaisance à la Russie, rendre la Bavière à l'Electeur Palatin, et en même temps déclarer, qu'on ne consentirait jamais, le cas échéant, à la réunion des deux margraviats à la branche régnante. Pour la Saxe, dont les soldats ont fait les plus grands excès chez nous, et dont les paysans même sont venus piller en Bohème, il serait indigne de faire seulement mention de quelque dédommagement, de même il ne peut être question ni de cession de nos droits sur la Lusace, ni de quelque autre fief quelconque, sur lequel nous avons des droits, ou pour des frais de la guerre. De cette façon, et sous aucune autre forme on pourrait, je crois, penser à la paix; il n'y aurait que le cas d'un échange possible à arranger secrètement avec l'Electeur de Bavière sur la totalité de la Bavière contre celle des Pays-Bas. L'Electeur devrait se charger alors, vu le grand avantage qu'il y trouverait, d'y faire accéder tout de suite le duc de Deux-Ponts et son frère, qui se déclareraient entièrement satisfaits et demanderaient conjointement avec l'Electeur et l'Impératrice la confirmation de l'Empereur sur cet arrangement. Ils déclaroraient en même temps avec le duc de Deux-Ponts au Roi de Prusse et aux garants de la paix de Westphalie et à la Russie, dont le dernier avait imploré le secours, qu'il avait entièrement accédé, et qu'il était, lui et sa descendence, entièrement content de cet échange. L'Electeur Palatin se chargerait en même temps sur l'acquisition des Pays-Bas, de contenter tous les héritiers allodiaux par là, vu que la faiblesse de l'Angleterre rende cette possession dans ce moment-ci pour nous beaucoup plus précaire qu'autre fois, et entièrement dépendante de la volonté de la France. Je crois, si cela pouvait se faire secrètement et n'ébruitât que tout d'un coup, qu'il serait impossible qu'on dise quelque chose contre, et il n'y aurait qu'à en prévenir la France et la Russie, quand la chose serait au point d'être terminée. Pour le plus ou moins de revenus d'argent, je crois qu'il n'y faudrait pas regarder de si près, et que, moyennant un arrangement pour les dettes, dont l'un ou l'autre se chargerait, on pourrait équilibrer la chose. Ce serait un coup d'état, si cela pouvait réussir, et cela nous donnerait pour le moment un arrondissement très-considérable."

rais de nous la procurer, mais cela ne dépend plus de nous; il faut que l'autre le veut aussi. Le difficile sera la Saxe, à laquelle nous avons fait des torts réels à Zittau et Marienberg, et les Russes disent clairement dans leur manifeste: „le Roi de Prusse et ses alliés."

Ce que vous proposez, est encore le seul faisable, et Lascy, qui sort de chez moi, que je trouve assez bien, ne m'a pas dissuadée de procurer la paix. Je lui ai donné copie de ma main de ce que vous m'avez écrit sur son compte; il m'a paru sensible, mais en même temps *ganz still oder matt.* Je ne l'ai pas arrêté, étant déjà tard.

Je vous prie de nous laisser plutôt les Italiens que le *Stabsregiment, wo lauter Buben sind;* quatre bataillons de garnison auraient pu dresser de même ici les recrues comme à Brünn et Olmütz, mais je ne veux vous troubler; vous faites tout mieux. Je vous envoie ce garde, puisque vous vouliez avoir une réponse positive. Si le courrier de Russie en réponse à la médiation demandée vient, ce qui pourrait être tous les jours, alors je vous enverrai tout ce qu'il portera, et les nouvelles en même temps que le premier a portées. On dit Laudon arrivé et Liechtenstein aussi; j'avoue, cela me paraît tout étrange de voir ces messieurs tant que vous êtes en campagne; c'est vous qui les envoyez, cela fait leurs excuses. Je vous embrasse.

„Voici mes idées qui m'occupent malgré les affaires d'un tout autre genre que je gère; je vous les communique, mon prince, et soumets entièrement à votre décision ce que vous en trouverez d'applicable aux circonstances, dans lesquelles l'Etat se trouve."

„Adieu; il serait inutile de vous réitérer les sentiments de la parfaite estime que vous me connaissez."

DXXII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gitschin, le 12 novembre 1778.

Très-chère mère. J'ai envoyé le garde m'attendre ici, ne pouvant l'expédier autre part. Sa gracieuse lettre me pénètre de reconnaissance; je suis parfaitement tranquille que sa prévoyance arrangera toutes les choses pour le mieux. Si un congrès est inévitable, pourquoi pas à Ratisbonne, ce serait l'endroit le plus naturel à mon avis. S'il peut être question d'avoir les Russes sur les bras l'année prochaine, il est essentiel de le savoir dès à présent pour s'arranger en conséquence. La Galicie doit être vidée, les troupes avec d'autres et l'insurrection pour le coup nécessaire en Hongrie et Transylvanie doivent être placées derrière les Carpathes, les chemins tous détruits et un corps de troupes placé auprès de Cracovie. Voilà ce qui exige une prompte décision et que j'annote ici en peu de mots.

Dans ce moment Wurmser me fait la relation que j'ai l'honneur de lui joindre; c'est dommage que le coup ait manqué, en attendant c'est toujours très-bien. J'enverrai les drapeaux par un officier, et j'ai l'honneur de la supplier, si Elle l'approuve, d'envoyer la relation avec ma lettre à Caramelli.

Le prince Kaunitz m'a envoyé deux relations russes, et une de France; je les ai lues hier la nuit, et croyant qu'il en a besoin, je les ai renvoyées tout de suite. Il est sûr qu'avec la résolution de V. M., très-prudente et en même temps analogue au bien-être de ses sujets, de ne point se commettre à faire la guerre avec ces puissances réunies, si Elle attend un congrès formel, il n'y aura rien de bon, mais peut-être plusieurs prétentions très-odieuses et presque insupportables, ou pour dédommagement ou pour échanges et cessions de ses droits à attendre. Ainsi n'y aurait-il peut-être pas moyen, déjà qu'Elle ne veut point risquer si gros jeu, de déclarer à la diète pur et simplement, et à la France et aux Russes, qu'Elle ne voulait plus la guerre, qu'Elle remettait la Bavière à l'Electeur sans condition, et par conséquent exigeait des médiateurs de faire cesser les hostilités, et qu'Elle déclarait en même temps ne vouloir rien faire davantage, mais attendre en temps et lieu le reste des événemcnts, vider en même temps la Bavière? Si ceci pouvait aller, ce serait le meilleur selon ses désirs, pas le plus glorieux, mais à attendre des négociations, avec la ferme résolution de plutôt tout accorder que de faire la guerre, je crains cent fois pire, puisque même les Français verront plus volontiers que le Roi de Prusse ait la Lusace que les margraviats de Franconie. Je soumets cette idée toute crue aux lumières de V. M., mais ceci devrait avoir l'air de venir uniquement d'Elle-même, car par des ministres une démarche pareille ne se peut conseiller.

DXXIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Leitomischl, le 13 novembre 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu ici sa gracieuse lettre; je lui en baise très-humblement les mains. Il me paraît que dans un *postscriptum* j'aurais assez deviné ses intentions; l'essentiel est qu'Elle examine et voie bien et se décide fermement jusqu'où Elle veut aller, et qu'au delà Elle fera plutôt la guerre, quelconque chose qui en arrive, que d'outrepasser ces conditions, ou si Elle croit nécessaire à tout prix quelconque d'avoir la paix. Cette question doit être décidée devant toute chose, et dans le premier cas le terme jusqu'où Elle croira pouvoir aller, le doit être aussi. Pour moi je croirais que, si nous rendons la Bavière sans rien en avoir, ni obtenir d'autres conditions, que c'est le *non plus ultra*, et que plutôt de perdre quelque chose de nos droits et payer quelque dédommagement, qu'il faudrait s'exposer à tout ce qui en pourrait arriver, car l'honneur, quelque lésé qu'il sera toujours, l'exige absolument. Voilà en peu de mots mon avis; les chemins sont si exécrables qu'il n'y a pas moyen d'avancer; mes calèches partant avant moi, et comme je cours la poste à cheval, j'arrive cinq et six heures avant elles, sans forcer du tout, pouvant choisir des sentiers et prairies praticables.

Je tâcherai néanmoins d'être après-demain à Freudenthal près de Jägerndorf, où j'ai donné rendez-vous à Elrichshausen.

DXXIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Freudenthal, le 16 novembre 1778.

Très-chère mère. J'ai reçu par le garde la lettre qu'Elle a eu la bonté de m'écrire. Je suis arrivé ici très-heureusement hier par des chemins exécrables, et que la gelée survenue rendait encore plus impraticables, néanmoins à cheval on surmonte toutes les difficultés. Le froid est ici très-considérable; j'ai passé toute la journée d'aujourd'hui à reconnaître les environs de Jägerndorf; j'aurai encore besoin de celle de demain pour achever son pourtour. Autant que je puis voir, il ne sera pas facile d'entreprendre ici quelque chose avec avantage, et il me paraît aussi qu'on n'en a pas grande envie; néanmoins je ne puis rien dire encore; il est sûr que hors deux villages l'ennemi n'a pas autre chose que la ville, et ces deux villages y touchent presque. Selon toutes les nouvelles et probabilités le Roi n'y est point, ni le prince de Prusse. Je me rendrai demain vers Gross-Hertitz, et puis je coucherai à Heidenpiltsch. Pour les affaires politiques il me paraît essentiel qu'on donne une fois une réponse à la Russie, et qu'on accepte, ou la médiation, ou qu'on dise d'abord ce qu'on veut faire, comme un ultimatum, ou qu'on

renvoie toute la question à la négociation de la diète et à ses décisions, et qu'en rendant la Bavière, les médiateurs fassent faire une suspension des bostilités, ou même une paix entre le Roi de Prusse et nous, de façon que de chaque part l'on sépare les armées. Je crois que ceci leur conviendrait fort, et si déjà une pareille paix doit se faire, le plutôt vaudra le mieux; l'on pourra prendre le prétexte de la maligne interprétation, que le Roi a donnée à notre déclaration pour la restitution de la Bavière, pour colorer la démarche qu'on ferait, de rendre effectivement de plein gré la Bavière à l'Electeur, en se réservant de présenter ses droits là où toute l'affaire serait jugée, et en ne disant plus rien sur la réunion des margraviats, qu'on réserverait en temps et lieu de faire valoir. Tout ceci sont de mauvais expédients; le plus court et le plus beau serait sans doute de dire: J'ai la Bavière par droit et cession, qu'on me la prenne, je me défendrai.

Voilà en attendant tout ce que mon imagination me présente; il faudrait avant tout, si, comme je le prévois, une longue négociation va avoir lieu, ôter les armes, et je crois que cela sera très-facile à obtenir. Je parle contre moi, contre mes inclinations, mais comme je vois les choses, il n'y a rien d'autre à faire. Je me crois d'autant plus obligé de le dire, que, si l'on l'examine bien impartialement, cette guerre se fait plus à moi personnellement qu'à la monarchie. J'ai si souvent sacrifié ma personne à son bien-être, que même je ne m'écoute pas sur tout l'effet que cela peut me faire, et dont l'issue doit rejaillir uniquement sur moi.

1779.

DXXV.

MARIA THERESIA AN JOSEPH.

(Ohne Datum. 1779).

Kaunitz a été chez moi, me portant les mêmes papiers de Breteuil que vous avez vus de Galitzin, hors la lettre à celui-ci. Je ne vous ai fait chercher, ne m'ayant rien dit de particulier. Il va travailler tout de suite aux remarques à faire; il croit la ville de Neustadt la meilleure pour que ces messieurs conviennent. J'ose vous faire mon compliment sur cet événement qui menaçait toute l'Europe et surtout mes bonnes provinces. On doit à votre sage et prudente conduite de la campagne passée la fin de ces malheurs qui nous menaçaient; des bonnes mesures pour l'avenir rendront vous et vos bons et fidèles sujets plus heureux que je ne l'étais; c'est tout ce que je souhaite, vous embrassant.

DXXVI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 9 mars 1779.

Très-cher frère. Je viens de recevoir votre chère lettre; je vous suis infiniment obligé pour tout ce que vous m'y dites de tendre. Aux choses qui doivent être et qu'on sait d'avance, il faut s'exécuter. Je ne vous cache pas que votre départ m'a fait une sensible peine, que la privation de la compagnie, de la société d'un ami tendre de vingt-cinq ans, malgré nos circonstances qui l'exigent, je ne m'y puis accoutumer, et que chaque fois que j'en jouis pour peu de temps, je crois que cela devrait continuer. Cette fois-ci votre départ et la bagarre, dans laquelle je reste ici, m'ont doublement coûté. Enfin vous allez revoir toute votre chère famille, et vous y jouirez de la consolation que votre coeur de père mérite. Continuez heureusement votre voyage, portez-vous bien, mon cher ami! Il ne peut vous rester aucun doute sur mes sentiments à votre égard, qui sont aussi vrais que sincères et éternels. Présentez mes tendres compliments à votre chère épouse, et assurez-la de mon plus tendre attachement.

Pour aujourd'hui il n'y a rien de nouveau à vous marquer d'ici. Omettons dans notre correspondance tout compliment et finissons mutuellement nos lettres par un point et un adieu.

DXXVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 22 mars 1779.

Très-cher frère. J'ai reçu hier de Gorice votre chère lettre et suis enchanté que votre voyage continue à aller si heureusement, et que votre chère épouse n'en est point incommodée. Ici le beau temps continue jusqu'à aujourd'hui qu'enfin il pleut, ce qu'on désire beaucoup pour les champs. Nos dernières nouvelles de Teschen se bornent à rien de décisif encore. L'Electeur Palatin voudrait qu'on jugeât par des arbitres des prétentions allodiales de la Saxe, ce qui traînerait l'affaire à l'infini. Entre autres singularités le prince Kaunitz a reçu un grand rapport de Cobentzl [1]), qu'il annonce à S. M., contenant plusieurs détails importants, mais qu'il en aurait besoin, pour y répondre, et qu'il l'enverrait plus tard. Voici trois jours qu'il a écrit cet avertissement, et il n'a pas envoyé une feuille de papier, ainsi que S. M. n'en sait pas encore un mot. Néanmoins lui va à son manège, à tous les concerts, ne se dérange pas, et on le souffre, par conséquent il a raison. Adieu, mon cher ami; je vous embrasse et aussi votre chère épouse.

[1]) Graf Johann Philipp Cobentzl, Josephs Reisebegleiter nach Paris, jetzt Oesterreichs Bevollmächtigter bei den Friedensverhandlungen zu Teschen, und binnen kurzem Staats-Vicekanzler.

DXXVIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 25 mars 1779.

Très-cher frère. Je vous compte arrivé actuellement chez vous en parfaite santé, au moins conforme à ces désirs étaient vos dernières nouvelles de Porto-Gruaro. Pour ici le beau temps continue toujours; de la paix nos nouvelles sont encore à peu près les mêmes que vous savez. Sur trois points dans la tournure à donner s'accroche encore l'affaire.

1mo L'exorde qui doit parler de la cause de la guerre, on ne veut pas nous passer la validité de notre convention du 3 de janvier. Vous sentez bien que nous ne pouvons passer là-dessus.

2do Le duc de Deux-Ponts veut être partie contractante et non accédante, ce qui est indécent, puisqu'il n'est qu'héritier présomptif, et il voudrait toute sorte de petits avantages, comme entre autres le comté de Falkenstein, mais cela a été refusé net.

3^tio^ Les médiateurs voudraient nous endosser l'odieux de forcer l'Electeur Palatin à accorder quatre millions à la Saxe, et nous, comme de droit, voulons qu'eux en portent l'odieux, et en fassent la proposition.

Voilà les points essentiels. L'Electeur Palatin se roidit beaucoup et ne veut point entendre parler des quatre millions, mais surtout point de Mindelheim. Quelques jours nous feront voir plus clair.

Imaginez que le prince Lichnowsky [1]) est à Teschen, que S. M. le sait et le trouve bon, enfin *miseria et miserabilis vita*. Adieu, mes compliments à votre chère épouse.

DXXIX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 29 mars 1779.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre de Boulogne avec beaucoup de plaisir, apprenant que vous vous portiez bien et que votre chère épouse ne se ressentait pas de ses fatigues. Pour la paix nous n'en savons pas davantage encore, peu de jours éclairciront le tout. L'Electeur Palatin accorde déjà trois millions, le quatrième suivra bien; il veut les donner tous en argent et rien en pays, reste à voir si cela ira ou non. Pour Maximilien je ne suis pas sans inquiétude; on a commencé par ouvrir sa tumeur sous le genoux; on n'y trouve qu'une mauvaise matière qu'on appelle *serum* en latin, point d'inflammation, point de douleur de la chaire baveuse. En détruisant celle-ci il s'est manifesté un *sinus* long de plus d'un pouce.

[1]) Friedrich Karl Johann, im Jahre 1773 in den Fürstenstand erhoben. Er starb im Jahre 1788.

On l'a ouvert, même histoire; on n'est pas encore au bout et il paraît qu'on devra encore lui faire une autre entaillade; elles sont profondes et néanmoins le fond n'est pas net, peu de jours devront éclaircir si peut-être le périoste de l'os Tibia n'est point endommagé et peut-être l'os même carieux. Jusqu'à présent on le peut craindre, quoiqu'il n'ait absolument pas de douleur, même quand on le panse, où j'assiste souvent. Son courage, son indifférence se soutient, il est gai, ne marche pas un pas, lit, fait musique et la conversation. On lui donne des tisanes et du cresson intérieurement pour corriger le sang. Si quelque carie se manifestait, ce qui serait une vilaine histoire, on lui ferait prendre le quinquina.

Adieu, je vous informerai exactement de tout ce qui arrivera; Brambilla, Leber [1]) et Rechberger [2]) sont consultés. Présentez mes respects à votre chère épouse.

---

[1]) Der kaiserliche Leibwundarzt Ferdinand Joseph Edler von Leber. Er war zu Wien im Jahre 1727 geboren und starb ebendaselbst im Jahre 1808. Er war Professor der Anatomie und Chirurgie, und man schreibt ihm einen grossen Antheil an der Aufhebung der Tortur zu.

[2]) Der kaiserliche Leibwundarzt Anton Rechberger.

DXXX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 1 avril 1779.

Très-cher frère. C'est avec bien du plaisir que j'ai reçu aujourd'hui la nouvelle de votre heureuse arrivée à Florence en parfaite santé. Je suis fâché que le rhume d'un de vos enfants vous ait privé de la satisfaction de les voir tous réunis ensemble, quoique j'espère que cette incommodité ne sera d'aucune conséquence. Pour ici de la paix rien de positif encore; l'armistice a été prolongé jusqu'au 15 d'avril, et je l'ai accepté en répondant que par conséquent sans autre déclaration le 16 les hostilités recommenceront; il faudra voir ce que ces messieurs décideront jusqu'alors. L'Electeur Palatin accorde déjà trois millions, il faudra encore lui arracher le quatrième.

Maximilien se porte assez bien, la plaie n'avance guère, voici ci-jointe sa figure dessinée après l'original; la profondeur est d'un demi pouce à peu près. J'ai assisté à la dernière entaillade qu'on lui a faite; il n'a pas dit un mot et l'a soutenu joint à toutes les sonderies des autres chirurgiens, mais particulièrement de Leber qui est un vrai bourreau, avec un courage et une tranquillité étonnante. Le genou gauche lui fait encore mal, et il y a une dureté à la cuisse très-profonde qui ne me plaît pas. On

n'y met rien encore qu'une flanelle, c'est inférieurement qu'il faut travailler à changer les humeurs; on lui donne l'*Aconitum* inventé par Störck, et des herbes. Son régime n'est plus si stricte; il mange de la viande rôtie et boit un verre de vin de Tokay.

Nous sommes écrasés de dévotions et d'affaires; je vous embrasse de tout mon coeur, de même que Madame.

DXXXI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 5 avril 1779.

Mon cher frère. J'ai reçu votre chère lettre, et je vous en suis infiniment obligé. Pour ce que vous me marquez pour Philippi [1]), cela ne souffrira aucune difficulté, et dès que vous me le manderez, j'en expédierai les ordres tout de suite. Autant que je le connais, il m'a paru un homme borné pour les connaissances, du bon sens, honnête et très-tranquille; sa santé est mauvaise, je le crois criblé de vérole, et je ne sais si cela ne lui a laissé un défaut dans le parler à la gorge ou au nez, outre qu'il a un bras estropié d'une blessure; il y a longtemps que je ne l'ai vu.

---

[1]) Der kaiserliche Major und Kämmerer Graf Alois Moriz Philippi. Er hatte sich früher als Kammerherr bei dem Erzherzoge Maximilian befunden und war im letzten Kriege schwer verwundet worden.

Maximilien avance doucement; la plaie commence à s'épurer et la première entaille à se fermer; le genou gauche et la cuisse, où il y a une dureté, restent toujours les objets les plus critiques; il continue avec les remèdes internes.

Pour la paix on vient de la part des médiateurs enfin de parler ferme à l'Electeur Palatin pour lui faire payer les quatre millions d'écus. L'armistice est prolongé jusqu'au quinze de ce mois, et nous l'avons accepté avec la condition expresse que le seize sans autre formalité les hostilités recommenceront. En attendant les Prussiens ont probablement allumé la ville de Jägerndorf, qui a été entièrement consumée par les flammes. La garnison avait pris le prétexte d'exercer, et elle est sortie avec tous ses bagages et attirails; pendant ce temps le feu a pris dans différents endroits. Personne des Prussiens n'est accouru pour éteindre, même ils ont volé des effets qu'on sauvait, et le feu fini, ils sont rentrés et ont pris leurs quartiers dans les faubourgs et villages voisins.

DXXXII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 8 avril 1779.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre, et vous rends grâce de vos nouvelles. Pour la Teuberin [1]), cinquante séquins le mois pour ne jouir que de sa vue, sans l'entendre chanter, est un prix exorbitant pour sa laideur. Ici nous attendons à tout moment des nouvelles plus positives du congrès, et ce que l'Electeur Palatin résoudra pour payer la Saxe. Je crois que le ton ferme que les médiateurs ont pris, le rendra plus coulant, au moins ils nous rendent par là service, puisqu'ils se chargent de l'odiosité. Mon frère Maximilien a toujours encore des ressentiments douloureux au genou gauche, et l'enflure ou plutôt dureté à la cuisse du même côté ne se dissipe pas encore. C'est-ce qui donne le plus à penser; pour la plaie, elle avance et se resserre; à mesure qu'on détruit les mauvaises chaires, il en revient de la bonne, et toutes les apparences de la guérison complète y sont. Il continue les mêmes remèdes.

---

[1]) Therese Teyber oder Teuber, welche in zweiten Partien nicht ohne Beifall debutirte. Sie vermählte sich später mit dem Tenoristen Arnold.

Notre ouverture du théâtre a été brillante par l'affluence, et on est content des arrangements pris au théâtre pour la sûreté et commodité du publie. L'opéra va mal; la Lang [1]) morte et la Cavalieri [2]) est hors du combat d'un mal de poitrine. La nouvelle chanteuse parle l'allemand avec un accent italien, la voix faible, elle chante du nez et est laide; voilà des petits inconvénients. On nous en fait espérer une meilleure de Venise, qui est dans la maison de la Durazzo et s'appelle, je crois, Romani.

Adieu, mon cher ami; nos maladies continuent ici à faire du ravage; pas une goutte de pluie et une chaleur étouffante, ce qui empêche la verdure et les champs à pousser. Notre armistice a été prolongé jusqu'au 28 de ce mois. Je vous embrasse de tout mon coeur.

---

[1]) Die erste Frau des berühmten Schauspielers Joseph Lange. Sie war eine Tochter des Directors der kaiserlichen Porzellanfabrik Namens Schindler, und bei der von dem Schauspieler Müller dirigirten Oper angestellt. Sie starb jedoch schon im Jahre 1779, erst zwei und zwanzig Jahre alt, und Lange verheirathete sich dann mit Mozarts Schwägerin, Louise Marie Antonie Weber.

[2]) Katharina Cavalieri, im Jahre 1761 geboren, war die Tochter des Schullehrers Joseph Cavalier in Währing bei Wien und eine Schülerin Salieri's. Von 1775 bis 1783 war sie erste Sängerin bei der deutschen und italienischen Oper in Wien. Sie starb im Jahre 1801.

DXXXIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Wien, den 10. April 1779.

Ich glaube meinen Pflichten gemäss E. M. nach der mir heute neuerdings bekannt gemachten uneingeschränkten Begierde zum Frieden folgenden Vorschlag machen zu sollen, um selben ehestens durchzusetzen.

Nach allen Umständen kann nichts mehr den Frieden befördern und E. M. Ansehen noch in etwas erhalten und beschönigen, als eine ernsthafte und mannbare Sprache, welche bei jetzigen Umständen, um sie wirkend und glaubbar zu machen, (soll ich es aufrichtig sagen), von mir herkommen muss. In dessen Gemässheit erliesse ich an den Cobentzl eine Art von ostensiblem Schreiben, das er dem französischen Botschafter und Fürst Repnin im Vertrauen lesen könnte, welches in kurzen Worten in dem bestünde, dass E. M. von dem Kurfürsten nun die sechs Millionen endlich erhalten hätten, dass die Accession des Herzogs von Zweybrücken, wenn es der Kurfürst wollte, Ihnen gleichgültig wäre, wegen Familienpakten dessgleichen, wegen der Garantie des Königs aber keineswegs nachgegeben würde, und noch von *Petitis* des Herzogs von Zweybrücken noch des Kurfürsten von der Pfalz das Mindeste anhören noch thun wollten, dass dieses das Aeusserste

wäre, und die ganze unparteiische Welt, wenn der Krieg fortdauern sollte, selber würde beurtheilen können, woher er herkäme, und im Fall dass dennoch unabweichlich darauf insistirt würde, er Cobentzl sich ohne weiters auf die Reise mache und den Congress sogleich abbreche.

Dieses müsste im Namen des Fürsten von Kaunitz erlassen werden; von mir aber erhielte er nur ein kurzes Schreiben, welches er auch vorweisen könnte, dass, da ich nun von der festen Entschliessung I. M. der Kaiserin versichert wäre, über alles dieses nichts mehr anzuhören, ich an ihn eigens diesen Kurier abschickte, um von dem Ja oder Nein, welches Krieg oder Frieden bedeuten würde, so geschwind als möglich unterrichtet zu seyn, da ich hierauf allsogleich meine Massnahmen ergreifen und meinem Vorsatz gemäss allsogleich in die Lausitz und das Glatzische einzurücken, die Operationen anzufangen, die Zeit zu benutzen, wozu ich auch schon vorläufige Anstalten getroffen hätte, fest entschlossen, und ich für meine Person dessgleichen so gerichtet wäre, um augenblicklich zu der Armee abzureisen. Er möchte also diesen Kurier bloss um mir diese Nachricht so geschwind als möglich zu überbringen, bey sich behalten.

Diess wäre meine unterthänigste Meinung; mehr kann ich nicht sagen als ich thäte es einmal also, und bin derweil zufrieden zu wissen, dass ich meine E. M. und dem Staate gewidmeten Pflichten dadurch erfülle. Ich bitte E. M. diese meine kurzen Gedanken auch dem Fürsten Kaunitz mitzutheilen.

DXXXIV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 12 avril 1779.

Très-cher frère. Je vous rends bien des grâces pour votre chère lettre. Après le séjour que vous avez fait ici, et tout ce que vous avez vu, rien ne devrait vous étonner. Du congrès nous attendons des nouvelles. L'Electeur Palatin s'est résolu à accorder les quatre millions d'écus qu'on demande de lui, mais on fait encore toutes sortes d'objections ridicules; il faudra voir si elles s'arrangeront ou non; je crois pourtant que oui, surtout s'il était possible de faire tenir et soutenir à l'Impératrice un langage de fermeté, *sed hic opus*, son découragement est extrême.

Mon frère Maximilien va lentement mieux; sa guérison n'avance pas autant qu'elle le pourrait et que je le désirerais. Adieu, mon cher ami; Braunau a aussi été brûlé, le couvent, la bibliothèque et vingt-quatre maisons joint à l'église; voilà encore un malheureux hazard, diront-ils, comme à Jägerndorf. Je vous embrasse, de même que votre chère épouse.

DXXXV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 14 avril 1779.

Très-cher frère. C'est aujourd'hui le premier courrier qui part; je ne puis vous donner aucune nouvelle intéressante. Les négociations continuent, différentes nouvelles propositions et prétentions apparaissent à chaque instant. Tous ces messieurs ne pouvant dans les choses essentielles, voudraient nous faire le plus de mal qu'ils pourraient dans les formes et les accessoires. S. M. craint continuellement et se tourmente elle-même et tous ceux qui malheureusement en sont pour quelque chose, d'une façon cruelle [1]); j'en suis le Job en plein; contradiction, pusillanimité, tout y est employé. Le prince Kaunitz n'est plus à voir, il faut lui arracher chaque lettre qu'il

[1]) An dem gleichen Tage schrieb Maria Theresia an Kaunitz: „Die Expeditionen können zwar abgehen, doch finde selbe gar nicht mich zu beruhigen gemessen. Die Zeit verlauft, die Aigreur und Missverstand vermehren sich täglich, es ist also vom Fürsten mir ein Mittel vorzuschlagen, wie die Sache auf einmal kann geendigt werden, mithin wegen denen, die noch übrig bleiben, das so nöthige Mittel des Friedens nicht in die Schanzen zu schlagen, welches ich in meinem Gewissen und Gedenkensarth und Einsicht zu Nutzen meiner Familie und Monarchie nicht unterlassen kann. Mir scheint eine heimliche Note oder Billet an Cobenzl *in pessimum casum* das beste zu sein."

reçoit, et pour les réponses la même chose, enfin il y a de quoi cent fois se donner au diable, et par dessus tout cela peut-être ils ne font que nous leurrer et préparent en attendant leurs flûtes, et que nous soyons attrapés au dépourvu, puisque infiniment de choses nous manquent pour ouvrir la campagne. Nos mulets contremandés, des vivres en arrière, les régiments des Pays-Bas à Luxembourg, l'insurrection hongroise pas commencée, les recrues négligemment exercées, enfin ce serait un grand inconvénient. Voilà une jolie situation pour ma patience.

Maximilien a encore eu hier un peu plus de ressentiment au genou gauche; la plaie de la jambe droite va doucement; la destruction des chairs baveuses arrête et sa nature fait peu. Adieu.

Voici la copie de ce que j'ai écrit [1]) à l'Impératrice; croiriez-vous, voici le quatrième jour, ni réponse ni il s'est fait la moindre chose.

---

[1]) Am 10. April 1779. Vide DXXXIII. Seite 206.

DXXXVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

24. Mai 1779.

Bey nun vollbrachtem Frieden und Auseinandergehung der allseitigen Truppen wird zwar noch einige Monate bis zu deren gänzlicher Einrückung der gewaltsame und kostbare Stand, in dem sich der Staat befunden, noch fortdauern müssen, hierauf wird aber dann endlich der zukünftige Friedensstand eintreten. Diesen nun auf wahre Gründe zu bauen und damit Jedermann zu selben das Aeusserste beytrage, und gesammte Hof- und Länderstellen, dann Herren und Inwohner zum allgemeinen Besten mitwirken, ist höchst erforderlich, ein gründlich wohlverfasstes System in allen Ständen niederzusetzen; die nur einsehüchtig [1]) denkenden Mensehen, wenn sie nicht zu biegen noch zu leiten sind, auf die Seite zu räumen, die anderen aber alle durch eine gute Centralaufsicht zweckmässig handeln zu machen.

Das Object der Finanzen und die Niedersetzung eines wahren, dauerhaften Systems sind das Nothwendigste. Um nun zu selbem sehreiten zu können, ist vor Allem nöthig die wahre unverfälschte Kenntniss unserer Lage und un-

[1]) „einseitig."

serer Mittel. Diese ruhet anjetzo auf einer einzigen Person, und alle übrigen müssen wohl glauben, was diese für unentbehrlich nothwendig anzeigt oder vorgiebt. Vorliebe, Vorurtheil, alte Gewohnheit und Herrschungsgeist können selbe, da es ein Mensch ist, verblenden; man kann also meines Erachtens unmöglich ruhig bey dieser Verfassung stehen bleiben. Durch Abänderung der Präsidenten wird diesem wesentlichen Uebel nicht abgeholfen. Ein Mann, ganz neu, tritt in dieses wichtige Werk ein; zitternd sind seine ersten Schritte, und er muss Kenntniss und Leitung allein von dem Nämlichen suchen, den ich hier beschrieben habe, wodurch er anwiederum, Anfangs aus Noth, hierauf aus Gewohnheit, von dem Nämlichen gefesselt wird.

Um also practisch zu reden, scheinen mir folgende Sachen nicht allein nutzbar und nothwendig, sondern auch unentbehrlich. Ich theile sie in zwei Theile: in jene, so allsogleich mit der jetzigen Verfassung zu geschehen haben, und jene, so mit der Zeit zu Niedersetzung eines stabilen Systems eingeleitet und unausgesetzt fortgeführt werden müssen.

Die jetzigen, augenblicklich zu veranlassenden Verfassungen sind also folgende:

1mo die Bestreitung der unentbehrlichen Unkosten, und

2do die Befestigung und Wiedererhebung unseres Credits.

Zu dem ersten müssen allsogleich einerseits die unentbehrlichen Kosten recht unparteiisch betrachtet und untersucht werden, damit man sie kenne, ohne sich einen falschen Wahn über selbe zu machen, die mögliche mehrere Einnahme in unterschiedlichen, dem Unterthan und dem Staat nicht zur Last fallenden Rubriken nicht ausser

Acht zu lassen, sondern alle wohlbetrachtet anzuwenden, und andererseits alle nur ersinnlichen Ersparungen der Unkosten, alle Rubriken durchgehends vor Augen zu haben.

Diess sind die zwey einzigen Mittel, so augenblicklich das Staatsbedürfniss erfordert. Das Hauptsächlichste dabei ist, dass Männer zu selben verwendet werden, die ohne mindeste Rücksicht, das allgemeine Beste allein vor Augen habend, durchschneiden, und die in Allem ohne mindeste Ansnahme von Euer Majestät unterstützt werden. Ob nun dieses zu erhalten oder nur zu verhoffen möglich seyn wird, lasse ich dahingestellt seyn, dessen unentbehrliche Nothwendigkeit aber scheint mir anerkannt.

Um zweitens den Credit anwiederum zu befestigen, und das, was durch üble Handlungen und kurzsichtige Absichten, man muss es rund sagen, ist vernachlässigt worden, wieder gut zu machen, müssen nur diese zwey Sachen fleissig beobachtet werden:

a) die richtige Zuhaltung der eingegangenen Bedingnisse in allen Stücken, sowohl mit In- als Ausländern, worunter ich, unter den Inländern, die eheste Einlösung der hinausgegebenen Lieferscheine verstehe, dann unter den Fremden die richtigen Fristzahlungen, da von Interessen ohnediess keine Frage seyn kann;

b) dann endlich der Beweis, dass man Credit haben könne auch um wohlfeilere Bedingnisse, wodurch jeder Fremde angefrischt wird, sein Geld als an einen sicheren Ort dahin zu geben.

Diese zwey Punkte, die anjetzo unablässig geschehen müssen, erachte ich, dass sie nicht besser können erhalten werden, als wenn E. M. von nun an einige wenige, aber

erchtschaffene Leute zusammensetzten, welche alle Rubriken von Einnahmen und Ausgaben durchgiengen, und unparteiisch und ohne mindeste Rücksicht in einer jeden dasjenige einführten und abstellten, was sie gedeihlich erachteten. Eurer Majestät Willen muss aber allein denselben Unterstützung, Möglichkeit und Kraft geben.

Wenn alle Ausgaben, welche entbehrlich sind, beseitigt, und ohne Rücksicht der Personen gerade durchschnitten würden, so dürften sich hie und da meines Erachtens noch viele Mittel finden. Allein die besten Veranstaltungen und alle gehabte Mühe wären vereitelt, wenn man nur in einer Kleinigkeit eine Ausnahme zu machen Mittel fände, da dieses alle Anderen reitzen und anfrischen würde, eben das Aeusserste auszusinnen und anzuwenden, um auch sich aus der Schlinge zu ziehen.

Ich sehe dieses zwar für sehr schwer, ja schier unmöglich an; Eurer Majestät wirkender und ernsthafter Wille kann es allein zu Stande bringen.

Diese nämlichen zusammengesetzten Männer hätten auch wegen des allgemeinen Staatscredits das Nähere zu beurtheilen und zu entscheiden; zu Festsetzung eines rechten Finanzsystems aber erachte ich ohnmassgebigst, dass E. M. vielleicht aus Niederland einen darin wohlbewanderten Mann allsogleich hieher kommen lassen sollten, welchem Alles vorgelegt, dazu von nun an die Vorbereitung geschähe, und von ihm der beste Rath, besonders wegen zukünftigen fremden Credites eingeholt werden könnte, da ich hier Niemand dazu vorzuschlagen wüsste.

Dieses ist in Kurzem, was ich Eurer Majestät anjetzo allerunterthänigst und pflichtschuldigst vorzulegen für nöthig erachte. Es mag nun wirken, einen gedeihlichen

Ausgang haben oder nicht, so ist es doch immer das, was ich in dieser Gelegenheit thäte und ich mich verbunden halte, Eurer Majestät allerunterthänigst vorzuschlagen.

DXXXVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 24 mai 1779.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre, et je suis enchanté que vous et toute votre petite famille se portent bien. Vous avez eu de la pluie pendant que nous ne pouvons en obtenir du ciel, de façon que non seulement il n'y a pas une idée de foin à espérer, mais que le grain manquera absolument; il n'est pas haut de deux pieds et déjà entièrement blanc et jaune et les épis vides. J'ai tout de suite donné à spéculer aux départements ce qu'il y aura à faire, et comment les magasins que nous avons encore, pourront être employés à prévenir des suites funestes.

Le prince de Kaunitz, après avoir représenté à S. M. que, vu son âge et ses infirmités, il désirait sa retraite ou de l'aide, S. M. lui a accordé la nomination d'un vice-chancelier [1]), et il a choisi Cobentzl, celui qui était à la

[1]) Als Kaunitz am 6. Mai 1779 der Kaiserin die Ratification des Friedensvertrages zur Unterzeichnung vorlegte, schrieb sie ihm eigenhändig: „Obwohl dieses Werk nicht das glorioseste seiner Werke ist, so ist es gewiss das penibelste und nützlichste für die Monarchie

banque, pour cet emploi; il aura de l'emploi non seulement dans les affaires d'Etat, mais même dans ceux d'Italie et des Pays-Bas. Binder en revanche se retire entièrement, offrant néanmoins ses services et faibles lumières quand et comme on les voudra. Par-là il naît un grand embarras pour les finances, où Cobentzl était le seul capable, et je ne sais qui je pourrai proposer pour cet important département.

Présentez mes respects à votre chère épouse. Hier nous avons célébré le Te Deum pour la paix [1]).

---

und für mich, die er jemals unter so viel grossen (vollbracht), die seiner Einsicht nnd Attachement zu danken habe, nnd die meine Erkenntlichkeit und Frenndschaft ihm, so lange ich lebe, versichert."

Anf den Vorschlag zur Ernennung des Grafen Cobentzl zum Vicekanzler schrieb die Kaiserin: „Bin in allem verstanden, was ihme Fürsten erleichtern und conserviren kann, auch dem ehrlichen Binder meine Erkenntlichkeit werkthätig bezeigt". Und anf ein anderes hierauf bezügliches Billet des Fürsten Kaunitz schrieb sie: „Il dépend de vous de déclarer la chose et de l'arranger comme vous vonlez, pourvn qne vous n'abandonnez pas votre ancienne amie et continuez à la conseiller, dont elle a grand besoin."

[1]) „Ich habe heute", heisst es in einem an dicsem Tage an Kaunitz gerichteten eigenhändigen Billet der Kaiserin, „gloriose meine Carriere geendigt, mit einem Te Denm, was wegen der Ruhe meiner Landen mit Frenden übernommen, so schwer es mir gekostet, mit seiner Hülf geendigt, das übrige wird nicht mehr in Vielem bestehen."

DXXXVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Reichenberg, le 15 septembre 1779.

Très-chère mère. J'ai reçu la gracieuse lettre qu'Elle a eu la bonté de m'écrire. Je suis enchanté que sa chute sur l'escalier ait été sans conséquence, et j'oserais la supplier de s'accoutumer à regarder plus à terre; c'est très-souvent que j'ai remarqué que V. M. descend des escaliers sans y regarder et en tâtonnant du pied pour trouver la première marche, ce qui est très-dangereux.

J'ai l'honneur de lui renvoyer les opinions des chirurgiens; ils doivent avoir été très-embarrassés à dire avec certitude leur avis sur la guérison toujours incertaine d'une plaie. Je suis charmé que mon frère soit sans douleurs, et qu'il y ait toute apparence de le savoir bientôt entièrement guéri; ces sortes de maux exigent du temps et de la patience, tout comme celle des spectateurs intéressés.

J'ai aussi l'honneur de lui renvoyer l'écrit du prince de Kaunitz touchant la partie de la Bavière. L'objet ne me paraît pas d'importance à Schärding, mais plus à Braunau. Si l'on pouvait arranger l'un par l'autre, cela serait avantageux, et en même temps je n'ai pu m'empêcher de sousligner deux endroits, où dans la note on

nomme toujours le Danube au lieu de l'Inn, qui y passe; ces négligences du bureau réitérées méritent correction.

C'est le comte Rotenhan [1]), que le prince Fürstenberg a envoyé à Arnau, avec la commission qu'Elle a eu la clémence d'approuver. Je souhaite qu'il s'en acquitte bien, et je ne crois pas que dans la partie ultérieure le besoin sera comparable à celle-là. Je ne lui ai point parlé, mais je lui ai écrit mes idées succinctement.

Un officier de l'état-major ne me paraît pas fait pour faire un secrétaire de légation d'un jeune garçon, qui sort peut-être du gouverneur. Si le major Salis [2]) ne peut aller pour lui à un poste, je crois qu'il vaudra mieux le laisser où il est bien, décemment et utile. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi, pour être si peu instruit, l'on augmente continuellement les gages des ministres. Apparemment qu'on croit qu'une belle livrée, quelques domestiques ou chevaux de plus, soupers et dîners exquis font les affaires. On peut faire usage de ces moyens, mais il faut commencer à avoir de la tête, de l'esprit et une grande connaissance du monde. C'est de l'argent jeté que les trois quarts des gages pour les ministres.

Depuis deux jours nous avons derechef du beau temps. Je commencerai demain ma tournée dans cette vallée vers la Lusace. Des „*Beurlaubte*“ il se peut, que quelques-uns sont partis, mais ce ne peut être un grand nombre. Siskovich dans cette occasion a derechef été

---

[1]) Heinrich Franz Graf Rottenhan, Gubernialrath in Böhmen.

[2]) Paul von Salis-Samaden, noch in demselben Jahre von Maria Theresia in den Freiherrnstand erhoben. Er starb im Jahre 1799 als Feldmarschall-Lieutenant und Ritter des Theresienordens.

plus tailleur que général; pour un peu de désordre dans les montures il n'a, ni ne veut publier que chaqu'un qui ne trouve pas à se nourrir, peut retourner à son régiment, et par là peut-être le besoin les fera déserter.

C'est avec bien de l'impatience que j'attends les importantes nouvelles des flottes.

J'avoue que je crois que la grande croix de St. Etienne figurerait mal sur le ventre suffisant et petit-maître de Siekingen; sa langue seul vaut quelque chose.

DXXXIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Osseg, le 24 septembre 1779.

Très-chère mère. J'ai reçu la lettre qu'Elle a eu la bonté de m'écrire. J'ai pris la liberté de lui dire l'autre jour mes idées sur Sickingen; tout ce qu'il a fait valoir du conclusum empêché sont des verbiages, qui n'ont point de fond; l'Electeur [1]) est un homme faible, et qui le laisse agir; il a été dix-huit mois à Vienne et veut pallier cette absence de serviees essentiels rendus pendant que de s'amuser et de jouer l'important, de petit abbé musqué, qu'on l'avait connu peu auparavant.

Quant au major Salis, je crois qu'il sent plus les diffieultés de réussir dans une nouvelle carrière, que

[1]) Friedrich Karl Joseph Freiherr von Erthal, Kurfürst von Mainz von 1774 bis 1802.

Herberstein [1]), mais cela ne ferait qu'augmenter l'opinion, que j'ai des deux. Tout ce que je dois ajouter c'est que je crois ce dernier infiniment trop faible d'esprit et de connaissance pour y bien servir V. M.

Je n'ai point réitéré l'ordre pour la publication à Siskovich, puisqu'il m'avait prié de le suspendre jusqu'à mon arrivée à Prague, voulant m'y expliquer ses doutes. Le mal ne sera pas la quarantième partie dans ces environs de ce que V. M. croit, mais il faut expliquer la chose, et il est malheureux que les hommes par bêtise ou par malice embrassent toujours le seul faux-fuyant qu'ils peuvent trouver, pour rendre les ordres infructueux ou même nuisibles.

Le nombre de 100.000 *Beurlaubte* ne doit point l'effrayer quand Elle pense qu'à la paix l'état de l'armée était 386.000 hommes effectifs. Je ne suis pas fâché que les grands événements menacés se soient réduits à si peu de chose que la prise de l'île de Grenade. Je souhaite que le mois d'octobre n'en fournisse pas d'autres, et que la paix se fasse cet hiver.

Je continue très-heureusement ma tournée; je l'ai dû allonger par-ci par-là, pour mieux voir les objets, et je compte être vers le 4 ou 5 octobre à Prague. Cette dilation vient de ce que je verrai les deux endroits que Pellegrini a choisis, et Eger encore auparavant. Le temps n'est pas froid du tout, parfois des pluies de passage, et je puis être content du temps que j'ai eu hier de Péters-

[1]) Hier ist einer der vielen Söhne des niederösterreichischen Vicestatthalters Grafen Joseph Herberstein und seiner Gemalin Freiin von Moltke gemeint.

walde. Je fus reconnaître les débouchés essentiels vers la Saxe, et comme nous n'eûmes point d'houssards avec, personne nous a connu. Demain et après-demain je finis la tournée, et de Brüx je me rendrai à Postelberg et puis à Leitmeritz et de là à Eger.

Dans cette partie je ne trouve point de misère; les grains ont assez réussi et les fruits incroyablement bien.

J'ai l'honneur de lui renvoyer ces papiers.

DXL.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Postelberg, le 27 septembre 1779.

Très-chère mère. J'ai reçu la lettre qu'Elle a eu la bonté de m'écrire, et j'ai l'honneur de lui renvoyer les papiers ci-joints, de même que le billet pour le conseil de guerre, qu'Elle m'ordonne au sujet des litiges des frontières avec la Bavière. Je l'ai couché ainsi, ne sachant encore ce qui sera décidé. Quant à Brechainville [1]), je croirais de la plus mauvaise conséquence de lui donner quelque chose de plus qu'à ses prédécesseurs, ainsi les

[1]) Der Generalmajor Graf Ludwig Brechainville wurde damals zum kaiserlichen Gesandten in Berlin ernannt. Er verzichtete jedoch auf diesen Posten, von welchem er glaubte, dass er ihn wegen Unkenntniss der mit demselben verbundenen Obliegenheiten nicht würde versehen können. Derselbe wurde hierauf dem Freiherrn von Revitzky verliehen. Brechainville starb im Jahre 1799 als Feldmarschall-Lieutenant.

gages militaires ne peuvent lui rester, hors qu'ils ne soient décomptés des 13.000 fl.; il n'a qu'à arranger sa dépense en conséquence, et elle n'exige pas qu'il fasse plus de figure que pour cette valeur.

Le projet que le prince Kaunitz fait pour l'établissement ecclésiastique d'un de mes neveux est si vague, qu'on n'en peut rien dire, et je crois que cela pourra mériter son approbation.

Ce que Brambilla me marque de mon frère, n'est aucunement effrayant, et j'ose prendre la liberté de lui en envoyer le rapport dernier; ils sont tous ainsi et même plus courts. Cela suffit; de pareilles choses viennent vite et partent difficilement.

J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. comme supplément à la grande collection de portraits, qu'Elle a, celui-ci qui est fait à Rumbourg, et qui m'a paru d'un genre nouveau, de même qu'un échantillon de toile qu'on fabrique dans les environs; elle m'a paru d'une finesse à mériter que peut-être dans les achats qu'Elle en fait, Elle donnât la préférence à celle de ses Etats à celle qui vient de Suisse et d'Hollande.

Nous avons le plus beau temps du monde, pas une idée de froid. Me voici ici avec Pellegrini pour examiner un projet de fortification.

Demain je vais à Leitmeritz dans le même objet, et puis à Eger.

DXLI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Prague, le 10 octobre 1779.

Très-chère mère. Dans ce moment-ci je reçois votre gracieuse lettre, et je réexpédie tout de suite le garde, puisque la note du prince de Kaunitz paraît pressante. Je crois que le parti que Brechainville a pris, est celui d'un honnête homme, et que la nomination et l'envoi de Revitzky à Berlin sera très-bonne et très-utile à son service.

DXLII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Prague, le 13 octobre 1779.

Très-chère mère. Après avoir employé mes journées à tout voir et à beaucoup écrire ici, je pars cette après-dînée pour Brandeis et je recommence demain ma tournée le long de l'Iser; je viendrai à Gitschin, à Königgrätz, j'irai à Skalitz et puis par Nimbourg je reviendrai le 19 au soir ici. Le 20 j'assisterai aux offices qui se tiennent,

et puis le 22 de grand matin je partirai pour Moldau-Tein, Budweis et Linz. Je ne puis lui rien dire qu'Elle ne sache sur le gouvernement d'ici; Elle en connaît le chef[1]), les membres et la forme; la bonne volonté ne manque pas, mais elle doit avoir un guide, sans cela elle dévoie et dégénère. Pour Siskovich c'est comme il a été toujours, un grand homme dans les petites choses, et fort petit dans les grandes. Tous les détails sont exactes, mais peu de grandes vues. Il n'y a actuellement point de misère à craindre que celle qu'une grande ville habitée par des particuliers endettés et pauvres offre, qui ne font point travailler chez le bourgeois, ou ne le payent point. C'est des maux auxquels il y aurait des remèdes, mais que de loin, sans en voir le besoin, on n'aura jamais le courage d'adopter et la fermeté de les soutenir.

Le temps s'est tout à fait remis, pourvu qu'il se soutienne encore ainsi quelques jours. Le comte Rotenhan est revenu de la commission qu'il a eue, il en a fait sa relation, les deux premiers chapitres sont faits; il a moyennant cent mille florins à peu près fait ensemencer pour l'hiver les terres qui seraient restées en friche, et il a partagé aux plus nécessiteux une espèce de farine, non propre pour le pain d'ammunition, et le riz qu'on avait encore en magasin depuis la campagne. Il ne s'agit plus que du troisième, savoir comment on pourrait soutenir l'industrie et le commerce des toiles, qui à cause de la guerre de mer languit entièrement. Il fait des propositions à ce sujet qui me paraissent bien vues et justes; je les ai communiquées au comte de Hatzfeld qui se

[1]) Der Oberstburggraf Fürst zu Fürstenberg

trouve ici. Il veut les faire examiner par tout le gouvernement; moi je les croyais propres à être présentées à V. M. et au conseil d'Etat. Au reste cela ne fera qu'un retard, mais qui ne sera pas indifférent.

Je prends la liberté de lui envoyer aussi dans une boîte deux belles inventions de portraits; il faut tirer le plus petit bouton d'en bas pour voir un changement, et le grand ensuite, pour voir l'autre; la bonté avec laquelle Elle a bien voulu agréer la première misère, m'enhardit à y joindre celle-ci. Je lui baise très-humblement les mains . . .

Etant déjà parti de Prague, le garde m'a rejoint ici à Backofen près de Münchengrätz; je lui rends des grâces infinies pour sa gracieuse lettre, et lui fais mon respectueux compliment pour la naissance d'un nouveau petit fils qui aura été très-accueilli à Milan [1]), de même que pour la clôture de la plaie de mon frère qui, j'espère tiendra ferme à présent. Oserais-je la supplier d'envoyer cette lettre de compliment à Milan, et de me croire à ses pieds . . .

---

[1]) Franz Joseph, Sohn des Erzherzogs Ferdinand, geboren am 6. October 1779, als Herzog von Modena Franz IV. Er starb im Jahre 1846.

DXLIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Gmunden, le 27 octobre 1779.

Très-chère mère. C'est ici au moment de mon départ que je reçois sa gracieuse lettre; Elle a trop de bonté de vouloir agréer l'ouvrage que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Il m'a coûté moins de peine que ce sont de différentes idées dont on doit s'occuper quand on veut faire et quand on aime le métier de soldat. Je serai très-charmé que ces messieurs veulent bien m'en donner leurs idées, mais il n'y en aura qu'une de sincère, et ce sera la plus bornée, savoir celle du président de guerre [1]); les deux autres éluderont la décision, seront riches en doutes et avares en moyens, louanges à profusion et moyens échappatoires pour pouvoir contredire, critiquer et ricaner sur tout ce qu'on fera. Quant à l'accident arrivé à Olmütz, autant que j'en sais c'est une source souterraine qui en a été cause; c'est un des vieux ouvrages bâtis du temps de l'ingénieur Düstl qui est mort.

Ces parties des salines sont très-curieuses, et j'ai été infiniment satisfait de les avoir vues. Ce lac de Traun est superbe, et comme nous avons eu hier très-beau

[1]) Hadik.

temps, la promenade par eau a été charmante. Aujourd'hui je vais à Frankenmarkt, m'approcher des nouvelles frontières, et demain je commence la tournée à cheval; elle durera six ou sept jours. Dès demain la partie litigieuse avec Salzbourg sera inspectée, pourvu que nous n'ayons point de brouillards et qu'on puisse voir, c'est tout ce que je désire. Langlois [1]) est des nôtres, et le lieutenant-colonel Neu [2]) de l'état-général qui a levé cette partie.

Le directeur ici des salines [3]), mari d'une des filles de la Fischerin [4]), me paraît autant que je l'ai pu juger, un homme adroit qui sait répondre avec précision à tout ce qu'on lui demande, et qui connaît les détails de sa partie. Pour elle, l'air ne lui fait que trop bien, elle engraisse furieusement.

J'ose lui joindre ici l'à peu près des journées et stations que je compte faire. J'ai gagné un jour ici, mais en Bavière, les brouillards ou l'information à Braunau me le remangeront sûrement.

J'ai fait prier le prince Albert par mon frère de vouloir célébrer les fêtes de l'ordre et la grande messe

---

[1]) Peter Freiherr von Langlois, welcher im Jahre 1789 als Feldzeugmeister starb.

[2]) Andreas Neu, später als Ritter des Theresienordens in den Freiherrnstand erhoben. Er that sich in den Jahren 1794 und 1795 bei der Vertheidigung von Mainz besonders hervor, und starb im Jahre 1803 als Feldmarschall-Lieutenant.

[3]) Damals fungirte der Hofcommissionsrath Joseph Bartholomäus Edler von Riethaber als Vorsteher des Salzoberamtes in Gmunden. Im Jahre 1783 zum wirklichen Salzoberamtmann ernannt, behielt er diesen Posten bis zu seinem im Jahre 1802 erfolgten Ableben.

[4]) Die Kammerfrau der Kaiserin, Johanna von Fischer.

militaire dans mon absence; la chasse de S. Hubert s'entend de soi-même, et pour les gardes, si Elle veut avoir la bonté d'en envoyer encore deux, l'un samedi et l'autre mardi prochain, ensuite tout sera dit.

DXLIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Schärding, le 31 octobre 1779.

Très-chère mère. C'est ici que j'ai reçu sa gracieuse lettre; je lui rends de très-humbles grâces des bontés qu'Elle veut bien m'y témoigner; je désire bien que la mauvaise fin de cette campagne engage les deux partis à faire la paix cet hiver.

Je viens de parcourir déjà une bonne partie de cette nouvelle acquisition. Quand on pense à ce qui aurait peut-être pu réussir, c'est un mince objet, mais en soi-même cette partie est belle et bonne et très-convenable à la Haute-Autriche; il y aura pourtant près de 80.000 âmes et son rapport pourra être évalué à 500.000 florins. Les gens paraissent, hors quelques seigneurs et baillis, contents et de bonne volonté; le désordre qui y a existé, surpasse même la bétise des gens, c'est tout dire; car elle est au delà de l'expression. Les différends avec Salzbourg sont très-considérables, et il paraît que V. M. a le bon droit pour Elle. Oserais-je la supplier de faire prélever de la chancellerie de Bohème tout ce qui a eu rapport à l'affaire de Zillerthal, de son étendue, de sa population,

de son rapport, pour voir si peut-être on pourrait arranger de ce côté-là un équivalent, car la seigneurie de Mattsee que j'ai entièrement visitée, est très-considérable, et la douane à Strasswalchen rapporte vers 40.000 florins par année.

Pour avec Passau il n'y a que le bourg d'Obernberg, qui est entièrement enclavé dans notre territoire, qui nous est nécessaire, mais comme le fameux procès, bien loin d'être décidé au sujet du troc que l'évêque de Passau [1]) a fait il y a quelques années avec la Haute-Autriche, soit décidé contre nous, il se trouve continuellement plus de preuves et de témoins qui attestent la mauvaise foi qui y a passé. Je compte de m'y rendre après-demain, et l'on pourra peut-être contre la cession d'Obernberg faire abstraction de ces preuves qui deviendraient très-déshonorantes pour le cardinal et pour la mémoire de notre commissaire Bossard. Demain après le service divin je passerai dans la seigneurie de Neubourg qui est assez considérable, au-delà de l'Inn. Elle rend à peu près 40.000 florins, et elle a donné 98 recrues dans la campagne passée.

Je crois que l'on a très-bien choisi dans la personne de Pocksteiner [2]); il est travailleur, il a des idées claires, des connaissances et est populaire. J'ose joindre en copie ici à V. M. ce que j'ai du expédier au comte Thürheim [3]); les circonstances locales et le bien de son service l'ont paru exiger. Je lui baise très-humblement les mains . . .

---

[1]) Leopold Ernst Graf Firmian.

[2]) Franz Xaver Freiherr Pocksteiner von Woffenbach, k. k. Hofkammer- und Bancal-Repräsentant in Oesterreich ob der Enns.

[3]) Der Landeshauptmann in Oberösterreich, Graf Christoph Thürheim.

DXLV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Linz, ce 3 novembre 1779.

Très-chère mère. C'est donc pour la dernière fois cette année que dans l'éloignement j'ose me mettre à vos pieds et vous assurer du désir que j'ai de le réaliser bientôt; tout me rend ce bonheur si désirable, que plus il approche, plus mon impatience augmente. Je compte donc partir après-demain de bonne heure, passer par Ybbs et aller coucher à Mölk, de là le lendemain par S. Pölten me rendre à Krems; y voir nos dépôts, et puis aller coucher, si je le puis, à Stockerau, enfin dimanche, après avoir entendu la sainte messe, voir la commission d'économie de Stockerau, et dans l'après-dînée arriver à Vienne. L'inspecteur général Pracht[1]) m'y attend, et ces deux objets méritent dans ce moment toute considération.

J'ai l'honneur de joindre ici à V. M. deux objets; le premier est la copie de quelques points d'observation que j'ai donnés au comte de Thürheim au sujet de cette nouvelle partie. La seconde est un billet intéressant pour le comte de Blümegen, que j'ai l'honneur de lui soumettre. Le temps pressant et ayant appris que le cardinal veut

[1]) Der Generalmajor Leopold von Pracht.

partir de Passau, je n'ai pu différer de lui faire écrire par le comte de Thürheim cette lettre qui l'invite seulement à nommer un commissaire pour réaliser les pierres des frontières. Ceci est une affaire tout au plus de deux jours, et elle seule, une fois décidée, pourra servir de règle et de mesure sur laquelle les différents arrangements pourront être pris avec Passau. J'ai été hier sur les lieux et il me paraît sans replique que dans la convention V. M. a été trompée doublement, d'abord puisqu' Elle a troqué une partie de son pays contre un autre qui lui appartenait et pour lequel Passau n'avait aucun droit, et qu'enfin même dans ce troc on lui a encore escamoté une partie de ce qu'on avait nommé vouloir lui donner. Les documents tant autrichiens que ceux trouvés en Bavière sont conformes aux pierres des limites qu'on trouve encore et que j'ai vues de mes yeux; les paysans de Passau même l'affirment. Or donc, si l'évêque en doit convenir, la convention faite serait nulle, mais pour ne pas occasionner cet éclat, il sera possible de s'arranger pour lors avec lui à l'amiable pour d'autres choses qui conviennent à V. M., mais tant qu'il ne sera pas convaincu de ceci, tout arrangement serait illusoire et onéreux.

J'ai passé de Schärding par le comté de Neubourg qui est assez considérable, et de là j'ai longé l'Inn jusque presque dans Passau, ces frontières étant très-près de la ville. Pour y pouvoir voir, on m'a mené à une église nommée Mariahilf, où le cardinal avec tous ses chanoines et dames m'a reçu. Je suis descendu, ai prié un peu à l'église et ai fait un peu la conversation, ensuite je suis revenu sur mes pas.

Digitized by Google

Le temps nous a singulièrement favorisés; nous avons tout pu voir à merveille, et encore aujourd'hui j'ai eu la plus heureuse navigation d'Engelhartszell ici que possible; dans cinq heures j'y ai été. Je suis charmé d'avoir vu ce pays et je crois n'y avoir pas fait de mal sur l'esprit des habitants; tous sots qu'ils sont, ils ont été frappés de la différence qu'après avoir appartenu à l'Electeur presque quarante ans, il n'est jamais venu voir à peu d'heures de là son pays, et qu'à peine six mois devenu pays héréditaire, je les suis venu voir et me suis informé de leurs circonstances.

J'ai vu par les extraits du conseil d'Etat que Salzbourg se plaint toujours du *Status quo;* on n'a pas touché à un arbre en litige, mais c'est vouloir en imposer que de prétendre que les douanes, les droits régaliens restent dans ce cercle de l'Autriche, comme auparavant ils étaient en Bavière, et c'est ce que l'archevêque [1]) voudrait faire valoir comme un sacrifice. Je suis par ce voyage suffisamment au fait des circonstances pour pouvoir lui en rendre un compte détaillé, et pour l'assurer que très-facilement toutes ces différences, pourvu qu'on reste ferme dans certains principes, se laisseront arranger sans éclat, ni sans qu'on me taxe de chicane. Mais cette partie est et doit être en tout et pour tout parifiée à la Haute-Autriche; voilà le principe duquel rien ne doit dévier. Le colonel Seeger [2]) est aussi ici pour une commission des limites

---

[1]) Graf Hieronymus Colloredo, Erzbischof von Salzburg von 1772 bis 1812.

[2]) Johann Tobias Seeger Freiherr von Dürrenberg, Ritter des Theresienordens. Er starb im Jahre 1793 als Feldmarschall-Lieutenant.

avec la Bavière; la chancellerie d'Etat en est informée et veut lui donner l'instruction, mais je ne puis comprendre sur quoi, car il n'y a pas la moindre différence hors pour l'île devant Braunau, où est la tête de pont que nous avons occupée, et dont le terrain appartient en propriété aux bourgeois. Or celui-ci, il est impossible de le céder, et il n'est d'aucune importance pour les Bavarois. Tout le reste est sans le moindre doute; les îles sont partagées par le canal où la navigation passe, celles à droite sont à V. M. et celles à gauche à la Bavière. Je ne vois donc point ce que Seeger pourrait ou devrait faire. Il est actuellement ici, c'est un fort honnête homme; je lui ai laissé espérer d'être nommé général, et placé, comme il devient caduc, à Olmütz au lieu du général Arco [1]) qui est allé à Königgrätz. Il est fort haut dans le rang, et ses yeux ne permettent plus qu'il travaille aux mappes, et entrant dans une place, il ne fait tort à personne, outre que par là à l'état-général Zehentner [2]) devient le premier colonel, qui est pourtant celui sur lequel le maréchal compte le plus.

---

[1]) Der Generalmajor Franz Anton Graf Arco, welcher im Jahre 1795 als Feldmarschall-Lieutenant starb.

[2]) Joseph von Zehentner, welcher im Jahre 1783 Generalmajor wurde und im Jahre 1812 als Feldmarschall-Lientenant starb.

DXLVI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Vienne, ce 8 novembre 1779.

Très-cher frère. Me voici enfin arrivé ici en parfaite santé. Je vous rends bien des grâces de la diligence avec laquelle vous avez bien voulu me donner de vos nouvelles qui me sont si chères et intéressantes. Je compte vous envoyer par le premier courrier mon rapport détaillé sur tout mon voyage. J'ai été assez content de cette nouvelle acquisition en Bavière; les gens y sont contents et son rapport sera pourtant de 500.000 florins par an. Je vous suis fort obligé de la nouvelle que vous me donnez d'avoir pris ce certain Louis [1]) à votre service; j'en ai toujours entendu dire du bien et il vous fallait un encyclopédiste pareil qui sait de tout pour les enfants. Je ne suis pas encore vingt-quatre heures ici; je ne puis donc vous rien dire encore, hors que j'ai trouvé Maximilien à merveille, marchant et en état de danser; pas la moindre roideur, ni en montant ni en descendant les escaliers.

---

[1]) Noch im Jahre 1793 figurirt Herr Joseph von Louis unter den Instructoren der jüngeren Brüder des damaligen Kaisers Franz II.

Adieu; je vous embrasse de tout mon coeur et vais recommeneer une correspondance qui m'est si chère. Présentez mes tendres compliments à votre ehère épouse...

DXLVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 14 novembre 1779.

Très-cher frère. Voiei ma relation que j'ai faite à Sa Majesté; je suis après à mettre les quinze points en ordre, à en former des détails, et enfin je ne perds pas un moment pour pousser à la roue et pour parvenir à former finalement un système durable et solide, par lequel tant pour la paix que pour la guerre, l'on soit entièrement préparé. Cet hiver décidera de plusieurs ehoses, et si l'on me laisse faire, je ne doute pas que je parviendrai à les arranger, mais si l'on me met des entraves, je plante la boutique, et l'Impératrice n'aura qu'à s'en tirer comme elle pourra.

Au reste je n'ai rien trouvé de nouveau ici; le désordre, l'inconséquence, l'intrigue est toujours la même, les objets des études sont dans une eonfusion dont on n'a pas d'idée. S. M. s'en mêle privativement, des petites gens la conseillent, la poussent, elle n'y peut rien eomprendre, et des variations eontinuelles s'en suivent au grand détriment du service et de l'instruction. Le car-

dinal Migazzi [1]) qui s'est servi adroitement du Nonce [2]), a fait changer les professeurs du droit canon tant ici qu'à Prague. Sonnenfels [3]) a perdu la police aussi, Dieu sait par quelle raison, enfin c'est un galimatias dont on n'a pas d'idée, et cela coûte un argent immense.

S. M. s'occupe actuellement aussi du projet de la coadjutorerie de l'Electorat de Cologne. Maximilien s'est déclaré très-nettement n'avoir aucune vocation pour l'état ecclésiastique, on a donc pensé à un de vos fils cadets, on trouve de la difficulté, vu leur jeunesse, de réussir à l'élection; or donc S. M. a imaginé un moyen infaisable et duquel il n'y a pas eu moyen jusqu'à présent de la faire revenir, qui est que Maximilien doit se faire élire coadjuteur, demander la dispense pour ne pas entrer dans les ordres, et ainsi garder cette charge jusqu'à ce qu'un de vos fils soit en âge, auquel il le cèderait ensuite. Sous cette condition mon frère est content, ne devenant point prêtre, ni en en portant l'habit, mais il n'est pas dans son pouvoir de céder une charge à laquelle il a été élu, sans une nouvelle élection. C'est ce que je me tue de dire, et on ne veut pas le croire. Enfin on va voir plus clair, les chancelleries d'Empire et celles du prince Kaunitz venant d'en être chargées par S. M.

Adieu, mon cher ami, tout le monde se porte bien, mais le temps est affreux. Je vous embrasse de tout mon coeur . . .

---

[1]) Christoph Graf Migazzi, Erzbischof von Wien.

[2]) Der päpstliche Nuntius Giuseppe Garampi.

[3]) Der berühmte Schriftsteller Joseph von Sonnenfels, damals Regierungsrath und Professor der Staats-, Polizei- und Finanzwissenschaft. Noch im Jahre 1779 wurde er zum Hofrath und Beisitzer der Studien- nnd Censur-Hofcommission ernannt.

DXLVIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 6 décembre 1779.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre de Livourne; je suis charmé que vous ayez été content de la vente que vous avez vue du vaisseau venu de la Chine. Ici je continue mes ouvrages, dont par le premier courrier je pourrai vous envoyer encore quelques morceaux.

Le théâtre allemand vient d'avoir eu deux brillantes représentations de Hamlet joué par Brockmann [1]) d'une façon si supérieure que tout le monde en a été en délire, et il fallait chaque fois renvoyer quelques cents personnes. Il y a aussi des sauteurs espagnols ici qu'on dit très-adroits; je n'aime point ces forces, c'est pourquoi je ne les ai point vus. Le petit ambassadeur [2]) les protège beaucoup, et on prétend même qu'il en prend secrètement leçon pour pouvoir marcher droit sur les mains, ne le pouvant sur ses jambes. Peut-être qu'à la nouvelle année il se présentera déjà ainsi; ou gagnerait au temps au moins qu'il emploio à traverser une chambre. Adieu . . .

[1]) Der berühmte Schauspieler Johann Franz Hieronymus Brockmann, geboren zu Graz im Jahre 1745, gestorben zu Wien 1812. Shakespeare's Hamlet war seine ausgezeichnetste Rolle; auch wurde sein Bild im Costüme Hamlets von Chodowiecky in Kupfer gestochen.

[2]) Demetrius Graf Mahony, spanischer Botschafter in Wien.

DXLIX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 14 décembre 1779.

Très-cher frère. Voici ci-joint les points que je viens de coucher pour le conseil de guerre; les autres sont sous la dictée, le courant est considérable et ceci ne mange que les heures d'extra. Vous y verrez néanmoins la base sur laquelle l'on travaille. Quant aux forteresses, S. M. a été elle-même trois heures en conférence avec Pellegrini et a prélevé l'avis des trois maréchaux; finalement rien n'est décidé, mais je crois que cela le sera dans peu, et qu'on pourra procéder à l'achat des terrains et autres choses préparatoires.

Cobentzl [1]) est parti pour Pétersbourg; en fait de politique il n'y a rien d'intéressant pour le moment, la campagne entre les Bourbons et Anglais a fini de façon à ne mettre aucun dans le cas de devoir rechercher la paix. Par conséquent une campagne plus decisive doit être attendue; le sort de Gibraltar reste encore à décider, de même que celui de M. d'Estaing [2]).

---

[1]) Graf Johann Ludwig Cobentzl, früher Gesandter in Berlin, jetzt Botschafter in S. Petersburg. Er unterzeichnete die Friedensverträge von Campo Formio und Lunéville, und leitete bis 1805 die österreichische Staatskanzlei. Er starb im Jahre 1809.

[2]) Der berühmte französische Seemann Karl Hector Graf d'Estaing.

Le Roi de Prusse continue à souffler de tous les côtés tous les mensonges possibles sur notre compte. Bientôt nous en voulons aux Polonais, à la Porte, aux Venitiens, que sais-je moi tout ce qu'il imagine? Il est en pourparler à se lier avec la Porte, il voudrait de même avec la France, et ménager pourtant la Russie; comme il veut combiner tout cela, c'est un mystère auquel je ne comprends rien.

Votre réponse au sujet des projets sur Maximilien est calquée au coin de votre justesse ordinaire; je doute beaucoup encore que la chose réussisse; toutes les puissances doivent être contre, et mon frère reste du plus beau sang froid.

La santé de votre fils Ferdinand est, grâce à Dieu, meilleure, et peu après avoir reçu cette lettre, vous verrez le gouverneur et la gouvernante de Milan. Je souhaite qu'ils ne vous ennuyent pas, c'est la seule fois que je leur ai porté envie, mais outre leur présence cet hiver, de la façon et de l'importance dont sont les affaires actuellement, il serait impossible que je m'absente.

Il y a beaucoup de rumeur au sujet du théâtre en ville, puisqu'à Pâques je veux remettre la gestion aux comédiens mêmes qui doivent projeter un contrat de société à faire, où ils porteraient les frais et partageraient le gain ensemble, sans que la Cour ait plus à s'en mêler. Il faudra voir quels projets qu'ils feront; en attendant chaqu'un en raisonne à sa façon.

Vous me parlez de confusions à Naples; de quoi s'agit-il? Je n'en suis aucunement informé.

1780.

DL.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 14 avril 1780.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre par le courrier, et la note, dont vous avez bien voulu me donner connaissance, qui vous a été remise par Mylord Cooper[1]). Vous ne pouviez mieux faire de toute façon que comme vous avez fait; pour ne pas être long, je vous dirai que j'ai envoyé l'article, copié de votre chère lettre, avec la note italienne au prince de Kaunitz. Voici la réponse qu'il m'en a faite[2]), et j'avoue que je trouve ses raisons bonnes et convaincantes. Par conséquent, mon cher ami, je crois que vous pourriez répondre en conséquence par écrit ou de bouche, si pourtant réponse vous paraît nécessaire à une pièce anonyme comme celle-ci.

---

[1]) Der englische Gesandte in Florenz. England suchte durch Vermittlung des Grossherzogs Spanien von dem Bunde mit Frankreich loszulösen.

[2]) Kaunitz rieth zur Ablehnung des von englischer Seite gestellten Begehrens, und Leopold, der schon von Anfang an dazu geneigt war, antwortete in diesem Sinne.

Il est sûr qu'il faut éviter tout ce qui pourrait nous compromettre avec la France, et ceci en serait le plus sûr moyen. Le Roi de Prusse cherche sans cela tous les moyens possibles pour nous brouiller; vérité et mensonges les plus impudents, il se sert de tous deux également, et sans cela les Français ne sont pas dans un moment brillant. La crainte de la Russie après la déclaration qu'elle vient de faire, et l'armement qu'elle a ordonné, lui rendent le Roi de Prusse qui s'en donne les violons de la retenir, de la diriger, très-intéressant.

Mon départ reste toujours fixé au 26, et je compte être le 6 juin à Mohilew, la veille de l'arrivée de l'Impératrice. Je suis vraiment curieux comment je trouverai tout cela, et le pays. Il est sûr que c'est un pays et un gouvernement qui depuis le commencement de ce siècle a changé de face, et a été, pour ainsi dire, créé de nouveau. Il y a bien de l'apparence et bien de l'étoffe en étendue et produits, joint à une situation inattaquable; enfin je vous parlerai de cela plus au long quand je l'aurai vu.

Ici il n'y a rien de nouveau. Pellegrini part un de ces jours, et Guerlonde [1]) aussi pour commencer le tracé des forteresses en Bohème, où cette année on ne travaillera qu'à amasser beaucoup de matériaux. Au reste tout va clopin-clopant comme de coutume, et il n'y a pas moyen de faire prendre, mais surtout observer de bons principes. Adieu, mon cher frère . . .

[1]) Ludwig Duhamel de Guerlonde, welcher im Jahre 1808 als Feldmarschall-Lieutenant und Mitglied der Elisabeth-Theresien Stiftung starb.

DLI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Lemberg, le 19 mai 1780.

Très-chère mère. J'ai l'honneur d'envoyer cet officier à la place du garde à Votre Majesté, afin de pouvoir avoir plus de moyens de lui faire parvenir de mes nouvelles de Russie. Je prends même des arrangements qui me mettront à même, autant que l'éloignement le permettra, de lui donner assez exactement de mes nouvelles. Voici ci-joint mon rapport au sujet des réflexions que le gouvernement de ce pays, après mûre réflexion et conviction, me suggère. Je la supplie de le recevoir avec cette bonté et indulgence qu'il exige. Il y a des vérités, et pour les plus constater, je l'ai laissé lire au général Schröder et au comte Brigido [1]); tous les deux m'ont parus convaincus de la réalité des choses que j'y allègue. Le premier est dans ce pays depuis que l'on l'a occupé, et il n'est pas sans esprit; le second me paraît une tête claire, capable, s'il le veut, et qui a pris des connaissances ici. Il y est même estimé, et joint de la politesse à ses procédés qui le rendent agréable. Si l'on veut que

[1]) Joseph Graf Brigido, Präsident des Landesguberniums und Commissarius regens in Galizien.

le bien commence, se fasse et se soutienne dans ce pays, il faut soutenir et diriger en gros seulement celui qu'on choisira. De tous les seigneurs que je connais, en vérité de toute façon Brigido me paraît le plus propre, si on le laisse faire et qu'on l'encourage. Sporck [1]) est estimé et considéré, il s'est donné les connaissances possibles de la langue et des constitutions du pays; pourvu qu'on le laisse faire dans sa partie, qu'on contienne les référendaires qui croient tout savoir à Vienne, je répondrais presque que cette partie ira bien, mais pour Dieu, qu'on ne pense plus d'envoyer des Allemands ici, et que surtout pour les départements de justice l'on les laisse choisir parmi la noblesse du pays; l'on sera sûrement mieux servi, mais cela ne conviendra pas à ces messieurs de Vienne, qui veulent placer leurs protégés.

Jusqu'à présent l'on a eu trop de complaisance pour tous ces grands seigneurs, qui paraissent faire grâce de garder quelque terre en Galicie, pendant qu'ils n'y étaient jamais. Si l'on n'obvie à cet abus, on peut compter la Galicie pour très-peu de temps en état de contribuer; les restances y sont déjà très-fortes, parce que ces messieurs sucent tout l'argent comptant hors du pays. La régulation urbariale, si elle a jamais été nécessaire, l'est bien ici. Le pied hongrois serait le plus simple, je crois. L'érection de ce corps de cinquante uhlans ferait certainement un effet merveilleux, et l'on y apprendrait à connaître des jeunes gens dont on pourrait faire usage ensuite, peut-être même que des premiers seigneurs se

[1]) Johann Wenzel Graf Sporck, Präsident des Mercantil- und Wechsel-Appellatoriums in Lemberg.

feraient un plaisir et un honneur d'y avoir quelque charge d'officier.

L'idée de la jonction de ce royaume à l'Hongrie est si absurde, et serait de toute façon si peu faisable, même nuisible (je le prouverais pour tous les deux), que d'en ôter toute idée paraît essentiellement nécessaire, mais cela ne peut provenir que de V. M. Enfin, si V. M. approuvait mes idées, Elle pourrait par un billet ordonner à la chancellerie de les expédier, comme ils sont ici, au comte Brigido avec l'ordre de proposer en détail les moyens de leur exécution le plutôt que possible, et cela, soit avec le gouvernement, soit pour ce qui regarde le personnel des employés, qu'il le fasse seul, car en vérité, une réforme et celle-là sans considération est nécessaire, de même que le changement à faire pour la consommation interne du sel, ce qui me paraît de la plus grande considération.

Je ne puis rien dire encore à V. M. des stations ultérieures que je ferai jusqu'à Kiew et Mohilew, ne les sachant pas moi-même. J'attends le rapport de Cavallar [1]), qui ne pourra arriver que demain à Brody.

Dans cet instant, au moment que je monte en chaise, arrive le courrier. Je suis pénétré des bontés et des expressions gracieuses dont la lettre de V. M. est remplie; j'en sens tout le prix. Puissé-je les mériter par mon application, mon zèle et le plus tendre et inviolable attachement. Peut-Elle craindre, chère mère, de me paraître longue dans les gracieuses lettres qu'Elle daigne m'écrire? La réponse du prince de Kaunitz dit autant qu'il voudrait que je rende l'entrevue utile. Certainement que je n'en

[1]) Der Zahlmeister Johann Baptist Cavallar.

négligerai point l'occasion, mais il faut commencer avant tout à ne la pas rendre nuisible, et ensuite seulement peut-on penser aux avantages.

La coadjutorerie de mon frère [1]), si elle s'arrange, sera placée à sa niche; elle fera encore bien des embarras; je l'avais prévu et je ne parierais pas de sa réussite, surtout à Münster, et sans cet évêché Cologne n'est d'aucune valeur. L'histoire du maréchal et des chiens enragés tués chez lui et des gens mordus est affreuse; j'espère que les grenadiers au moins l'échapperont. Les voyages de V. M. et surtout celui projeté à Dornbach me font grand plaisir, puisque certainement l'exercice lui est sain, et que je prends tout l'intérêt à ce qui arrive à mon ami le maréchal Lasey d'agréable, dont l'honneur de la posséder lui fera un plaisir infini.

Je ferai de mon mieux pour mériter son approbation dans cette délicate entreprise. Une lettre reçue hier de Cobentzl, dont je suis très-content des détails intéressants, m'apprend que l'on comptait à Pétersbourg que j'accompagnerai l'Impératrice jusqu'à Smolensko, comme je l'avais proposé dans la première réponse. De là à Moscou il n'y a plus que trois petites journées de voyage, et on aura déjà ébruité que peut-être je comptais y aller. Les circonstances décideront; je ne puis me régler qu'après elles, et il ne faut pas manquer mon but essentiel; tout le reste est accessoire.

---

[1]) Maximilian.

DLII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Mohilew, le 4 juin 1780.

Très-chère mère. Je commence cette lettre avant l'arrivée de l'Impératrice pour lui rendre compte de tout ce qui s'est passé depuis mon dernier courrier. A peine arrivé à Chernigow, je reçois une estaffette du comte de Cobentzl qui me marque que S. M. s'était décidée à diminuer ses séjours, et à accélérer son voyage de quatre jours. Je crus qu'il ne me restait donc d'autre parti à prendre que de partir tout de suite et d'accélérer mon voyage de façon pour arriver encore avant elle ici. Cela m'a réussi, car moyennant deux jours et une nuit que j'ai couru, je suis arrivé à deux postes d'ici, où j'ai dormi et suis arrivé le matin ici très-heureusement. La ville est vilaine, bâtie en bois, et des rues remplies de boue., Je loge chez un marchand polonais, et suis fort bien. Peu après mon arrivée vint Cobentzl et le prince Potemkin [1]) qui arrivèrent de Polotzk; le second demanda à me voir, je le reçus, il me présenta une lettre de main propre de l'Impératrice. Je crus nécessaire d'y répondre tout de

[1]) Katharina's bekannter Günstling Fürst Gregor Potemkin.

suite et j'ai l'honneur de lui en joindre ici les copies [1]). J'ai dîné chez moi hier et avant-hier en arrivant avec Cobentzl et mes messieurs. Je ne reçois point, et les gens qui se font écrire à ma porte, je leur envoie des billets de visite. Chez le prince Potemkin j'ai été, puisqu'il avait été reçu; il m'a mené à l'église grecque où l'on chantait un motet en plein chant. Les musiciens de la Cour m'ont paru très-bons, surtout les voix de basse; ils ont beaucoup d'analogie avec la chapelle du Pape, hors que les châtrés manquent.

---

[1]) Der Brief der Kaiserin Katharina an Joseph lautet:

J'éprouve en ce moment qu'il n'y a rien de plus difficile que de dissimuler les sentiments de la joie. Le nom seul de M. le comte de Falkenstein inspire une telle confiance que j'ose espérer que ce ne sera point lui manquer que de rompre un instant un silence trop rigoureux pour moi. Je l'avoue, il m'est impossible de savoir son heureuse arrivée dans mes Etats, et de ne pas lui témoigner la reconnaissance et l'allegresse que je ressens du bonheur qu'il me procure. Le prince Potemkin que je charge de ces lignes, pourra l'assurer que plus j'approche de Mohilew, et plus mon impatience augmenterait sans doute de pouvoir lui prouver les sentiments qui lui sont dûs à tant d'égards, et ceux dont mon âme est remplie. Mais je les renfermerai en moi et ne serai occupée qu'à me conformer aux volontés de .... celui qu'il m'est défendu de nommer; puissé-je du moins par là le convaincre de ma déférence, de la très-haute considération et de l'amitié sincère de

Catherine.

Joseph antwortete hierauf:

Madame. Comment puis-je mériter, encore inconnu de Votre Majesté Impériale, une lettre aussi remplie de bonté, et j'ose dire d'amitié? Si ma reconnaissance et tous les sentiments qu'Elle est bien faite d'inspirer, pouvaient s'exprimer, ils ne seraient point les vrais, qui seuls se sentent vivement, et par conséquent ne peuvent qu'être écrits faiblement. Je les renferme dans mon coeur et me tais, en l'assurant que j'en ai été vivement touché. J'ai ressenti les effets de

Jusqu'à présent les lieux communs ont fait le sujet de toutes nos conversations avec Potemkin, et il ne m'a pas lâché un mot d'objets de politique, dont je me suis bien gardé aussi. L'Impératrice m'a fait savoir par lui, qu'elle ne voulait point me voir dans la foule, mais comme elle fait partout une entrée publique, toute la noblesse allant à sa rencontre à cheval, et qu'elle va chaque fois descendre droit à l'église, qu'elle voulait que vers la fin de sa messe je me rende dans une grande maison de bois, qui a été bâtie pour elle, afin qu'à son retour elle puisse m'y voir la première fois seule et en particulier, ce qui se fera aussi après que j'aurai vu l'entrée. Je me rendrai à son palais, où au retour de l'église je lui serai présenté par le prince de Potemkin, faisant la semaine de service comme général-adjutant, ensuite je crois qu'elle sortira voir tout le monde.

Je n'ai pas voulu aller nulle part ici ni au camp ni à des répétitions générales d'opéra que l'on donne, puisqu'il m'a paru que je devais attendre avant tout l'objet principal. Le pays de Lithuanie que l'Impératrice a eu de

---

ses bontés et de sa complaisance sur toute la route, où par ses Etats j'ai fait le voyage le plus agréable que facile. Mon titre de comte ne m'a jamais été plus cher assurément que dans ce moment où je lui dois le bonheur de faire dans quelques heures la connaissance personnelle de la grande Souveraine, lorsque j'ai passé des années à le désirer vivement. Que Votre Majesté Impériale agrée ici par ces lignes à la hâte, profitant de l'occasion que le prince Potemkin m'a offerte, les assurances de ma plus respectueuse considération, et du désir le plus vrai de la convaincre et de mériter les marques dont Elle vient de m'honorer de son amitié.

Le comte de Falkenstein.

Mohilew, ce $\frac{22 \text{ mai}}{2 \text{ juin}}$ 1780.

la Pologne, est fort vilain, mal peuplé, presque tout bois et marais, des cousins en quantité, qui nous ont tous bien tourmentés, et une assez mince population, vu sa grandeur.

Je suis fort content que Cobentzl soit ici, vu qu'il m'est fort avantageux d'avoir un homme en place à envoyer, et qui peut parler à ces messieurs. L'on ne me tourmente pas du tout d'aucune cérémonie jusqu'à présent; il faudra en voir la continuation.

Enfin je reviens de la Cour; il y a eu vers les dix heures l'entrée publique de S. M., que j'ai vue en frac. Elle était belle, toute la noblesse polonaise à cheval, des houssards, des cuirassiers, beaucoup de généraux qui entouraient la voiture, enfin elle même était dans une voiture à deux places, avec la *Kammerfräulein* Engelhard. Beaucoup de voitures suivaient; elle est allée ainsi à l'église greeque, où elle a entendu leur liturgie. En attendant j'ai mis mon uniforme, et le prince Potemkin m'a mené à la Cour, où j'ai attendu dans les cabinets de S. M. son retour de l'église. Elle est tout de suite entrée, et en voulant lui baiser la main, elle m'a embrassé. La conversation n'a été que d'un moment, elle s'est retirée dans sa chambre, ensuite elle est ressortie, mes messieurs lui ont été présentés, et elle a fait une conversation générale, en me parlant de choses indifférentes, mais avec beaucoup d'esprit et d'amabilité. On est allé à la table de cinquante couverts, j'ai eu l'honneur d'être assis à côté d'elle, où on a parlé de différentes choses. Ensuite elle s'est retirée, et je reviens chez moi à six heures. S. M. ressortira et je m'y rendrai; en attendant je ferai quelques visites de cérémonie.

Jusqu'à présent j'ai tout lieu d'être content de l'accueil amical et sans gêne avec lequel on a voulu me recevoir ici. Sa continuation me rendra ce séjour seul supportable, car vous savez bien, chère mère, combien je suis peu fait pour la représentation, et que je n'y ai jamais d'esprit. Permettez que je vous baise très-humblement les mains, et en expédiant ce garde avec la première nouvelle de l'entrevue, je me réserve pour le second de vous dire plus de détails et des choses peut-être plus intéressantes.

DLIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Mohilew, ce 8 juin 1780.

Très-chère mère. Je commence d'abord par lui rendre des très-humbles grâces des gracieuses expressions dont Elle a bien voulu se servir à mon égard dans sa dernière lettre. Le garde qui en était le porteur, a fait une diligence étonnante. Je suis fâché que les ouvrages pour la poudre ne soient pas plus avancés, et qu'il reste l'idée du danger pour la capitale à V. M., qui au reste me paraît infiniment éloignée. La bonne réussite de l'académie [1]), comme très-importante, me fait grand plaisir. Je souhaite

[1]) Die Militär-Akademie zu Wiener-Neustadt, welche Maria Theresia mit ihrem Sohne Maximilian und den Erzherzoginnen Marianne und Elisabeth am 22. Mai 1780 besucht hatte, um die Anstalt in Augenschein zu nehmen und dort einer Fahnenweihe beizuwohnen.

de tout mon coeur que tout s'arrange pour la coadjutorerie de mon frère, mais je ne pourrai être tranquille là-dessus que quand je verrai la chose accomplie et ses conditions, mais toujours il me paraîtra essentiel que mon frère ensuite porte l'habit et prenne la tonsure et les quatre ordres mineurs qui n'engagent à rien, puisque cela rendra de toute façon la réussite plus facile, et son usage plus décent. J'ai tout de suite signé la lettre au Pape, et elle retourne au prince Colloredo par ce même courrier.

Pour ici il faudrait être fort long pour entrer dans tous les détails de ce qui s'est parlé avec l'Impératrice, mais en voici, chère mère, la quintessence, me réservant de plus longs détails, conservant jour pour jour tout en note, à des moments où j'aurai un peu plus de temps, et où la matière sera plus riche et plus complète.

Je ne puis qu'être très-satisfait de l'accueil amical et des témoignages d'amitié dont S. M. m'honore jusqu'à présent. Je n'ai pas eu un instant l'occasion de me trouver seul avec elle, néanmoins les fréquents discours que nous avons eus ensemble, soit aux grandes tables, où je me trouve assis à côté d'elle, aux jeux, aux bals, aux opéras, quoiqu'à propos rompus, nous n'étions point écoutés, et outre une infinité de propos très-indifférents, dans lesquels S. M. faisait voir l'étendue de ses connaissances et l'agrément de sa conversation, il ne s'est glissé que l'occasion de découvrir ce peu d'objets politiques et intéressants, savoir:

1mo que je dois croire S. M. assez contente de moi, que journellement les propos deviennent plus naturels et plus intéressants, puisqu'un peu de confiance commence à se manifester;

2do que S. M. paraît peu disposée à des discours suivis de politique, et que ce n'est que des moments, des occasions qu'il faut saisir et amener pour placer son mot;

3^tio^ que ce n'est que hier à l'opéra, que j'ai pu parler des sinistres et fausses impressions que le Roi de Prusse répand sur mon compte, et qu'elle m'a assuré que c'était du commérage de sa part, qu'il était mal informé par des petites gens, et qu'il obtenait par ses fausses nouvelles qu'à la fin on ne croira plus les vraies qu'il pourrait donner; que la solitude dans laquelle il vivait, et son âge lui donnaient tant d'humeur;

4to qu'elle ne désire point la médiation, mais elle est fort contente de sa déclaration et peu des Anglais qui ne veulent l'accepter telle qu'elle est; qu'elle désire que la paix se fasse et qu'une partie des colonies obtiennent la liberté.

5to Elle me tenta si l'Italie et surtout l'Etat du Pape ne me conviendrait pas comme le patrimoine de l'Empereur des Romains, et comme un si bon et beau pays. D'abord je répondis en plaisantant, mais puis je ne dis sérieusement autre chose si non que le *Status quo* en Italie était une chose qui intéressait si vivement tant de puissances, que même les droits depuis Auguste, je ne pourrais les faire valoir, mais que son Rome, savoir Constantinople, était bien plus facile pour elle à conquérir. Elle me fit des excuses de cette question, et parut embarrassée de l'avoir faite, et m'assura qu'elle ne désirait que la paix, et ne pensait du tout à cette conquête.

Voilà jusqu'à présent ce qu'au travers d'un tas de propos il a été possible de tirer.

Digitized by Google

La façon de vivre ici, à ce que dit S. M. elle-même, empêche plus de familiarité. D'abord tous les jours en voyage elle dîne avec tous les étrangers et seigneurs de sa suite. Elle doit les voir le soir ou au jeu ou à un bal. Elle insiste fortement que je vienne jusqu'à Pétersbourg, et elle y a ajouté des raisons vraiment intéressantes. D'abord elle assure qu'elle va à sa campagne, où elle vit en particulière et où je pourrais la voir hors de toute représentation et fort à l'aise seule, que ce n'est que dans sa capitale que je pourrais prendre une idée des choses que Pierre le Grand et elle ont faites, que je n'aurais rien vu si je ne vois sa résidence, qu'enfin elle voudrait me faire voir ses trois escadres qui sont toutes prêtes à sortir du port pour leur destination, et qui formeront une idée de sa puissance maritime.

A ces raisons, bonnes en elles-mêmes, se joignent encore de mon côté, que d'abord la vue de Pétersbourg, en étant si près, devient très-curieuse et intéressante; que je prévois que, vu les arrangements de la vie ici, ce ne sera que là qu'on pourra parvenir à consolider quelqu'arrangement; que ce voyage sera agréable à S. M.; que, désiré par elle, il ne peut qu'avoir l'air vis-à-vis du Roi de Prusse et des autres de ma réussite ici; que la connaissance du Grand-Duc [1]) paraît un objet important de toute façon, de même que celle du comte de Panin; que le séjour que j'y ferai, pourra y contribuer et prévenir sur mon compte les impressions que l'arrivée en automne du prince de Prusse pourra occasionner sur ces deux

[1]) Paul.

personnes, qui ne m'auraient point vu, enfin le jugement sur les arrangements et le gouvernement, joint aux différents genres d'établissements utiles, ne pourrait point se porter si on ne les voit.

Tout ceci jusqu'à présent, quoique assez combattu, m'a pourtant déterminé à condescendre de me rendre à Pétersbourg. Je souhaite infiniment que cela puisse mériter l'approbation de V. M., seul objet de tous mes désirs, mais j'ose l'assurer que Cobentzl et tous mes messieurs l'ont jugé convenable, et que je crois pour le bien de son service que je la fasse, et même nécessaire. Je partirai donc d'ici avec l'Impératrice le dix de ce mois; je l'accompagnerai jusqu'à Smolensko, ce qui fait deux journées; là il y aura deux jours de séjour, et je partirai ensuite le quinze pour Moscou, où je resterai cinq à six jours. Le voyage ne sera que de deux jours, et de là je me rendrai à Pétersbourg, où l'Impératrice sera en attendant arrivée. Il faudra cinq à six jours pour ce voyage. En restant à Pétersbourg quinze jours ou trois semaines tout au plus, je me trouverai revenu toujours en Galicie à Zamosc, sans passer par Varsovie, pour la fin de juillet, et par conséquent à même, sans revenir plus tard au logis, de me trouver au commencement d'août à ses pieds à Vienne, si j'omets la tournée de la Bucowina, ou, si V. M. croit que je puisse la faire encore, ce ne serait qu'un retard d'une douzaine de jours, puisque je pourrais en revenir droit par l'Hongrie, sans passer en Transylvanie et le Banat, sur quoi j'attends les ordres ultérieurs de V. M.

Le prince de Potemkin veut aller lui-même à Moscou pour me tout expliquer. Son crédit est au plus haut degré. S. M. à la table publiquement l'a nommé son vrai

élève, et m'a dit qu'il fallait que les têtes et la façon de penser des hommes se conviennent, et qu'elle n'en avait point trouvé qui lui agréât davantage que la sienne. Jusqu'à présent cet homme ne m'a tenu que les propos les plus mesurés, mais je ne doute point qu'il ne se découvrira à la longue, et que peut-être son voyage à Moscou est fait pour cela. En attendant j'ai vu son régiment de cuirassiers qui est de toute beauté, et exerce parfaitement bien.

J'ai l'honneur de lui joindre ici le journal de ce qui s'est fait jusqu'à présent jour par jour ici. Voudrait-Elle avoir la bonté de l'envoyer ensuite au Grand-Duc [1]), et daignerait-Elle faire copier une partie de cette lettre par Püchler pour le prince de Kaunitz, ne croyant pas qu'il pourrait lire mon griffonnage?

S. M. m'a demandé les différents livres d'instruction de l'école normale; j'en ai écrit à Brigido pour qu'il me les envoie, mais s'il ne les avait pas, voudriez-vous, chère mère, me faire la grâce de m'en envoyer deux exemplaires un peu bien reliés de chaque espèce, rien ouis, par le premier garde.

Ceux-ci prendront dorénavant la route par Cracovie, Varsovie, Riga à Pétersbourg; les deux en route, je les dirige sur Moscou encore. Voici tout ce que je puis pour le présent avoir le bonheur de lui mander.

[1]) Leopold von Toscana.

DLIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Smolensko, le 14 juin 1780.

Très-chère mère. N'ayant pas voulu retarder jusqu'à Moscou, où me parviendra seulement le garde, à donner des nouvelles à Votre Majesté, j'envoie d'ici le courrier Tarnotzy jusqu'à Zamose en Galicie; de là le maître de poste prendra les dépêches et les apportera à Vienne, et le courrier examinera la route que j'aurai à prendre, la plus courte et la plus commode pour revenir de Riga en Galicie, et il viendra à Pétersbourg m'en rendre compte, pour prendre mes arrangements en conséquence.

Depuis mon dernier courrier le journal ci-joint fera voir ce qui s'est fait ici. J'ai eu l'honneur d'accompagner pendant deux jours et demi l'Impératrice dans son voyage; j'étais avec elle dans une voiture à six places, très-commodement et très-agréablement, car elle est, on ne peut pas plus, aimable et instruite.

Les chemins sont très-bons, fort larges, plantés, mais point ferrés, et uniquement de terre et de sable, par conséquent gâtés aux moindres pluies. Le pays commence à être plus beau vers ici, et il y a plus de culture que dans la Russie blanche, autrefois Pologne. Demain S. M. part pour continuer sa route, et moi de mon côté pour

Moscou, où j'espère d'arriver le 17 samedi au soir. Vous imaginerez facilement, chère mère, tout le train de ce voyage, 120 différentes voitures composant, dit-on, la suite, partout grandes cérémonies, dîner de 80 couverts, bals, jeu à la Cour, enfin représentations; au travers de tout cela et ce qui en récompense, c'est des conversations qu'on a avec S. M. En voici les principaux sujets:

1mo il s'est trouvé l'occasion où j'ai pu parler naturellement du Roi de Prusse et de tout ce qu'il débitait de faux sur mon sujet. S. M. en convient et me réitéra souvent les assurances qu'elle n'y ajoutait point de foi. Nous n'entrâmes pas dans des détails, puisqu'il me paraissait ne pas me convenir de charger la dose des plaintes, d'autant plus que cela aurait embarrassé l'Impératrice;

2do une occasion assez naturelle s'étant présentée, je témoignai à S. M. que nous étions fermement résolus dans toutes les grandes occasions de lui communiquer nos idées amicalement, et de lui en demander conseil. Elle goûta infiniment cette idée, et ses assurances et réponses là-dessus furent si honnêtes et amicales que possible, promettant le conseil le plus sûr, si on le lui demandait, et tel qu'elle l'exécuterait elle-même;

3^tio^ enfin se trouva un moment où je vis que S. M. tournait elle-même alentour du pot, et où je crus à propos de lui parler de la dernière guerre des Turcs et de notre convention commencée avec la Porte, et enfin de sa déclaration pour le Roi de Prusse. Je crus entrevoir que je l'avais vraiment soulagée; elle ne put me cacher sa peine sur la première; elle me présenta tous les avantages que nous aurions pu avoir, qu'elle nous les avait offerts avec le mot „indépendamment de quelconque autre enga-

gement," qu'elle avait par-là sous-entendu le Roi de Prusse, que sa nation plus qu'elle avait été étonnée de ce que nous ne l'assistions, que cette démarche provenait sûrement de la France, qui aimait mieux les Turcs que toute autre puissance d'Europe, que ce grand moment, cette belle occasion ne reviendra peut-être jamais plus.

Je crus faire valoir son alliance avec la Prusse; elle me dit qu'elle n'avait pu faire autrement au moment qu'elle est montée sur le trône que de faire la paix, tout ayant été dans un délabrement incroyable. Enfin elle parut vouloir dire un moyen de réparer cela, mais fit semblant de le ravaler, et ne me dit autre chose si non que moi-même je n'avais point ma capitale. Or ces différents propos et si souvent et de toute façon répétés sur l'Italie me font croire qu'elle brasse là-dessus quelqu'idée dans sa tête, mais il n'y a pas eu moyen encore de l'approfondir. Un autre propos se joint à cela, c'est que quand elle me parle de Rome, moi je lui parle toujours, en riant, de Constantinople. Une fois elle me répondit néanmoins positivement que, si elle en avait alors même fait la conquête, qu'elle ne l'aurait point gardé, mais qu'elle en aurait fait un autre usage. Tout ceci me ramène à cette idée creuse qu'elle pense encore à partager son Empire et à donner à son petit-fils Constantin l'Empire d'Orient, savoir quand elle l'aura conquis. Je m'attends que dans ce voyage à Moscou le prince Potemkin sera sûrement à même de vouloir me parler, et peut-être que de lui on tirera davantage. Je ne négligerai point d'occasions, et la vie privée qu'elle compte me faire voir à Czarskoe-Selo, et dont elle se rejouit d'avance, me mettra peut-être à même d'en apprendre davantage.

En attendant les plus forts préjugés paraissent levés. S. M. me témoigne mille amitiés et paraît contente de moi; cela frayera le chemin, les circonstances se donnant, à d'ultérieures propositions, que je crois toujours ne devoir pas presser, puisque d'abord les circonstances ne l'exigent point, et trop d'empressement gâterait plus que cela ne ferait du bien, d'autant plus que tout ceci peut-être ne sont que des leurres pour me faire jaser et ensuite en faire mauvais usage, car je ne me fie à personne ici, et il paraît que la confiance ne règne entre personne.

Le séjour de Pétersbourg, où je crois que l'on sera plus à l'aise, je l'attends avec impatience, car V. M. connaît mon peu de goût pour les fêtes et représentations, et Elle jugera du plaisir que cette façon d'être me fait. La connaissance du Grand-Duc est un objet vraiment intéressant, mais également délicat. Je tâcherai à y ménager toutes les considérations possibles, et de combiner ce qui sera combinable. Le prince de Prusse viendra toujours ici au mois de septembre, regâter si j'avais fait quelque chose de bon. Je suis fâché que nous ne nous y trouvions ensemble, car cela me ferait plaisir de renouveler sa connaissance.

J'ose lui joindre ici la liste des présents que jusqu'à présent j'ai été dans le cas de faire. S. M. a donné à mes messieurs et premiers officiers des boîtes et mille ducats pour tous les gens.

DLV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Moscou, le 19 juin 1780.

Très-chère mère. J'ai reçu le courrier qu'elle a eu la bonté de m'envoyer; il a été engagé de faire un grand détour en passant par Mohilew et Smolensko.

C'est le commandant de Kiew qui en est cause, néanmoins il a fait diligence, en me remettant en treize jours, savoir datées du 4 de ce mois, avant-hier soir ses dépêches.

Je lui baise très-humblement les mains pour le contenu et les expressions gracieuses de sa lettre. La nouvelle qu'Elle daigne me donner de la nouvelle inquiétude que vient d'avoir la Reine de Naples, me fait vraiment de la peine, et Elle l'aura sentie très-vivement. Pour le prince Charles[1]) il ne faut pas s'attendre à une longue vie, il est étonnant qu'avec son régime et le peu de mouvement qu'il fait, ce dont il est menacé, ne lui soit pas déjà arrivé il y a longtemps. Probablement cela traînera et affaiblira son corps et son esprit toujours davantage.

Quant aux courriers que j'ai l'honneur de lui expédier, Elle verra que j'ai pris tous les moyens possibles pour lui multiplier les nouvelles, en me servant de mes

---

[1]) Karl von Lothringen, Maria Theresia's Schwager.

postillons, officiers et même maîtres de poste. Je n'ai jamais été sept jours sans en expédier, et la liste ci-jointe le fera voir. Les distances sont si grandes, qu'entre ceux qui m'arrivent et ceux que je renvoie, l'on peut toujours en compter cinq en route. Ici je n'ai que deux gardes avec moi, et dès que le troisième arrive, j'en renvoie un des anciens. Le porteur de celle-ci a dû faire une course hors de son tour jusqu'à Brody et revenir à Mohilew. Je ne puis que me louer de toute façon de leur diligence, de leur conduite et tranquillité.

Avant-hier je suis arrivé dans cette grande ville; il est sûr que l'on ne peut regretter de l'avoir vue. Elle est beaucoup plus étendue que tout ce que j'ai vu. Paris, Rome, Naples ne sont point approchants de sa grandeur. Il est vrai qu'intérieurement il y a beaucoup de vilaines maisons, parmi lesquelles se trouvent entremêlés de très-beaux palais. Les rues sont belles, larges, bien percées, enfin c'est un endroit extrêmement intéressant pour les différents habillements et les moeurs qu'on y voit. J'ai vu hier une partie des choses curieuses, savoir les habillements des anciens Czars et tout le trésor, où il y a une infinité de choses curieuses et précieuses; les églises où sont les tombeaux, et celle où se fait le couronnement.

L'hôpital militaire est en très-bon ordre, enfin l'après-dînée j'ai été voir une espèce de fête dédiée au jour de la Pentecôte que les Grecs célébraient hier, où il y avait sur une prairie sûrement 50.000 âmes rassemblées à boire, danser, chanter et jouer sur des escarpolettes à tourner, jeu favori du peuple. La gaieté, le singulier de cette fête ne se laisse point décrire. De là j'ai été au jardin de la Cour qui fait la promenade publique; il y avait tout le

beau monde, et sûrement mille dames ou femmes, toutes très-bien mises à la française, et dont une infinité étaient très-jolies.

Aujourd'hui je continuerai mes visites; la maison des orphelins et ensuite une visite à la campagne pour voir le prince Dolgoruki qui est le gouverneur, feront mes occupations. Dans quelques-uns de ces endroits le prince Potemkin m'explique le nécessaire, dans les autres je vais seul. Je compte rester ici encore jusqu'au 23, et ensuite en partir pour Pétersbourg, où j'arriverai le 29 probablement. J'expédierai de là tout de suite un courrier, et Elle ne pourra que vers le 15 de juillet le recevoir, si jusqu'alors un autre garde de sa part ne m'arrive. Les distances sont considérables, mais une fois à Pétersbourg, mes nouvelles seront très-exactes, ayant l'avantage de la poste réglée qui ne se trouve pas ici, toutes les lettres devant passer par Pétersbourg de toutes les parties de l'Empire.

DLVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

(Saint-Pétersbourg), 28 (juin 1780).

Très-chère mère. J'ai reçu en montant en voiture, après avoir déjà envoyé en avant tous mes gens, la gracieuse lettre de Votre Majesté du 9 par l'officier d'Esterházy, et du 10 avec le garde, qui sont arrivés ensemble à Moscou. Je les ai laissés reposer une couple de jours,

et ils me suivront ensuite. Pour moi, j'ai poursuivi ma route avec diligence, et c'est au moment de mon arrivée que j'expédie ce garde, en lui donnant l'ordre de se reposer une journée entière à Varsovie, où ses dépêches chez Caché [1]) seront en toute sûreté, puisqu'il s'est beaucoup fatigué en voyageant avec moi.

Je suis charmé des bons succès de la coadjutorerie; c'est la fin qui couronnera l'oeuvre, et il faudra voir ce que le Saint-Esprit coûtera à acheter chez les chanoines. Je n'ai point parlé de cette affaire ici à l'Impératrice ni à personne, et je croirais peu séant d'avoir besoin de sa protection pour une telle misère. Que le Roi de Prusse fasse ce qu'il voudra, nous en ferons de même, si le courage ne nous manque pas, reste à voir qui l'emportera en menaces et en promesses. Je suis enchanté que la promenade à Dornbach ait si bien réussi, et je désire bien que la manoeuvre ait de même rencontré son approbation.

Mon séjour à Moscou a été des plus agréables; c'est une superbe ville; les environs en sont fertiles et riants, la compagnie surtout en femmes très-bonne et beaucoup de fort jolies. Comme il a plu quatre jours, les chemins étaient fort gâtés et nous avons fait une route assez difficile et secouante, la plupart sur des rondins de bois tout découverts. Le prince de Potemkin a pris fort ses aises; je ne l'ai vu que trois fois à Moscou; il ne m'a rien dit en affaires. Je lui ai fait donner son présent, et il m'a fait de grandes protestations d'attachement à mettre à

[1]) Benedict von Caché, kaiserlicher Geschäftsträger am polnischen Hofe.

l'épreuve, si elles seront vraies, à la première occasion. C'est un homme trop indolent, trop froid pour mettre de la suite à une affaire, et insouciant. Hors de ses menées de Cour, je crois que l'on ne pourra jamais se servir de lui que pour empêcher quelque chose au moment, mais jamais pour en faire faire une qui exigerait système, principes, suite, application qu'il ne connaît pas. Je verrai comme je me tirerai d'ici, où je suis très-curieux de voir le Grand-Duc et toute la Cour, et les établissements qui ont été faits.

La maison des orphelins et l'hôpital militaire sont très-beaux à Moscou, et je souhaiterais que Vienne en produise de pareilles, à quelques améliorations près qu'on pourra encore y faire, vu que bien des petites choses y paraissent un peu outrées. Je loge ici chez Cobentzl qui a une fort belle maison le long du quai de la Newa, où l'on voit passer les bâtiments à voile sous les fenêtres. J'ai pressé un peu ma route, S. M. l'ayant beaucoup la sienne, et par conséquent en cinq jours je me suis rendu ici. Demain je vais le matin à Czarskoe-Selo voir S. M. et toute la famille qui s'y trouve, et je tâcherai de me tirer de tout ceci le moins mal que je pourrai, pour mériter l'approbation gracieuse de Votre Majesté que j'ambitionne seule.

Ma santé est parfaite, de même que celle de toute la suite. Pour le médecin et le chirurgien qu'Elle a daigné envoyer à Lemberg, je les y laisserai encore, et dès qu'Elle m'aura daigné donner ses ordres, si je puis faire la tournée de la Bucowina ou si je dois revenir seulement en droiture, je les employerai dans le premier et les renverrai dans le second cas.

DLVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA [1]).

Pétersbourg, le 1 juillet 1780.

Très-chère mère. J'ai reçu hier avec la reconnaissance la plus parfaite par le courrier qui a fait grande diligence, les marques de ses bontés et les nouvelles toujours si désirées par moi de sa parfaite santé. Elle connaît tout mon tendre et respectueux attachement; il est assuré sur des principes et sur des sentiments dont l'indissolubilité fait mon bonheur; qu'Elle juge donc de tout ce que j'ai ressenti des expressions flatteuses et en vérité bien au-delà de mes mérites, dont Elle daigne se servir à mon égard. S'il me fallait un aiguillon pour tâcher d'en mériter la continuation, c'est bien le plus puissant qu'Elle aurait pu imaginer.

En douze jours le courrier a fait le trajet; pour un premier début c'est très-bien. D'ici je ne saurais que lui réitérer ce que j'ai eu l'honneur de lui répéter dans chaque lettre, c'est que mon séjour est des plus agréables, que le

---

[1]) Dieses Schreiben wurde, wie aus dessen Inhalt hervorgeht, durch die gewöhnliche Post, und nicht gleich den früheren durch Couriere geschickt. Es war daher darnach eingerichtet, auch von unberufener Hand geöffnet und gelesen zu werden.

matériel du pays, les établissements publics et les monuments de goût et de magnificence que l'Impératrice des Russies établit, surpassent de beaucoup l'opinion qu'on en a dans l'étranger, et on ne le croira jamais, si on ne les voit. Je ne suis point enthousiaste ni exagéreur, mais quelconque voyageur curieux et désireux de belles et grandes choses, qui élèvent l'âme, ne venant pas voir ce pays dans la tournée qu'il fait des autres, a très-grand tort. S. M. continue à me combler de bontés, et je ne cesse de goûter infiniment sa conversation aussi bien pensée que bien dite. Le Grand-Duc est fort au-dessus de ce qu'on en connaît dans l'étranger, et son épouse [1]) est aussi jolie que faite pour sa place, vivant ensemble d'une union parfaite, dont deux jolis petits princes font l'ornement. S. M. elle-même s'en occupe beaucoup, et on leur laisse toute la liberté nécessaire pour déployer leur esprit et pour renforcer leur corps. On a eu l'attention de me préparer un très-joli petit quartier (séparé de la Cour) à Czarskoe-Selo, où j'ai couché une nuit. La maison du palais a une grande apparence, mais les jardins surtout et les promenades sont fort belles, qui ont été faites nouvellement. Il y a entre autres une pièce d'eau très-étendue, avec une île et quelques bâtimens qui l'entourent, qui vous plairaient infiniment, chère mère, et je voudrais bien pouvoir la transporter au bout du parterre de Schönbrunn; vous y passeriez les soirées assurément avec plai-

[1]) Die Prinzessin Sophie Dorothea von Württemberg, im Jahre 1759 geboren und im Jahre 1776 mit dem Grossfürsten Paul von Russland vermählt, worauf sie den Namen Marie Feodorowna annahm. Sie starb im Jahre 1801.

sir. Je n'ai encore vu que très-peu de choses ici; la Cour me prend du temps, mais que je ne regrette point, étant mon premier objet, et quelque mauvais courtisan que je sois, la vie ici m'est beaucoup plus agréable que j'osais l'espérer.

Je renverrai un de ces jours un des trois courriers que j'ai, uniquement avec les expéditions de la chancellerie d'Empire, et je continuerai tant par lui que par la poste à vous tenir au fait, chère mère, de ce que je fais ici.

DLVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Pétersbourg, le 4 juillet 1780.

Très-chère mère. J'ai l'honneur de lui continuer ici les mêmes nouvelles que je lui ai mandées par la dernière poste, et Elle en aura senti toute la raison. Le train de mon séjour ici, Elle le verra par le journal ci-joint qui contient aussi ce qui s'est passé à Moscou. Oserais-je derechef la supplier de le faire copier et de l'envoyer à mon frère le Grand-Duc? L'Impératrice continue à me traiter ici avec toute l'amitié et la cordialité dont elle et le train de sa Cour sont susceptibles. Nos conversations longues et fréquentes continuent; j'y ai eu l'occasion de rappeler peu à peu à peu près tous les maximes que le prince de Kaunitz avait su si bien rassembler. Je crois, ne pouvant répéter tous les propos qui sont très-longs,

interrompus et morcelés, puisque ce n'est qu'au vol qu'on peut placer son mot, pouvoir déduire les conséquences suivantes, savoir:

1mo que S. M. n'a plus de fiel et croit avoir parfaitement rendu le tour que nous lui avions joué avec notre refus de secours dans la guerre avec les Turcs par sa déclaration dernière qui a amené la paix de Teschen;

2do qu'elle ne serait pas si éloignée de nous traiter presqu'également avec le Roi de Prusse, mais qu'elle ne fera rien pour le moment pour se brouiller avec lui, voulant qu'on la cajole à l'envie des deux côtés;

3^tio^ qu'elle regrette dans son âme la mauvaise situation dans laquelle, à ce qu'elle croit, l'Angleterre se trouve, aimant les Anglais, mais méprisant la faiblesse du Roi et les sottises réitérées de leur ministère, qu'elle croit devoir succombor à ses fâcheuses circonstances, et elle en attend l'issue;

4to pour la France et surtout l'Espagne c'est exactement le contraire; elle approuve la conduite du Roi de France, le choix de ses ministres, mais n'aime point la nation ni leurs finasseries;

5to de la Suède elle ne paraît pas contente ni même du Roi;

6to quant aux Turcs, il est très-sûr qu'elle leur en veut et que son projet de l'érection d'un Empire d'Orient roule dans sa tête et couve dans son âme. A tout moment des propos le dévoilent; elle m'a dit par exemple qu'elle ne comprenait point pourquoi les Français voulaient absolument des Musulmans à Constantinople, et qu'une autre nation indépendante ne leur convînt pas de même. Elle m'assura très-positivement et avec chaleur et

énergie que jamais elle ne se lierait avec les Turcs, pas même en objet d'un traité de commerce, et elle se servit même de l'expression que le Roi de Prusse, quoique pas en âge de l'être, était souvent un étourdi en politique, voulait combiner des objets incombinables et était trompé par ses ministres et se trompait lui-même, en voulant en faire accroire aux autres, que tout cela provenait de sa façon de vivre seule et retirée, mélancholique, qui lui faisait faire les idées les plus extravagantes. Enfin elle ajouta et répéta avec énergie qu'elle ne commencerait point de guerre, pas même vis-à-vis des Turcs, mais que, si eux l'attaquaient, qu'alors elle tâcherait de se bien défendre. Ayant répondu qu'ils s'en garderaient bien après la rude leçon qu'ils venaient d'avoir, elle me répondit qu'on n'était jamais sûr d'eux, et que des petites occasions, on les trouverait, vu sa position confiniaire avec eux, chaque fois qu'on voudrait, pour en faire naître des plus grandes;

7mo presqu'à chaque occasion où il s'agit d'Italie, et surtout de Rome, S. M. me répète même avec chaleur que c'était là ma capitale, que là j'aurais un vaste champ à la gloire et à m'immortaliser, et plusieurs propos comme cela que je laisse toujours tomber, ayant déjà répondu ce qu'il convenait les premières fois, mais cette chimère ou cette leurre tient dans leur tête. Le prince Potemkin en a parlé à Cobentzl, que j'avais instruit et qui en fit une plaisanterie comme d'une chose possible et même facile, mais sans entrer dans les détails, la chose n'étant pas faite à en demander. Tout ceci peuvent être des ruses, des faussetés, ou sont des chimères dont je ne puis concevoir que S. M. se serve ou se repaisse.

8vo Le comte Panin, auquel j'ai déjà parlé une couple de fois et qui m'a bien fait sentir la différence qu'il y a entre lui et le prince de Kaunitz, car c'est un entortillage d'idées et d'expressions dont on ne sort point, m'a dit pourtant ces paroles remarquables, c'est qu'il désirait me faire une confession générale du système politique de S. M. et de son ministère. Ce sera une rabâcherie, mais il faudra l'entendre toujours. Cet homme a l'air de craindre qu'on ne s'adresse à son antagoniste, le prince Potemkin, ou voit-il peut-être S. M. dans des sentiments qui lui font désirer de nous persuader d'avance de sa bonne volonté?

9no Le prince Potemkin témoigne toujours à Cobentzl le plus grand zèle pour la réunion de nos deux Cours. Il se lâcha même, il y a trois jours, à dire positivement à Cobentzl que, vu la connaissance qu'il avait de la façon de penser de S. M., le temps était arrivé où l'on pourrait facilement réparer tout le froid qui avait régné, et rétablir l'ancienne confiance et intimité entre les deux Cours, mais il ne se lâcha pas sur les moyens. J'ai instruit Cobentzl de lui lâcher comme provenant de lui, qu'un des premiers pas, le plus innocent et qui devait convenir à tout le monde, était sûrement si les deux puissances, comme me l'avait suggéré le prince de Kaunitz, se garantissaient mutuellement leurs possessions, que ceci était purement défensif, et que la Russie pouvait faire la même chose avec le Roi de Prusse. Comme il faut attendre une occasion et ne pas avoir l'air de l'empressement, je n'ai pas voulu qu'il affecte d'en chercher le moment, ainsi ce ne sera que dans quelques jours seulement que je pourrai avoir le bonheur de lui en faire mon rapport, et l'occasion se donnant, j'en dirai quelque chose aussi en passant au

Digitized by Google

comte de Panin. Reste à voir leur réponse; ce premier pas pourrait mener à d'autres. Toujours il ne peut compromettre, vu que la chose en elle-même est très-simple, ne peut choquer personne, et qu'on ne la jette là que comme une idée, sur laquelle on n'appuie pas.

Le Grand-Duc et la Grande-Duchesse, car il faut par leur étroite union et amitié ne les regarder que pour un, sont deux personnes fort intéressantes. Ils ont de l'esprit, des connaissances, et ils affectent ou les ont, c'est ce que je ne puis juger, des sentiments de la plus grande probité, droiture et justice, préférant la paix à toute chose, et le bonheur de l'humanité. Leur façon d'être avec S. M., surtout du Grand-Duc, est un peu gênée et empruntée; cette cordialité sans laquelle je ne saurais vivre, ma chère mère, n'existe pas. Pour la Grande-Duchesse, elle est plus naturelle, elle décide son mari, elle s'intéresse à lui et elle mène parfaitement tout le ménage. C'est une princesse qui un jour pourra jouer un grand rôle. Ils me témoignent tous deux la plus grande amitié, mais il faut que je m'observe, puisque trop de liaison avec eux ne conviendrait pas. J'en ai déjà vu les symptômes dans l'éloignement, et qu'il me convient d'éviter. Hier S. M. s'étant un peu sentie incommodée, je fus dîner avec le Grand-Duc à sa campagne peu éloignée d'ici. Le soir il y eut comme de coutume spectacle. Le lundi je restais seul avec l'Impératrice pour lui tenir compagnie, et ensuite je fus invité à assister au souper du Grand-Duc. Après le dîner à sa campagne, ou pour mieux dire, à celle de la Grande Duchesse, ils m'obligèrent à mettre la première pierre à un temple qu'elle fait ériger et qui sera dédié à l'amitié. Je n'ai pu m'y refuser, et tout ceci s'est fait le

plus galamment du monde, avec les assurances de la durée la plus inviolable, Panin, Potemkin et plusieurs autres présents.

Jusqu'à présent la chose en tout sens paraît aller fort bien. S. M. m'a parlé, et même le Grand-Duc confidemment; la première entre autre m'a fait tous les détails de la révolution qui l'a mise sur le trône, et de Pierre III, ses folies, et des moyens qu'elle a dû employer. Le second m'a parlé de ses gênes, et du fils naturel de S. M.; tout ceci marque de la confiance, mais il n'est pas facile de ménager également les deux objets, puisque chaqu'un veut avoir des témoignages d'attention à part. Nous venons de rentrer en ville; j'ai eu l'honneur d'accompagner S. M., et elle est allée s'établir au palais d'été qui est beau mais tout en bois. Le jardin y est grand et agréable, avec une très-belle grille en fer, le long du quai. Demain on bénira une église, et S. M. assistera à cette fonction; ensuite, comme c'est le jour de nom de Monsieur de Betzky [1]), il y aura une petite fête au couvent des demoiselles. Après-demain on reste encore en ville, et puis l'on part pour Péterhof. Je compte aujourd'hui en quinze être déjà en route; j'ai fait reconnaître les chemins par Tarnotzy; il m'a fait rapport qu'en six ou sept jours tout au plus je pouvais être, en dormant toutes les nuits, rendu de Riga à Zamosc en Galicie. Je contremande toute chose pour la Bucowina après la dernière lettre de Votre Majesté, et je viendrai droit à Vienne me mettre à ses pieds, moment que ses bontés et mon tendre et inviolable attachement me font désirer au-dessus de toute chose.

[1]) Der russische General, welcher laut Josephs Tagebuch Vorsteher des Fräuleinstiftes war.

Voudrait-Elle avoir la bonté de faire mes compliments à mon frère et mes soeurs, surtout à ma soeur Marie, à laquelle je n'ai pas le temps de répondre.

DLIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA [1]).

Pétersbourg, le 6 juillet 1780.

Très-chère mère. Je continue à vous donner la continuation des mêmes nouvelles, tant de nos santés, que de la vie que nous menons ici. Hier j'ai été avec S. M. à son hermitage; c'est le plus agréable lieu que j'ai vu de ma vie, et je désirerais bien que le local du logement de la Bourg se prêterait à en construire un dans ce genre. Vous pourriez alors faire un peu d'exercice l'hiver, ce que vous savez que je désire tant pour votre santé. Un jardin très-agréable avec une orangerie pour l'hiver, entourée d'une grande galerie dans laquelle il y a tous les tableaux de S. M., avec une bibliothèque et des chambres se trouvent réunies avec le meilleur goût possible dans un second étage, ayant la vue sur la rivière et communiquant à plein pied par un corridor aux appartements de S. M. Je prendrai la liberté de prier S. M. de me permettre d'en faire copier le plan, car je ne renonce pas encore entièrement à l'idée que sur la Bell'aria on pourrait bâtir quelque chose qui lui res-

[1]) Durch die Post.

semble, et qui, joignant à vos appartements, vous procurât cette commodité pour l'hiver.

J'ai vu la maison d'éducation des demoiselles, et les cadets. La première, je la reverrai encore, puisque ce jour là on fêtait la fête de M. de Betzky, et qu'on n'en pouvait pas voir les détails. Dans ces deux endroits seuls par les bontés et les grâces de S. M. on élève plus de mille enfants depuis l'âge de cinq à six ans jusqu'à dix-huit et vingt. Par la suite certainement on en verra les avantages les plus considérables pour la nation.

Je lui baise très-humblement les mains, et je la supplie de me croire avec le plus profond respect et l'attachement le plus tendre et le plus inviolable...

DLX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Pétersbourg, le 8 juillet 1780.

Très-chère mère. J'ai été pénétré de la bonté avec laquelle Elle veut bien s'exprimer à mon égard dans sa gracieuse lettre qui vient de m'être remise par le courrier. Je lui en baise très-humblement les mains, et je la supplie de croire que mon unique et seul but est de la servir et de lui être utile et agréable et mériter par là la continuation de ses bontés. Je ne puis lui parler aujourd'hui de nouvelles intéressantes, ayant à peu près épuisé la matière par le dernier courrier. Tout ce que je puis dire d'ici, c'est que S. M. continue à me traiter avec la plus

grande amitié. D'affaires il n'en est question qu'en passant; l'insinuation pour la garantie réciproque des deux Empires, Cobentzl en a jeté quelque chose au prince de Potemkin qui l'a bien accueilli et qui a promis de vouloir sonder le terrain. Il n'y en a pas encore de réponse, et je ne veux pas qu'il presse trop pour conserver l'air naturel que ceci était une chose de pure convenance mutuelle, et qu'au reste elle nous pouvait être égale. Avec le comte de Panin mes occupations continuelles à la Cour m'ont empêché encore de faire une conversation suivie, dont peut-être cette confession politique annoncée en serait venue au jour. Ce sera certainement un grand verbiage, car cet homme n'est que paroles et peu de faits; ses subalternes sont ses supports.

Au reste, S. M. ayant changé d'habitation, j'ai eu l'honneur de la suivre, et nous voici à Péterhof où se célébrera demain la fête de l'anniversaire de la révolution qui fit monter S. M. sur le trône, et ensuite celle des Saints Pierre et Paul, dont le Grand-Duc porte le nom. Il y aura bal paré le premier jour, et le second illumination et bal en masque, ensuite je compte revenir en ville, car cette campagne en est éloignée comme presque Neustadt de Vienne, pour passer une couple de jours à voir toutes les curiosités qu'elle contient et que je n'ai pu encore voir. Le matériel de la ville est de toute beauté et il y a des établissements qui sont très-beaux, et qui font honneur aux grandes vues d'Etat et au coeur de S. M. Après ceci je reviendrai passer une couple de jours ici, et puis je partirai le 17 ou le 18 de ce mois au plus tard; il me faudra quatre jours jusqu'à Riga, de là six jours tout au plus, avec des séjours, jusqu'à Zamose, de façon que les

premiers jours d'août je serai en Galicie, et ayant contremandé selon ses ordres ma tournée dans la Bucowina, vers le 20 au plus tard à ses pieds à Vienne, moment que j'attends certainement avec le plus grand empressement.

Je prends la part la plus vraie à la peine que V. M. ressent de la fâcheuse situation dans laquelle le prince Charles se trouve, mais il n'en faut pas espérer davantage, et l'essentiel sera de penser à régler, sa mort arrivant, les choses au gouvernement et à l'établissement en tout genre, de façon que le bien du service avant tout se fasse, et que les anicroches et dérangements en tout genre qui s'y sont si souvent manifestés, soient à jamais levés à l'avenir, car ce moment manqué, comme j'ai vu si souvent, on n'y parviendra presque plus. Il me paraît donc qu'il ne faut pas se presser, et attendre plutôt quelques mois, pour consolider la chose, avec le départ de ma soeur et du prince [1]).

L'affaire de la coadjutorerie avance si bien que je me flatte qu'elle terminera à l'entière satisfaction de V. M. Je croirai toujours nécessaire, convenable et décent, que mon frère prenne la tonsure et l'habit de son état. Il me paraît qu'on ne peut faire moins, et même la prêtrise, l'élection une fois faite, je m'y soumettrais tout de suite. On ne m'en a jamais parlé ici, et moi je n'en ai rien dit non plus.

---

[1]) Die Erzherzogin Marie Christine und Prinz Albert, denen das Gouvernement der Niederlande übertragen werden sollte, was nach dem Tode des Prinzen Karl von Lothringen auch wirklich geschah.

DLXI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA [1]).

Pétersbourg, le 11 juillet 1780.

Très-chère mère. Ces deux jours se sont passés en gala et fêtes; le lieu de Péterhof s'y prête, et la magnificence en tout genre do la Cour les a rendu très-brillantes. Le premier était l'avènement de l'Impératrice au trône; quiconque la connaît, et a vu comme moi ce qu'elle a fait et ce qu'elle fera encore pour lo bonheur de scs peuples et pour l'humanité, ne peut que partager avec sentiment dans ce jour le bonheur de la nation qui, en la sauvant de sa perte, lui a donné une pareille souveraine.

Le second était la fête de St. Pierre, jour de nom du Grand-Duc. C'est un prince qui a beaucoup de qualités qui le rendent très-estimable, mais il n'est pas facile d'être un second après une grande princesso. Qui peut mieux l'apprécier que moi, chère mère, qui sent si bien le peu que je vaux, quand je mo compare à vous? Ma volonté pour le bien de votre service, mon tendre attachement pour votre personne doivent cacher mon insuffisance. Permettez que je vous baise bien les mains, et me dise pour la vie avec le plus profond respect . . .

[1]) Durch die Post.

DLXII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Pétersbourg, le 12 juillet 1780.

Très-chère mère. Dans la lettre qu'Elle a eu la bonté de m'écrire par le courrier extraordinaire, j'ai pu apercevoir que les élections de la coadjutorerie n'étaient pas aussi assurées qu'il le paraissait bien. Je n'ai fait ici aucune démarche encore, ne croyant pas qu'elle convînt, néanmoins je sais par Cobentzl, à qui le comte de Panin l'a déclaré ministériellement, qu'aux sollicitations du Roi de Prusse et à ses représentations ici, de vouloir s'opposer à la réussite de cette élection, l'Impératrice avait répondu qu'elle ne voyait pas de quel droit elle pouvait s'en mêler, et qu'aucune des conséquences qu'il en voulait déduire, lui paraissait réelle, qu'ainsi elle ne voulait point y prendre part, et que la majorité des voix dans les chapitres en déciderait. Après avoir instruit V. M. de la proposition vague que par Cobentzl j'ai fait faire, de la garantie réciproque, Potemkin en a parlé à S. M. qui lui a fait naître la difficulté, si aussi la garantie des conquêtes qu'elle pourrait faire, y était comprise. On lui fit sentir que cela était impossible, puisque cela n'était point réciproque. Il répondit qu'on nous garantirait aussi toutes les conquêtes que nous ferions, hors de l'Allemagne et Pologne, enfin

ceci ayant été derechef combattu par la raison, il se borna à désirer, que de bouche je promette à S. M. que nous ne ferons jamais plus d'alliance avec les Turcs contre elle, et qu'elle promettrait la même chose, qu'elle n'en ferait jamais avec eux contre nous. Pour les mots et la forme de la garantie réciproque je fis concevoir que cela devait être traité ministériellement. Tout ceci se passa pendant plusieurs jours où il y eut des allées et revenues entre Potemkin et Cobentzl, le premier allant toujours, avant tout, en parler chaque fois à l'Impératrice. Elles sont donc à cette heure actuellement sur ce pied. Si S. M. me parle, je lui répondrai de l'assurance de ne vouloir plus s'unir aux Turcs contre elle, à charge de la garantie par laquelle elle ne pourra plus prendre part à toute guerre qui serait offensive contre nous, et avec l'entière réciprocité de notre côté. Pour l'acte même je dirai qu'on en enverra des instructions au comte Cobentzl, mais que le plus simple, le plus court, le plus générique et surtout le plus uniforme vaudra toujours le mieux.

Une autre proposition bien singulière Potemkin est venu à faire à Cobentzl; c'est que l'Impératrice ne savait comment faire, mais mourait d'envie de me demander comme un gage de notre amitié et connaissance, la Toison; qu'elle savait bien que cela était contre la règle, mais qu'elle désirait avoir ce témoignage public de mon amitié avec passion, et qu'elle voudrait que sans conséquence on fît cette exception à la règle uniquement pour elle et dans ce cas unique. Je fus fort embarrassé; je crois connaître S. M., et la vanité est son unique défaut; l'apparence d'être la première femme qui aurait cet ordre, lui fait un plaisir incroyable. Lui refuser, c'était le sûr

moyen de la désobliger, et cela pourquoi? Parce que cela n'a jamais existé. Et qu'est ce que cela fait que ce morceau de ruban, pour ce cas unique? Je crus donc pouvoir répondre que cela était infiniment difficile et presqu'impossible, mais que S. M. se prêtant à d'autres choses, elle était bien faite à faire faire pour elle des choses impossibles possibles, comme serait celle de la collation de la Toison. Je suis donc curieux si elle m'en parlera elle-même; alors il n'y aura pas moyen, si elle la demande, de la lui refuser, et il faudra penser de la lui envoyer par quelqu'un des chevaliers existants, et de préparer une petite Toison riche, bien montée, mais pas trop grande, que S. M. puisse attacher à l'habit comme en boutonnière avec le ruban rouge.

Au reste les affaires vont de même; on me traite à merveille; les deux jours de gala ont été très-brillants et l'illumination au jardin superbe; elle est habituelle tous les ans. Le Grand-Duc paraît fort à l'aise avec moi, la Grande-Duchesse de même, cette dernière, plus que je l'apprends à connaître, plus j'en fais un cas infini. C'est une princesse d'un caractère et d'un esprit rare, joignant à cela une figure très-agréable et une conduite admirable. Si j'avais pu trouver ou imaginer une princesse pareille, il y a dix ans, je l'aurais épousé sans difficulté, et elle aurait convenu à mon état et à ma position: c'est tout dire, je crois.

Mon départ reste toujours fixé pour le 18, et je compte être le premier d'août en Galicie. Je ne manquerai point d'en donner part tout de suite à V. M. En attendant je lui baise très-humblement les mains, et je la supplie de me croire avec le plus profond respect . . .

Voici ci-joint la continuation de mon journal et oserais-je très-humblement représenter à V. M. pour le bien de son service que le secrétaire de légation Seddeler[1]) qui est déjà trente années ici, demande son rappel et même l'a déjà obtenu, mais je croirais essentiel de tâcher qu'on l'engageât d'y rester encore quelque temps. Cobentzl le désire infiniment, et ce poste important paraît l'exiger, or je crois que, si V. M. daignait faire quelque chose pour lui, qu'on l'y engagerait depuis trente années. Cet homme n'a eu ni avantage honorifique ni lucratif, or je croirais très-humblement que, si Elle lui donnait le titre de conseiller, une pension en augmentation de ses gages, et peut-être, pour lui donner ici un peu de lustre, la petite croix de S. Etienne, alors il resterait, et je puis l'assurer en honneur que, vu sa droiture, son zèle, ses liaisons avec beaucoup d'employés, la connaissance parfaite de la langue, Elle n'en pourra jamais trouver à le remplacer, et surtout pour quelques années Cobentzl en aurait grand besoin. En attendant Caché ou un autre pourrait toujours venir ici comme secrétaire. Cet homme serait payé en sus, et il rapporterait son argent; tous les autres secrétaires de légation ont le titre de conseiller ici, ce qui fait qu'il lui devient presque nécessaire. C'est d'accord avec Cobentzl que j'ose lui mander ceci. Seddeler n'en sait pas le mot.

[1]) Emanuel Johann von Seddeler, kaiserlicher Gesandtschaftssecretär in St. Petersburg. Auf Josephs Empfehlung wurde er zum Legationsrath ernannt und erhielt das Ritterkreuz des Stephansordens. Im Jahre 1782 wurde er in den Freiherrnstand erhoben.

DLXIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA [1]).

Pétersbourg, le 13 juillet 1780.

Très-chère mère. Me voici en ville pour deux jours, que je compte employer à y voir les objets intéressants qu'elle contient. Je ne ferai que cela, et j'ai pris le parti de renoncer entièrement à connaître la société de cette ville; la Cour me suffit. Hier j'ai déjà vu des choses vraiment intéressantes et belles. Les magasins de bois pour la marine sont d'une construction très-avantageuse et unique, au moins en France et en Italie on ne connaît rien de pareil. Le collège des mines a fait un établissement dans son jardin, qui m'a frappé et dont l'utilité est visible pour l'instruction de la jeunesse. Il y a en grandeur naturelle une mine bâtie sous terre qui contient différentes veines de minerais et métaux qu'on y a mis exprès pour l'instruction des jeunes gens qui y sont élevés. La cour des galères offre un spectacle de puissance pour la mer baltique, qui est digne de cette monarchie. Cent galères se trouvent prêtes à être armées et à pouvoir sortir dans six semaines avec 30.000 hommes d'équipage, c'est-à-dire en soldats de débarquement. Elles sont toutes sous toit, bien rangées; les corps paraissent conservés et

[1]) Durch die Post.

s'il y a quelque réparation, ce sera dans la menuiserie d'en haut. Enfin l'Impératrice malgré toutes les dépenses trouve des ressources pour ne négliger aucune des parties essentielles de sa puissance, et elle connaît parfaitement le principe que la circulation et l'emploi interne des espèces est une petite dépense en comparaison de l'industrie et de la population que cela augmente et entretient. Enfin je puis vous assurer avec vérité, chère mère, qu'en tout point je ne donnerais pas le plaisir et l'instruction que j'ai acquise dans ce voyage, pour deux des autres que j'ai faits.

DLXIV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA [1]).

Pétersbourg, le 17 juillet 1780.

Très-chère mère. C'est la dernière fois par la poste, que j'aurai le bonheur de vous baiser les mains par écrit; je pars après-demain pour sûr; c'est avec sensibilité que je quitterai l'Impératrice, et ce n'est que l'idée de prendre la route qui me ramène à vos pieds, qui la diminuera. J'en ai été comblé de marques de confiance et d'amitié, et je sais être reconnaissant avec plaisir. Le peu de temps que j'ai passé dans cet Empire, j'y ai vu de grandes choses faites, imaginées et exécutées grandement; nulle part l'on voit du doute ou des demi-volontés, ou cette épargne qui en perd l'effet et le prix. Enfin ce sera à mon retour que bien plus au long je pourrai avoir le

[1]) Durch die Post.

bonheur de vous en entretenir: j'attends cet heureux moment avec tout l'empressement dont mon coeur, qui depuis sa naissance vous est si tendrement et respectueusement attaché, est capable. Je serai toute ma vie avec le plus profond respect . . .

DLXV.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Pétersbourg, le 18 juillet 1780.

Très-chère mère. C'est au moment de mon départ d'ici, que j'ai l'honneur de lui écrire ces lignes. J'ai reçu la gracieuse lettre, dont Elle a daigné m'honorer: je lui en baise très-humblement les mains, et je suis, on ne peut pas plus, sensible aux marques de bonté dont Elle m'honore. Le journal ci-joint fera voir ce qui s'est passé encore ces derniers jours. Voudrait-Elle avoir la bonté d'en envoyer copie au Grand-Duc mon frère? En affaires jusqu'à présent les choses en sont au même point. Je ne presse point la réponse au sujet de la garantie générale réciproque, que Cobentzl a proposée par Potemkin, de même que pour la Toison je n'en dis mot et ne l'offrirai jamais; il faut que l'Impératrice m'en parle et me la demande, ainsi je supplie V. M. de garder uniquement pour Elle ce que j'ai eu l'honneur de lui en mander. Je crois que ceci est la méthode qui convient. J'ai fait voir pour la garantie la bonne volonté suffisante, mais nous ne sommes pas dans le cas d'avoir à la solliciter ou qu'elle

nous soit nécessaire; c'est à cette heure à eux à profiter de ce premier pas. De même la Toison; il faut que l'Impératrice la désire, la demande, et non que cela ait l'air qu'elle ne m'a fait que la grâce de ne pas me refuser de l'accepter.

Toujours je revois encore les mêmes idées; on veut sauver l'Allemagne, et c'est sur l'Italie qu'on voudrait nous donner quelque morceau pour pouvoir faire avec les Tures ce que bon leur semblerait. On ne m'a jamais parlé clairement de ceci, mais tant de propos jetés et répétés au hazard m'en ont fait tirer cette conséquence infaillible; il faudra voir jusqu'à la fin si on ne se lâchera pas plus clairement. Elle en meurt d'envie, je le vois, mais je tiendrai ferme ou il faut qu'elle parle, car tout ceci pourrait n'être qu'une leurre pour nous tirer les vers, comme on dit, du nez, ou elle ne saura pas davantage. Je lui ai répété plusieurs fois que nous ne souhaitions aucune augmentation, ni en Allemagne ni autre part, mais qu'aussi nous ne souffririons jamais que le Roi de Prusse acquière de plus, ni par des échanges même s'arrondisse, puisque son acharnement était trop visible dans toutes les occasions, hors ce que la paix de Teschen avait arrangé pour la succession des margraviats. L'Impératrice m'a cité entre autres choses, que Pierre le Grand avait dit, en conférant un jour avec le père du Roi de Pologne Poniatowski [1]), qu'ils feraient plus ensemble dans une heure, que des ministres dans un mois. Tout cela prouve qu'elle voudrait parler d'affaires et de projets, mais que

[1]) Graf Stanislaus Poniatowski, geboren 1678, Castellan von Krakau. Er starb im Jahre 1762.

son amour-propre est en combat, et qu'elle n'ose ou qu'elle finasse. Dans tous les deux cas je puis et dois attendre tranquillement l'issue. Dès qu'on prend le ton sérieux, elle change la conversation et paraît s'excuser qu'elle n'avait dit cela que par manière de conversation. Par conséquent il faut absolument la laisser mûrir et ne lui pas donner la satisfaction d'avoir été sa dupe.

Je compte de Riga renvoyer un courrier au comte de Cobentzl avec une lettre de remerciments à S. M., mais quoiqu'on m'ait déjà insinué que S. M. s'attendait que je lui offrirai une correspondance, je ne compte point le faire, et attendre aussi si elle me l'offrira, désirant au reste beaucoup d'être désembarrassé d'une pareille secature. Vous verrez, chère mère, que malgré toutes les belles paroles et les démonstrations les plus amicales, je ne suis pas entièrement dupe ni aveugle ici. Je ne me fierai jamais à leur honnêteté ni vérité. Ils croient m'avoir aveuglé, et par là, en se cachant moins, je les vois plus au naturel à travers mon bandeau et j'en tire mon profit.

Je dois beaucoup retenir Cobentzl; il est jeune, il est plein de zèle et voudrait faire, presser, négocier, et le temps qui mûrit tout, lui paraît trop long; il croirait pousser à la roue lorsqu'il n'en est pas temps. Enfin ou je les forcerai à se déclarer, ou au moins ils ne pourront pas se vanter de nous avoir eu pour leurs dupes, malgré toutes les formes qu'ils ont prises. Au reste je suis très-content de lui.

J'ai été hier à Kronstadt; j'en ai été parfaitement content des détails de la marine que j'y ai vus, surtout un grand canal avec un bassin qui forme un dock pour

huit vaisseaux, est une chose superbe et qu'on ne voit nulle autre part.

Je ferai attendre le garde à Narwa après-demain à ma première couchée, pour ajouter encore quelques mots de ce qui se sera passé en prenant congé.

Dans ce moment le 20 au soir j'arrive à Narwa, première couchée de Pétersbourg. J'y ai fait attendre le courrier pour pouvoir donner part à V. M. de mon départ et de ce qui s'est passé. On ne m'a plus parlé d'affaires; on désire de moi une correspondance; je ne me suis engagé que discrètement et dans les grandes occasions. L'Impératrice m'a réellement touché par la façon tendre, sensible et amicale avec laquelle elle a pris congé de moi, et qu'elle m'a embrassé. Le Grand-Duc et la Grande-Duchesse de même; la Cour entière était leur singe, et si on en pouvait croire cette engeance, je partirais regretté d'un chacun.

Voici la marche-route à peu près jusqu'à Zamosc. Je lui baise très-humblement les mains et je vais renvoyer un garde à Pétersbourg avec une lettre de remercîments.

DLXVI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Riga, le 23 juillet 1780.

Très-chère mère. J'ai reçu en chemin pour venir ici deux de ses gracieuses lettres, dont l'une m'annonçait la mort du prince Charles. J'y prends toute la part possible, et je partage vraiment tout ce que le bon coeur de V. M. doit ressentir dans cette occasion. Je ne compte pas presser davantage mon voyage que je l'ai projeté, puisque d'abord il est sans cela arrangé assez courtement, et que les jours de séjour sont nécessaires, soit pour des objets, soit pour laisser reposer les gens que la grande chaleur incommode beaucoup. Ainsi toujours vers le 16 août je pourrai être à Vienne à ses pieds. Je persiste d'autant plus à me croire dans ce moment assez inutile à son service, que cette mort a été prévue, qu'indubitablement le prince Starhemberg aura eu des ordres précis sur les papiers militaires et autres, que son remplacement est sans contradiction, et que pour les détails tant de son héritage que de la nouvelle colonie qui s'y va établir, je n'aurais jamais été consulté, et je n'y aurais peut-être rien entendu non plus de ce que V. M. fera infiniment mieux que moi.

Quant au régiment, il me paraît de mon devoir de faire cette représentation à V. M. La distinction de garder à perpétuité le nom de son propriétaire n'a été jamais accordée qu'au prince Eugène. Je la laisse juger de ce que toute la terre jettera de ridicule sur le défunt, si on le comparaît à ce grand homme qui a exactement gagné à la monarchie sept batailles, pendant que le prince Charles lui en a perdu sept autres: voilà la différence. Est-ce qu'Elle désirerait que le nom de Lorraine lui soit conservé? Je dois encore lui laisser imaginer si, après avoir renoncé positivement même à en porter le titre, il serait séant de garder un régiment avec ce nom. Voici mes raisons, elles me paraissent claires, et V. M. aura beau faire, Elle n'effacera jamais dans l'opinion du public et de l'armée l'opinion désavantageuse que les revers multipliés (et de quel genre) qu'il a eus pendant tout le temps qu'il a commandé ses armées, ont attiré sur la personne du prince. Mais si V. M. voudrait faire une grâce au régiment, ce serait de le donner à mon neveu Ferdinand [1]), au lieu de celui qu'il a, qui resterait à Hohenfeld [2]), et de donner le commandement à Brechainville, qui le connaît et qui y a servi avec distinction. C'est tout ce que je croirais faisable; de plus nuira plus au défunt que lui fera honneur, car il y a des choses qu'il ne faut plus rappeler à la mémoire, et ces batailles sont certainement de ce genre.

[1]) Leopolds zweitgeborner Sohn, nachmaliger Grossherzog von Toscana.

[2]) Philipp Otto Graf Hohenfeld. Er starb im Jahre 1799 als Feldzeugmeister.

Pour le régiment de *Deutschmeister*, V. M., j'imagine, lui laissera le titre de l'ordre et le commandement pourrait être conféré au lieutenant-général Schröder qui commande en Galicie.

Voici ce que je pense de ceci; pour la coadjutorerie de mon frère je suis bien aise que la chose avance, mais il faudra voir aussi ce qu'elle coûtera et si cela le vaudra. Dès que mon frère embrasse cet état, il me paraît qu'il doit tout faire pour être un évêque distingué. Je prendrais donc les ordres et la prêtrise même, si j'étais à sa place, dès que la chose sera une bonne fois décidée.

Les chaleurs excessives m'ont engagé à courir deux nuits et à accélérer mon arrivée ici d'un jour, néanmoins cela ne me fera rien gagner sur le total, puisque je dois attendre mes équipages qui sont encore en arrière. Les chemins sont bons jusqu'ici, hors beaucoup de sable qui empêche d'avancer.

V. M. me parle mariage en badinant; eh bien, je puis l'assurer qu'il y a dix ans, si j'avais su une princesse qui eût eu le bon esprit de conduite et les agréments corporels et spirituels que j'ai appris à connaître à la Grande-Duchesse à Pétersbourg, que je n'aurais pas balancé à risquer encore une fois le sacrement, mais à présent, à mon âge, dans mes circonstances, Venus joint à Junon et Pallas pour les qualités, ne me tenteraient plus.

Je compte encore écrire d'ici à l'Impératrice, sortant de son pays et ayant reçu des dépêches pour Cobentzl de la chancellerie d'Etat, que je ne sais si elles sont faites pour être confiées à la poste.

DLXVII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Kowno, le 27 juillet 1780.

Très-chère mère. A mesure que j'avance vers ma patrie, je sens ranimer mon désir de m'y trouver bientôt à vos pieds. J'ai vu à Riga les ouvrages considérables qu'on a faits dans la rivière et même dans la mer, de même que les autres objets de curiosité que cette ville très-riche et commerçante contient. Il est sûr que c'est un vrai trésor pour la Russie, et que ce vaste Empire est entrecoupé et partagé le plus heureusement de rivières et de canaux, ce qui lui fournit seul les moyens pécuniaires que nous voyons y regorger et dont on a de très-fausses idées dans l'étranger. J'ai cru convenable d'écrire encore de Riga à l'Impératrice, qui m'a témoigné le désir d'avoir de mes nouvelles. Mes expressions étaient mesurées aux éminentes qualités qu'elle m'a fait connaître, et à l'amitié avec laquelle elle m'a traité. Dès que j'aurai ses réponses, je ne manquerai pas de les lui communiquer.

Dans ce moment arrive de retour de Pétersbourg le courrier qui m'apporte ces lettres en réponse [1]). J'ai l'hon-

[1]) Katharina's Schreiben an Joseph lautet:

Péterhof, le 11 juillet 1780.

Sans parler des regrets et des voeux que nous faisons tous pour l'heureux voyage de M. le comte de Falkenstein, c'est au milieu du

neur de les envoyer en originaux à V. M., en la suppliant de vouloir ensuite me les rendre ou de les envoyer à ma chancellerie, quand Elle n'en aura plus d'autre usage à faire. Cobentzl joint en même temps une dépêche au

---

vide et de l'ennui causé par son départ, qu'il lui a plu de renouveler notre allégresse. La venue du courrier seul avec la nouvelle de la continuation de sa précieuse santé anrait causé une satisfaction universelle et non équivoque. La lettre qu'il m'a apportée de sa part, a mis le comble à ma satisfaction; le contenu de cette lettre restera à jamais gravé dans mon âme. Je puis dire qne je suis heureuse, puisqne vous daignez être content de moi. Je sais aussi qu'il est de l'essence des grandes âmes de regarder avec indulgence la bonne volonté; jamais je n'ai plus senti l'insuffisance de mes faibles talents, que pendant les deux mois où j'avais devant moi le beau spectacle et l'exemple d'une âme forte et élevée, d'un jugement profond, d'un raisonnement tonjours juste, et de connaissances aussi solides qu'étendues. Les hautes destinées doivent être le partage de telles vertues et qualités. C'est avec ces sentiments et ceux de la reconnaissance la plus vive, et de l'amitié la plus réciproque que je signe ma prédiction.

Catherine.

Grossfürst Paul schrieb am gleichen Tage an den Kaiser:

La lettre que V. M. I. nons a écrite, et que le comte Cobentzl nous a remise hier au soir, met le comble aux bontés et à l'amitié qu'Elle nons a témoignées pendant son séjour ici. Vous savez, Sire, le prix que j'y attache, et mes sentiments vous sont assez connns pour apprécier le degré de reconnaissance que vons avez excité dans mon coeur, mais je mets mes sentiments particuliers de côté pour faire place à l'angure que j'ose tirer ponr l'avenir snr les snites d'une analogie de sentiments que je me flatte d'avoir aperçue, et qui ne manquera pas d'infiner sur tant de choses dont dépend souvent le bonheur ou le malheur de bien du monde. La chose du monde qni me donnera le plus de satisfaction dans quelque situation qne je me trouve, sera l'assurance que V. M. I. veut bien me donner de la part qu'Elle prend à ce qui nous regarde, et la sanction qu'Elle donne à l'harmonie qui règne dans notre ménage, que vous nous montrez, Sire, encore bien davantage en nons écrivant ensemble. Depuis que V. M. nous a

prince de Kaunitz, où il entre dans quelques détails. La lettre du Grand-Duc paraît la plus remarquable.

J'ai reçu aussi hier le courrier hébdomadaire; la lettre que vous avez bien voulu m'écrire, chère mère, et l'em-

---

quittés, nous ne sommes remplis que de ce qui a fait le plus d'impression sur nos coeurs, c'est dn temps qu'Elle a passé avec nous. Permettez-moi, Sire, avant que de finir, de faire des voeux pour l'heureuse continuation de son voyage, et de la prier d'être persuadée que je snis à jamais

Sire

de Votre Majesté Impériale

le très-dévoné

Paul.

Das Schreiben der Grossfürstin Marie an Joseph lautet:

Tout ce que je dirais à V. M. I. ne ponrra que lui exprimer faiblement combien je suis pénétrée de reconnaissance pour la lettre remplie d'amitié, qne vous avez daigné nous adresser; c'est mettre le comble à vos bontés pour nous, et achever de vous attirer en entier notre attachement, qne je vous ai voué, Sire, pour la vie. Le temps henreux qne V. M. a passé chez nous et avec nous, fera à jamais époque. Toutes ses paroles sont gravées dans nos coeurs, et particnlièrement l'assurance qn'Elle a daigné nous donner, qu'absent comme présent Elle s'intéressera à notre bonheur. J'oso dire que nous y comptons avec cette confiance, que vous avez su nous inspirer, Sire, et qui est la suite nécessaire des sentiments qu'Elle nous a témoignés. Je ne parlerai point à V. M. de nos regrets; nous nous étions faits une si douce habitnde de vous posséder chez nous, Sire, que la privation de ce bonheur ne peut que nous être des plns sensibles et répandre un vide terrible parmi nous. Notre consolation consiste à nous entretenir de l'espérance (à la vérité bien éloignée) qne V. M. nous a donnée, de lui présenter de nouveau nos hommages. Nous faisons des voeux pour qne rien ne s'oppose à ce charmant projet, qui me mettra à même de vous répéter, Sire, que vos bontés et votre amitié ont fait la plns vive impression snr nons. V. M. I., en nous adressant sa lettre ensemble, nous a fait à chacun en particulier le plus grand plaisir, pnisque cela nous prouve qu'Elle s'intéresse à la grande inti-

pressement que vous daignez me témoigner pour mon retour, sont de nouvelles preuves de ses bontés, dont je connais tout le prix, quoique je sois au reste très-convaincu de n'être nullement néeessaire.

Quant aux lettres de participation, je erois qu'il convient absolument que V. M. comme mère, eomme Souveraine, ce qui équivaut, je crois bien, à un chef soidisant de famille, les expédie. Si j'en dois être pour quelque ehose, je m'étonne que les chancelleries n'aient point eouehé, comme de coutume, ces lettres, et que ce même courrier ne me les ait pas apportées; dans un quart d'heure elles auraient été signées et renvoyées. Mais ainsi, si c'est à moi à les signer, cela tardera de quelques jours.

Je suis fâché que les affaires de Cologne tardent et se brouillent; je n'ai jamais été tranquille sur leur issue. Quant aux arrangements que la mort du prinee exige, je ne doute pas que le prince Starhemberg aura mis des bornes au pillage de ses domestiques qui étaient accoutumés à le faire sa vie durant, et V. M. daignera avoir en considération les convenances de l'Etat et ses charges dans tout ce que sa générosité lui dictera.

Mon retour, en pressant raisonnablement mon voyage,

---

mité qui règne entre deux personnes qui vous ont voué, Sire, pour la vie, les sentiments de la plus haute considération et du plus inviolable attachement. Ces sentiments caractériseront toujours celle qui a l'honneur de se nommer

Sire

de V. M.
la bien dévouée
Marie.

ne pourra qu'être pour la mi-août et vers les exèques de S. M. [1]).

Je la supplie de pardonner ces malpropretés; j'écris chez un juif où il n'y a qu'un banc et point de table.

DLXVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Woifsky (Woischky), le 31 juillet 1780.

Très-chère mère. Comme je me détourne à cette heure de la grande route pour aller par Lublin à Zamosc, où je compte être en trois jours, j'expédie encore ce courrier à V. M., pour lui marquer que mon voyage continue à aller fort heureusement de Kowno jusqu'à Grodno. Nous avons eu mauvais chemin; les pluies y ont contribué et puis il fallait passer un bois qui a douze lieues d'Allemagne de longueur, dans lequel il y a trous, marais, sable, enfin toute sorte de difficultés, aussi nous a-t-il fallu plus de quinze heures. Je suis au reste très-content, on ne me complimente point, on ne me tourmente pas, et je passe très-incognito. Le Roi a envoyé à Grodno un certain Zimmermann qui est employé au bureau des postes, pour préparer les relais d'ici à Zamosc, mais j'avais déjà tout arrangé par moi-même et je l'ai renvoyé avec un beau compliment et une tabatière que je lui ai donnée.

[1]) Der 18. August war der Todestag des Kaisers Franz.

Quand on réfléchit sur la grandeur, la fertilité, les heureuses rivières que la Pologne a, et qu'on voit ensuite ce que malgré tout cela elle est ou pourrait être, cela fait trembler sur les suites et les effets d'un mauvais et faible gouvernement.

J'avais eacheté cette lettre, lorsqu'un accident singulier arrivé à mon employé du bureau Kneeht [1]) m'engage à la rouvrir pour lui en donner part en conséquenee de l'exaetitude avec laquelle je suis habitué à l'informer de tous les détails qui arrivent. Or donc, se portant à merveille, mon homme se baissa pour lever un gant tombé; il sentit tout de suite une forte douleur aux reins; j'étais présent, je lui conseillais de se faire frotter, mais cela augmentant, Brambilla lui donna un onguent et même le saigna, les douleurs eontinuant, quoique sans fièvre. Il n'a pas été en état de partir avee nous; je l'ai donc laissé à Grodno, après avoir trouvé un chirurgien d'un régiment allemand, et lui ayant laissé une ealèehe, un garde qui sait le polonais, et son domestique. C'est le même garde qui, ayant été renversé deux fois, tomba malade et dut rester dans ce même lieu. Il est parfaitemcnt rétabli, et ils me suivront, quand ils pourront, ensemble, en prenant la route droite par Varsovie à Cracovie. Comme il n'a point de fièvre, je me flatte que ce ne sera rien et que ce n'est qu'un effort qui dans quelques jours lui permettra de continuer la route. J'ai néanmoins voulu en donner part à V. M.

Le Roi de Pologne a ehargé le général Noeranofsky

---

[1]) Johann Anton Knecht, Concipist im geheimen Cabinet.

de me faire ses compliments à mon passage à Bialystock. Je lui ai fait mes remercîments assez froidement mais poliment.

DLXIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Zamosc, le 3 août 1780.

Très-chère mère. Je m'empresse de vous donner part par le courrier Tarnotzy de mon heureuse arrivée ici dans vos Etats en parfaite santé avec toute ma suite, hors, comme j'ai eu l'honneur de vous le marquer par le dernier courrier, mon concepiste Knecht, qui pour un effort aux reins est resté en arrière. Il ne me faut pas être sous votre domination pour ne connaître votre service pour mon premier devoir, et l'accomplissement de ce qui peut vous être utile, pour mon unique désir. C'est inné avec moi, et j'en ai fait parade partout avec plaisir et vérité. J'ai reçu aussi votre gracieuse lettre dont j'avais fait attendre le courrier ici, crainte qu'il ne me manque. J'ai été très-surpris de voir fort à la hâte le rapport français du prince de Kaunitz, qui parle des dispositions testamentaires du prince Charles. Comme je vois que je devrai être de beaucoup pour débrouiller ce chaos, il faudra attendre mon retour et rassembler en attendant les matériaux et les informations nécessaires, afin qu'on sache à se décider, et qu'on voie le fond du sac; avant

il serait impossible de dire la moindre chose. Je crois que pour prendre les arrangements nécessaires, il faudra au moins quelques mois, et ce ne pourra être que dans la belle saison que ma soeur pourra se rendre à son nouveau gouvernement. J'ose lui joindre ici la royale dépêche qui n'est qu'à signer pour approuver ce que le prince de Starhemberg a fait; le reste des papiers, je les ai gardés, n'ayant pu même les lire encore, et je les renverrai sous peu de jours.

Les différentes affaires que je me suis accumulé ici, et la réparation surtout de mes voitures exigent au moins trois jours. Je compte faire célébrer demain ici l'office pour le prince Charles, et passer tout mon temps avec Schröder et Brigido que j'ai fait venir. La marche-route ci-jointe vous fera voir, chère mère, mon arrivée; j'aurais peut-être pu gagner un ou deux jours, mais jamais assez pour être le 17 à Vienne. Les autres deux jours vous êtes en retraite. Je prends pour mon retour le chemin que j'avais destiné pour mon arrivée dans ce pays, savoir le long de la Vistule. Les objets m'y paraissent intéressants pour l'avenir. J'ai été parfaitement content en Pologne; l'on ne m'a pas ennuyé de compliments; j'ai été bien servi en chevaux, j'y ai même vu de la bonne volonté, et Tarnotzy m'a choisi un fort bon chémin; avec cela le plus beau temps, point de chaleur, point d'orage et très-peu de pluie.

Dans ce moment arrive un second courrier; je lui baise très-humblement les mains pour sa gracieuse lettre, et je suis bien fâché si l'on croit possible que d'une traite avec une suite et des voitures l'on fasse plus de trois cent lieues sans s'arrêter. Il y en a encore cent et dix

à faire d'ici, ainsi V. M. en verra Elle-même l'impossibilité.

Je suis charmé que mon frère se voue avec zèle à son nouveau métier; il faut être bien ce que l'on est. Si la nouvelle de son élection arrive le 13, Elle verra Elle-même que je ne pourrais y être.

DLXX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Zamosc, le 6 août 1780.

Très-chère mère. Ayant eu le temps ici de lire tous les papiers, que vous aviez envoyés au général Schröder, je les ai tous brûlés exactement, croyant que ce ne sont que des copies, et que la chancellerie d'Etat les a vus suffisamment; de même j'ai repassé la dépêche et le rapport en français du prince de Kaunitz au sujet du testament du défunt prince Charles. Quelqu'étonné et fâché que je sois d'être obligé de me mêler à débrouiller ce chaos, je vois pourtant qu'il le faudra, et j'écris en conséquence au prince de Kaunitz, par le département duquel au moins en attendant je prévois que les choses devront passer. L'on ne peut se décider sur rien, avant de voir clair l'état des choses, et les éclaircissements et détails demandés au prince de Starhemberg mettront seulement à même de prendre un parti.

Je pars demain d'ici; mon employé Knecht, qui était resté en arrière pour un effort aux reins, nous a rejoint,

et se porte beaucoup mieux; le lieutenant-colonel Lang a eu un petit accès de fièvre, mais qui ne sera d'aucune conséquence. J'ai trouvé ici plusieurs seigneurs polonais de la première volée, qui ont plus ou moins des terres dans la Galicie; je les ai vus ensemble chez Zamoysky, le maître de ce lieu, et séparés; il y avait parmi eux quelques hommes de mérite.

J'ai l'honneur de joindre ici à Votre Majesté les rapports de Brigido touchant l'émigration et les abus dans la régie du sel des coctures donnée en entreprise à Puthon [1]) et Königsberger [2]). Je la supplie de se faire lire ces pièces et l'autre, que les négociants de Lemberg ont remise; il paraît impossible qu'on laisse encore pendant cinq années subsister ces vexes et abus. Tout le pays se réunit, et il n'y a qu'une voix; mais ils ont tous deux de puissantes protections à Vienne à la chambre, et Dieu sait où. L'objet paraît clair, que cette compagnie, en ne pensant qu'à elle, s'entend avec celle de Prusse, et ruinera notre débit et notre négoce entièrement. Je soumets le tout aux hautes lumières de Votre Majesté, mais il faut un remède efficace, et les tromperies sont manifestes, le cri général, le danger imminent, les conséquences dangereuses, et les mauvais effets par les rapports de trois cercles prouvés. Depuis un peu plus de deux mois, que j'ai quitté la Galicie, il y a eu, je crois, six ou sept nouveaux conseillers de fait, tous venant de Bohème et d'Autriche. J'ai représenté leur

---

[1]) Johann Baptist Puthon, Grosshändler in Wien. Er wurde später von Kaiser Franz in den Freiherrnstand erhoben und starb im Jahre 1816.

[2]) Heinrich Georg Königsberger, Hofagent und Sudsalz-Verschleissdirector in Galizien.

multiplicité, leur inutilité, et voilà l'effet. De cette façon ce sera toujours; ces messieurs pour ne rien faire, ou faire pire que rien, en voulant paraître de faire quelque chose, écumeront les revenus des Etats.

N'ayant pas pu aller à cette heure voir par moi-même la Bucowina, j'ai fait examiner les plaintes assez graves, qu'on m'avait remises, par une commission sous les ordres du lieutenant-général Drechsel. Plusieurs avis ont déjà été vérifiés, et on est après à constater le tout.

En même temps j'ai chargé le commandant-général [1]) ici, et le président [2]) de faire en commun un projet, comment, si on le trouvait à propos, cette Bucowina pourrait être incorporée comme un cercle à la Galicie. Leur ouvrage me sera envoyé, et j'aurai l'honneur de le présenter ensuite à Votre Majesté. Une partie des montagnes en pourra être séparée, pour la joindre au second régiment valaque de Transylvanie.

J'avais espéré que Votre Majesté, pour gagner du temps, aurait envoyé plusieurs des points, que j'ai eu l'honneur de lui envoyer de Lemberg, selon que je l'en avais osé prier, ici au gouvernement, pour être préparés et débattus; mais comme ceci n'est point arrivé, je ne puis que supposer qu'il n'y en a point eu qui lui ait paru digne d'attention, et Elle voudra donc excuser l'ouvrage pour l'intention.

---

[1]) Schröder.

[2]) Brigido.

DLXXI.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Zator, le 13 d'août 1780.

Très-chère mère. Le dernier courrier venant de revenir de Pétersbourg avec une dépêche au prince de Kaunitz que j'ai lue, étant à cachet volant, je lui laisse continuer sa route, et j'ose seulement y joindre ces lignes pour V. M., de même que la réponse en original de l'Impératrice [1]).

---

[1]) Das Schreiben der Kaiserin von Russland an Joseph II., dessen hier Erwähnung geschieht, ist aus Peterhof vom 19. Juli (a. St.) datirt und lautet:

Le pays que M. le comte de Falkenstein vient de quitter, est rempli de la plus haute vénération pour ses éminentes vertus. C'est par là seul qu'il ressemble aux autres pays que M. le comte a honorés de sa présence. S'il devient notre apologiste en paroles et en effet, il mettra non seulement le comble à notre reconnaissance, mais encore il unira les bénédictions de l'église orientale et celles de l'occidentale. Pendant les excessives chaleurs que nous avons ressenties, je ne pensai qu'à l'incommodité qu'elles devaient lui occasionner. La façon dont Elle veut bien s'exprimer sur le compte de l'ouvrage de la Dwina, est bien propre à m'encourager. Je prie le ciel d'accompagner tous vos pas. Daignez être persuadé de la très-haute considération et de la sincérité des sentiments de reconnaissance et d'amitié de

Catherine.

Elle y observera la phrase des bénédictions des deux églises, qui est toujours allusive à cette folle idée de joindre la conquête de Constantinople à celle de Rome pour nous.

Le garde qui par ma dernière lettre avait eu cet accident, se trouve à Boehmia entre les mains d'un bon chirurgien. Brambilla est arrivé très à propos pour lui sauver la vie, car quelques heures plus tard l'inflammation aurait été au plus haut point. Il l'a saigné et a eu le bonheur de lui remettre entièrement la rupture, et moyennant un bandage, dans quelques jours il espère qu'il pourra venir doucement à Vienne. J'ai laissé exprès un de ses camarades avec lui pour l'accompagner au logis. J'ai reçu le courrier extraordinaire qu'Elle a daigné m'envoyer, et d'avance j'ai l'honneur de lui faire mon très-humble compliment sur la réussite de l'élection du coadjuteur.

Mes enfants joignent aux respects et à la vénération les hommages de la reconnaissance pour le souvenir dont vous les avez honorés. Puissiez-vous retrouver toute votre auguste famille en parfaite santé!

DLXXII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Olmütz, le 16 août 1780.

Très-chère mère. Ayant encore ce garde avec moi, je m'en sers pour me présenter aux pieds de V. M. Hors une poussière affreuse mon voyage continue le plus heureusement. Je compte voir ici les choses qu'on a faites, savoir deux magasins à poudre hors de la ville, et la réparation de cette contregarde qui avait fléchi. J'ai eu l'honneur de lui marquer par le dernier courrier que j'étais intentionné d'écrire au Roi. Ma lettre était conçue, et j'ose la joindre ici à V. M., mais une autre occasion s'étant présentée, j'ai changé d'opinion et ne lui ai point écrit. J'ai appris par le plus grand hazard que le prince de Wurttemberg [1]), frère de la Grande-Duchesse de Russie, se trouvait à un quart d'heure de Troppau avant-hier soir, apparemment pour observer ce que je faisais. Je fis écrire le général Zollern [2]) une lettre, par laquelle il l'invitait

[1]) Friedrich Ludwig Alexander, geboren 1756, General in preussischen und später in russischen Diensten, gestorben 1817. Möglicher Weise könnte hier auch von dem jüngeren Bruder Friedrich Eugen die Rede sein, der sich bekanntlich gleichfalls im preussischen Dienste befand.

[2]) Fürst Friedrich Anton von Hohenzollern, Inhaber des achten

par mes ordres à vouloir venir me voir à Troppau, ou s'il n'osait passer les frontières, je lui offrais de venir, pour faire sa connaissance, moi-même sur la frontière. Il accepta ce dernier, s'excusant beaucoup de ne pouvoir venir à Troppau, ayant une défense absolue du Roi de Prusse de passer les frontières. Je le vis donc en plein champ; nous parlâmes ensemble, je le chargeai des compliments les plus tendres pour le Roi qu'il va rejoindre tout de suite, et je le chargeai d'une lettre que j'écrivis à la Grande-Duchesse sa soeur. Ceci me paraît préférable; le Roi sentira également persifflage; la Grande-Duchesse sera certainement sensible à cette attention publique de ma part. Si le Roi trouve mauvais que le Duc de Wurttemberg s'est laissé découvrir, et qu'il le maltraite, il désoblige sa soeur qui déjà commence à être un peu moins prévenue en sa faveur; enfin c'est ce qui m'a paru en tout sens préférable. J'avais imaginé un moment de charger le prince de la lettre pour le Roi, mais comme son contenu aurait dû lui donner de l'humeur, la Grande-Duchesse aurait pu m'en savoir mauvais gré, d'avoir chargé son frère d'une commission désagréable. Tout cela a été imaginé et arrangé dans la nuit, et je suis curieux de l'effet.

Il m'est venu un scrupule à propos des régiments qui se trouvent vacants, que je dois soumettre à V. M. J'ai oublié Hohenlohe [1]); cet homme qui était retiré, marié,

---

Cuirassier-Regimentes, welcher im Jahre 1812 als General der Cavallerie starb.

[1]) Der damalige Generalmajor Fürst Friedrich Wilhelm zu Hohenlohe-Kirchberg, welcher das siebzehnte Infanterie-Regiment er-

est venu d'abord se présenter pour faire la guerre. Il l'a faite avec le plus grand zèle; je l'ai persuadé à garder une brigade en Bohème, il s'y est prêté et s'y tient. Un régiment qui lui serait confié, serait certainement en bonnes mains, et je crois que cela ferait partout un très-bon effet, surtout en Empire. J'ai voulu d'avance lui dire cette réflexion, afin que, le cas se donnant, Elle daigne y faire attention. Les régiments vacants sont Maximilien, le général Zollern en est déjà propriétaire. Charles Lorraine, si mon neveu Ferdinand le changerait contre Ried qu'il a, que ce dernier reste à Hohenfeld, et qu'on nomme le général Schröder de Galicie pour propriétaire, je crois que cela serait bien. *Teutschmeister*, le nom lui reste, et le général Zedtwitz qui est un ancien brave homme, qui a encore fait cette campagne, qui est lieutenant-général, lui conviendrait. Moltke; je donnerais ce régiment au lieutenant-général Dreehsel, qui est un ancien militaire. Tous ces trois sont lieutenants-généraux et d'autres hommes et plus anciens qu'un Herberstein [1]) et autres qui ne font que tourmenter. Pour Hohenlohe voilà ce que je ferais: je désirerais quelque gratification au vieux général Brinken [2]), malade pour mourir, afin qu'il cède son régiment que je lui conférerais et qui lui sera d'autant plus agréable, qu'il l'a sous la brigade. Voilà le projet que j'ai l'honneur de lui présenter.

---

hielt. Er starb im Jahre 1796 als Feldzeugmeister und Grosskreuz des Theresienordens.

[1]) Der Generalmajor Graf Karl Wenzel Herberstein. Er wurde im Jahre 1783 Feldmarschall-Lieutenant und starb 1798.

[2]) Der Feldmarschall-Lieutenant Jakob Freiherr von Brinken.

DLXXIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Co 4 septembre 1780.

Très-cher frère. Nous allons aujourd'hui tous voir exercer le régiment d'artillerie, par conséquent je n'ai qu'un moment pour vous écrire. Je crois que mon voyage pour le printemps prochain à Bruxelles sera nécessaire et que je mettrai l'intervalle, où il n'y aura point de gouverneur général, à profit pour bien connaître cette belle et intéressante province. Jo crois que cela me prendra, avec les tours que je veux faire, à peu près quatre mois. Si vous pouviez venir les passer au moins en partie avec moi, je vous laisse juger du plaisir que j'en aurais. Dans votre route Milan, Turin, Genève, Strassbourg et Motz pourraient se voir, nous ferions ensemble le tour de l'Hollande, de Spaa, d'Aix la Chapelle, dos provinces des Pays-Bas, et je vous mènerais à Paris et à Versailles pour une quinzaine de jours au moins; de là par Lyon vous retourneriez en Italie. C'est une idée jetée uniquement au hazard de votre bon plaisir et des circonstances de vos occupations. J'ai sondé le terrain ici avec un air de plaisanterie, et j'ai pu voir que S. M. n'en serait point surprise; faites sans compliments tout ce qu'il vous plaira; vous ne trouverez pas mauvais que je vous communique mes désirs et mes idées. Adieu . . .

DLXXIV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 7 septembre 1780.

Très-cher frère. Je vous sais occupé d'une tournée à Pise et Livourne, et bien portant; c'est tout ce que je désire. Ici toutes les choses sont encore au même point, la folie d'un octroi pour une compagnie des Indes se renouvelle encore; je l'avais crue morte et éteinte; il faut redire les mêmes choses qu'on a dites, de nouveau. Le projet que je vous ai envoyé l'autre poste, n'est pas une rêverie, mais c'est très-sérieusement que, si cela pouvait vous convenir, je désirerais m'arranger pour faire le voyage ensemble, non d'ici, mais vous viendriez me trouver aux Pays-Bas, où j'aurais été d'avance, prendre pendant trois ou quatre semaines de séjour des informations détaillées. Je ne puis vous dire le plaisir que j'aurais de couronner et terminer avec vous ainsi mes voyages, car c'est la dernière partie d'Europe qui me reste à voir.

Adieu; portez-vous bien, mon cher ami, et n'ayez pas le moindre doute de mon tendre attachement.

DLXXV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 11 septembre 1780.

Très-cher frère. Le garde m'a remis hier votre chère lettre; je vous suis infiniment obligé des détails qu'elle contient; par le courrier du mois qui part le 15 vous aurez une réponse détaillée sur l'important objet de famille que vous nous avez communiqué. Il ne vous sera sans doute point échappé que Don Juan [1]) est un furieux cadet et que le prince de Beira [2]) peut non seulement, joint à la Reine régnante [3]), vivre longtemps, mais avoir si non de cette épouse [4]), au moins après sa mort d'une autre des enfants, et alors vos petits-fils deviendraient des pauvres seigneurs. Pour l'autre il est impossible de se lier en rien; je crois juste qu'on attende l'âge et la raison, où

---

[1]) Welcher später als Johann VI. zur Regierung Portugals gelangte.

[2]) Prinz Joseph Franz Xaver, Johanns älterer Bruder, geboren 1761, starb 1788.

[3]) Maria Franziska Isabella, älteste Tochter und Thronerbin des Königs Joseph von Portugal, mit ihrem Oheime, dem Prinzen Peter vermählt.

[4]) Maria Franziska Benedicta, jüngste Tochter des Königs Joseph. Im Jahre 1746 geboren, starb sie 1788.

lui même pourra faire choix de celle qu'il croira pouvoir faire le bonheur de sa vie, et puis rien ne presse. Vous avez fourni abondamment la famille; voilà en peu de mots mon avis, vous en aurez les détails, au reste il faut être on ne peut davantage reconnaissant et sensible au procédé du Roi d'Espagne; on voit que son coeur parle et qu'il est aussi bon père que galant-homme.

Nous venons d'apprendre dans le moment que Guichen [1]) a battu Rodney [2]), un vaisseau de 90 canons a été pris, et plusieurs coulés à fond par les Français; voilà les Antilles et la Jamaïque absolument exposées à être prises, et c'est une très-importante nouvelle. Adieu . . .

DLXXVI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 14 septembre 1780.

Très-cher frère. Voici le courrier du mois; je le charge des papiers concernant mon fameux héritage. D'abord vous y verrez la copie singulière du testament du prince [3]); la plus singulière pièce encore est le parti mitoyen que le prince de Starhemberg a proposé, et enfin ma réponse sur laquelle je n'ai encore rien reçu, de façon que je ne puis rien dire de positif encore sur la feuille

[1]) Der französische Admiral Graf Guichen.

[2]) Der englische Admiral Georg Rodney.

[3]) Karl von Lothringen.

séparée. Vous verrez le sommaire des gagistes et pensionnés; je ne sais pas un mot encore ni de ce qu'il a laissé de dettes ou en argent ou en effets, ainsi on ne peut juger de rien, mais toujours cela paraît très-onéreux, plus qu'avantageux.

Quant à l'important objet dont vous m'avez écrit par le garde, j'ai donné à S. M. une réponse, que je crois ostensible, pour le Roi d'Espagne. Elle me l'a demandée; je ne sais si elle vous l'enverra, mais elle contient essentiellement que pour le mariage de la Thérèse [1]), si l'on pouvait donner des assurances d'un établissement suffisant pour elle et pour ses enfants, si même le prince de Beira de cette femme ou d'une autre qu'il pourrait épouser après sa mort, eût des enfants, qu'alors il n'y aurait point de difficulté. Que pour François il y avait assez des archiducs dans la maison pour qu'on ne se presse pas de le marier, qu'on attendrait qu'il eût l'âge pour se choisir lui-même celle qu'il croirait faite pour faire le bonheur de sa vie, qu'ainsi, quoique cette princesse était certainement une de celles sur lesquelles son choix pourrait tomber, que néanmoins on ne voulait s'engager ou donner en rien de l'espoir d'avance. Voilà, avec des compliments que réellement le procédé amical du Roi d'Espage mérite, le contenu de la réponse. Je ne sais si S. M. vous l'enverra et l'approuvera ainsi, mais pour moi, voilà franchement mon avis. Cet Infant Don Juan est un cadet qui a la Reine régnante, le prince de Beira et tout enfant même femelle qu'il pourrait avoir, contre lui. Lui et sa femme moyennant des gages et commanderies trouveront à

[1]) Des Grossherzogs Leopold älteste Tochter.

subsister, mais ses enfants, qui seraient vos petits fils, je ne sais comment on penserait de leur assurer un sort contre les caprices d'un ministre ou d'un Souverain économe.

Je crois que la Thérèse vaut quelque chose de mieux que cela, et pour François, quand il aura vingt-quatre ans, il voyagera et puis se décidera entre toutes les princesses qu'il aura vues, pour celle qu'il croira la plus convenable pour son bonheur. D'héritière il n'y en a plus dans le monde; il faut donc qu'il ait celle qui lui plaira davantage.

Maximilien part dans quelques jours pour Cologne où il va faire une visite à l'Electeur, et puis il revient à Mergentheim tenir grand chapitre. Pour moi je pars le 25 pour la Bohème, et je vais voir les forteresses qu'on y a commencées. Mon voyage ne sera qu'à peu près d'un mois tout au plus. Il m'est arrivé une bonne histoire. Belgiojoso nous avait écrit très-sûrement la nouvelle que l'amiral Rodney avait été battu par Guichen; moi j'en ai fait compliment au théâtre à l'ambassadeur, j'en ai écrit au Roi et à la Reine exprès pour leur faire voir que je ne suis pas si Anglais qu'ils le croient ou que l'on le leur veut faire accroire, et voilà que cette nouvelle est fausse et qu'on ne sait encore rien d'Amérique; c'est une bonne attrape.

Je vous suis infiniment obligé que vous ayez reçu si bien les officiers russes, et que vous m'avez même nommé; il est bon que nous ne faisions qu'un en toute occasion; je m'épaule volontiers de votre esprit et jugement. Je ne puis croire que les Russes aient en vue un établissement dans la méditerranée qui serait abandonné,

ni qu'ils pensent à recommencer de si tôt contre les Turcs. Le fameux code maritime tient à coeur à l'Impératrice, et par celui-là ils acquièrent une influence directe, et presque l'arbitrage dans toutes les discussions européennes, ce qui autrefois n'était pas connu.

Ici toujours la même chose, pour l'interne confusion, indécision, pillage, petites vues, subalternes impertinents et protégés, enfin *manet in eodem.* Adieu . . .

DLXXVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Königgrätz, le 1 octobre 1780.

Très-cher frère. Je viens de recevoir dans l'instant votre chère et longue lettre; vos raisons sont si justes, si délicates, que je ne puis que souscrire, quelque peine que cela me fasse de me voir privé du plaisir de vous voir, et surtout en pareille occasion, où j'aurais même pu vous être utile et agréable. L'intention doit faire mon excuse, elle était certainement pure, et je n'avais d'autre motif que celui de l'amitié la plus tendre et de l'estime la plus juste, qui me fait toujours désirer de me trouver avec vous. Je suis charmé que vous ayez été content de ma façon d'envisager les propositions de mariage que l'on vous a faites, et les réponses tireront les choses plus au clair. Me voici depuis hier ici, je repars aujourd'hui pour Jaromirz où je resterai quelques jours pour examiner le tracé de la forteresse de Pless. Adieu.

DLXXVIII.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

(Prague, le 13 octobre 1780).

Très-chère mère. J'ai reçu hier le garde qu'Elle a eu la bonté de m'expédier. Je lui baise très-humblement les mains pour tous les détails qu'Elle a bien voulu me faire. Ce n'est pas faute de confiance que je ne lui ai pas donné part, il y a longtemps, du projet que j'avais d'aller voir les Pays-Bas dans l'intervalle que la mort du prince occasionnerait. Elle doit sentir Elle-même, combien avec le personnel du prince, l'espèce de fanatisme qu'il avait occasionné dans les habitants, et les bontés si distinguées qu'Elle avait pour lui, il aurait été difficile d'y prendre les connaissances qui font l'objet de mon voyage, et combien mon rôle aurait été embarrassant. C'est donc à ce moment que se combinent ces objets, qui peut-être plus tard retomberaient dans une partie des mêmes inconvénients. Il est vrai que j'aurais désiré que la paix rétablie m'eût permis de joindre le voyage en Angleterre, mais il faut y renoncer et se contenter de bien remplir cet objet aussi important qu'intéressant.

Le comte de Kolowrat m'a écrit en conséquence de ses ordres, et je lui ai répondu. Il viendra donc probablement à Prague, où je suis arrivé dans ce moment,

mais il n'a pas Bolza [1]) et par conséquent cela perd beaucoup de sa valeur.

Les paysans, comme j'ai eu l'honneur de le marquer, sont mieux que l'année passée, mais les tisserands sont sans ouvrage. Les Seigneurs ruinés avec leurs sujets, ne sont point dans le cas de V. M. de leur accorder des avances. V. M. dit vouloir voir au total et non aux individus. Je crois que je ne ferai jamais une autre proposition. Le prince de Schwarzenberg par exemple est un individu; V. M. lui a prêté un million; s'il doit payer ce million, il n'en sera pas plus pauvre, car il n'a qu'à vendre une terre pour cela, payant les intérêts, et avec ce million plusieurs mille tisserands seraient employés et l'industrie soutenue dans le pays; ainsi des autres, mais il faut pouvoir avoir des permissions de vente, même des majorats, ainsi des autres.

Il est absolument impossible qu'on ne vende les effets du prince, et tous les jours on fait des enchères des effets de la chambre, appartenant à V. M. Outre cela le tas des choses inutiles et intransportables qui existent, rend cette méthode nécessaire. Quant au cabinet d'histoire naturelle, on vient d'en envoyer l'inventaire. Je le fais communiquer par Rosenberg à Baillou [2]) et à Born [3]),

---

[1]) Johann Peter von Bolza, Hofrath bei der Hofkammer, Director der Staatscassen. Geboren zu Wien im Jahre 1721, starb er ebendaselbst im Jahre 1807.

[2]) Ludwig Freiherr von Baillou, Director des Hof-Naturalien-Cabinets. Er war der Sohn seines Amtsvorgängers, des im Jahre 1758 verstorbenen Oberstlieutenants Johann von Baillou, welcher ausgezeichnete Gelehrte sich bekanntlich der Gunst des Kaisers Franz I. in hohem Masse erfreute.

[3]) Der berühmte Mineralog Ignaz von Born, Hofrath bei der

afin qu'ils marquent les pièces les plus nécessaires pour la collection de V. M., ensuite je compterais offrir toute la collection aux Etats de Brabant pour l'université de Louvain sous les mêmes conditions de se charger d'un certain nombre de pensionnés.

Si ma soeur part vers la fin du mois de mai, j'aurai le temps de tout voir en partant à la fin de mars; l'Empire en passant me prendra quelques jours. Quant à l'Hongrie, ce que j'en ai dit à V. M., n'était qu'une idée passagère. Dieu me préserve de me charger d'une besogne de plus, mais je croirai toujours qu'il sera parfaitement indifférent d'avoir un Palatin, et que l'usage seul parle pour lui. Si V. M. a imaginé une autre chose et un esprit d'édification à prendre dans le voyage que mon frère fait chez l'Electeur, Elle s'est prise de meilleure opinion des chapitres; je ne lui envie pas cette corvée.

Les travaux à Kopist[1]) sont plus avancés, et il y règne de l'harmonie, mais je ne désespère pas que cela ira aussi à Pless[2]), quoique toujours en gratignant et avec humeur, car cet homme est une fois fait ainsi.

Hofkammer im Münz- und Bergwesen. Im Jahre 1742 zu Karlsburg in Siebenbürgen geboren, starb er 1791 zu Wien.

[1]) Die Dörfer Deutsch-Kopist und Trebschitz standen an der Stelle der hentigen Festung Theresienstadt, zu welcher Joseph am 4. October 1780 den Grundstein legte. Die Fortificationsarbeiten leitete der erste Festungscommandant, Oberst Freiherr Karl Nikolaus von Steinmetz.

[2]) Im Jahre 1780 kaufte Joseph das zur Herrschaft Smirzitz gehörige Pless von dem Fürsten Paar. An Stelle desselben wurde eine Festung erbaut, welche Anfangs den Namen Pless behielt und erst von Kaiser Franz nach ihrem Erbauer Josephstadt genannt wurde.

DLXXIX.

JOSEPH AN MARIA THERESIA.

Iglau, le 20 octobre 1780.

Très-chère mère. Le garde vient de me remettre la lettre qu'Elle a eu la bonté de m'écrire. Je lui en baise très-humblement les mains; le cadet de Kinsky ne se croira aucunement avili à entrer comme sous ordre à quelque terre camerale. Dans le corps du génie, il devrait devenir officier et avoir des études plus complets de ceux qu'il paraît avoir pour y être employé avec fruit.

J'ai ri chaque fois que Windischgrätz [1]) m'a parlé d'être grand-juge, sachant bien que ses désirs sont éphémères, et qu'à peine il en enfante un qu'il s'en dégoûte. Il n'est propre à rien, qu'à causer une demi-heure avec lui agréablement, car sa tournure singulière et avec de l'esprit est amusante.

Je crois que V. M. ne pense pas sérieusement qu'il faudrait l'air natal à l'Infante de Parme [2]); ce serait

---

[1]) Auch hier ist es schwer zu unterscheiden, welcher der beiden Grafen Gottlieb oder Joseph Windischgrätz gemeint ist; wahrscheinlich der Erstere, welcher im Jahre 1732 geboren war und 1784 starb, während Joseph, der Vater des verstorbenen Feldmarschalls Fürsten Alfred zu Windischgrätz, im Jahre 1746 geboren war und 1802 mit Tod abging.

[2]) Die Erzherzogin Amalie.

une belle histoire que de l'avoir à Vienne. V. M. se souviendra que c'est ce que l'on désire, et Elle pourrait voir quand elle retournerait à Parme. On y arrangerait les choses de façon que V. M. la garderait sûrement des années sur les bras. Non, Pise, Naples et Nice, qui est encore plus près, sont des changements d'air avantageux, et point aussi dangereux que celui de Vienne. Par mille raisons j'ose supplier V. M. de ne pas se laisser amollir là-dessus; il y a des années qu'on intrigue à arranger cela, et V. M. en serait cruellement la dupe avec nous tous, et Elle la toute première, car sûrement elle ne reviendrait plus de la même façon. Et ses dettes, est-ce que V. M. les payera? Et ses enfants, qu'en arrivera-t-il? Et l'Infant son mari, viendra-t-il avec? Voudrait-Elle séparer ainsi mari et femme pour des mois, pendant que Léopold ne devrait pas quitter la sienne pour six semaines? Tout cela me persuade que V. M. fera sentir avec fermeté et pour toujours l'impossibilité de ce projet nuisible et inconvenable.

DLXXX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 4 novembre 1780.

Très-cher frère. Les bonnes nouvelles qui continuent au sujet de la santé de votre chère épouse, me font le plus grand plaisir. Je viens de recevoir la lettre ci-jointe en copie de l'Impératrice de Russie [1]); vous y verrez sur quel pied nous sommes; je croirais que vous feriez bien, mon cher ami, de prendre occasion de la communication

---

[1]) Das hier erwähnte Schreiben der Kaiserin Katharina, welches gleich ihren übrigen Briefen an Joseph ganz von ihrer Hand herrührt, ist undatirt und lautet wie folgt:

Monsieur mon frère. La lettre qu'il a plu à Votre Majesté Impériale de m'écrire le 23 septembre, m'est parvenue le lendemain du départ du prince de Prusse. Si les voyageurs qui ont honoré la Russie de leur présence cette année, m'ont causé quelques inquiétudes, elles n'ont eu d'autre motif que celui de l'insatiable désir, dont mon âme était remplie, de les voir parfaitement contents dans tous les sens sur notre compte. Le premier n'a emporté d'ici rien de nouveau pour lui; il en a fait autant partout ailleurs. Il nous a inspiré tous les sentiments que sa vue doit produire, et je l'avoue, il nous a rendus difficiles sur ceux que nous verrons à l'avenir. Le suivre immédiatement, était une entreprise difficile et redoutable. Si le prince de Prusse n'a parlé que pour lui, aussi n'avait-il que cela à faire; la cause de son dévancier était toute gagnée dans cette partie de l'Europe qu'il s'est plu à parcourir.

que je vous fais de cette lettre, pour lui écrire au sujet de ce qu'elle y dit de vous. Si vous voulez m'envoyer la lettre, alors je la lui ferais parvenir; il nous convient de toute façon de la ménager, et une lettre honnête et reconnaissante pour tout ce qu'elle dit de vous, et des assurances de vouloir servir ses flottes avec empressement, suffira. Pardonnez cette *secatura*, mais c'est de l'eau que vous devez jeter sur mon moulin. Adieu . . .

Il y a longtemps qu'il y avait vu avec des yeux accoutumés de voir les hommes et les objets, dont assurément l'on ne saurait avoir la même connaissance, lorsque dès le berceau on n'a qu'un objet unique et éternel devant les yenx, quelqu'utile qn'il soit d'ailleurs.

J'espère que le prince de Ligne, dont Votre Majesté Impériale m'avait fait l'honneur de me parler, sera parti d'ici aussi content de nons que nous le sommes de lui.

Je souhaite de tont mon coeur et j'ose présumer que l'horoscope des deux forteresses nonvelles en Bohème ne sera point maligne.

Nous entendrons dans peu qui seront les heureux. Je ne sais pourquoi j'ai des doutes sur les grands coups dont V. M. I. fait mention; peut-être est-ce parce que je n'en ai pas vu frapper de cette guerre.

Tout ce que V. M. I. me dit de S. A. R. le Grand-Duc de Toscane, me fait nn très-grand plaisir. Je joins à une très-haute estime personnelle pour ce prince mille obligations anciennes et nouvelles que je lui ai. Aucun Souverain n'a plus fait pour mes flottes que lni. Je serai enchanté chaque fois où je pourrai tronver l'occasion de lui en marqner ma très-sensible reconnaissance. J'ai bien à remercier V. M. I. du témoignage qu'Elle a bien voulu donner à mes sentiments. Je la prie d'agréer l'expression de ceux avec lesqnels j'ai l'honnenr d'être

Monsieur mon frère
de Votre Majesté Impériale
la bonne soenr et amie
Catherinc.

Mes enfants osent Lui présenter leurs respects et remercîments pour son souvenir.

DLXXXI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 14 novembre 1780.

Très-cher frère. Je n'ai pas besoin de vous dire ce qui m'occupera la fête de demain; vous connaissez mon coeur et ma constante amitié, jointe à la plus haute estime que j'ai de vous. Jugez de ce que je vous souhaite pour le jour de votre fête.

Pour ici il n'y a rien de nouveau; mes occupations sont à cette heure assez multipliées. Les nouvelles forteresses, les arrangements de cet héritage, une quantité de déductions à faire à S. M., tout cela m'occupe infiniment, joint au courant, et je dois aussi me préparer un peu à mon futur voyage. Outre les dépenses que cet héritage emporte annuellement, il y a encore près de 400.000 florins à payer de dettes. La Marie et le prince sont fort agités, comme vous connaissez surtout la première, de tous les arrangements à prendre, d'autant plus que le prince de Starhemberg demande sa retraite, et qu'elle est fort inquiète de se procurer un ministre qui lui convienne. Elle voudrait Rosenberg; il souffle froid et chaud, comme vous le connaissez, et veut arranger tout le monde. Ainsi à moi il dit qu'il en serait fâché, à eux il le laisse entrevoir comme un sacrifice d'obéissance. J'ai pris pour sûr son propos, et comme je ne l'y

crois sans cela pas propre, vu sa paresse et complaisance dans les affaires, j'en ai parlé en conséquence à S. M., et je crois qu'il sera bien malgré ma soeur rayé du tableau des prétendants. Pergen et Kaunitz avec Cobentzl le vice-chancelier restent encore; moi je serais pour le premier. Adieu, mon cher ami, faute de nouvelles je vous embrasse tendrement.

DLXXXII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 23 novembre 1780.

Très-cher frère. J'ai reçu votre chère lettre, je vous en suis infiniment obligé et charmé que votre chère épouse commence déjà à sortir avec les ménagements nécessaires. La nouvelle de l'arrivée de la flotte russe n'est pas fort brillante, puisqu'il leur reste l'inquiétude sur deux frégates; j'espère néanmoins que vous me donnerez bientôt la nouvelle qu'elles sont arrivées à bon port. Dix bâtiments anglais, dit-on, sont entrés avec des provisions à Gibraltar, et d'Estaing l'on prétend qu'il assemblera seulement la flotte pour aller de Cadix à Brest. L'entreprise de toute cette campagne n'aura pas été vigoureuse.

L'Impératrice est encore un peu incommodée du rhume presqu'épidémique qui règne, néanmoins elle n'est point alitée et sans fièvre extraordinaire, car un peu d'agitation dans le pouls, on l'a toujours avec le rhume.

Adieu; je vous embrasse de tout mon coeur.

DLXXXIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 26 novembre 1780.

Mon cher frère. Vous ne serez pas mal surpris de l'arrivée de ce courrier; jeudi je ne m'y attendais point en vous écrivant. Le rhume de S. M. a augmenté. En voulant aller une fois à la bénédiction, l'on dit, car je n'y étais point, qu'il lui prit un suffoquement qui dura assez longtemps pour effrayer la Vasquez et une couple de ses femmes qui y furent. Störck lui-même n'en fut pas tranquille, et par mégarde on distribua un bulletin qui racontait des détails effrayants. Je ne fus pour rien dans tout ceci, mais S. M. l'Impératrice, fort incommodée de ce rhume et agitée par ses entours, résolut absolument de vouloir se faire administrer, ce qui vient de s'exécuter à cinq heures de l'après-dînée. Vous verrez par le bulletin que Veigl [1]) reçoit, quelques détails; pour moi je vous parle clair, je ne crois pas, grâce à Dieu, que S. M. soit en danger actuellement, mais sa condition, son âge rendent la chose pour les suites et pour l'avenir bien plus délicate. La respiration que vous connaissez déjà depuis longtemps difficile, est encore par cet amas de glaire

[1]) Der österreichische Geschäftsträger in Florenz, Joseph Veigl.

beaucoup plus empêchée, les forces sont bonnes et la tête excellente, son tempérament toujours fort; il est à espérer beaucoup qu'il surmontera ces embarras. Je vous écrirai tous les jours exactement, et je vous laisse juger de mon âme, vous qui connaissez mon attachement pour elle, après une telle fonction. Adieu . . .

DLXXXIV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 27 novembre 1780.

Très-cher frère. Voici un billet de l'Impératrice elle-même. Cette nuit je l'ai trouvée écrivant; comme elle n'est jamais mieux qu'assise, elle change souvent de position et sort du lit pour se mettre sur une chaise. Le bulletin vous fera voir à quoi nous en sommes; selon toutes les apparences il n'y a rien à craindre pour le moment, mais tout pour les suites; la respiration difficile, que vous connaissez à S. M. depuis des années, pourrait augmenter de ce rhume, et peut-être se changer en hydropisie de poitrine. Voilà tout ce que nous devons tâcher de prévenir; si l'on y parviendra, c'est ce qui est encore très-incertain, et quelques jours en devront éclaircir les circonstances. Le rhume commence à céder, mais les incommodités ne diminuent point à proportion; c'est ce qui m'inquiète le plus. Je vous donnerai exactement des nouvelles; faites passer, je vous prie, l'incluse tout de suite par estaffette à Naples. Adieu.

DLXXXV.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 4 décembre 1780.

Très-cher frère. Je suis si accablé de l'affreuse cérémonie d'hier que je ne puis vous dire qu'un mot; cet enterrement est la plus cruelle chose qu'il soit possible d'imaginer. Un attachement de quarante années, l'objet de ma vie et de ma reconnaissance pour tous ses bienfaits multipliés, de le perdre est au-dessus presque de la raison. Voilà mon système de vie, enfin tout est dérangé et je me trouve seul presque dans le monde; la providence m'ayant arraché femmes, enfants, père et mère. Que votre amitié me reste au moins, c'est-ce que je vous prie bien sincèrement. Vous connaissez l'étendue de la mienne depuis notre enfance, mille preuves du depuis doivent vous en avoir convaincu, ce sera la seule vraie ressource, jointe à l'empressement de remplir les devoirs de ma charge, qui me feront supporter la vie. Adieu.

DLXXXVI.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 7 décembre 1780.

Très-cher frère. Aujourd'hui finissent nos tristes fonctions; ce sont les dernières obsèques. Je ne puis pas vous exprimer combien je suis affecté de tout cela, et tout ce que j'ai déjà éprouvé de terrible en tout genre, n'approche pas de ceci. Avec cela vous imaginerez combien je suis surchargé d'affaires, et dans quel état toutes les choses se trouvent, vous ne l'ignorez pas. Je vous en ferai un détail exact, de même que du testament, au sujet duquel j'ai assemblé pour après-demain une conférence. S. M. a disposé de beaucoup plus de ce qu'elle n'avait; heureusement que l'établissement de mes soeurs et frères est au moins exéquible. Pour l'armée, elle lui a légué un mois de gages et *Löhnung*, ce qui fait 1.500.000 florins, outre tout plein d'autres légats. Il faudra tâcher de débrouiller tout cela, et ce ne sera pas facile. Adieu, je vous embrasse . . .

DLXXXVII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 11 décembre 1780.

Très-cher frère. C'est en tremblant, je puis le dire, que j'ouvre toujours vos chères lettres, puisque je crois y trouver le cruel effet que cette nouvelle vous doit avoir causé; elle ne s'efface pas de mon âme, et malgré le genre d'occupations dont je suis surchargé, je ne trouve point de dissipation.

Je compte vous envoyer par la première occasion le testament de S. M., qui est une confusion malheureusement d'idées et de diction, dont on ne sort point. Je n'ai point voulu m'en mêler, et une espèce de conférence, nommée exprès, est chargée de débrouiller l'affaire. Ils ont déjà siégé trois fois, et n'y trouvent que des doutes et des difficultés. J'attends ce qu'à la fin ils me proposeront.

Au reste point encore de nouvelles; les têtes sont bien trop échauffées pour pouvoir faire avec fruit et réussite quelque changement. Pour le présent je laisse tout continuer; je tâche seulement qu'il n'y ait point de stagnation, et peu à peu je préparerai les esprits aux changements si nécessaires que je pense depuis longtemps.

Adieu, mon cher ami, que ne pouvons-nous à présent

causer ensemble; que ne puis-je profiter de vos conseils et de vos lumières! Je sens qu'ils me seraient aussi utiles que chers!

Adieu, je vous embrasse, de même que votre chère épouse . . .

DLXXXVIII.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 14 décembre 1780.

Très-cher frère. Le garde m'a apporté hier votre paquet et votre chère lettre, que puis-je vous dire? Votre peine a augmenté, s'il était possible, la mienne; l'on ne peut se faire à ce malheur, à chaque minute je crois devoir y envoyer des paquets ou aller moi-même. Une douce habitude de quarante années, qu'un attachement aussi juste que naturel, devoir, goût et reconnaissance liaient, ne s'oublit ni ne s'efface. Votre santé, mon cher frère, m'inquiète un peu; pour moi je suis encore comme étourdi; la quantité d'occupations dont on m'accable, me dissipe par force, néanmoins les moments de réflexion sont terribles. Le mauvais temps avec cela, qui est affreux, car il ne gèle point, et c'est un temps pluvieux et humide qui empêche de sortir; tout cela me fait sentir que je suis vieux et que de pareils coups m'ont abattu, en ayant malheureusement ressenti les plus cruels. Je retarde de quelques jours le départ du courrier du mois, voulant recevoir des nouvelles auparavant de Naples, que je crains vraiment d'apprendre. Adieu.

DLXXXIX.

JOSEPH AN LEOPOLD.

Ce 18 déeembre 1780.

Très-eher frère. J'ai reçu hier votre chère lettre, et c'est toujours un renouvellement de plaie ehaque fois que je reçois des nouvelles où je vois que les personnes, qui au monde me sont encore les plus ehères, sont si eruellement et si justement affectées. Je ne suis aucunement tranquille sur votre santé; la description que vous m'en faites, me déplait infiniment. Ces étouffements ne valent rien; je les eonnais d'expérienee, et eela laisse des restes très-sensibles, néanmoins je n'ai point été saigné, le pouls était plutôt petit que fièvreux, j'étais presque guéri de mon rhume, voilà qu'il recommence; eela est ennuyant.

Des nouvelles, je ne puis vous en donner; l'on délibère toujours eneore dans la eommission assemblée sur la manière d'entendre et d'exéeuter le testament de S. M. qui, malheureusement écrit sous sa dictée par Piehler, est d'une inintelligibilité ineroyable. Je ne veux me mêler de rien, pour n'avoir aueun reproehe de personne.

Adieu, mon eher frère, présentez mes respects à votre chère épouse . . .

DXC.

JOEPH AN LEOPOLD.

Ce 28 décembre 1780.

Très-cher frère. Je ne puis pas encore expédier le courrier qui vous apportera tous les détails du testament de S. M., le prince Kaunitz ayant toujours encore le protocole chez lui, mais je l'attends d'un jour à l'autre. Je suis enchanté que votre santé est meilleure, et vous rends grâces des bonnes fêtes que vous me souhaitez. Recevez de même mes voeux, et je crois qu'avenglément nous pourrions nous souhaiter qu'il arrive à un chaqu'un le mal que l'autre lui désire.

L'Impératrice de Russie, au moment qu'elle apprit la mort de S. M., sans avoir encore reçu ma lettre, elle expédia en courrier ici le colonel prince Wolkonsky avec un compliment et une lettre de sa part[1]). Je le recevrai ce soir.

---

[1]) Das Schreiben Katharina's an Joseph lautet:

Saint-Pétersbourg, ce 2 décembre 1780.

Monsieur mon frère. L'âme vivement affectée du malheureux événement dont je viens d'apprendre la nouvelle, que Votre Majesté Impériale permette à l'amitié qu'Elle a su m'inspirer, de mêler dans ce moment cruel à tout coeur sensible mes regrets sincères à sa juste douleur. Plus je me souviens de tout ce que V. M. I. se plaisait à

Adieu; je vous embrasse de même que votre chère épouse; mandez-moi bientôt qu'elle ne tousse plus.

---

me dire de cette anguste princesse, et plus j'entre dans tons les mouvements dont V. M. I. a dû être affectée dans les tristes instants de sa perte. Ce n'est point pour les lui renouveler que j'ai pris la plume mais nniqnement pour partager ses peines avec la franchise d'une amitié vraie et sans feinte; elle me porte encore à faire les voenx les plus fervents ponr la santé, la gloire et l'henreux règne de Votre Majesté Impériale. Ses hautes vertus ont nn vaste champ; le monde entier lui demande des exemples; je ne doute point de ceux qn'il a à attendre, étant avec la plus haute considération et tons les sentiments qui lui sont dus

Monsiour mon frère
de Votre Majesté Impériale
la bonne soeur et amic
Catherine.

ANHANG.

Denkschrift des Kaisers Joseph über den Zustand der österreichischen Monarchie.

(Ende 1765.)

Les hommes, quoique visant au même objet et avec les intentions les plus droites, voient pourtant les mêmes objets d'un point de vue bien différent. Tout ce qui est nouveau, flatte les uns; les autres restent aveuglément attachés aux traces de leurs prédécesseurs. Le défaut des premiers est la légèreté, et leur bon est l'envie de courir après le meilleur. Le défaut des seconds est la paresse d'esprit, de ne vouloir point aller chercher des choses qu'ils ignoraient. Leur bon en revanche est la prudence et la certitude.

Pour donner dans une nouveauté, il ne faut que suivre le premières impressions de son esprit. Pour rester toujours sur l'ancien, la force des réflexions et les combinaisons réitérées qu'on fait sur le même objet, nous y portent.

Je ne suis ni de l'une ni de l'autre de ces deux sectes. Je ne dis point des idées qui, venant au hasard sans autre réflexion, sont des boutades ou fougues d'esprit. Je ne mâche pas non plus trop longtemps les miennes, craignant de tomber dans l'incertitude, ou enfin à faire des rêveries.

Notre situation présente mérite à mon avis toute l'attention, et un prompt remède. Novice encore dans les affaires, je ne puis parler qu'après des principes fort généraux, l'ouï-dire et un

peu de bon sens. Je suis bien éloigné de censurer ce qui s'est fait. Mais je ne suis pas assez bon pour croire que mes plus sages prédécesseurs n'auraient pas fait la même chose, s'ils s'étaient trouvés dans le cas d'aujourd'hui, ou s'ils avaient vu les choses du point de vue dont je les vois. Ma propre expérience ne m'a encore fait voir autre chose que ce qui suit:

Dans les dernières années de la guerre, sortant de la discipline des études, je me mariais et fus employé peu après à assister à des conseils des différents départements, tenus en ma présence. Il y en avait alors huit différents, qui tour à tour venaient tenir leurs séances en ma présence. Je vis à la vérité de chacun des individus le visage et la perruque, mais je n'y appris autre chose. Notre système était alors sans cela déjà très-dérangé. L'érection du conseil d'Etat faisait prévoir de grands changements. Par là personne ne visait au grand, et les bagatelles se traitaient en ma présence, sans que je prisse connaissance ni du fort ni du faible de l'ancien système. Une année s'étant écoulée de la sorte à écouter des bagatelles, dont je rends grâces à Dieu de les avoir oubliées, le peu d'application et point animé par un certain désir de gloire, n'en ayant point l'occasion, j'y fus absolument spectateur.

Après cette année l'on me fit l'honneur de me mettre au conseil d'Etat. Jeune homme sans expérience ni grande application, je crus de me trouver entre des Solons ou Lycurgues et n'entendre que des oracles. Dès les premiers mois l'on fit le nouveau système. Les grands raisonnements et les discussions fréquentes qui se tinrent à cette occasion, étaient si sublimes pour moi que, n'en comprenant point la force ni la combinaison, mais seulement les paroles, je fus assez mal avisé pour penser à d'autres choses, pendant que j'aurais dû me nourrir et savourer tous les replis qu'on donnait à la raison et à l'esprit humain, de même que la perfection et bonne intelligence qu'on supposait à l'humanité. La simplification des objets, le matériel d'une comparaison d'une bourse remplie, d'un qui a soin de la remplir, et de

Digitized by Google

l'autre qui marque exactement comment on la vide, me fit dans l'instant financier.

Je crus bonnement, qu'en voyant en mon imagination les coffres-forts, qui étaient dans six endroits, portés dans nne voûte, nn président chargé d'aucun autre soin qne de la régie de toutes les administrations, et enfin nn autre qui contrôlerait le tont, j'étais presqu'aussi sage qu'un Colbert.

Je donnais donc tête baissée dans ces nouvelles idées, sans m'arrêter à ce que nos collègues chantaient de l'Empereur Ferdinand et Léopold, étonné seulement, qu'on avait vécu si longtemps dans cette crasse ignorance, et regardant tout ce qui s'était fait auparavant, comme nn ouvrage fait par des Iroquais.

Une antre année se passa à instruire tout le monde de nos idées, et je ne pus comprendre, comment une chose qui m'avait paru si simple et que, sans y avoir pensé, j'avais compris dans cinq minutes, n'entrât point dans l'esprit de nos messieurs. Après cette année de leçon, et après qne tout le monde l'eût appris, je vis que, si les hommes s'étaient fait après le système, cela anrait pu aller, mais que ce dernier n'était pas mésuré d'après l'humanité et ses faiblesses.

On rechangea de nonveau et on fit un mixte. Mon orgueil fut bien puni d'avoir tôpé si vite dans cette affaire, et je vis qno dans cinq minutes j'avais compris ce que par des réflexions suivies je ne pouvais plus concevoir. Dès ce moment je devins circonspect, et me donnais bien de garde de ne plus tomber dans un tel inconvénient.

Depuis ce temps-là je suis Athée en fait de foi de finances. Je vois plusieurs religions et n'en crois aucune. Celle de mes prédécesseurs, on m'en a détourné par des raisonnements incontestables, on au moins auxquels je ne pouvais pas répondre. La moderne, je vois qu'elle est contraire à la pratique jonrnalière, et qne ses plus zélés protecteurs commencent à s'ébranler. Borné commo je le snis, quand ces messieurs de la finance m'argumentent avec de belles paroles, je ne sais point leur répondre, mais

je ne crois pourtant pas ce qu'ils me disent. Il me paraît que je suis un bon père Capucin qui serait en discussion de principes avec Voltaire. Ce dernier le ferait taire, mais le Capucin n'en aurait pas moins raison. Enfin de tout ce que j'ai vu et entendu, je n'ai rien appris encore que de craindre l'esprit et toutes ses subtilités. Je ne connais plus d'argument qui vient des anciens Grecs ou modernes Français. Les thèses tirées du siècle passé et d'un usage de cent années, ne me convainquent pas, la monarchie autrichienne ne ressemble pas à une autre, et l'année 1765 ne saurait être comparée à une de celles depuis la naissance de Jésus-Christ. Agissons donc selon ce que nous dicte le bon sens et la réflexion, et nous aurons assez fait, si selon les talents que le créateur nous a donnés, nous jugeons et exécutons les choses, mais le parti pris, de la fermeté, et plus de doute.

Je partage donc ma matière en un tableau succinct des défauts du présent, et une exposition des mes pieux désirs pour l'avenir:

Il n'y a pas un ministre dans l'Etat, hors le prince Kaunitz, qui puisse se vanter d'avoir depuis quelques années rendu quelque service. Tout le reste du bien qui s'est fait, quoiqu'assez clairsemé, l'Etat le doit à la prudente combinaison de douze personnes au moins. Quelque paradoxe qu'il puisse paraître, il n'en est pas moins vrai et constant, que celui qui cherche la trop grande sécurité, ne la rencontre jamais, et que plus on doute ou rumine sur une affaire, plus on prend ordinairement le mauvais parti.

Quand on demande douze personnes, comment veut-on que leur opinion soit égale? Dès qu'on y trouve de la différence, il en naît un doute toujours préjudiciable aux affaires. Le plus grand malheur qui en résulte, c'est la combinaison. On cherche de trouver un raisonnement intermédiaire entre les deux différentes opinions, et par là on manque l'objet, que toutes les deux auraient peut-être atteint.

Je m'explique: deux hommes également éclairés et attachés,

en proposant deux choses différentes, visent au même but, qui est le bien et l'avantage de l'Etat. Les chemins qu'ils prennent, sont différents. Ils appuient chacun leur cause des arguments les plus forts. Embarrassé qu'on est, l'on ne sait lequel prendre. Enfin de ces deux chemins l'on en forme prudemment un troisième qui rassemble à la vérité le suc des deux raisonnements, mais manque le but. Chacun des deux proposants est dégouté en voyant son ouvrage mutilé, et l'on ne vient pas au but du bien que tous les deux auraient atteint. Qu'on me dise s'il n'aurait pas mieux valu dans ce moment-là n'en consulter qu'un?

La méfiance du chef envers ses subalternes est un autre grand mal de la monarchie. Elle tire sa source de la crainte de devoir punir, et de l'assurance qu'on a de ne jamais l'être. Dans cet état des choses, où l'on ne peut pas se reposer sur ses subalternes, il est prudent, en attirant toutes les affaires, même les bagatelles à sa propre connaissance, d'empêcher au moins l'occasion du mal, si l'on ne veut pas le déraciner dans sa source. De cette gêne, dans laquelle les subalternes sont envers leurs supérieurs, il résulte que tout le point d'honneur est entièrement étouffé. Comme la nécessité n'est pas encore assez grande ici, pour qu'on se trouve dans le cas de devoir travailler pour avoir son pain, et que l'amour de la patrie est un terme ignoré des deux noblesses voluptueuses, il arrive que personne ne travaille, et qu'entre cent rames de papier qui se consument bien en huit jours dans les dicastères de Vienne, il n'y a pas quatre feuillets d'esprit, ou de choses nouvelles ou de propres idées. Le préambule, une longue récapitulation et deux mots d'opinion composent nos référats, qui se réduisent toujours à peu près au même. Tout généralement est dévenu une matérialité, personne ne regarde, si ce qu'il a écrit, fera un effet utile pour l'Etat ou non.

Il suit aveuglément les strictes règles et le cercle vicieux que lui dicte notre système actuel. Je ne crois pas que dans un siècle on ait fait tant de demandes et de questions que depuis trois ans, et que pourtant l'on sache moins. Pour ne pas faire

de petites fautes, on a persisté à en faire d'énormes. Pour savoir et empêcher les duperies de cinquante florins, l'on en dépense 80.000 par an. Pour que quatre conseillers ne laissent point quelques mémoriaux en arrière, on en fait douze qui, occupés de notes, pronotes, éclaircissements etc., font moins et coûtent le triple. Ah! que de cent mille florins l'esprit a coûté à l'Etat, et combien de gros bon sens en aurait-on pu acheter pour cette somme! Mais je finis, crainte d'en dire trop, et n'en dirai pas davantage, quoique je pourrais faire un autre *Staats-Inventarium* de tous les défauts réels qui existent dans notre monarchie et ses parties, de même que l'*Erforderniss-Aufsatz* ne finirait jamais de tout ce qui serait à désirer.

Pour recourir donc aux remèdes, je dis que de petits changements rendront peut-être le mal essentiel de la machine plus soutenable. Ce sera un palliatif dans un grand mal, mais jamais cela n'attaquera le mal dans sa source, et tôt ou tard tout croulera.

Je veux donc proposer des moyens que je crois les seuls efficaces:

I^mo^ Je commence par le conseil d'Etat. Peut-il être nommé autre chose qu'un conseil qui veille sur les finances et la chancellerie d'Autriche et de Bohème? Pourrait-on jamais entreprendre d'y réformer des sentences portées par le conseil suprême de justice, sans voir les documents? Ou ces messieurs, mes collègues, peuvent-ils se mêler du militaire hors son économique, qui est sans cela une affaire de finance? Je me tairai des autres défauts qui ne consistent que dans son existence et règles normatives. Car pour le personnel, je dois leur rendre la justice qu'ils font plus que des hommes, et qu'ils n'aident pas peu à remplir le nombre des cent rames de papier ci-dessus mentionnées. J'établirais donc que ce conseil ou ses membres soient chargés de veiller dans les différents départements et rubriques, si les ordres émanés s'observent ou non? Ils auraient à recevoir toutes les plaintes quelconques des sujets, et à voir si elles sont fondées. Dorénavant tout conseil, qui se tiendrait, serait un assemblage des ministres

des différents départements. Toutes les fois que deux ou plusieurs entr'eux, ne pouvant pas s'entendre, croiraient avoir raison tous deux, ou qu'ils ne pourraient pas se rencontrer dans les principes généraux de la conduite que je leur aurais dictée, ou qu'il se trouvât quelque doute ou contradiction, ce serait toujours en ma présence qu'ils expliqueraient mutuellement leurs raisons, et ce serait moi qui donnerais la décision. Par-là toutes les commissions et doubles écritures seraient tranchées tout d'un coup. Voilà pour le conseil d'Etat, qui cesserait d'être tel, et ne serait plus qu'un composé de personnes de confiance, qui prendraient garde et veilleraient avec le souverain à l'exact accomplissement du nouveau système.

II^do^ Je composerais un directoire, qui fût réuni avec la chambre et ce qu'elle a de matériel, c'est-à-dire: l'administration de toutes les rentes et revenus, même des fonds hypothéqués à la banque.

III^tio^ Un ministre des finances, qui s'occuperait uniquement de projets d'opération pour augmenter les revenus, diminuer la charge des peuples, abolir le luxe, payer les dettes et augmenter tant le crédit général de l'Etat que celui des provinces. Le commerce lui serait subordonné, étant inséparablement une des rubriques les plus dignes d'attention pour un vrai financier.

IV^0^ Le département de la contrôlerie, je le joindrais à notre présent conseil d'Etat, puisque nous en faisons réellement la fonction. Pour ce qui s'appelle la nouvelle comptabilité ou la chambre des comptes, elle resterait subordonnée et au service de chaque département. Je n'entre point dans la méthode de la nouvelle comptabilité, ne la comprenant pas, ce qui tenterait l'amour-propre de dire qu'elle ne vaut rien. C'est dans les provinces qu'il faudrait tâcher de l'établir, dans les caisses particulières, avant que de commencer ici dans le grand, outre qu'elle est très-coûteuse et que deux et deux ne font néanmoins pas plus que quatre.

V^0^ Un conseil suprême de justice, auquel serait joint aussi le militaire.

VI^0^ Cette énorme régence décorée de son chef effrayant, je

ne la regarderais plus comme une instance, mais comme un détachement du conseil de justice et du directoire.

VII° Le conseil de guerre remplit assez son devoir, s'il ne s'occupe que des différentes rubriques, qui rendent le commun capable, souple, brave, intelligent et subordonné, même machinalement et par habitude, l'officier en revanche appliqué, attaché à sa troupe et à son devoir, intelligent et imbu des bons principes, même pour voir dans le grand et rempli de l'objet, pour lequel il sert. J'incorporerais à ce conseil le commissariat, tellement qu'il n'en existerait plus qu'un département.

Ces départements ci-dessus proposés ne sont qu'un canevas, auquel je crois moi-même qu'il y aurait encore beaucoup à réformer, mais comme je ne regarde la subdivision des départements que comme un accessoire, et que toute mon idée se fonde sur la confiance qu'on doit avoir pour ces départements, et sur le choix de ministres capables, j'établis pour base de mon système, qu'après qu'on aura bien délibéré et mûrement réfléchi, toute considération d'âge, aïeux, liaisons, amitiés, chasteté et bigotterie mise à part, et qu'on aura trouvé la capacité et honnêteté requises pour l'emploi pour lequel on le destine, y ayant une très-grande différence entre les qualités qu'il faut à un guerrier, à un financier, à un confesseur et à un ami et confident, chacune de ces rubriques, si je les confondais, loin de bien faire, je serais coupable devant mon Etat. Alors qu'il est choisi, il faut lui donner une pleine confiance, et le laisser agir sans le gêner et sans l'obliger à des rapports inutiles, enfin pour toute instruction lui dire: Je vous confie ce département, vous le gouvernerez sous mon nom, mais avec la même autorité, comme si je le faisais moi-même. Vos subalternes seront entièrement dépendant de vous; vous les prendrez, chasserez, avancerez, comme vous le trouverez à propos pour mon service. Si quelque faiblesse ou respect humain vous arrêtait, vous n'avez qu'à me mettre en avant et me donner le blâme du bien que vous ferez à l'Etat. L'honneur de toutes vos actions, vous en jouirez seul, et les récompenses ne vous manqueront pas.

Aucune voie seconde ou de petits gens, je ne les écouterai jamais, tant que vous me servirez bien, mais attendez-vous que, donnant la liberté à tout l'univers de me porter ses plaintes, et faisant examiner rigoureusement leur vérité, dès que je vous verrai de la partialité ou faiblesse, vous en aurez des reproches. Si c'est en vous un défaut de capacité, je suis aussi coupable que vous de vous avoir choisi, et vous serez transféré selon vos talents, et même de chef, que vous étiez, si vous ne savez marcher seul, vous serez derechef subordonné à un autre. Mais que je ne trouve jamais en vous des fautes de malice ou contre la justice, des vues d'intérêt ou tromperies. Soyez assuré que le plus pur sang, qui coulerait dans vos veines, cinquante années de service, toute votre famille ou alliés, et tout ce qui me serait cher, ne m'arrêterait pas un moment de vous punir pour un seul de ces cas, de la façon la plus ignominieuse, la plus sensible et la plus éclatante devant toute l'Europe.

Voilà mes conditions, de la nécessité desquelles je suis tellement convaincu, que je serais même prêt à m'obliger par serment à toute leur teneur et accomplissement exact. Voilà aussi toute l'instruction que recevraient mes ministres. La même, ils la devraient donner et accomplir à la lettre vis-à-vis de tous leurs subalternes, et de tous ceux qui seraient sous leurs ordres, tant ici que dans les provinces.

Je donnerai encore quelques principes généraux, et les vrais points de vue, que dans tous les détails de notre monarchie l'on devrait avoir devant les yeux, pour parvenir au grand but.

Chaque département devrait en toutes les matières voir, si ce, de quoi il s'agit, est conforme aux principes et au but général; si non, toute bonne que pourrait être une chose en soi-même, elle deviendrait mauvaise dans ce moment pour notre Etat.

Ces principes doivent être bien pesés avant que d'être donnés pour règle. Je veux dire ma pensée sur chacun.

Les départements de justice ont sans cela leurs lois et constitutions. Un souverain ferait très-mal d'entrer dans le détail

de ces départements. Mais il serait bien plus responsable, s'il les abondonnait absolument. L'impartialité exacte, le désintéressement des individus, la juste combinaison de la promptitude et exactitude également nécessaires pour examiner solidement chaque pièce, sans faire languir les parties, font les objets qu'un prince doit avoir devant les yeux, de même que la simplification et clarté dans tout ce qui s'appelle législation.

Pour les finances, je ne m'étendrai pas au long sur cette matière abstraite, sur laquelle je n'ai pas honte d'avouer, que je n'ai que des principes fort généraux, et puisés uniquement dans le bons sens.

Raisonner sur une matière qu'on ne connaît pas, former des arguments en l'air, dont la conclusion juste, tirée d'une fausse supposition fait tout le mérite, ce que je vois pourtant arriver souvent, c'est de cette façon-là, qu'embrouillant encore davantage les objets, bien des gens qui ne me comprendraient pas, me croiraient habile homme. Je me contenterai donc de dire, que je considère comme premier objet, sur lequel tant l'état politique que celui des finances, et même le militaire doivent régler toutes leurs démarches, la population, c'est-à-dire la conservation et augmentation des sujets. Du plus grand nombre des sujets résultent tous les avantages de l'Etat, car

1° il a plus d'hommes pour se défendre et même pour augmenter ses provinces et étendre ses confins;

2° il se fait par-là naturellement respecter de ses ennemis et rechercher par ses alliés;

3° il acquiert des richesses tant par une juste augmentation des impôts, que par la consommation, qui naturellement en augmente à proportion.

Après la population, ce qui contribue le plus à la grandeur et richesse de l'Etat, c'est le commerce. En employant et protégeant les mains d'oeuvre, surtout celles des matières premières et productions du pays, le souverain pourra non seulement empêcher que son argent ne sorte, mais en tirer de l'étranger. Ce

n'est pas l'argent seul qui avance le commerce; la vigilance du souverain, sa propre inspection, ou au moins celle d'un ministre fidèle, prompte justice, de bons arrangements de police, cajoler les négociants, les protéger, donner des prix, les soulager dans des bagatelles, point de privilèges, surtout point d'exclusif ni de monopole d'aucune marchandise, voilà des remèdes qui ne seront point sans effet. Une juste balance entre le souverain et son Etat, et les besoins présents combinés avec les futurs font en partie les premiers devoirs d'un financier. La perception des revenus et la dépense font les deux rubriques sur lequelles tout roule. Dans les premiers il faut qu'un financier voie qu'on les perçoive avec le moins de frais de régie, sûrement, fidèlement, et le moins onéreusement pour le commun que possible; que les charges soient égales, que le seigneur, le bourgeois et le paysan contribuent dans une juste proportion. Si l'on trouvait, comme cela pourrait être, par-ci par-là quelques individus trop à leur aise, il faudrait les égaliser avec les autres. La justice exige en revanche la même chose, s'il y en avait de trop chargés.

Pour la dépense, je crois que le souverain y doit veiller lui-même, séparer entièrement toutes celles de nécessité absolue, et ne garder pour soi et pour le luxe de sa Cour qu'autant que la décence en exigera. Peut-il mieux jouir de son argent, même de ce qui est licitement destiné pour ses plaisirs, qu'en l'employant et en se faisant un plaisir de l'employer à l'avantage de l'Etat? Surtout que sa maxime inviolable soit toujours, que son individu et son bonheur et vrai plaisir ne peut pas être séparé du bien de toute la monarchie. Comment serait-il possible qu'il se crût riche, ayant de l'argent dans ses coffres, et ses pays dépeuplés et énervés? La proposition, que deux et deux font quatre, n'est pas plus vraie que celle, que cent florins dans cent bourses différentes valent mieux et sont plus utiles que mille dans une.

Pour revenir aux dépenses, dont le zèle et ardeur, dont je brûle pour l'amour de l'Etat, m'avait emporté, il faut qu'elles

soient raccoureies autant que possible, que les inutiles, et toutes celles qui ne sont point nécessaires, soient retranchées, car je ne pourrais jamais trouver juste d'écorcher deux cents bons paysans pour surpayer un seigneur fainéant.

L'Etat paye les hommes en autant qu'ils le servent. Il en résulte de là, qu'il n'y a point de faveur, ni de rémission à espérer pour ceux qui ne servent pas bien. Pour les émérités et cassés par de longues années de service, l'équité les excepte de ce nombre. Point de partialité dans les dépenses, point de chicanes dans les payements. L'honnêteté, le bon ordre et la droiture donnent du crédit. Point de raisonnements montés sur des échasses, et qui, quoique venant de gens d'esprit, ne font point d'impression sur la multitude. Pour ce qui regarde sa propre bourse, le plus sot est fin financier. Que les payements se fassent sans intéressations des subalternes, qu'il n'y règne point cette confusion actuelle. Cette matière serait trop vaste, et presqu'inépuisable. Je l'abandonne donc aux réflexions ultérieures.

Pour le militaire, je ne puis pas nier que nous y avons quelques sujets de distinction, mais notre officier n'est pas assez attaché à sa troupe, et peu de gens, surtout de la noblesse, ne regardent cela que comme un noble amusement, et point comme un devoir. Généralement les congés qu'on donne aux officiers, sont trop longs et trop fréquents; les généraux, brigadiers et majors n'ont pas assez d'autorité sur leurs régiments subordonnés, le conseil de guerre tire toutes les bagatelles à soi. Par-là tout devient machine, et le mouvement moteur, qui devrait donner le branle, l'est lui-même.

(La chancellerie d'Autriche et de Bohème en fait de même et tire tout à soi, sans laisser agir les départements dans les pays.)

La confiance de la troupe dans son chef en fait une des principales forces, de même que l'officier connaisse et aime sa troupe. Cette subordination exacte est le seul mobile des armées;

nous visons beaucoup trop aux vétilles et négligeons les essentielles. Des uniformes, un bonnet, des guêtres ont fait l'objet de deux mois de délibérations des généraux assemblés, et personne n'a parlé du grand.

Dans nne armée deux choses principalement décident le sort d'une journée:

1mo de savoir régler et changer ses mouvements et positions avec autant de célérité que l'ennemi, et de se régler après les siens;

2do de déployer avec vitesso et mettre en ordre de bataille une colonne tant en marche, que pour la former à l'attaqne. Voilà à qnoi chacnn devrait penser.

Voilà en peu de mots quelques idées snr les principes généraux qu'on devrait établir et mettre pour base dans tous les départements.

Pour couper court à toutes ces énormes correspondances, qui viennent des pays, j'établirais que tous les commencements d'année les chefs de cbaqne pays, nommément un de Bohême, nn de Moravie avec la Silésie, un des pays d'Autricbe, un du Littorale avec la Gorice, un autre du Tyrol avec les pays antérieurs, un d'Hongrie, un de Transylvanie et enfin un de tons les *Grenzen*, les chefs, dis-je, de tous ces pays, qui seraient l'un du civil et nn autre du militaire, devraient venir à la capitale, y porter un rapport exact de tout co qui se serait passé dans toutes les rubriques l'année passée, comment les ordres donnés avaient été exécntés, et comment et en quoi ils croieraient qn'on pourrait cette année-ci perfectionner et améliorer les arrangements déjà pris, et en faire des nouveaux, tant en fait de justice et politique que finances et militaires.

Selon le plan qu'on aurait choisi et qn'on aurait tronvé utile et convenable, l'ayant examiné bien mûrement, tant par les départements qne par le conseil d'Etat et les chefs en présence du sonverain même, il faudrait alors leur laisser exécuter lo tout, sans leur mettre des entraves, ni exiger d'eux aucun rapport,

qu'après la demie année, qu'ils en feraient un des progrès, ou de la raison du retard de leurs commissions. Toutes les charges et emplois qui viendraient à vaquer dans le cours de cette année, ne seraient point remplacées, que quand le chef du pays serait ici, et qu'on l'anrait concerté avec lui.

Par cette méthode tout ce fatras d'écritures serait épargné et par-là beaucoup moins de monde aux gages.

Comme il y a huit chefs, et que tous, en se rencontrant à la fois avec leurs idées, embrouilleraient les dicastères, je leur assignerais à chacun un mois différent, dans lequel commencerait leur année politique. Le reste des quatre mois, les départements d'ici seraient occupés à examiner les projets ou idées pour le futur, à écouter les plaintes et les examiner. Car dans le cours d'une année, je ne voudrais jamais, de quelque utilité que ce soit, qu'on dérange le système pour y substituer un autre.

J'ajouterai à ces réflexions quelques idées détachées d'établissements que je croirais utiles.

Primo. Je commence par l'éducation. Je n'en dirai que deux mots pour n'en pas faire un nouveau voulume. Elle est très-négligée ici. Les pères et mères ne souhaitent rien d'autre que de voir prendre à leurs enfants une certaine tournure d'esprit, et des façons conformes à la leur. Les bonnes âmes croient avoir tout obtenu, et avoir fait un grand homme pour l'Etat, quand leur fils sert la messe, prie son chapelet, se confesse tous les quinze jours, et ne lit autre chose que ce que l'esprit borné de son révérend lui fait concevoir de permis. Pourvu qu'il ne lève pas les yeux ou qu'il rougisse en société, qu'il tienne une main dans la ceinture et l'autre dans sa veste, qu'il sache tirer sa révérence avec bonne grâce, qu'il demande poliment: quelle heure est-il? ou comment vous portez-vous? qui est-ce, qui serait assez hardi pour ne pas dire: c'est un fort joli garçon, très-bien élevé. Oui, repondrais-je, si notre Etat était un monastère, et nos voisins des chartreux.

Tons nos collèges sont encore bien éloignés de la perfec-

tion, et leur plus grand défaut c'est d'être à Vienne. A Brünn, Neustadt et Linz ils vaudraient beaucoup mieux. La dissipation est trop grande ici pour les jeunes gens. Toutes les choses extraordinaires, fêtes ou cérémonies publiques, dont abonde une capitale, enlèvent une quantité de jours d'étude, outre les pères et mères et parents qui, étant dans le même lieu, veulent presque journellement voir leurs enfants. Enfin je tâcherais de les transférer autre part, hors du tumulte du monde. Il en est de même de l'université qui, quoique faite dans la plus pure intention, manque pourtant son objet. Pourquoi celles de l'empire l'emportent-elles? C'est qu'elles sont placées de façon que le jeune homme qui y vient, ne voit et n'entend autre chose, et ne trouve d'autre amusement que celui de l'application.

Les professeurs sont, à mon avis, trop bien payés ici. Ailleurs ils doivent, outre les collèges ordinaires, gagner le plus par des collèges privatifs, qu'ils donnent à plusieurs de leurs disciples. Par là les gens qui ont du génie, apprennent avec plus de détail et de facilité, le professeur doit se donner plus de peine, et il lui importe qu'ils réussissent, au lieu qu'ici, étant bien payé, et après avoir fait ses heures de leçon, il ne se soucie pas, si ses écoliers savent ou retiennent quelque chose. Ainsi la translation de l'université serait aussi un objet, que je trouverais utile pour l'Etat.

De toutes ces matières, en entrant en détail, on en ferait des volumes. Je me contente de les toucher fort en gros.

Secundo. Pour occuper la jeunesse qui à dix-huit ou dix-neuf ans ont fini leurs études, et qui par l'oisiveté, n'étant occupés de rien, trouvent le moyen dans une couple d'années de tout oublier, j'établirais que tout jeune homme noble dût, en sortant des collèges, ou après avoir fini ses études, servir au moins trois ans dans le militaire. Sans avoir passé par ce grade, il n'aurait à espérer charge ou honneur quelconque. Cette loi devrait être sans exception, et pour que l'Etat ne fût pas chargé par des gages, ils devraient être des enseignes volontaires.

Tertio. Pour animer les gens à servir l'Etat, dans ma Cour tout chambellan ou conseiller d'Etat employé, ou dans le militaire ou dans le civil, passerait *eo ipso* devant tous les autres, même plus anciens non employés. De même les femmes de ceux-là auraient des entrées et oseraient seules porter l'habit de Cour les grands jours de gala, malgré bien d'autres, princesses même dont les maris seraient des meubles inutiles à l'Etat. Cet aiguillon animerait bien du monde à employer ses talents pour être utile à la monarchie.

Aucune recommandation, ni les pleurs et les larmes de toutes les belles ne me feraient jamais changer ou altérer dans la moindre chose cet arrangement.

Quarto. Pour conserver à l'Etat plus d'hommes de génie, capables de le servir, j'établirais, quoiqu'en pourrait dire le Pape et tous les moines de l'univers, qu'aucun de mes sujets ne pût embrasser aucun état ecclésiastique avant l'âge de majorité de vingt-cinq ans accomplis. Les tristes effets, tant en hommes qu'en femmes, que la précoce vocation a souvent causés, devraient seuls nous convaincre de l'utilité de cet établissement, outre toutes les raisons d'Etat. Je ne nie pas qu'il y aura peut-être moins de moines, mais outre que le mal n'en est pas grand, ils répareront par la bonté et vraie vocation, que chacun d'eux aura, le manque du nombre. Je permettrais aux évêques de tenir quelques jeunes gens, qui se vouent à cet état, et de leur faire apprendre les sciences nécessaires, mais point de profession avant la majorité. Le bon sens et nos propres lois le dictent. Car on ne laisse point disposer un jeune homme avant ce temps de son bien, ce qui pourtant est une bagatelle en comparaison de sa personne et de son âme, qu'à quatorze ou quinze ans il lie à jamais.

Quinto. Je ferais examiner par une commission impartiale toutes les fondations qui existent. Dans les endroits où on agirait contre les intentions du fondateur, je les réformerais et les emploierais pour des pieuses causes, qui fussent en même temps

utiles à l'Etat, nommément l'éducation des enfants, qui, en faisant des chrétiens, les feraient en même temps des bons sujets. Là où les fondations seraient de beaucoup augmentées au-dessus du nombre fondé, je ne croirais pas mal faire que de les reduire au nombre fixé, et employer le surplus pour les usages ci-dessus mentionnés. Je crois qu'on ne manquera pas son objet, et qu'on ferait une action méritoire, si entre vingt couvents on en réformerait un pour tenir plus d'ecclésiastiques répandus dans le pays, où actuellement nous en avons en plusieurs endroits un grand manquement.

Sexto. Pour tous ces bons arrangements il faut absolument un bon chef de police, et je crois qu'elle devrait se traiter entièrement à la militaire. Il arrive journellement des vraies indécences et dont le ridicule, même dans l'étranger, ne reste pas sur son chef seul. Cette cohorte de soldats civils, outre qu'ils commettent cent excès, n'ont pas l'autorité ni le bon ordre du militaire. Des invalides avec leurs officiers et quelques surnuméraires feraient bien mieux cette besogne, et tous les fonds dans toutes les villes destinés pour la sûreté et gardes de nuit, devraient être employés à payer de nos invalides. Par-là on serait mieux servi, et l'Etat déchargé de plusieurs invalides.

Septimo. Tous les départements seraient obligés de veiller dans tous les emplois qu'ils ont à conférer, s'ils n'y pourraient placer un homme sans cela à charge à l'Etat, pensionnaire ou invalide.

Octavo. Pour rendre un pays heureux et agréable, il faut lui procurer autant d'étrangers que possible, qui laissent leur argent dans le pays, y augmentent la consommation et la vente des fabriques du pays. Mais comment serait-il possible que les étrangers soient attirés ou s'arrêtent dans un pays, où les études n'ont pas fait assez de progrès pour qu'ils dussent y aller apprendre des choses qu'ils ne peuvent pas trouver chez eux, et où ils doivent changer de moeurs et de bibliothèque en entrant dans les lignes. La religion et les moeurs sont incontestable-

ment un des principaux objets d'un souverain. Mais je ne sais si son zèle doit s'étendre jusqu'à corriger et convertir les étrangers. L'apôtre des Indes [1]) y fit grands progrès, mais en Europe il ferait du mal à l'Etat, sans faire du bien aux âmes. En fait de foi et de moeurs toute exécution ou violence ne corrige pas, il faut la propre conviction; néanmoins je ne voudrais jamais souffrir quelque scandale, publicité, ou un mal qui pût gâter des bons et innocents, mais des incorrigibles il faut tirer le parti qu'on peut les employer là où ils ne peuvent pas nuire, et fermer les yeux et oreilles sur leurs défauts. Car le service de Dieu est inséparable de celui de l'Etat, et il veut que nous employons ceux, à qui il a donné les talents et la capacité pour les affaires, laissant à sa divine miséricorde la récompense des bons, et la punition des mauvaises âmes.

Pour la censure, je croirais qu'on devrait être très-délicat pour tout ce qui s'imprime ou se veud publiquement, mais fouiller dans la poche et dans le coffre, surtout d'un étranger, c'est pousser le zèle à l'excès, et il serait facile de prouver que, malgré la rigueur qu'on observe, il n'y a pas un mauvais livre défendu qui n'existe à Vienne, et tout homme, encore plus tenté par la défense, peut pour le double argent les avoir et les lire. Ainsi tout particulier, mais surtout étranger, qui n'apporterait qu'un exemplaire, il faudrait le lui laisser passer, puisque le souverain n'est pas obligé de veiller aux consciences particulières, mais bien au général. Que ces éternels: „qu'en dira-t-on?" cessent une fois, et je crois que dans tout ce qui s'appelle bagatelles ou choses de propre goût, il faut laisser la liberté plénière aux hommes, surtout exigeant que dans toutes les affaires concernantes l'Etat, l'on se soumette avenglément et voie du même point de vue tout ce que le souverain décide. Pour cela faire, la liberté innée à l'homme doit lui être accordée autant que possible, et le souverain ne devrait même rien vouloir savoir de

[1]) Saint François Xavier.

tout ce qui se passe, n'étant point obligé de chercher lui-même à punir, quand il n'y a point d'accusateur, ni d'empêcher le mal qu'il ignore.

Nono. Pour avancer notre commerce, j'établirais que toute marchandise quelconque, venant de l'étranger, hors les épiceries, serait absolument défendue. Pour parvenir à ce but, je défendrais d'abord toutes les étoffes riches, et on n'oserait plus porter que des habits brodés et galonnés des fabriques de mes pays. Des diamants, chacun serait obligé d'en donner une consignation et par là n'oserait en acheter, ni en faire venir au-delà du nombre qu'il a, mais bien les faire changer selon son bon plaisir. Car le luxe interne dans un pays, qui fait rouler l'argent des riches entre les pauvres, loin d'être préjudiciable, est très-utile à l'Etat.

J'établirais des leçons de commerce dans mes pays, et tâcherais de former de jeunes gens, qui pourraient servir utilement l'Etat. Pour cela faire, je ferais concevoir qu'il n'y a aucune honte pour la noblesse d'entrer en négoce, et même j'accorderais à chaque négociant, qui ferait voir qu'annuellement il procure un avantage réel de cent mille florins et plus par l'entrée des argents de l'étranger à l'Etat par son négoce, de certains honneurs, avantages et priviléges.

Decimo. Il est impossible que des cadets et des aînés point riches puissent servir l'Etat, et sans lui être à charge, même qu'ils aient du mérite, s'ils n'ont rien de chez eux. Dans notre situation d'à présent l'on mépriserait un homme, et on le trouverait presqu'incapable à servir l'Etat, s'il épousait une femme au-dessous de son rang. Cependant ce serait peut-être le seul moyen de rétablir ses affaires et d'être utile. J'accorderais donc sans distinction la liberté des mariages, même de ceux qu'on appelle à cette heure mésalliances. Je ne trouve pas que la loi divine, ni celle de nature s'y oppose. Il ne me reste donc que celle des préjugés, qui nous veut faire accroire que je vaux mieux, parce que mon grand-père a été déjà comte, et que j'ai un parchemin dans mon coffre, qui a été signé de Charles-Quint.

Nous n'héritons en naissant de nos parents que la vie animale, ainsi roi, comte, bourgeois, paysan, il n'y a pas la moindre différence. Les dons de l'âme et de l'esprit, nous les tenons du créateur, les vices ou les qualités nous viennent par la bonne ou mauvaise éducation, et par les exemples que nous voyons. Toute femme aurait à suivre et à jouir des prérogatives et honneurs de son mari. En revanche une princesse, qui épouserait un homme d'un plus bas rang, suivrait le même sort. Comme je ne forcerais personne, mais donnerais l'exemple et encouragerais, je crois que cet établissement serait un des plus essentiels pour la monarchie, et des plus agréables et utiles pour les deux sexes, le bonheur ne consistant point dans la hauteur.

Undecimo. Pour diminuer le luxe, je rayerais d'abord et défendrais tous les jours de gala quelconques des particuliers ou ministres, et n'en laisserais à la Cour qu'un qui serait celui du nom du souverain et de chacun de sa famille; les jours de naissance seraient abolis. Il faudrait défendre jusqu'à ce calendrier, qui note de jour en jour les fêtes de naissance et de nom de toute la noblesse.

Pour le militaire, il devrait toujours paraître en uniforme; tous les autres conseillers, secrétaires devraient avoir un habit de manteau de drap noir, tant dans les conseils qu'à la Cour, et ne porter, même hors de cela que des habits noirs, et pour tout gala une veste riche. Il n'y aurait d'excepté que la grande noblesse et ceux qui seraient décorés de quelque ordre.

Le luxe pour les tables, quoique l'abus en est très-grand, et qu'on ne trouve plus un homme honnête, aimable ni sociable, quand il n'a point du bon viu de Bourgogne et un cuisinier français, cependant, comme la plupart des denrées se tirent du pays, je ne le trouve pas si nuisible. Néanmoins il n'y a qu'à donner l'exemple à la Cour, et les autres raisonnables suivront. C'est de ne servir qu'un service, le rôti d'abord et tout à la fois. Aux ministres on pourrait faire entendre qu'on désire d'eux la même chose, et cet exemple serait, je crois, suivi de tous les

autres. Toute denrée venant de l'étranger, tant en vins qu'autres choses de goût, serait défendue absolument.

Duodecimo. Notre militaire aurait besoin de quelques aides particulières, tant pour le rendre moins onéreux à l'Etat et coûteux en temps de paix, que pour contribuer à sa perfection et son essence.

1° Pour première base de la population et de l'union du civil avec le militaire, j'établis et crois indispensable ou des cantons ou autre nom quelconque, pourvu qu'il fasse le même effet, c'est-à-dire que les quartiers des régiments soient stables dans le même endroit, et que l'officier, de concert avec le pays, ait l'inspection sur les hommes de son district. De là il résulterait:

2° que les congés deviendraient possibles, et qu'ils feraient une très-grande épargne dans la caisse.

3° On pourrait laisser se marier tout soldat, quand il pourrait gagner quelque chose de plus que son prêt, et quand sa femme et ses enfants seraient tenus au filage par le département du commerce. Pour cela faire, il faut que chaque régiment donne une consignation exacte des nationaux dont il est composé, et qu'alors volontairement les hommes soient échangés.

Je ne nie pas, que des régiments perdront en beauté au troc, mais mes principes ont toujours mis la beauté fort au-dessous de l'utile et du convenable. L'infanterie allemande devrait être en Bohème et l'Autriche intérieure, les régiments hongrois en Hongrie, ou au moins sur la frontière, en Moravie ou Basse-Autriche.

4° Tout ce qui est artisan, pourrait dès à présent être déjà employé au travail, même avant l'échange des nationaux. Pour la cavalerie, son trop coûteux entretien oblige de la tenir en Hongrie. Mais il ne serait pas impossible de lui accorder aussi quelque congé. La contraction, au moins qu'il y ait un officier ou bas-officier dans chaque village, me paraît absolument nécessaire et point impossible.

5° Faire travailler tout le militaire dans tout ce qui s'appelle fortification, chemins publics ou remuement de terre. Sur ce qu'on payerait à un manoeuvre, on gagnerait, et le soldat serait content et fortifié aux fatigues, et on pourrait toujours même épargner quelque chose pour la monture.

J'ai donné autre fois une idée fort au long là-dessus, et par laquelle je voulais même que personne ne puisse se servir de manoeuvres, qu'en prenant la moitié du militaire.

Cette noblesse fictive ou grandeur d'âme, qu'on veut bien croire qu'un soldat a, quand ses guêtres ne font pas des plis, qu'il a un habit étroit et de la farine sur la tête, je la puis démontrer bien nulle, et on ne sent pas le prix de la noblesse avec cinq sous d'apanage et cinquante coups de bâton pour diplôme.

Toute l'ambition qu'un tel homme peut avoir, et qu'on doit lui conserver, c'est une certaine liberté et gaieté, et l'espérance d'avancer et d'avoir plus d'argent.

6° Les chevaux de la cavalerie devraient être exercés généralement, et même dans les cuirassiers, les mouvements plus accélérés étant incontestablement les meilleurs. Dans les quartiers je les ferais servir pour mener à une certaine distance, et point trop chargés, de certaines marchandises, comme je l'ai déjà dit fort au long dans une autre idée.

7° Les recrues dans l'étranger, il faut les pousser avec toute la vigueur imaginable, et tout argent pour cet usage est bien employé. Non seulement je prendrais de grands hommes, mais même de petits, femmes, enfants, enfin tout ce qui est homme. J'en choisirais ce qui est capable à servir dans les troupes. Les autres, je les employerais utilement à peupler comme colons mes provinces. Car non seulement l'Hongrie a besoin d'hommes, mais la Bohême et la Moravie en manquent. Pour cet utile établissement j'instruirais tous mes chefs dans les pays, et en ferais un de mes plus grands soins. Car par des

bons arrangements et de l'argent on peut facilement venir à bout de ce grand ouvrage. Des millions, employés à cela, sont une opération de finances bien plus sûre, et on aura plus de crédit, les pays étant peuplés et abondants, que si l'on payait cinquante millions de dettes. Je ne sais si avoir été honnête à observer ses engagements, et ne pouvoir avoir que la bonne volonté pour l'avenir, donne plus de crédit, que si l'on voit qu'on se mette en état de tenir ses engagements tant présents que futurs.

8° Les avancements se sont faits souvent trop vite, et dans d'autres il y a eu de la lenteur. Un homme de génie et de mérite doit être poussé et avancé vite, pour que dans le grand il puisse encore dans ses jeunes années être utile à l'Etat, au lieu que je ne passerais jamais cette maxime erronée d'avancer des gens, puisqu'ils sont peu utiles, ou déplacés même dans la charge qu'ils occupent. Le mérite seul doit faire leur recommandation; aucune vue seconde, mérite des parents, mariage, recommandation, doit avoir lieu en fait d'avancement. Il est juste qu'un souverain soit généreux, même selon son bon plaisir, mais c'est de son argent, destiné pour ses plaisirs, qu'il est le maître, non des charges ou emplois dans l'Etat, ni d'augmentation ou nouveaux gages, qui portent sur un fond destiné. Par la collation des charges, s'il s'écarte de la stricte observance du mérite, il pèche contre son devoir et contre la justice, qui donne à chaque sujet le *jus quæsitum*, s'il a le mérite et talent convenable. J'aimerais mieux donner à un officier 50.000 florins, que de l'avancer sous quelconque prétexte dans notre système actuel, et de même des charges civiles.

9° Tous les capitaines de cercles devraient être pris du militaire et dépendre tant du militaire que du civil. Comme chez moi tout devrait agir selon le même principe, on n'aurait point à espérer des avantages, en voulant faire le zélé, ou pour le militaire ou pour le civil.

10° Les campements, je les considère comme de la plus

grande utilité, mais surtout pour les généraux, si on les fait selon l'idée que j'en ai. Je n'en puis rien dire, n'en ayant jamais vu.

Decimo tertio. J'établis pour principe que tout homme, qui ne servirait plus l'Etat, devrait à l'exemple du militaire se contenter de moins de la moitié de ses gages, de même que les jeunes gens qui se trouveront à cette heure de trop, devront, comme surnuméraires, n'avoir que la moitié des gages jusqu'à leur entrée, mais néanmoins servir do quelque chose. Si cette règle est juste envers des gens, qui pendant quarante ans ont servi, et se sont fait casser bras et jambes, je crois qu'elle le sera aussi pour des écrivains qui, à force d'écrire, ont des rhumatismes. Il faut selon la justice augmenter les gages des militaires, ou diminuer les civils, car ils doivent être traités également.

Decimo quarto. La dissipation énorme, nonchalance et paresse, qui règne dans nos ministres et conseillers, est incroyable. Ceux qui ont quatre cents florins, gouvernent l'Etat, et ceux qui en ont quatre et douze mille, en tirent le suc. Ils gâtent souvent plus, croyant tout savoir, sans lire ni avoir d'expérience; ce qu'ils laisseraient faire à leurs concipistes, réussirait mieux. Ainsi toutes ces chasses, parties de plaisir, grands dîners, assemblées et spectacles ne devraient pas être faits pour des gens employés, et qui tirent tant d'argent du pauvre paysan pour employer au moins douze heures dans les vingt-quatre, à lui rendre justice, à le défendre et à le soulager. Tenir les gens à l'ouvrage est juste et nécessaire.

Decimo quinto. Les chefs capables doivent former des jeunes gens pour le temps à venir, et ce doit être une de leurs applications, au lieu qu'à cette heure les jeunes gens, quoiqu'ils soient rares, ceux qui veulent s'appliquer, ne trouvent pas même quelqu'un qui veuille les instruire ou les appliquer à quelque chose. Les présidents aiment mieux de travailler avec des gens de fortune, sur lesquels ils sont despotes et qui les aident à couvrir leur ignorance et bévues, que d'employer des gens bien

nés, dont ils craindraient d'être découverts, et du manque de sujets naît l'embarras et le malheur, dans lequel l'Etat se trouve.

Decimo sexto. Pour les voyages, je les trouve de nécessité absolue pour un souverain, et il est indispensablement nécessaire, que politiquement, civilement et militairement on aille voir soi-même ce qui se fait. Ce n'est pas que je sois assez bon de croire, que par sa présence et inspection on remédiera à tous les défauts. Mais même pour quelques-uns il en vaut la peine, et quoique nous voyons les choses masquées et par leur bon côté, néanmoins, en y retournant plusieurs fois, on en voit la différence, on écoute les plaintes, on apprend à connaître des sujets pour employer à l'avenir, on juge des actions des autres, l'on voit le terrain et les lieux physiques, et l'on juge enfin du plus ou moins de capacité, zèle de ses ministres, en arrangeant cela avec l'économie nécessaire et dénuée des préjugés antiques, qui faisaient accroire aux souverains qu'ils gouvernaient avec gloire et dirigaient par eux-mêmes les rênes du gouvernement, alors qu'ils n'avaient rien vu ni appris que par des yeux d'autrui, et par des ouï-dire, et qu'un monarque avait fait assez, quand il jouait son rôle de fantôme de gloire. Moi au contraire, je crois que son devoir est toute autre chose, et qu'il doit prendre le train d'un particulier pour ne pas faire plus de mal par ses voyages à ses peuples, que le bien qu'ils pourraient tirer de sa présence. Il n'est donné qu'aux grands de changer d'être, ils peuvent devenir petits et particuliers quand il leur plaît; les autres en revanche, ils ont beau vouloir, ils resteront toujours particuliers.

Decimo septimo. Tenir tout ce qu'on a fait avant nous pour bon et immuable, ou croire tout à changer, tous les deux sont des préjugés qui tirent à grande conséquence; le dernier, quand on voit que cela ne va pas bien et que probablement cela allait encore plus mal anciennement, puisque l'on avait changé et qu'on avait choisi ceci comme un remède, est tentant. Toute chose dans le monde peut être bonne, si on lui ôte ses défauts et augmente ses avantages. Le plus grand préjugé de tous et le

moins pardonnable est celui de n'oser les attaquer ou enfreindre. Il faut beaucoup de courage et encore plus d'amour de la patrie pour être innovateur dans ce siècle. Rien de plus commode, point de conscience erronée plus facile à imprimer, adopter et à suivre, que celle, sans penser plus loin, de laisser aller les choses comme on les a trouvées. Nous en rendrons compte un jour du bien que nous aurions dû chercher et saisir.

Mon système actuel, je le termine ici. Mes rêveries [1]), je les abandonne. Le premier, je le fonde sur ma croyance, mes faibles lumières, et l'exemple du seul département qui sert bien l'Etat, et qui jouit d'une pleine confiance sous la direction du prince Kaunitz. Je ne nie pas que sa personne et les outils qui y sont employés, y contribuent beaucoup. Mais l'aisance et la facilité de pouvoir faire le bien, n'est pas le moindre de ses avantages. Pour le second, mes points de rêveries détachés, je ne les trouve que des conséquences naturelles de mon système. Je pourrais encore dire bien d'autres choses, si je ne craignais d'être trop long et ennuyant, et j'en dirais bien moins, si je ne connaissais l'indulgence et l'amour de savoir la vérité, et de faire toujours le bien, qu'a celle pour qui j'écris [2]). Si je ne lui connaissais assez de courage et de fermeté pour soutenir un parti pris, même s'il est défectueux en quelques parties, je n'oserais jamais proposer quelque chose aussi hardie. Tout ce que je puis dire, c'est que je n'avance rien que je ne ferais et que je ne me fie d'exécuter et accomplir, muni de ses ordres. Il faut faire les grandes choses tout d'un coup. Tout changement fait parler un jour. Il vaut mieux instruire le public de ses intentions à la fois, et, après l'avoir décidé, n'écouter rien contre et persister inviolablement dans l'exécution de ce qu'on aura trouvé bon. Tous ceux, qui n'en voient que des parties, ne peuvent et ne doivent pas en raisonner. Viser au total est le but de chaque

[1]) Ein früherer Aufsatz Josephs, welcher diesen Titel führt.
[2]) Die Kaiserin Maria Theresia.

ordonnance, toute action étant rapportée au point de vue universel, que le souverain et les plus affectionnés serviteurs doivent seul savoir et poursuivre. Si on ne trouve pas bonnes mes idées, qu'il n'en soit plus parlé, mais qu'on ne prenne pas par pièces et morceaux mes idées, dont le total seul fait le mérite. Je me conformerai et agirai bien plus commodément et facilement après les idées plus éclairées d'autrui, que si je devais, nouvel apôtre, convertir et porter tout le monde à ma croyance. Le premier m'est bien plus facile, le dernier ne m'est pas impossible, et chatouille ma gloire, seul but, avec le devoir, qui dirige mes actions, et qui me ferait casser la tête avec joie. *Dixi.*

INHALT.

1778.

CCCCI. *Joseph an Maria Theresia.* 1. August 1778 1
Vorrückung des Prinzen Heinrich von Preussen. Wahrscheinliche Wirkung derselben.

CCCCII. *Maria Theresia an Joseph.* 2. August 1778 2
Correspondenz der Kaiserin mit König Friedrich. Bedingungen eines Vergleiches. Die Erwerbungen in Baiern. Nothwendigkeit baldigen Abschlusses. Sehnsucht nach dem Frieden.

CCCCIII. *Joseph an Maria Theresia.* 2. August 1778 6
Vordringen des Prinzen Heinrich. Vorpostengefecht. Capitän Pontet.

CCCCIV. *Joseph an Maria Theresia.* 2. August 1778 9
Laudons Rückzug. Ueber die Verhandlungen mit Preussen.

CCCCV. *Joseph an Maria Theresia.* 3. August 1778 10
Die Bewegungen Laudons. Josephs Massregeln. Schlappe des Generals de Vins.

CCCCVI. *Joseph an Maria Theresia.* 4. August 1778 12
Sein Fernbleiben von den Verhandlungen. Missbilligung der Friedensbedingungen.

CCCCVII. *Joseph an Maria Theresia.* 4. August 1778 14
Die Kriegsereignisse.

CCCCVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 5. August 1778 15
Absendung von Verstärkungen an Laudon.

CCCCIX. *Joseph an Maria Theresia.* 6. August 1778 16
Die kriegerischen Vorkehrungen. Die Schlappe des Generals de Vins. Feigheit des Obersten Bossi. Major Nauendorf.

Digitized by Google

CCCCX. *Maria Theresia an Joseph.* 6. August 1778 18
Die Verhandlungen mit Preussen. Die aufgestellten Bedingungen. Die Absendung Thuguts. Nothwendigkeit baldigsten Friedens. Warnung vor einem verzweifelten Entschlusse. Sie nimmt die Verantwortung der Nachgiebigkeit auf sich.

CCCCXI. *Joseph an Maria Theresia.* 7. August 1778 21
Ungewissheit seiner Lage. Aufforderung der Bevölkerung zum Eintritt in das Heer. Krankheiten bei der Armee.

CCCCXII. *Maria Theresia an Joseph.* 8. August 1778 23
Bedauern über seine peinliche Lage. Gerüchte über Laudon. Lascy's angeblicher Einfluss auf Joseph. Rouvroy. Einberufung des ungarischen Landtages. Ergänzung des Heeres.

CCCCXIII. *Joseph an Maria Theresia.* 8. August 1778 26
Dank für ihren Antheil. Die Verhandlungen mit Preussen. Missbilligung der geschehenen Schritte. Ueble Wirkung derselben.

CCCCXIV. *Joseph an Leopold.* 8. August 1778 .. 28
Lebhafte Klagen über die Verhandlungen der Kaiserin mit Friedrich. Für den Fall eines ungünstigen Friedens will Joseph sich von den Staatsgeschäften völlig zurückziehen. Er gedenkt sich nach Italien zu begeben. Die Kriegsereignisse. Schwierigkeiten seiner Lage.

CCCCXV. *Maria Theresia an Joseph.* 9. August 1778 31
Die Verhandlungen. Rechtfertigung ihrer Absicht. Laudons Rückzug. Fruchtlosigkeit längerer Kriegführung. Aufopfernde Treue der Unterthanen. Klage über ihren Zwiespalt mit Joseph.

CCCCXVI. *Joseph an Maria Theresia.* 9. August 1778 33
Seine Besorgnisse. Die Nachrichten von Laudon. Absichten des Königs von Preussen. Lascy's Beziehungen zu Joseph.

CCCCXVII. *Joseph an Maria Theresia.* 9. August 1778 35
Aufmerksamkeit auf die Bewegungen des Königs.

CCCCXVIII. *Maria Theresia an Joseph.* 10. August 1778 36
Ihre Meinungsverschiedenheit mit Joseph. Die Sendung Thugute.

CCCCXIX. *Joseph an Maria Theresia.* 10. August 1778 37
Laudons Bericht über das Vordringen des Prinzen Heinrich. Des Feldmarschalls Bitte um Instructionen. Josephs Abreise zu ihm.

CCCCXX. *Joseph an Maria Theresia.* 11. August 1778 40
Eintreffen in Münchengrätz bei Laudon.

CCCCXXI. *Maria Theresia an Joseph.* 12. August 1778 41
Besorgnisse über die Ereignisse in Böhmen.

CCCCXXII. *Joseph an Maria Theresia.* 12. August 1778 42
Ankunft der wallonischen Regimenter.

CCCCXXIII. *Maria Theresia an Joseph.* 13. August 1778 43
Die Anerbietungen der Ungarn. Absendung des Vicekanzlers Grafen Palffy an Joseph. Reise des Grossherzogs Leopold zum Heere.

CCCCXXIV. *Joseph an Maria Theresia.* 13. August 1778 44
Bedenkliche Lage. Die Stellung des Heeres. Laudon. Fürst Karl Liechtenstein. Die Verheerungen der Preussen und Sachsen in Böhmen. Ingrimm Josephs gegen die Letzteren.

CCCCXXV. *Maria Theresia an Joseph.* 14. August 1778 46
Nachrichten über die Verhandlungen. Zufriedenheit mit seiner Reise zu Laudon. Die Unentschlossenheit desselben. Lascy und Hadik. Die Ungarn.

CCCCXXVI. *Joseph an Maria Theresia.* 14. August 1778 48
Unmöglichkeit der Behauptung seiner Stellung. Missgriffe Laudons. Abreise Josephs von Müncheogrätz. Verwirrung im dortigen Hauptquartier. Schlappe des Generalmajors von Knebel.

CCCCXXVII. *Joseph an Maria Theresia.* 15. August 1778 50
Ankunft in seinem früheren Lager. Bewegungen des Königs. Sehnsucht nach einer Schlacht. Das Seetreffen zwischen den Franzosen und den Engländern.

CCCCXXVIII. *Maria Theresia an Joseph.* 16. August 1778 51
Bewunderung der Kaltblütigkeit Josephs. Laudon. Die Ereignisse in Schlesien. Die Verhandlungen. Klage über die Anstrengungen Josephs. Nothwendigkeit seiner Erhaltung.

CCCCXXIX. *Joseph an Maria Theresia.* 16. August 1778 53
Die Verhandlungen mit Preussen. Tadel der geschehenen Schritte. Die Bewegungen der Preussen.

CCCCXXX. *Joseph an Maria Theresia.* 18. August 1778 55
Kriegsnachrichten.

CCCCXXXI. *Joseph an Maria Theresia.* 19. August 1778 56
Unmöglichkeit einer Fortdauer der gegenwärtigen Lage. Verderbliche Wirkungen derselben.

CCCCXXXII. *Maria Theresia an Joseph.* 20. August 1778 57
Thuguts Rückkehr. Abbruch der Verhandlungen. Rechtfertigung ihres Verfahrens.

CCCCXXXIII. *Joseph an Maria Theresia.* 20. August 1778 58
Unbeweglichkeit des preussischen Heeres. Verstärkung der Besatzung von Prag.

CCCCXXXIV. *Joseph an Maria Theresia.* 21. August 1778 59
Die Lage der Dinge in Böhmen. Unmuth über dieselbe. Zunehmen der Krankheiten.

CCCCXXXV. *Maria Theresia an Joseph.* 22. August 1778 60
Vorbereitungen zum ungarischen Landtag. Die Zustände in Böhmen. Rosenbergs Absendung dorthin.

CCCCXXXVI. *Maria Theresia an Joseph.* 23. August 1778 61
Die Sendung Rosenbergs.

CCCCXXXVII. *Joseph an Maria Theresia.* 23. August 1778 62
Abbruch der Verhandlungen. Nothwendigkeit entschiedener Entschlüsse. Josephs Bereitwilligkeit sich selbst zum Opfer zu bringen. Die Bewegungen des Königs.

CCCCXXXVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 24. August 1778 63
Seine militärischen Massregeln. Die Bewegungen der Preussen. Nutzlosigkeit der Absendung Rosenbergs.

CCCCXXXIX. *Maria Theresia an Joseph.* 25. August 1778 65
Rosenbergs Abreise ins Lager. Seine Aufträge. Leopolds Berufung nach Wien.

CCCCXL. *Joseph an Maria Theresia.* 25. August 1778 66
Vorpostengefechte.

CCCCXLI. *Joseph an Maria Theresia.* 26. August 1778 67
Bewegungen der Truppen. Sehnsucht nach einer Schlacht.

CCCCXLII. *Maria Theresia an Joseph.* 27. August 1778 68
Die Kriegsereignisse. Verheerung der vom Feinde besetzten Gegenden. Nothwendigkeit der Beendigung dieser Lage.

CCCCXLIII. *Joseph an Maria Theresia.* 27. August 1778 70
Befestigung seiner Stellung. Sein Verhältniss zur Kaiserin. General Wurmser.

CCCCXLIV. *Maria Theresia an Joseph.* 28. August 1778 71
Rosenbergs Sendung. Josephs Ueberhäufung mit Arbeit. Laudons Rückzug.

CCCCXLV. *Joseph an Maria Theresia.* 28. August 1778 73
Rosenbergs Ankunft. Nothwendigkeit rascher Entscheidung. Entweder unverzüglicher Friedensschluss oder energische Kriegführung. Bewegungen der Truppen. Josephs peinliche Lage.

CCCCXLVI. *Maria Theresia an Joseph.* 29. August 1778 75
Freude über die Behauptung der bisherigen Stellungen. Nothwendigkeit der Ernennung eines General-Quartiermeisters.

CCCCXLVII. *Joseph an Maria Theresia.* 29. August 1778 76
Nachrichten von Laudon.

CCCCXLVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 30. August 1778 77
Lebhaftes Bedauern der Unmöglichkeit, sich in seiner Stellung noch länger zu behaupten.

CCCCXLIX. *Maria Theresia an Joseph.* 31. August 1778 78
Rosenbergs Rückkehr. Bemühungen der Kaiserin, zum Frieden zu gelangen. Gleichzeitige Vorkehrungen zur Fortführung des Krieges.

CCCCL. *Joseph an Maria Theresia.* 31. August 1778 79
Laudons Ausharren auf seinem Posten. Ungünstige Witterung. Schlechte Bekleidung der Preussen. Krankheiten in beiden Lagern. Rosenberg. Unwohlsein des Erzherzogs Maximilian.

CCCCLI. *Joseph an Maria Theresia.* 1. Septbr. 1778 81
Maximilians Erkrankung. Ueble Witterung. Hoffnung auf den Rückzug der Preussen.

CCCCLII. *Maria Theresia an Joseph.* 2. Septbr. 1778 82
Ihre Correspondenz mit dem Könige. Erzherzog Maximilian.

CCCCLIII. *Joseph an Maria Theresia.* 2. Septbr. 1778 83
Die Erkrankung des Erzherzogs. Ueble Witterung. Beschwerden der Soldaten.

CCCCLIV. *Joseph an Maria Theresia.* 3. Septbr. 1778 85
Maximilians Transportirung nach Sadowa. Ueberhandnahmen der Erkrankungen. Drangsale der Preussen. Wahrscheinlichkeit ihres baldigen Rückzuges.

CCCCLV. *Joseph an Maria Theresia.* 3. Septbr. 1778 86
Erzherzog Maximilian.

CCCCLVI. *Maria Theresia an Joseph.* 5. Septbr. 1778 88
Anregung zu Verleihungen des Theresienordens. Die Anerbietungen der Ungarn. Ein Landtag findet nicht statt. Die Haltung Russlands. Schöne Worte, üble Handlungen. Die finanzielle Bedrängniss. Josephs Ueberhäufung mit Arbeit. Allzugeringe Anzahl der Truppen. Die Berufung Leopolds. Maximilians Krankheit.

CCCCLVII. *Joseph an Maria Theresia.* 5. Septbr. 1778 92
Er verweigert die Absendung des Schreibens der Kaiserin an Friedrich. Wahrscheinlicher Rückzug des Letzteren. Standhaftes Ausharren wird von günstiger Wirkung sein. Leopolds Reise nach Wien und ins Feldlager. Unzufriedenheit mit dem Grafen Clary und General Schröder.

CCCCLVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 6. Septbr. 1778 94
Die Bewegungen der Preussen.

CCCCLIX. *Maria Theresia an Joseph.* 7. Septbr. 1778 95
Leopolds Ankunft in Wien. Die Rücksendung ihres Schreibens an den König. Billigung derselben. Josephs Fürsorge für seinen Bruder Maximilian.

CCCCLX. *Joseph an Maria Theresia.* 7. Septbr. 1778 96
Vorkehrungen des Königs zum Rückzug. Meuterei unter den Husaren.

CCCCLXI. *Joseph an Maria Theresia.* 8. Septbr. 1778 97
König Friedrichs Rückzug. Beunruhigung desselben. Nothwendigkeit der Einstellung aller Schritte zur Herbeiführung des Friedens.

CCCCLXII. *Joseph an Maria Theresia.* 9. Septbr. 1778 99
Aufmerksamkeit auf die Bewegungen der Preussen.

CCCCLXIII. *Joseph an Maria Theresia.* 10. Septbr. 1778 100
Rücksendung der preussischen Artillerie nach Trautenau. Prag wird in Vertheidigungsstand gesetzt. General Guasco erhält das Commando daselbst. Freude über die Ankunft Leopolds in Wien. Freundschaft für ihn.

CCCCLXIV. *Joseph an Leopold.* 10. Septbr. 1778 . 101
Schilderung seiner Lage. Die Bewegungen des Königs von Preussen. Freude den Grossherzog bald beim Heere zu sehen.

CCCCLXV. *Joseph an Maria Theresia.* 11. Septbr. 1778 102
Die Bewegungen der Preussen. Wahrscheinlichkeit ihrer Rückkehr nach Böhmen. Erzherzog Maximilian.

CCCCLXVI. *Maria Theresia an Joseph.* 12. Septbr. 1778 103
Freudiger Eindruck der Nachrichten aus Böhmen. Besorgniss vor einem Einfall des Königs in Mähren. Friedrichs Unmuth macht ihn noch furchtbarer. Rechtfertigung ihrer eigenen Schritte. Die Erklärung der Ungarn. Palffy's Sendung nach Böhmen.

CCCCLXVII. *Joseph an Maria Theresia.* 12. Septbr. 1778 106
Bewegungen des Königs. Prinz Heinrich von Preussen. Josephs Vertheidigungsmassregeln.

CCCCLXVIII. *Maria Theresia an Joseph.* 13. Septbr. 1778 108
Abreise Leopolds nach Böhmen.

CCCCLXIX. *Joseph an Maria Theresia.* 13. Septbr. 1778 108
Bewegungen der Preussen.

CCCCLXX. *Joseph an Maria Theresia.* 14. Septbr. 1778 109
Wahrscheinlichkeit der Rückkehr des Königs durch die Lausitz. Beunruhigung des Marsches der Preussen. Laudon. Guasco. Die Sendung der Grafen Palffy und Kolowrat. Josephs Ueberhäufung mit Arbeit.

CCCCLXXI. *Joseph an Maria Theresia.* 15. Septbr. 1778 111
Maximilians Krankheit.

CCCCLXXII. *Maria Theresia an Joseph.* 16. Septbr. 1778 112
Der Rückzug des Königs. Besorgniss vor einer Schlacht. Josephs Ueberbürdung mit Geschäften. Die Erzherzoge Maximilian und Leopold.

CCCCLXXIII. *Joseph an Maria Theresia.* 16. Septbr. 1778 113
Besuch bei Maximilian in Sadowa. Dessen Gesundheitszustand. Der Grossherzog Leopold.

CCCCLXXIV. *Maria Theresia an Joseph.* 17. Septbr. 1778 115
Dank für seine Sorgfalt für Maximilian.

CCCCLXXV. *Joseph an Maria Theresia.* 17. Septbr. 1778 116
Gemeinschaftliche Reise mit Leopold in das Hauptquartier.

CCCCLXXVI. *Joseph an Maria Theresia.* 18. Septbr. 1778 117
Ungünstige Witterung.

CCCCLXXVII. *Joseph an die Grossherzogin von Toscana.* 18. September 1778 118
Bewillkommung in Wien. Leopolds Wohlsein. Hoffnung auf einen gemeinschaftlichen Aufenthalt in Florenz.

CCCCLXXVIII. *Maria Theresia an Joseph.* 19. Septbr. 1778 119
Ankunft der Grossherzogin. Erzherzog Maximilian. Erneuerter Dank für Josephs Sorgfalt. Wunsch nach baldiger Rückkehr Leopolds.

CCCCLXXIX. *Joseph an Maria Theresia.* 19. Septbr. 1778 122
Fortsetzung des Rückzuges der Preussen. Lascy gebührt der Ruhm dieses Erfolges. Maximilians Aufenthalt in Sadowa. Die Vorschläge der Ungarn.

CCCCLXXX. *Maria Theresia an Joseph.* 22. Septbr. 1778 123
Friedrichs wahrscheinliche Rückkehr nach Böhmen. Lascy. Der Grossherzog Leopold. Maximilian.

CCCCLXXXI. *Joseph an Maria Theresia.* 22. Septbr. 1778 124
Erzherzog Maximilian. Auswahl neuer Stellungen. Der Rückzug der Preussen.

CCCCLXXXII. *Joseph an Maria Theresia.* 24. Septbr. 1778 126
Der Besuch bei Laudon. Tod des General-Quartiermeisters Pawlowski. Graf Benyowsky.

CCCCLXXXIII. *Maria Theresia an Joseph.* 26. Septbr. 1778 128
Furcht vor Friedrichs Rache. Nothwendigkeit verdoppelter Wachsamkeit. Die Erzherzoge Leopold und Maximilian. Sehnsucht nach Josephs Rückkehr. Politische Beziehungen. Russland. Frankreich. Sachsen. Warnung vor Rache an Letzterem. Truppenstellung der Ungarn.

CCCCLXXXIV. *Joseph an Maria Theresia.* 26. Septbr. 1778 130
Bewegungen der Preussen. Erzherzog Maximilian.

CCCCLXXXV. *Joseph an Leopold.* 27. September 1778 132
Freundschaftsbezeugungen. Erzherzog Maximilian. Bewegungen der Truppen.

CCCCLXXXVI. *Maria Theresia an Joseph.* 28. Septbr. 1778 133
Leopolds Rückkehr nach Wien. Botta's Unthätigkeit. Verhältniss zu Russland. Warnung vor Plünderungen in Sachsen.

CCCCLXXXVII. *Joseph an Maria Theresia.* 28. Septbr. 1778 134
Die Absichten der Preussen. Gegenvorkehrungen. Ueber die zu fassenden Entschlüsse. Das Verfahren gegen Sachsen. Prinz Birkenfeld. Maximilian. Josephs Zufriedenheit mit seiner Wohnung in Gitschin.

CCCCLXXXVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 29. Septbr. 1778 136
Wahrscheinlichkeit der Beendigung der preussischen Kriegsunternehmungen.

CCCCLXXXIX. *Joseph an Maria Theresia.* 1. Octbr. 1778 137
Unbeweglichkeit der Feinde. Preussische Einflüsterungen in Baiern.

CCCCXC. *Joseph an Maria Theresia.* 2. Octbr. 1778 138
Bewegungen der Preussen.

CCCCXCI. *Joseph an Maria Theresia.* 3. Octbr. 1778 139
Nachrichten aus Mähren. Absendung von Truppen dorthin.

CCCCXCII. *Joseph an Maria Theresia.* 5. Octbr. 1778 141
Mittheilung seines Schreibens an den Fürsten Kaunitz über die politischen Verhältnisse und kriegerischen Vorkehrungen.

CCCCXCIII. *Joseph an Maria Theresia.* 6. Octbr. 1778 143
Feldmarschall Wied. | Verleihung erledigter Regimenter. Der Marien-Theresienorden. Wurmser. Poutet.

CCCCXCIV. *Joseph an Maria Theresia.* 7. Octbr. 1778 145
Die Nachrichten aus Mähren. Die Plünderungen in Sachsen.

CCCCXCV. *Maria Theresia an Joseph.* 10. Octbr. 1778 146
Die Absichten Friedrichs. Verleihung des Theresienordens. Wurmser und Pontet. Erzherzog Maximilian. Dessen Stimmung und Benehmen. Graf Ferraris. Sickingen.

CCCCXCVI. *Joseph an Maria Theresia.* 10. Octbr. 1778 150
Erzherzog Maximilian. Die Verleihung der Regimenter. Philipp Batthyany. Gräven.

CCCCXCVII. *Joseph an Maria Theresia.* 13. Octbr. 1778 151
Bereisung der Gegend zwischen Teschen und Olschwitz. Maximilian.

CCCCXCVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 17. Octbr. 1778 152
Gänzlicher Ausmarsch der Preussen aus Böhmen. Gute Nachrichten aus Mähren.

CCCCXCIX. *Joseph an Maria Theresia.* 18. Octbr. 1778 153
Starke Rüstungen und standhaftes Ausharren sind das Nothwendigste für Oesterreich. Keine Besorgniss vor Russland und keine Hoffnung auf Frankreich. Stellung der Preussen in Oesterreichisch-Schlesien.

D. *Joseph an Maria Theresia.* 19. Octbr. 1778 155
Ausmarsch der Preussen aus Oesterreichisch-Schlesien. Verwundung des Obersten Splany. Der künftige Feldzug. Schwierigkeit der Aufbringung einer Anleihe im Auslande.

DI. *Joseph an Maria Theresia.* 20. Octbr. 1778 156
Die Dislocation der Truppen.

DII. *Joseph an Maria Theresia.* 21. Octbr. 1778 158
Troppau ist noch von Preussen besetzt

DIII. *Joseph an Maria Theresia.* 22. Octbr. 1778 159
Ernennung des Generals Fabris zum General-Quartiermeister. Beginn der Truppenmärsche. Hadik übernimmt das Commando.

DIV. *Joseph an Maria Theresia.* 23. Octbr. 1778 160
Die Erklärungen Russlands. Antwort auf dieselben.

DV. *Joseph an Maria Theresia.* 25. Octbr. 1778 161
Nachrichten aus Mähren. Neue Unternehmungen der Preussen. Vorbereitung für die Winterquartiere.

DVI. *Joseph an Maria Theresia.* 26. Octbr. 1778 162
Die Ereignisse in Mähren.

DVII. *Joseph an Maria Theresia.* 26. Octbr. 1778 163
Festsetzung der Preussen in Jägerndorf.

DVIII. *Maria Theresia an Joseph.* 28. Octbr. 1778 164
Die Unternehmungen der Preussen. Ihre Plünderungen. Die Generale Sauer und Fabris. Wunsch nach einer Verstärkung der Garnison von Wien. Nothwendigkeit der Beendigung des Krieges. Die Erzherzogin Marie.

DIX. *Joseph an Maria Theresia.* 28. Octbr. 1778 166
Ankunft in Brandeis. Zusammentreffen mit den hervorragendsten Generalen. Laudon.

DX. *Maria Theresia an Joseph.* 29. Octbr. 1778 167
Uebersendung eines Schreibens des Fürsten Kaunitz an den Kaiser. Dringende Nothwendigkeit der Rückkehr des Letztern nach Wien.

DXI. *Joseph an Maria Theresia.* 30. Octbr. 1778 169
Abreise der Feldmarschälle Lascy und Laudon. Beschäftigung Josephs mit den Vorkehrungen zum künftigen Feldzug. Urtheil des Kaisers über Lascy. Die Antwort auf die Erklärungen Russlands. Im Falle der Allianz Russlands mit Preussen und Sachsen vermöchte Oesterreich allein nicht Widerstand zu leisten.

DXII. *Joseph an Maria Theresia.* 31. Octbr. 1778. 171
Schwierigkeit einer Vermehrung der Garnison von Wien. Unannehmbarkeit des Friedens unter demüthigenden Bedingungen.

DXIII. *Maria Theresia an Joseph.* 1. Novbr. 1778 . 173
Bitte um seine schleunige Rückkehr.

DXIV. *Joseph an Maria Theresia.* 1. Novbr. 1778 . 174
Vorstellungen gegen die Aufforderung zur Rückkehr nach Wien. Doch wird er einem erneuerten Verlangen Gehorsam leisten. Ueber die etwaigen Friedensbedingungen.

DXV. *Joseph an Maria Theresia.* 1. Novbr. 1778 . 176
Die Vorkehrungen zu einem künftigen Feldzuge. Wahrscheinlichkeit einer neuen Unternehmung des Königs von Preussen.

DXVI. *Joseph an Maria Theresia.* 2. Novbr. 1778 . 177
Absendung von Truppen nach Mähren. Die Friedensvorschläge.

DXVII. *Joseph an Maria Theresia.* 3. Novbr. 1778 . 179
Die Nachrichten aus Mähren. Sehnsucht nach einem glücklichen Kriegsereignisse. Bedauern über Lascy's Abwesenheit.

DXVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 4. Novbr. 1778 . 180
Unmöglichkeit seiner Entfernung aus Böhmen.

DXIX. *Joseph an Maria Theresia.* 5. Novbr. 1778 . 180
Das Verfahren gegen Sachsen. Die Friedensbedingungen. Russland und Frankreich.

DXX. *Joseph an Maria Theresia.* 7. Novbr. 1778 . 183
Abreise zur Inspection der Truppen. Uebersendung eines Schreibens an Kaunitz, in welchem Joseph seine Anschauungen über die gegenwärtige Lage und die zu fassenden Entschlüsse entwickelt.

DXXI. *Maria Theresia an Joseph.* 9. Novbr. 1778 . 185
Zustimmung zu den Beweggründen seines Verbleibens in Böhmen. Feldmarschall Lascy. Die Friedensbedingungen. Die Garnison von Wien.

DXXII. *Joseph an Maria Theresia.* 12. Novbr. 1778 190
Die Friedensverhandlungen. Militärische Vorkehrungen gegen Russland. Vorschläge zu einer österreichischen Gegenerklärung.

DXXIII. *Joseph an Maria Theresia.* 13. Novbr. 1778 192
Die Zurückstellung Baierns. Ueber dieses Anerbieten wäre nicht hinauszugehen.

DXXIV. *Joseph an Maria Theresia.* 16. Novbr. 1778 193
Ankunft in Freudenthal. Recognoscirung von Jägerndorf. Stellung der Preussen. Die politische Lage. König Friedrich führt mehr gegen Joseph als gegen Oesterreich Krieg.

1779.

DXXV. *Maria Theresia an Joseph.* Ohne Datum (1779) 195
Die Friedensverhandlungen. Josephs Verdienste um deren günstigen Fortgang.

DXXVI. *Joseph an Leopold.* 9. März 1779 196
Bedauern über dessen Abreise.

DXXVII. *Joseph an Leopold.* 22. März 1779 197
Die Friedensverhandlungen in Teschen. Fürst Kaunita. Dessen Sonderbarkeiten. Allzu grosse Nachsicht für sie.

DXXVIII. *Joseph an Leopold.* 25. März 1779 198
Hindernisse des Abschlusses der Friedensverhandlungen.

DXXIX. *Joseph an Leopold.* 29. März 1779 199
Der Kurfürst von der Pfalz. Erzherzog Maximilian. Dessen Erkrankung.

DXXX. *Joseph an Leopold.* 1. April 1779 201
Erzherzog Maximilian.

DXXXI. *Joseph an Leopold.* 5. April 1779 202
Graf Philippi. Die Friedensverhandlungen. Brand von Jägerndorf. Verdächtiges Benehmen der Preussen während desselben.

DXXXII. *Joseph an Leopold.* 8. April 1779 204
Erzherzog Maximilian. Eröffnung des Theaters. Die Sängerinnen.

DXXXIII. *Joseph an Maria Theresia.* 10. April 1779. 206
Vorschläge über die hinsichtlich der Friedensverhandlungen zu fassenden Entschlüsse.

DXXXIV. *Joseph an Leopold.* 12. April 1779 208
Der Kurfürst von der Pfalz. Unschlüssigkeit der Kaiserin. Maximilian. Brand von Braunau.

DXXXV. *Joseph an Leopold.* 14. April 1779 209
Die Friedensverhandlungen. Besorgnisse der Kaiserin. Fürst Kaunita. Missstimmung Josephs. Erzherzog Maximilian.

DXXXVI. *Joseph an Maria Theresia.* 24. Mai 1779 ... 211
Ueber die Lage der Monarchie nach Abschluss des Friedens. Nothwendigkeit die Finanzen zu ordnen und den Credit zu heben. Antrag auf Berufung vertrauenswürdiger Männer zur Prüfung und Regelung der Einnahmen und Ausgaben.

DXXXVII. *Joseph an Leopold.* 24. Mai 1779 215
Verderbliche Trockenheit. Entlassungsgesuch des Fürsten Kaunitz. Cobenzl wird ihm beigegeben. Binders Rücktritt aus dem Staatsdienste.

DXXXVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 15. Septbr. 1779 217
Bedauern über einen Sturz der Kaiserin auf der Treppe. Erzherzog Maximilian. Die Erwerbung des Innviertels. Graf

Rottenhan. Major Salis. Die Vertreter Oesterreichs im Auslande. Nutzlosigkeit erhöhter Ausgaben für diesselben. General Siskovich. Sickingen.

DXXXIX. *Joseph an Maria Theresia.* 24. Septbr. 1779 219
Sickingen. Der Kurfürst von Maina. Major Salis. Siskovich. Der Festungsbau in Böhmen.

DXL. *Joseph an Maria Theresia.* 27. Septbr. 1779 221
Graf Brechainville. Gründe gegen die Erhöhung der Beaüge dea österreichischen Gesandten in Berlin. Die Pisne zu den Festungsbauten.

DXLI. *Joseph an Maria Theresia.* 10. Octbr. 1779 223
Brechainville. Revitzky's Ernennung zum Gesandten in Berlin.

DXLII. *Joseph an Maria Theresia.* 13. Octbr. 1779. 223
Bereisung verschiedener Gegenden in Böhmen. Die dortigen Behörden. Siskovich. Rottenhans Sendung zur Vertheilung von Geld und Lebensmitteln. Vorschläge zur Unterstützung der Leinen-Industrie. Glückwunsch zur Gehurt des Erzherzogs Franz von Este.

DXLIII. *Joseph an Maria Theresia.* 27. Octbr. 1779. 226
Anschauungen Josephs über Veränderungen im Kriegswesen. Geringe Erwartung von den Gutachten der Feldmarschälle. Besuch der oberösterreichischen Salinen. Schönheit des Traunsee's. Der Salinendirector Riethaher. Josephs fernere Reiseprojecte.

DXLIV. *Joseph an Maria Theresia.* 31. Octbr. 1779. 228
Bereisung des Innviertels. Dessen Einwohner. Grenzstreitigkeiten mit Salzburg und Passau.

DXLV. *Joseph an Maria Theresia.* 3. Novbr. 1779. 230
Seine Reiseroute nach Wien. Die Grenzstreitigkeiten mit Passau. Die Grafschaft Neuburg. Schifffahrt von Engelhartszell nach Linz. Die Streitigkeiten mit Salzburg und Baiern. Die Obersten Seeger und Zehentner.

DXLVI. *Joseph an Leopold.* 8. Novbr. 1779 234
Seine Rückkehr nach Wien. Zufriedenheit mit der neuen Gebietserwerbung. Die Anstellung eines Gelehrten Namens Lonis bei den jungen Erzherzogen.

DXLVII. *Joseph an Leopold.* 14. Novbr. 1779 235
Seine Vorschläge zu neuer Einrichtung des Regierungssystems. Klage über die gegenwärtig herrschende Unordnung und Inconsequenz. Die Kaiserin. Cardinal Migazzi. Sonnenfels. Plan zur Erwählung des Erzherzogs Maximilian zum Coadjutor des Kurfürsten von Köln.

DXLVIII. *Joseph an Leopold.* 6. Decbr. 1779 237
Darstellungen auf dem deutschen Theater. Broekmann als Hamlet. Spanische Tänzer. Graf Mahony.

DXLIX. *Joseph an Leopold.* 24. Decbr. 1779 238
Die Festungsbauten in Böhmen. Ernennung des Grafen Cobentzl zum Botschafter in Petersburg. Der König von Prenssen. Seine Umtriebe gegen Oesterreich. Zweifel an der Erwählung Maximilians zum Coadjutor. Erzherzog Ferdinand und seine Gemalin. Das dzutscha Theater.

1780.

DL. *Joseph an Leopold.* 14. April 1780 240
Ueber Englands Begehren, durch Leopolds Vermittlung Spanien von dem Bunde mit Frankreich loszulösen. Kaunitz räth zu ablehnender Antwort. Josephs beabsichtigte Reise nach Russland. Die Festungsbauten in Böhmen.

DLI. *Joseph an Maria Theresia.* 19. Mai 1780 . 242
Uebersendung seines Berichtes über Galizien und dessen Verwaltung. General Scbröder. Graf Brigido. Graf Sporck. Warnung vor zu grosser Willfährigkeit gegen den polnischen Adel. Die galizische Leibgarde. Unausführbarkeit der Vereinigung Galiziens mit Ungarn. Die Reise nach Russland. Maximilians Wahl zum Coadjutor von Kölu. Marschall Lascy. Maria Theresia's Ausflug nach Dornbach. Wahrscheinlichkeit der Reise Josephs nach Moskau.

DLII. *Joseph an Maria Theresia.* 4. Juni 1780... 246
Sein Eintreffen in Mohilew. Potemkins Ankunft. Briefwechsel mit der Kaiserin von Russland. Ihr Einzug in Mohilew. Erste Zusammenkunft mit ihr.

DLIII. *Joseph an Maria Theresia.* 8. Juni 1780... 250
Der Besuch der Neustädter Akademie. Die Wahl Maximilians. Gespräche mit der Kaiserin von Russland. Freundschaftsbezeigungen derselben. Ihre Aeussarungen über Friedrich von Preussen. Ihre Meinung, Joseph solle sich des Kirchenstaates bemächtigen. Einladung nach Petersburg. Josephs Entschluss, derselben nachzukommen. Seine Reiseprojecte.

DLIV. *Joseph an Maria Theresia.* 14. Juni 1780.. 256
Reise mit der Kaiserin nach Smolensk. Ergebniss seiner Gespräche mit ihr. Der König von Preussen. Bereitwilligkeit bei wichtigen Anlässen Russlands Rathschläge einzuholen. Das Verhältniss zur Pforte. Erneuerte Hindeutung auf Rom. Katharina's Behauptung, sie würde Constantinopel, wenn sie sich dessen bemächtigt hätte, nicht behalten haben. Freundschaftliche Beziehungen zur Kaiserin.

DLV. *Joseph an Maria Theresia.* 19. Juni 1780.. 260
Die Königin von Neapel. Prinz Karl von Lothringen. Josephs Ankunft in Moskau. Ausdehnung dieser Stadt. Merkwürdigkeiten derselben.

DLVI. *Joseph an Maria Theresia.* 28. Juni 1780.. 262
Die Wahl Maximilians. Der König von Preussen. Aufent-

halt in Moskau. Schönheit der Stadt. Urtheil über Potemkin. Ankunft in Petersburg.

DLVII. *Joseph an Maria Theresia.* 1. Juli 1780.... 265
Zufriedenheit mit seinem Aufenthalte in Russland. Lob der Kaiserin. Grossfürst Paul und dessen Gemalin. Czarskoe Selo und seine Gärten.

DLVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 4. Juli 1780.... 267
Verkehr mit der Kaiserin. Ergebnisse desselben. Preussen. England. Frankreich. Spanien. Schweden. Die Pforte. Kathorina's Plane zur Errichtung eines orientalischen Kaiserthumes. Ihre erneuerten Hindeutungen auf Italien. Graf Panin. Potemkin. Vorschlag zu gegenseitiger Gewährleistung des Besitzstandes. Urtheil über den Grossfürsten Paul und dessen Gemalin. Spannung zwischen ihm und der Kaiserin. Der Sommerpalast in Petersburg.

DLIX. *Joseph an Maria Theresia.* 6. Juli 1780.... 273
Die Eremitage. Die Erziehungshäuser für Mädchen und Cadeten.

DLX. *Joseph an Maria Theresia.* 8. Juli 1780.... 274
Graf Panin. Aufenthalt in Peterhof. Jahresfeier der Thronbesteigung der Kaiserin. Reiseroute für Josephs Rückkehr. Hoffnungsloser Zustand des Prinzen Karl von Lothringen. Die Wahl Maximilians.

DLXI. *Joseph an Maria Theresia.* 11. Juli 1780... 277
Festlichkeiten in Peterhof. Die Kaiserin. Grossfürst Paul.

DLXII. *Joseph an Maria Theresia.* 12. Juli 1780... 278
Die Wahl Maximilians. König Friedrich. Die gegenseitige Garantie. Wunsch Katharina's das goldene Vliess zu erhalten. Josephs Meinung hierüber. Grossfürst Paul und seine Gemalin. Lob der Letzteren. Legationssecretär Seddeler.

DLXIII. *Joseph an Maria Theresia.* 13. Juli 1780... 282
Besichtigung verschiedener Merkwürdigkeiten von Petersburg.

DLXIV. *Joseph an Maria Theresia.* 17. Juli 1780... 283
Bevorstehende Abreise.

DLXV. *Joseph an Maria Theresia.* 18. Juli 1780... 284
Abreise aus Petersburg. Das goldene Vliess für die Kaiserin. Hinweisung auf Italien. Abneigung vor einem fortgesetzten Briefwechsel mit Katharina. Graf Cobentzl. Abschied vom Hofe. Ankunft in Narwa.

DLXVI. *Joseph an Maria Theresia.* 23. Juli 1780... 288
Der Tod des Prinzen Karl von Lothringen. Seine Verlassenschaft. Vorstellung gegen die Absicht der Kaiserin, dem Regimente des Prinzen dessen Namen für immer zu belassen. Im Falle der Wahl des Erzherzogs Maximilians möge er sich ganz dem geistlichen Stande widmen. Die Grossfürstin Maria. Hätte Joseph eine solche Prinzessin gefunden, so würde er sich vielleicht noch ein drittes Mal vermählt haben.

DLXVII. *Joseph an Maria Theresia.* 27. Juli 1780... 291
Die Bedeutung der Stadt Riga für Russland. Josephs Correspondenz mit Katharina, dem Grossfürsten Paul und dessen Gemalin.

DLXVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 31. Juli 1780... 295
Die Reise durch Polen. Unfall des Conciplaten Knecht.

DLXIX. *Joseph an Maria Theresia.* 3. August 1780 . 297
Das Testament des Prinzen Karl. Die Reise durch Polen.

DLXX. *Joseph an Maria Theresia.* 6. August 1780 . 299
Das Testament des Prinzen Karl. Zusammentreffen mit polnischen Grossen. Salzangelegenheiten. Puthon und Königsberger. Allzu viele deutsche Beamte in Gallizien. Etwaige Einverleibung der Bukowina.

DLXXI. *Joseph an Maria Theresia.* 13. August 1780 302
Ein Schreiben der Kaiserin Katharina. Erneuerte Hindeutung auf die Erwerbung Roms durch Joseph.

DLXXII. *Joseph an Maria Theresia.* 16. August 1780 304
Ankunft in Olmütz. Zusammentreffen mit dem Prinzen von Württemberg. Schreiben an dessen Schwester, die Grossfürstin Marie. Verleihung der Regimenter. Fürst Hohenlohe. General Zedtwitz. Drechsel. General Brinken.

DLXXIII. *Joseph an Leopold.* 4. September 1780 .. 307
Beabsichtigte Reise nach den Niederlanden. Einladung an Leopold hieran Theil zu nehmen.

DLXXIV. *Joseph an Leopold.* 7. September 1780 .. 308
Der Reiseplan.

DLXXV. *Joseph an Leopold.* 11. September 1780 . 309
Ueber den Plan einer Verheirathung der Erzherzogin Therese mit dem Infanten Don Juan von Portugal. Heirathsproject für Erzherzog Franz.

DLXXVI. *Joseph an Leopold.* 14. September 1780 . 310
Das Testament des Prinzen Karl von Lothringen. Das portugiesische Heirathsproject. Erzherzog Franz. Die russische Flotte im Mittelmeer.

DLXXVII. *Joseph an Leopold.* 1. October 1780 313
Die Ablehnung der Theilnahme Leopolds an der Reise nach den Niederlanden.

DLXXVIII. *Joseph an Maria Theresia.* 13. October 1780 314
Die Reise nach den Niederlanden. Nothstand der böhmischen Weber. Mittel zur Abhülfe. Die Verlassenschaft Karls von Lothringen. Ungarische Angelegenheiten. Nutzlosigkeit der Ernennung eines Palatins. Die Festungsbauten in Böhmen.

DLXXIX. *Joseph an Maria Theresia.* 20. October 1780 317
Graf Kinsky. Graf Windischgrätz. Die Infantin von Parma.

DLXXX. *Joseph an Leopold.* 4. November 1780... 319
Mittheilung eines Briefes der Kaiserin von Russland. Wunsch, dass der Grossherzog ihr schreibe.

DLXXXI. *Joseph an Leopold.* 14. November 1780.. 321
Die Verlassenschaft des Prinzen Karl von Lothringen. Die Erzherzogin Marie Christine und Prinz Albert als dessen Nachfolger.

DLXXXII. *Joseph an Leopold.* 23. November 1780.. 322
Unwohlsein der Kaiserin.

DLXXXIII. *Joseph an Leopold.* 25. November 1780.. 323
Steigerung der Krankheit der Kaiserin.

DLXXXIV. *Joseph an Leopold.* 27. November 1780.. 324
Die Krankheit der Kaiserin.

DLXXXV. *Joseph an Leopold.* 4. December 1780... 325
Die Leichenfeierlichkeiten. Schmerz über den Verlust der Kaiserin.

DLXXXVI. *Joseph an Leopold.* 7. December 1780... 326
Ende der Trauerfeier. Ueberbürdung mit Arbeit. Das Testament der Kaiserin.

DLXXXVII. *Joseph an Leopold.* 11. December 1780.. 327
Verwirrung im Testamente der Kaiserin. Vorbereitungen an durchgreifenden Aenderungen.

DLXXXVIII. *Joseph an Leopold.* 14. December 1780.. 328
Klage über den erlittenen Verlust. Die Gesundheit Leopolds und Josephs.

DLXXXIX. *Joseph an Leopold.* 18. December 1780.. 329
Josephs Gesundheitszustand. Das Testament der Kaiserin.

DXC. *Joseph an Leopold.* 28. December 1780.. 330
Maria Theresia's Testament. Mittheilung eines Schreibens der Kaiserin von Russland.

ANHANG.

Denkschrift des Kaisers Joseph über den Zustand der österreichischen Monarchie (Ende 1765) 335

Namenregister.

A.

Aiguillon, Herzog von, französischer Minister, II, 36.
Albani, Alessandro, Cardinal, I, 283.
Alemann, Ladislaus von, Generalmajor, II, 279.
Algarotti, Francesco, I, 309.
Almasy, Ignaz Graf, I, 210.
Althan, Michael Anton, Graf, General der Cavallerie, II, 43.
Alton, Richard Graf d', Feldzeugmeister, I, 369. II, 357, 358. III, 1. 7, 50, 55, 58, 157, 159.
Anhalt-Dessau, Friedrich Prinz von, I, 135.
Anhalt-Dessau, Heinrich Wilhelm Prinz von, preussischer Generalmajor, II, 358, 363, 375, 379. III, 63, 64, 67.
Anhalt-Dessau, Prinzessin von, I, 65, 87.
Anhalt-Zerbst, Friedrich August Prinz von, I, 31, 46, 58, 59.
Anspach, Christian Friedrich Karl Alexander Markgraf von, I, 34, 35, 301.
Apponyi, Georg Graf, II, 277.
Arberg, Nikolaus Graf, General-Feldwachtmeister, II, 13.
Archinto, Nuntius, I, 276, 277.
Arco, Franz Anton Graf, Feldmarschall-Lieutenant, III, 233.
Argens, Jean Baptiste Boyer Marquis d', I, 310.
Argent, Chevalier d', General, II, 253.
Argenteau, Graf d', Feldmarschall-Lieutenant, II, 252, 253.
Ariosti, General, I, 35.
Artois, Karl Graf von, II, 134.
Artois, Marie Therese, Gräfin von, II, 135.
Aspremont-Lynden, Ferdinand Karl Graf, Feldmarschall, I, 177.
Asturien, Prinz von, I, 112, 113, 124—126.
Aubeterre, Joseph Heinrich Marquis d', I, 252.

Auersperg, Heinrich Fürst, Oberststallmeister, I, 33, 35, 36, 39, 41, 53, 106, 130, 132.
Auersperg, Heinrich Graf, Hofkanzler, II, 4.
Auersperg, Maria Wilhelmine Fürstin, I, 303.
Augsburg, Joseph von Hessen, Bischof von, I, 31.
Ayasasa, Joseph Karl Graf, General der Cavallerie, I, 192, 193, 200, 206, II, 230.

B.

Baden, Maria Victoria Markgräfin von, II, 286, 287, 297.
Baiern, Maximilian Joseph Kurfürst von, I, 25—28, 30, 39, 99, 105, 108. II, 173. III, 232.
Baiern und Pfalz, Karl Theodor Kurfürst von, I, 79, 82, 87, 88, 90. II, 172, 173, 176—178, 180, 185, 210, 215, 259, 262, 264—266, 271, 287, 289, 296, 297, 314. III, 3, 13, 26, 89, 170, 179, 188, 194, 197—199, 201, 203, 204, 206, 208.
Baiern, Kurfürstin von, I, 39.
Baiern, Klemens Herzog von, I, 28, 108.
Baiern, Josepha Prinzessin von, später Kaiserin, I, 26, 27, 39, 40, 42, 89, 94, 108, 111, 113, 116, 124, 128, 135, 146, 184, 186, 187, 208.
Baiern, Maria Anna Herzogin von, II, 288. III, 138.
Baillou, Ludwig Freiherr von, Director des Naturalien-Cabinets, III, 315, 316.
Barco, Vincenz Freiherr von, General der Cavallerie, III, 137, 140, 157.
Bartenstein, Joseph Freiherr von, Reichshofrath, I, 53.
Bastiani, Domherr, I, 310.
Batoni, Pompeo, Maler, I, 245.
Batthyany, Karl Graf, Feldmarschall, I, 16, 140, 151.
Batthyany, Joseph Graf, Primas von Ungarn, III, 25.
Batthyany, Ludwig Ernst Graf, Palatin von Ungarn, I, 153.
Batthyany, Philipp Graf, General-Feldwachtmeister, III, 150.
Batthyany, Maria Antonia Gräfin, II, 18.
Batthyany, Therese Gräfin, I, 64.
Baumgarten, Johann Joseph Graf, baierischer Wahlbotschafter, I, 58.
Bayer, Dr. Thaddäus, III, 111, 120.
Beatrix Maria, Erzherzogin, II, 66—70, 76, 79—81, 83. III, 239.
Bechard, Johann Baptist Freiherr von, General-Feldwachtmeister, II, 280, 281.
Beckenstorfer, Dominik, Abt von Lilienfeld, I, 13.
Beira, Joseph Franz Xaver Prinz von, III, 309, 311.
Belgiojoso, Ludwig Graf, Gesandter, II, 122, 123. III, 144, 312.
Belmonte, Obersthofmeister des Königs von Neapel, I, 261.
Bender, Blasius Freiherr von, Feldmarschall, III, 144, 147, 157.

Benyowsky, Augnst Moriz Graf, III, 126.
Berchtoldt, Maria Antonia Gräfin, 1, 147, 148. II, 3.
Berlichingen, Karl Freiherr von, General der Cavallerie, I, 192, 193, 200. II, 214, 218.
Bernard, Jakob, Rechnungsoffizial, III, 85.
Bernis, Franz Joachim de, Cardinal, I, 251.
Betzky, von, russischer General, III, 272, 274.
Binder von Kriegelstein, Anton Freiherr von, Hofrath, II, 260.
Binder von Kriegelstein, Friedrich Freiherr von, geheimer Rath, I, 354. II, 249, 253, 256, 257, 381, 382. III, 2, 8, 216.
Birkenfeld, Johann Karl Ludwig Prinz von, Generalmajor, III, 136.
Blümegen, Heinrich Cajetan Graf, Hofkanzler, I, 355, 357, 358. II, 29, 32, 309. III, 230.
Boisgelin, Louis Bruno comte de, französischer Minister, II, 137.
Bolza, Johann Peter von, Hofrath, III, 315.
Borck, Graf, II, 232.
Borié, Egyd Valentin Freiherr von, Staatsrath, I, 21, 41, 53, 139, 335.
Born, Ignaz von, Hofrath, III, 315, 316.
Bossi, Oberst, III, 17.
Botta d'Adorno, Anton Otto Marchese, Botschafter, 1, 133, 134, 137, 141, 150—152, 155, 156, 158, 171, 172, 174.
Botta d'Adorno, Jakob Marchese, Feldmarschall-Lieutenant, II, 307, 370. III, 7, 49, 52, 84, 132, 133, 137—139, 142, 143, 145, 157.
Bouqnoy, Johann Joseph Graf, I, 92.
Braganza, Johann von, Herzog von Lafoens, I, 94, 364, 366.
Brambilla, Anton, Hofjagdchirurg, III, 125.
Brambilla, Johann Alexander, Leiharzt, 1, 247. II, 59. III, 81, 83, 85—87, 111, 114, 115, 120, 125, 136, 200, 222, 296, 303.
Braunschweig, Ferdinand Herzog von, III, 103.
Brannschweig, Karl Wilhelm Ferdinand Erbprinz von, III, 130, 138, 139, 177, 179.
Brechainvillo, Ludwig Graf, Generalmajor, III, 221, 223, 289.
Breidhach-Bürresheim, Karl Franz Freiherr von, kurmainzischer Oberststallmeister, I, 52.
Breteuil, Louis Anguste Baron, französischer Botschafter, II, 209. III, 195.
Brenner, Ignaz von, Rechnungsoffizial, III, 85.
Breuner, Maria Eleonora Amalia Gräfin, I, 16.
Brigido, Johann Graf, Präsident des Landesguberniums in Galizien, III, 242—244, 255, 298, 300, 301.
Brinken, Jakob Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, III, 306.
Brionne, Madame de, I, 244, 252.
Brockmann, Johann Franz Hieronymus, Schauspieler, III, 237.

Browne, Maximilian Ulysses, Graf, Feldmarschall, I, 301. II, 331.
Browne, Philipp Graf, Feldmarschall-Lieutenant, I, 205.
Buccow, Adolf Nikolaus Freiherr von, General der Cavallerie, I, 13.
Burscheid, J. W. von, II, 283.
Busche, Johann August von dem, hannover'scher Wahlbotschafter, I, 58.
Busche, Frau von dem, I, 65, 92.
Busenbaum, Hermann, Jesuit, I, 302.
Bute, John Stuart Earl, I, 251.
Buttler, Ludwig Graf, Feldmarschall-Lieutenant, I, 204, 211.

C.

Caché, Benedikt von, Geschäftsträger, II, 263, 281.
Callenberg, Karl Graf, Feldmarschall-Lieutenant, I, 298.
Canal, Louise Gräfin, I, 230.
Canal, Marianne Gräfin, I, 28.
Caramelli, Karl Graf, General der Cavallerie, II, 233, 297. III, 147, 190.
Castries, de, I, 98.
Castriocki, II, 232.
Cavalieri, Courier, I, 176.
Cavalieri, Katharina, Sängerin, III, 205.
Cavallar, Johann Baptist, Zahlmeister, III, 244.
Cavriani, Friederike Gräfin, I, 105.
Chablais, Benedikt Moriz Herzog von, I, 269, 276, 296, 298.
Choiseul, Franz Stephan Herzog von, I, 195, 232, 281, 282, 322.
Cibo-Malaspina, Maria Thresia, Prinzessin, I, 267.
Clary, Franz Wenzel Fürst, Oberstjägermeister, I, 133, 146, 215. II, 214.
Clary, Leopold Graf, böhmischer Vicekanzler, II, 318, 324. III, 94.
Clary, Maria Josepha Fürstin, I, 348, 366. II, 240.
Clemens XIV, Ganganelli, Papst, I, 273, 276—278, 298, 334. II, 38.
Clerfayt, Franz Sebastian Karl Joseph Graf, Feldmarschall, III, 140.
Clerici, Anton Georg Marchese, Feldzeugmeister, I, 196, 199, 292.
Cobentzl, Johann Ludwig Graf, Gesandter, II, 207, 216, 217, 220, 221, 226, 228, 238, 239, 242—244, 246, 247, 249, 251, 253, 254, 256, 258, 261, 262, 264, 266, 268, 270, 272, 284, 285, 288, 289, 294—296, 299, 301, 302, 307, 313, 357, 360, 362. III, 238, 245—249, 254, 264, 269, 270, 275, 278, 279, 281, 284, 286, 290, 292.
Cobentzl, Johann Philipp Graf, geheimer Rath, II, 122, 214. III, 197, 206, 207, 209, 215, 216, 322.

Colloredo, Rudolph Fürst, Reichs-Vicekanzler, I, 41, 53, 151, 183. II, 36, 74, 177. III, 153, 165, 251.
Colloredo, Camillo Graf, Obersthofmeister, II, 12.
Colloredo, Franz Graf, II, 12, 13, 18, 20, 35.
Colloredo, Gundacker Graf, I, 74, 96.
Colloredo, Joseph Graf, Feldmarschall, I, 272. II, 59, 122. III, 38, 64, 107.
Colloredo, Marie Eleonore Gräfin, II, 13, 262. III, 83.
Colloredo, Marie Gabriele Gräfin, I, 80.
Cooper, Lord, englischer Gesandter, III, 240.
Corsini, Andrea, Cardinal, I, 252.
Corsini, Fürst, I, 134.
Cortegiani, Courier, I, 152, 186, 188.
Craon, Marquise de, I, 47, 49, 84.

D.

Daun, Leopold Graf, Feldmarschall, I, 149, 176, 177, 301. II, 331, 382. III, 121.
David, I, 319.
Del Dono, Dominik, Kammerdiener, I, 43.
Dichtler, Joseph von, Oberstlieutenant, I, 180.
Dierich, Courier, II, 224.
Dietrichstein, Johann Karl Graf, Oberststallmeister, I, 49, 72, 85, 130, 132, 141, 182, 189, 223, 251, 268, 287, 295. II, 66.
Dietrichstein, Marie Christine Gräfin, I, 182, 287.
Dietz, Courier, II, 55.
Ditelbach, Kassier, I, 128.
Dolfino, Angelo, Kammerthürhüter, I, 119, 120.
Dolgoruki, Peter Fürst, I, 339.
Dolgoruki, Fürst, III, 262.
Draskovich, Joseph Graf, Feldzeugmeister, I, 244. II, 375, 379.
Drechsel, Joseph Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, II, 206, 212, 268. III, 301, 306.
Dubarry, Gräfin, II, 34.
Durand, französischer Gesandter, I, 324.
Durazzo, Jakob Graf, Hof- und Kammermusik-Director, I, 41, 42, 47, 48, 72.
Durazzo, Gräfin, I, 47, 48, 64. III, 205.
Du Tillot, Marquis de Felino, Guillaume Léon, I, 261, 266, 268, 291, 296, 297.

E.

Eckhardt, Johann Adam, Feldkriegskanzlist, II, 248.
Edelsheim, Georg Ludwig Freiherr von, II, 214.
Edling, Rosalia Gräfin, II, 93.
Elisabeth, Erzherzogin, I, 80, 281, 282. II, 67, 68, 70, 76, 78, 79, 81, 289. III, 273.
Elrichshausen, Karl Reinhard Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, I, 211, 213. II, 205, 284. III, 139, 142, 145, 152, 155, 157, 158, 162, 163, 176, 177, 181, 183, 193.
Engelhard, russisches Kammerfräulein, III, 249.
Enterie, de, Maréchal de camp, I, 82, 85.
Enzenberg, Cassian Ignaz Graf, I, 334.
Estaing, Karl Victor Graf d', III, 238, 322.
Esterhazy, Nikolaus Fürst, Feldzengmeister, später Feldmarschall, I, 48, 76. II, 79, 207.
Esterhazy, Paul Anton Graf, später Fürst, Feldzeugmeister, I, 370. II, 308. III, 68.
Esterhazy, Franz Graf, ungarischer Hofkanzler, I, 43, 347. II, 206, 297, 305. III, 25, 47.
Esterhazy, Maria Elisabeth Fürstin, I, 365, 378. II, 74, 79.
Esterhazy, Maria Theresia Gräfin, II, 18, 33.

F.

Fabris, Dominik Torniotti de, Feldzeugmeister, III, 157, 159, 165, 181, 182.
Faucheron, Anton, Kammerdiener, III, 149.
Fechenbach, Philipp Karl von, Domdechant, I, 36, 37, 39, 69, 95.
Ferdinand, Erzherzog, Statthalter in Mailand, I, 231, 345, 368. II, 19, 65—70, 76, 79—81, 88, 166. III. 239.
Ferdinand, Erzherzog, I, 270, 275, 337, 338. II, 61. III, 239, 289, 306.
Ferraris, Joseph Johann Graf, später Feldmarschall, II, 253. III, 85, 87, 91, 111, 115, 121, 148.
Ferraris, Henriette Gräfin, III, 148.
Festetics, Paul von, I, 354.
Fink von Finkenstein, Friedrich Ludwig, preussischer General, I, 13.
Finkenstein, Karl Wilhelm Graf, I, 180.
Firmian, Karl Joseph Graf, Generalgouverneur der Lombardie, I, 278, 284–286, 290, 291, 297.
Fischer, Johanna von, Kammerfrau, III, 227.
Forgách, Nikolaus Graf, Obergespan, III, 25.

Frankenberg, Josepha Gräfin, I, 131.
Franckenstein, Maria Walburga von, I, 63, 64.
Frankreich, Ludwig XV. König von, I, 49, 69, 93, 112, 261, 281, 282. II, 33, 34, 301.
Frankreich, Ludwig XVI. König von, II, 34, 46, 124, 133, 134, 136, 137, 139. III, 312.
Frankreich, Marie Antoinette Königin von, I, 64. II, 3, 33—36, 125, 131, 134, 136, 138, 228, 235, 237, 240, 246, 260, 272, 305, 362, 367. III, 312.
Frankreich, Adelaide Prinzessin von, II, 135.
Frankreich, Elisabeth Prinzessin von, II, 135.
Frankreich, Sophie Prinzessin von, II, 135.
Frankreich, Victoria Prinzessin von, II, 135.
Franz I., I, 19, 21, 23—27, 29—32, 34, 35, 37, 39, 41, 44, 47—49, 53—61, 63, 66, 67, 69—79, 81—83, 85, 88, 90, 94, 96, 100, 103, 104, 107—110, 114—116, 118—122, 129—131, 154, 170, 191, 195, 235, 303.
Franz, Erzherzog, I, 257, 259, 270, 275, 366. II, 43, 49, 61, 76, 78. III, 309—312.
Franz Joseph, Erzherzog (später Herzog von Modena), III, 225.
Fugger-Glött, Anton Ignaz Joseph von, Fürstabt von Ellwangen, I, 33.
Fürstenberg, Karl Egon Fürst, Oberstburggraf, I, 373. III, 170, 218, 224.
Fürstenberg, Maria Anna Fürstin, I, 25, 28.
Fürstenberg, Maria Josepha Fürstin, I, 30.

G.

Gaisruck, Karl Graf, Feldzeugmeister, I, 292. III, 144.
Galitzin, Demeter Fürst, russischer Gesandter, I, 331, 334, 338, 340. II, 313, 359. III, 167, 195.
Galler, Maria Josepha Gräfin, I, 30, 45.
Garampi, Giuseppe, Nuntius, III, 236.
Gassmann, Florian Leopold, Hofkapellmeister, I, 359.
Gehler, Tobias Philipp Freiherr von, Staatsrath, I, 354.
Gemmingen, Reinhard Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, I, 204, 211, 258. II, 307. III, 144, 157.
Geofroy, Tänzerin, I, 41.
Gergovicz, Courier, II, 270.
Ghillany de Laszy, Freiherr, Major, I, 289, 290.
Giannini, Ernst Friedrich Graf, Feldmarschall-Lieutenant, I, 204, 211.
Gimnich, Anna Maria Franziska von, I, 80.

Giorgi, Courier, II, 53, 54, 83, 132.
Gloria, Courier, I, 152
Goëss, Johann Karl Graf, I, 85. II, 263. III, 83.
Goëss, Maria Anna Gräfin, I, 275.
Gonfaloniori, Gräfin, Obersthofmeisterin, II, 79.
Görtz, Johann Eustach Graf, preussischer Staatsminister, III, 138.
Gräven, Martin Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, III, 150.
Grimaldi, Marquis, spanischer Staatsminister, I, 112, 113, 195. II, 127.
Grisoni, Anton Graf, Generalmajor, I, 287. III, 140.
Groschlag, Friedrich Karl Willibald Freiherr von, I, 82.
Grosser, Juwelier, I, 44.
Grünne, Philipp Anton Graf, Oberst, II, 280.
Guadagni, Joseph Graf, General der Cavallerie, I, 47.
Guasco, Peter Alexander Graf, Feldzeugmeister, I, 204, 210. III, 100, 110.
Guerlonde, Ludwig Duhamel de, Feldmarschall-Lieutenant, III, 241.
Guichen, Graf, französischer Admiral, III, 310, 312.
Gynlai, Samuel Graf, Feldzeugmeister, III, 1, 7, 9.

H.

Haag, Nikolaus Freiherr von, Generalmajor, III, 144, 147.
Haagor, Franz Alois Freiherr von, Generalmajor, I, 22.
Hadik, Andreas Graf, Feldmarschall, I, 318. II, 14, 177, 291, 298, 315, 330, 367, 381. III, 43, 46, 52, 60, 64, 113, 117, 121, 157, 159 166, 169, 226, 238.
Hagen, Johann Hugo Freiherr von, Präsident des Reichshofrathes, I, 139. II, 222, 232, 240.
Hamilton, Anton Graf, Feldmarschall-Lieutenant, I, 35, 42, 85.
Hamilton, Maximilian Graf, Fürstbischof von Olmütz, I, 189.
Hardegg, Johann Franz Graf, I, 230. II, 14, 75.
Harrach, Ernst Guido Graf, II, 2, 13.
Harrach, Ferdinand Graf, Reichshofrathspräsident, I, 194, 201, 206. II, 74.
Harrach, Rosa Gräfin, I, 365.
Härtel, Heinrich, kais. Sattelknecht, III, 124.
Hasenöhrl, Georg, Arzt, I, 176. II, 44, 64.
Hatzfeld, Karl Heinrich Graf, Staatsminister, I, 348, 354, 356—358. II, 32. III, 224, 225.
Hatzfeld, Gräfin, I, 92.
Hauer, Karl Joseph Edler von, Hofrath, II, 318, 324. III, 156.
Hauer, Urban, Abt von Melk, I, 19.

Hangwitz, Friedrich Wilhelm Graf, Staats- und Conferenzminister, I, 131.
Herberstein, Joseph Graf, Vice-Statthalter, II, 232.
Herberstein, Karl Wenzel Graf, Generalmajor, III, 306.
Herberstein, Graf, III, 220.
Hessen-Darmstadt, Ludwig VIII. Landgraf, I, 52, 58, 59, 64.
Hessen-Darmstadt, Ludwig Erbprinz von, I, 213, 214.
Hessen-Darmstadt, Georg Wilhelm Prinz von, I, 43, 52, 59. II, 245.
Hessen-Darmstadt, Ludwig Georg Karl Prinz von, I, 249. II, 245, 253.
Hessen-Darmstadt, Marie Lonise Albertine Prinzessin von, I, 81, 85.
Hessen-Homburg, Ulrike Louise Prinzessin von, I, 81.
Hessen-Rheinfels, Marie Sophie Landgräfin von, I, 88.
Hildburghausen, Victoria Prinzessin, I, 65.
Hohenfeld, Philipp Otto Graf, Feldzeugmeister, III, 289, 306.
Hohenlohe-Waldenburg-Schillingsfürst, Karl Fürst, Generalmajor, III, 84.
Hohenloho-Kirchberg, Friedrich Wilhelm Fürst, Generalmajor, III, 305, 306.
Hohenzollern, Friedrich Anton Fürst, General, III, 304, 306.
Homburg, Secretär, I, 271.
Hornau, Martin Gerbert von, Abt zu S. Blasien, II. 150.
Hoff, Karl Freiherr von, Major, I, 180.
Hutten, Franz Christoph von, Cardinal, I, 40, 43.

I.

Ingenhouss, Johann, Leibarzt, I, 258, 271.
Isabella, Erzherzogin, I, 12—16, 18, 19, 32, 33, 37, 51, 61, 62, 74, 83, 87, 97, 98, 107, 117, 119, 124, 127, 137, 208, 295.

J.

Jacobi, preussischer Legationsrath, II, 232, 322.
Jacquemin, Heinrich Freiherr von, General der Cavallerie, II, 150, 279. III, 67, 177.
Jadean, Fräulein, II, 64.
Josepha, Kaiserin, v. Baiern.

K.

Kameko, von, preussischer Minister, I, 180.
Kampmüller, Ignaz, Pater, I, 256.
Karl, Erzherzog, I, 343. II, 61, 65, 66.

Karolyi, Franz Anton Graf, Feldmarschall-Lieutenant, II, 303.
Kaunitz, Wenzel Fürst, Staatskanzler, I, 21, 82, 128, 129, 139, 151, 158, 181, 183, 184, 193, 199, 201, 208, 277, 286, 296, 303, 304, 310, 316, 319, 324, 323—323, 332, 336, 339, 340, 344, 346, 354, 359, 361, 366, 372, 375, 376, 387. II. 6, 8, 10, 11, 21, 22, 28, 29, 32, 74, 108, 118, 126, 177, 190, 195, 196, 201 - 203, 209 - 212, 214, 216, 224, 227, 229, 232, 237, 238, 247, 249, 256—258, 261, 262, 264, 236, 268, 270—272, 275, 284, 287, 288, 290, 293, 294, 296, 299, 301, 302, 307, 316, 319, 337, 359, 369, 381, 382. III, 2, 8, 46, 52, 92, 98, 135, 136, 141, 142, 149, 167, 175, 180, 183—189, 191, 195, 197, 207, 209, 215—217, 222, 223, 236, 240, 244, 255, 267, 270, 293, 297, 299, 302, 330.
Kaunitz, Ernst Graf, Gesandter, I, 245, 246, 251, 264, 275, 387. II, 126. III, 322.
Kaunitz, Franz Wenzel Graf, Oberst, I, 130. II, 249.
Kaunitz, Joseph Clemens Graf, Gesandter, II, 195.
Kaunitz, Franziska Gräfin, II, 232.
Kaunitz, Marie Leopoldine Elisabeth Gräfin, I, 366, 387. II, 262.
Keglevich, Joseph Graf, Kammerherr, I, 77, 100, 382.
Keith, Robert Murray Lord, II, 210.
Keppel, Augustin, englischer Admiral, III, 41, 42.
Kéralio, Louis Félix de, I, 266.
Kesselstatt, Maria Katharina Freifrau von, I, 81, 87.
Kestler von Rosenheim, Johann Andreas, Leibarzt, I, 372.
Ketten, Freiherr von der, Oberst, I, 193.
Ketteler, von, I, 43.
Khevenhüller, Franz Anton Graf, Hofrath, I 39.
Khevenhüller, Johann Joseph Graf, später Fürst, Oberstkämmerer, I, 57, 60, 71, 78, 83, 130, 132, 136. II 113.
Khevenhüller, Maria Amalia Fürstin, I, 81, 85.
Khuen von Belasy, Anton Graf, Generalmajor, II, 280.
Kinsky, Franz Ulrich Fürst, Feldzeugmeister, I, 144, 150, 154, 193, 366. III, 80.
Kinsky, Franz Joseph Graf, Feldzeugmeister, III, 147, 157.
Kinsky, Joseph Graf, Feldmarschall-Lieutenant, II, 337.
Kinsky, Joseph Maximilian Graf, Oberstjägermeister, I, 142.
Kinsky, Graf, III, 317.
Kinsky, Marie Sidonie Fürstin, I, 365, 366
Klein, Johann Freiherr von, Bischof, I, 390.
Kleiner, Courier, II, 317.
Kleist, preussischer General-Adjutant, I, 181.
Knebel von Katzenellenbogen, Philipp Franz Freiherr von, Gesandter, II, 217, 230, 244, 246, 251, 270.

Knebel, Sigismund Freiherr von, Generalmajor, II, 307. III, 49, 52.
Knebel, Freiherr von, Kämmerer, I, 81.
Knecht, Johann Anton, Concipist, III, 296, 297, 299.
Knowles, Admiral, I, 336.
Knyphausen, von, II, 257, 259.
Kohaut, Karl, Hofkanzlist, I, 20, 270, 271, 276.
Koller von Nagy-Manya, Franz Xaver Graf, geheimer Rath, III, 25, 47.
Koller, Joseph, Hofrath, II, 196, 222.
Kollmann, Johann Baptist, Leibarzt, III, 81, 83, 87, 93, 114, 120, 131.
Köln, Maximilian Friedrich Graf Königsegg, Kurfürst von, I, 49, 57, 63, 67, 76, 87—89, 94, 107. III, 312, 316.
Kolowrat, Cajetan Graf, Feldmarschall, I, 189.
Kolowrat, Leopold Graf, Hofkammerpräsident, I, 355. II, 250, 305, 306, 309, 319, 353. III, 52, 88, 102, 105, 110, 113, 117, 123, 314, 315.
Kolowrat, Philipp Graf, Oberstburggraf von Böhmen, I, 147, 148, II, 3.
Kolowrat, Graf, I, 298.
Königsberger, Heinrich Georg, Hofagent, III, 300.
Königsegg, Christian Moriz Graf, Feldmarschall, I, 49. III, 144.
Krapf, Karl von, Leibarzt, I, 176.
Kraus, Courier, I, 346.
Kresel Freiherr von Qualtenberg, Franz Karl, geheimer Rath, I, 332, 354, 360. II, 140, 177.
Krentter, Courier, I, 375.
Künigl, Philipp Graf, I, 177.

L.

Lamberg-Sprinzenstein, Anton Franz Adam Graf, I, 49, 52 II, 169.
Lamberg, Franz Anton Graf, II, 3, 4.
Lamberg, Leopold Graf, I, 306.
Lambesc, Karl Eugen Prinz von, I, 244, 252.
Lamine, Philipp von, Cabinetssecretär, I, 44, 48, 100.
La Montagne, Courier, II, 242.
Lang, Oberstlieutenant, III, 300.
Lange, Sängerin, III, 205.
Langlois, Peter Freiherr von, Feldzeugmeister, II, 177. III. 227.
Lanjus von Waellenburg, Karl Ludwig Graf, I, 305.
Lanthieri, Johann Kaspar Graf, II, 109, 110.

Lascy, Franz Moriz Graf, Feldmarschall, I, 187, 189, 191, 193, 196, 197, 199, 200, 204, 212, 213, 289, 301, 307, 317, 332, 341. II, 6, 30, 43, 126, 236, 239, 250, 269, 290, 293, 297, 298, 304, 305, 317, 319, 322, 324, 327, 330, 339, 360. III, 3, 34, 46, 52, 60, 62, 64, 68, 74, 93, 113, 114, 116, 121—123, 125, 128, 151, 158, 159, 166, 169, 170, 179, 181, 189, 238, 245.
Laudon, Ernst Gideon Graf, Feldmarschall, I, 149, 193, 197, 301. II, 1, 204, 216, 236, 239, 250, 260, 269, 291, 293, 298, 317, 319, 321, 322, 336, 340, 344, 347, 348, 352, 354, 355, 358, 360, 364. III, I, 6, 8, 9—11, 13, 15—19, 21, 24, 27—30, 33, 36—41, 44—46, 48—52, 55, 58, 59, 63, 64, 67, 70, 72—74, 76, 77, 79, 80, 82, 84; 97, 101, 106, 110, 112—114, 116, 117, 121, 122, 125, 126, 128, 129, 136, 140, 152, 157, 159, 162, 166, 169, 189, 238.
Laudon, Gräfin, II, 260, 269.
Laugier, Alexander Ludwig, Leibarzt, I, 258, 275.
Leber, Ferdinand Joseph Edler von, Leibwundarzt, III, 200, 201.
Lee, William, II, 314.
Lehrbach, Franz Sigismund von, bevollmächtigter Minister, II, 176, 297.
Lehrbach, Ludwig Konrad Graf, II, 288. III, 4.
Leoni, von, baierischer Oberstsilber-Kämmerer, I, 25.
Leopold, Grossherzog von Toscana, v. Toscana.
Leopold, Erzherzog, II, 61, 136.
Leszczinsky, Stanislaus, König von Polen, I, 179.
Leslie, Anton Graf, Kämmerer, I, 35, 36, 55, 382.
Lewascow, russischer Secretär, I, 338.
Lichnowsky, Friedrich Karl Johann Fürst, III, 199.
Liechtenstein, Emanuel Fürst, I, 324.
Liechtenstein, Franz Joseph Fürst, I, 85.
Liechtenstein, Johann Joseph Fürst, I, 208.
Liechtenstein, Joseph Wenzel Fürst, Feldmarschall, I, 41, 151, 208.
Liechtenstein, Karl Fürst, Feldmarschall, I, 85, 323. II, 126, 205, 300, 307, 308, 317, 321, 322, 336, 352. III, 7, 9, 45, 67, 166, 176, 189.
Liechtenstein, Marie Eleonore Fürstin, I, 85, 90, 366, 387. II, 241 250, 262.
Ligne, Karl Fürst de, I, 91. II, 252, 253. III, 320.
Linden, Josepha Gräfin, I, 148.
Lindenthal, II, 232.
Llano, de, Minister in Parma, I, 364, 389, 390.
Lobkowitz, Joseph Fürst Feldmarschall-Lieutenant, I, 198, 342, 386. II, 176, 223.
Lockart, Jakob Graf, Oberst, I, 145, 276.
Losada, Herzog von, I, 126.

Losche, Kammerdiener, II, 160.
Los Rios, Franz Marquis, Feldmarschall-Lieutenant, I, 211.
Losy von Losymthal, Adam Philipp Graf, General-Baudirector, I, 49, 72, 387.
Lothringen, Karl Prinz von, I, 177. II, 253, 331, 382. III, 260, 276, 288, 289, 297—299, 310, 315.
Louis, Joseph von, Instructor, III, 234.
Löwenstein-Wertheim, Christian Philipp Fürst, General der Cavallerie, I, 55, 67, 74, 78, 85, 93.

M.

Magdeburg, Karl Friedrich, Oberst, II, 297.
Mahony, Graf, spanischer Gesandter, I, 67, 195. III, 237.
Mainz, Emmerich Joseph von Breidbach, Kurfürst von, I, 44, 57, 63, 67, 72, 75, 76, 85.
Mainz, Friedrich Karl Joseph Freiherr von Erthal, Kurfürst von, III, 219.
Malaspina, Mariauna Marchesa, I, 267, 288, 296, 297.
Maneini, Sänger I, 214.
Manfredini, Friedrich Ferdinand Marquis, Feldmarschall-Lieutenant, II, 82, 83, 91, 92, 94, 105, 106, 116, 192.
Mantua, Giovanni de la Puebla, Erzbischof von, I, 286.
Manzoli, Sänger, I, 147.
Marefoschi, Mario, Cardinal, II, 39.
Marianne, Erzherzogin, I, 153, 154, 298. II, 61, 67, 68, 77, 79, 81. III, 273.
Maria Anna, Erzherzogin, Leopolds Tochter, II, 61, 65.
Marie Christine, Erzherzogin, I, 102, 141, 153, 154, 165, 182, 211, 212, 214, 295. II, 11, 68, 70, 79, 81, 84, 89, 90, 92—94, 102, 103, 108, 113—117, 195, 278, 292, 293, 305, 316, 318, 323, 328. III, 121, 149, 166, 273, 276, 316, 321, 322.
Marie Christine Erzherzogin, Josephs II. Tochter, I, 117.
Maria Josepha, Erzherzogin, I, 146, 214.
Maria Theresia, Erzherzogin, Tochter Leopolds, I, 257, 259, 270, 275. II, 61, 65. III, 311, 312.
Marschall, Graf, II, 375, 379.
Martin, Pater, I, 248. II, 61.
Maupertuis, Pierre Louis de, I, 309.
Maurepas, Johann Friedrich Graf, französischer Minister, II, 34.
Maximilian, Erzherzog, I, 138, 231. II, 71—76, 80, 83, 85—87, 90, 92, 123, 206, 212, 240, 246, 219, 269, 275, 278, 324. III, 28, 44, 80, 81, 83, 85—87, 91, 93, 94, 96, 102, 103, 111, 113—116, 119—

121, 123—125, 128, 130—132, 134, 136, 141, 143, 148, 150, 152, 154, 166, 199—204, 208, 210, 217, 222, 225, 227, 234, 236, 239, 245, 251, 273, 276, 278, 290, 299, 303, 312, 316.
Maximilian, Erzherzog, Sohn Leopolds, II, 246, 249, 250, 252, 255.
Mayer, Johann Adam von, Kammerzahlmeister, I, 48, 176, 275, 345. II, 7, 65, 168.
Mayer, Zahlmeister, II, 168.
Meagher, Thadäus de, General-Lieutenant, I, 28.
Mehemed Pascha, Kaimakam, I, 334, 346.
Meisch, Courier, II, 242, 366. III, 82.
Meklenburg, Herzog von, II, 215.
Meklenburg-Strelitz, Georg August Prinz, Generalmajor, III, 157.
Melzi, Herzogin, I, 299.
Mercy-Argenteau, Florimund Graf, Botschafter, I, 185, 268, 281, 282, 384. II, 208, 367, 380—382.
Mercy-Argenteau, Anton Ignaz Graf, Feldmarschall, I, 210, 215.
Metternich, Franz Georg Graf, Gesandter, II, 354.
Migazzi, Christoph Graf, Erzbischof von Wien, III, 236.
Miltitz, Dietrich Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, II, 193. III, 166.
Minuzzi, Karl Albert Graf, baierischer General-Feldwachtmeister, I, 24, 25.
Mirasade Effendi, Mufti, I, 320.
Mittrowsky, Nepomuk Freiherr von, Generalmajor, III, 176.
Modena, Franz Herzog von, I, 267, 286, 290.
Modena, Amalie Prinzessin von, I, 267.
Modena, Benedicta Prinzessin von, I, 267.
Modena, Elisabeth Ernestine Prinzessin von, I, 267.
Modena, Mathilde Prinzessin von, I, 267.
Moke, Anton, Feldjäger, II, 310, 312.
Möllendorff, Richard Joachim Heinrich von, Feldmarschall, II, 275, 279, 283, 358, 364. III, 127, 152.
Moltke, Philipp Freiherr von, Feldmarschall, I, 148.
Montazet, I, 43.
Montecuccoli, Graf, I, 85.
Montoya de Cordona, Franz Graf, Feldmarschall-Lieutenant, I, 286.
Mops, Schiffmeister, I, 106.
Morenheim, Courier, III, 89, 92.
Müller, Ignaz, Prälat von St. Dorothea, II, 3.
Müller, Johann Heinrich, Schauspieler, II, 127, 128.
Mustapha III., Sultan, I, 320.
Muy, du, Louis Nicolas Graf, französischer Marschall, II, 34, 36.

N.

Nadasdy, Franz Graf, Feldmarschall, I, 144. III, 68.
Nassau-Usingen, Friedrich Herzog von, Generalmajor, I, 191.
Nassau-Usingen, Karoline Felicitas, Prinzessin von, I, 63, 65, 66, 81, 85, 93.
Nauendorf, Friedrich August Joseph von, Major, II, 348. III, 18, 88.
Neapel, Ferdinand IV., König von, I, 178, 216—218, 223, 246, 256, 258, 262—264, 266, 275. II, 281.
Neapel, Marie Karoline Königin von, I, 208, 216—220, 223, 245, 248, 248, 249, 255, 256, 258, 262, 264, 275, 333. III, 260.
Neipperg, Wilhelm Graf, General, I, 348.
Neny, Cornelius Baron, Staatsrath und geh. Cabinetssecretär, II, 103.
Neri, Pompejo, I, 283.
Neu, Andreas, Oberstlieutenant, III, 227.
Neugebauer, Franz Ludwig Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, III, 140.
Nimptsch, Graf, III, 18.
Noeranofsky, polnischer General, III, 296, 297.
Nostitz, Moriz Graf, Feldmarschall, II, 15, 43, 59, 122.
Noverre, Jean George, Balletmeister, I, 364. II, 30, 31.
Nugent, Jakob Robert Graf, Feldmarschall-Lieutenant, I, 180, 213. II, 259. III, 20.

O.

Obrescow, russischer Gesandter, I, 332, 338, 339.
Odonell, Karl Graf, Feldmarschall-Lieutenant, I, 82, 114.
Oettingen-Wallerstein, Philipp Karl Dominik Graf, I, 33, 34.
Oflanagan, I, 82.
Ogara, Karl Graf, I, 52, 56, 60.
Oginsky, Graf, polnischer Gesandter, I, 386.
Orléans, Prinzessin von, I, 114.
Origo, Isidor Graf, Generalmajor, I, 286.
Orlow, Alexei, I, 323, 329, 336, 339, 340, 381, 382. II, 48, 313.
Orlow, Gregor, I, 336, 379, 381, 382. II, 313.
Osman Efendi, I, 331, 333.
Ossuna, Herzog von, spanischer Gesandter, I, 47, 49.
Ostein, Maria Anna, Gräfin, I, 65, 92.

P.

Paar, Johann Wenzel Fürst, General-Erbland-Postmeister, I, 215, 364.
Paar, Josephine Gräfin, Obersthofmeisterin, I, 23, 335.
Pachta, Johann Graf, Generalmajor, I, 181.
Palffy, Johann Graf, Feldmarschall-Lieutenant, III, 25, 47.
Palffy, Karl Graf, ungarischer Vicekanzler, II, 297. III, 43, 105, 110, 113, 117, 123, 128.
Palffy, Karl Graf, Kammerherr, I, 182, 212.
Palffy, Leopold Graf, Hofrath, I, 266.
Palffy, Therese Gräfin, I, 266.
Pallavicini, Lazzaro Opizio, Cardinal-Staatssecretär, I, 273.
Pallavicini, Lucas Graf, Feldmarschall, I, 269, 284.
Panin, Nikita Graf, russischer Minister, I, 331, 336, 342, 382, 386. II, 313. III, 253, 270–272, 275, 278.
Pannholzer, Matthäus, Kammerdiener, I, 186.
Paoli, Pasquale, I, 232, 283, 291.
Pappenheim, Friedrich Ferdinand Graf, Reichserbmarschall, I, 52.
Parhammer, Pater Ignaz, I, 193, 121.
Parma, Ferdinand Herzog von, I, 69, 266, 284, 287, 388, 389. III. 318.
Parma, Philipp Herzog von, I, 69, 84, 90, 101, 112—114, 116, 125, 137. II, 127.
Parma, Maria Amalia Herzogin von, I, 214, 231, 267, 269, 278, 284, 288, 296, 297, 368, 371, 388, 389. II, 109, 121. III, 107, 317, 318.
Parma, Louise Marie Therese Prinzessin von, I, 62, 69, 112–114, 124—126, 178.
Passau, Leopold Graf Firmian, Bischof von, I, 25, 118. III, 229, 231.
Pawlowsky von Rosenfeld, Wenzel, Generalmajor, III, 126.
Pellegrini, Karl Graf, Feldmarschall, I, 197, 211. III, 157, 166, 220, 222, 238, 241.
Pergen, Johann Anton Graf, bevollmächtigter Minister, I, 41, 385. II, 14. III, 322.
Pergen, Philippine Gabriele Gräfin, I, 64, 65, 81, 85, 87, 93.
Pfalz, Karl Theodor Kurfürst von der, v. Baiern.
Pfalz-Zweibrücken, Christian Herzog von, I, 68, 71, 79, 85, 95, 98.
Pfalz-Zweibrücken, Karl August Christian Prinz von, dann Herzog, I, 68, 79, 91, 98. II, 176, 182, 183, 185, 197, 215, 266, 294. III, 179, 188, 198, 206, 207.
Pfalz-Zweibrücken, Friedrich Michael Prinz von, Feldmarschall, I, 41, 46, 54, 79, 85, 95.
Pfalz-Zweibrücken, Prinz von, III, 188.
Philippi, Alois Moriz Graf, Major, III, 202.
Piccolomini d'Aragona, Joseph Johann Fürst, I, 324.

Piccolomini d'Aragona, Fürstin, I, 324.
Pichler, Karl Joseph Freiherr von, geh. Cabinetssecretär, I, 290, 291, 297. II, 202. III, 255, 329.
Piemont, Karl Emanuel Prinz von, I, 295.
Pignatelli, Priester, I, 212.
Pillewitz, II, 111.
Pinotti, Sänger, II, 70.
Pistoja, Courier, II, 110.
Pius VI., Papst, II, 88. III, 251, 252.
Plotho, Erich Christoph von, preussischer Krönungsgesandter, I, 21, 58.
Plotho, Frau von, I, 81, 90.
Plunkett, Thomas Baron, Feldzeugmeister, I, 198.
Poal, Frau von, I, 148.
Pocksteiner von Woffenbach, Franz Xaver Freiherr von, III, 229.
Podowils, preussischer Gesandter, II, 211.
Podstatzky, Alois Graf, Gesandter, I, 25—27.
Podstatzky, Gräfin, I, 28.
Polen, Stanislaus II. Poniatowsky, König von, I, 166, 285, 296. III, 295.
Poniatowsky, Stanislaus Graf, Kastellan von Krakau, III, 285.
Poniatowsky, Andreas Fürst, Feldzeugmeister, I, 166, 215.
Porcia, Maria Hyacintha Fürstin, I, 25, 28.
Portugal, Johann, Infant, III, 309, 311.
Portugal, Maria Franziska Isabella, Königin von, III, 309.
Portugal, Maria Franziska Benedikta, Infantin, III, 309, 311.
Posch, Zahlmeister, I, 128, 139, 140. II, 7.
Potemkin, Gregor Fürst, III, 246—249, 254, 255, 258, 262—264, 269, 270, 272, 275, 278, 279, 284.
Potocka, Gräfin von, II, 14.
Poutet, Karl, Oberst, III, 7, 145, 147.
Pozzobonelli, Giuseppe, Cardinal, I, 252, 257.
Pracht, Leopold von, Generalmajor, I, 198. III, 230.
Preising, Pankraz Graf, baierischer Obersthofmeister, I, 27, 28.
Preussen, Friedrich II., König von, I, 68, 136, 180—182, 187, 196, 203, 283, 298, 300—316, 318, 321—323, 325—335, 341, 342, 345, 346, 367, 370, 375. II, 9, 41, 54, 88, 167, 171, 174, 175, 179—181, 183—185, 187—191, 193—195, 197—205, 207—242, 249, 251, 253—257, 261, 262, 264—272, 274, 279, 284, 286—288, 292, 294—296, 299—304, 307—314, 318—326, 329—360, 362, 364, 366—384. III, 1—3, 5—11, 13—21, 26—30, 33—36, 42, 44, 49, 50, 53—56, 58, 60, 62—64, 66—68, 70, 71, 73—77, 80, 82, 84, 85, 87, 90—94, 96—104, 106—109, 111—113, 116—118, 121—123, 125, 127—130, 132, 133, 135—137, 139—142, 146, 147, 152—154, 161—165,

167, 170—172, 174—191, 193—195, 207, 238, 239, 241, 252, 253, 257, 258, 263, 267—270, 278, 285, 304, 305.
Preussen, Friedrich Wilhelm Prinz von, I, 89, 301, 302, 304—307, 312, 313. II, 204. III, 193, 253, 259, 319.
Preussen, Heinrich Prinz von, I, 301, 302, 305—307, 312, 313. II, 118, 203, 204, 207, 257, 272, 275, 279, 333, 340, 344, 349, 351, 354, 356, 359, 360, 379. III, 1, 6, 7, 16, 18, 28—31, 33, 38, 44, 45, 48, 54—56, 58, 67, 70, 73, 74, 86, 93, 98, 101—104, 106, 110, 111, 114, 121, 125—127, 130, 134, 136, 137, 140, 151.
Preussen, Prinzessin von, I, 305.
Provence, Ludwig Graf von, II, 134, 145.
Provence, Gräfin von, II, 134.
Puthon, Johann Baptist, später Freiherr, III, 300.

Q.

Querens, Johann Heinrich von, Bischof von Neustadt, II, 66, 127.
Quosdanovich, Peter Vitus, Oberstlieutenant, II, 343. III, 88, 140.

R.

Ransonnet, Josepha, Kammerdienerin, II, 168.
Ravizza, Anton Freiherr von, Oberst, III, 84, 88.
Rechberger, Anton, Leibwundarzt, III, 200.
Reischach, Thadäus Freiherr von, Kammerherr, I, 141, 204, 295.
Reischach, Charlotte Freiin von, I, 65.
Renier, Paolo, venetianischer Botschafter, I, 249, 250.
Repnin, Fürst, III, 206.
Reviczky von Revisnye, Gesandter, I, 386. II, 10. III, 223.
Reuter, Georg von, Hofkapellmeister, 1, 42.
Rex, Karl August Graf, sächsischer Wahlbotschafter, I, 58.
Richecourt, Karl Graf, General der Cavallerie, III, 140.
Ried, Heinrich Freiherr von, Feldzeugmeister, I, 196. II, 376. III, 68.
Riedesel, Johann Hermann Freiherr von, preussischer Gesandter, II, 218, 288, 290, 304, 305, 313, 322.
Riese, Franz Karl Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, III, 157.
Riethaher, Johann Bartholomäus Edler v., Salzoberamtmann, III, 227.
Riethaher, Frau von, III, 227.
Ritter, Heinrich Joseph Freiherr von, II, 173, 174, 176, 180.
Rhode, Johann Friedrich, preussischer Gesandter, I, 298, 344.

Rodney, Georg, englischer Admiral, III, 310, 312.
Rodt, Franz Konrad Freiherr von, Cardinal, 1, 99.
Roeder, Emanuel Freiherr von, geheimer Cabinetssecretär, 1, 128, 151, 194, 284, 373.
Rohan, Louis Fürst, Cardinal, I, 365.
Rosenberg, Franz Graf, I, 112—114, 170—172, 174—176, 226, 244—246, 249, 277, 283, 364, 366, 377, 378. II, 4, 126, 297. III, 61, 64—66, 69, 72—74, 78, 80, 82, 89, 95, 110, 315, 321, 322.
Rottenhan, Heinrich Franz Joseph Graf von, später Oberstburggraf, II, 2, 3, 13. III, 218, 224.
Rottenhan, Karl Johann Alexander Freiherr von, II, 2, 3.
Rouvroy, Theodor Freiherr von, Feldzeugmeister, III, 16, 17, 24.
Rumanzow, Peter Graf, russischer Feldmarschall, 1, 339.
Russland, Katharina II. von, I, 303—305, 320, 321, 329, 339, 340, 342, 367, 382. II, 9, 249, 313. III, 160, 161, 241, 245—249, 251—259, 263, 264, 266—280, 283—287, 291, 292, 302, 303, 313, 319, 320, 330, 331.
Russland, Paul Grossfürst-Thronfolger von, II, 118, 313. III, 253, 259, 264, 266, 271, 272, 275, 277, 280, 287, 292—294, 303, 320.
Russland, Alexander Grossfürst von, III, 266.
Russland, Konstantin Grossfürst von, III, 258, 266.
Russland, Marie Feodorowna Grossfürstin von, III, 266, 271, 280, 287, 290, 292—294, 303—305, 320.

S.

Sacco, Johanna, Schauspielerin, II, 127.
Sachsen, Kurfürst von, II, 217.
Sachsen, Marie Antonie Kurfürstin von, I, 149, 187, 303.
Sachsen, Marie Kunigunde Prinzessin von, I, 89, 94, 108, 111, 113, 116, 124.
Sachsen-Coburg-Saalfeld, Friedrich Josias Prinz, Feldmarschall, I, 24.
Sachsen-Teschen, Albert Herzog von, 1, 146, 153, 154, 165, 169, 214, 303, 347. II, 11, 89, 93, 94, 102, 114, 195, 225, 227, 229, 240, 269, 273, 275, 276, 279, 283—286, 291—293, 295, 307, 308, 311, 315, 317—324, 327—330, 355, 362, 381. III, 10, 11, 17, 43 52, 55, 60, 63—67, 80, 111, 113, 117, 121, 125, 158, 159, 166, 227, 228, 276, 321.
Saint-Ignon, Joseph Graf, Feldmarschall Lieutenant, II, 253.
Saint-Julien, Joseph Graf, Oberstküchenmeister, I, 40, 47, 60.

Saint-Odile, toscanischer Gesandter, I, 178.
Salieri, Anton, Hofkapellmeister, I, 359, 360, 382.
Salis-Samaden, Paul Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, III, 218—220.
Salm, Anton Altgraf zu, Oberstkämmerer, I, 57, 59, 111, 115, 129 130, 214.
Salmansweiler, Anselm II., Abt von, I, 49.
Salzburg, Hieronymus Graf Collorcdo, Erzbischof von, III, 232.
Sardinien, Karl Emanuel III., König von, I, 251, 293—296.
Sardinien, Karoline Antonie, Prinzessin von, I, 296.
Sardinien, Eleonore Maria Theresia, Prinzessin von, I, 296.
Sardinien, Maria Anna Prinzessin von, I, 295.
Sardinien, Marie Felicitas Prinzessin von, I, 296.
Sardinien, Maria Theresia Prinzessin von, I, 295.
Sartines, Antoine Raimond de, französischer Minister, II, 147.
Savoyen, Viktor Amadeus Herzog von, I, 251, 294—296, 298.
Savoyen, Maria Antonia Ferdinanda Herzogin von, I, 295.
Savoyen, Prinzessin von, I, 364.
Sauer, Karl Balthasar Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, III, 165.
Schaffgotsch, Philipp Gotthard von, Bischof zu Breslau, I, 185, 189.
Schaffgotsch, Graf, III, 87.
Schmelzing, Commissär, III, 135.
Schönborn, Graf, I, 33, 57.
Schönborn, Gräfin, I, 64.
Schöpfer, Courier, II, 30, 198, 248.
Schrattenbach, Franz Anton Graf, I, 186, 189, 190, 214.
Schröder, Albrecht Heinrich von, General-Feldwachtmeister, II, 306, 309, 318. III, 94, 156, 242, 290, 298, 299, 301, 306.
Schwarzenberg, Fürst, III, 315.
Schwarzenberg, Eleonore Fürstin, I, 33.
Schweden, Gustaph III. König von, III, 268.
Seddoler, Emanuel Johann von, Gesandtschaftssecretär, III, 281.
Seeger, Freiherr von Dürronborg, Johann Tobias, Feldmarschall-Lieutenant, III, 232, 233.
Seilern, Christian August Graf, Statthalter, II, 272, 280.
Seilern, Joseph Graf, Reichshofrath, II, 349.
Seinsheim, Adolph Friedrich von, Bischof von Würzburg, I, 36—39, 62, 67, 69, 95.
Seinsheim, Joseph Franz Graf, baierischer Oberststallmeister, I, 24—26, 30, 99, 110.
Sorbelloni, Fabrizio, Cardinal, I, 252.
Serbelloni, Johann Baptist Graf, Feldmarschall, I, 286, 290. III, 144.

Serristori, I, 138.
Seydlitz, Friedrich Wilhelm von, preussischer General, I, 283.
Sickingen, Karl Anton Graf, kurmainzischer Minister, II, 354. III, 149, 219.
Sickingen, Fräulein von, I, 92.
Siersdorff, Frau von, I, 90.
Simon, Cassier, I, 128, 130.
Sincere, Claudius Baron, Feldzeugmeister, I, 205, 298, 373.
Siskovich, Joseph Graf, Feldzeugmeister, I, 190, 347. II, 230, 364 III, 67, 157, 166, 218—220, 224.
Sobek, Graf, I, 188.
Sonnenfels, Joseph von, Hofrath, III, 236.
Spanien, Karl III. König von, I, 112—114, 117, 123—126, 217, 261—263, 268, 371, 389. II, 38, 88, 146. III, 310, 311.
Spanien, Franz Xaver Anton Infant von, I, 340.
Spindler, Graf, I, 23.
Spleny de Mihaldy, Michael Freiherr, Feldmarschall-Lieutenant III, 155, 158.
Sporck, Johann Wenzel Graf, Präsident, III, 243.
Sporck, Graf, II, 319.
Stackelberg, Graf, russischer Gesandter, I, 386.
Stampa, Kajetan Graf, Generalmajor, I, 185.
Starhemberg, Georg Fürst, I, 114, 166, 201, 237, 335. III, 288, 294, 298, 299, 310, 321.
Starhemberg, Winulphus Graf, Feldzeugmeister, I, 22.
Starhemberg, Aloisia Gräfin, I, 323. II, 78.
Starhemberg, Ernestine Gräfin, II, 78, 79.
Stein, Karl Konrad Freiherr von, Generalmajor, I, 193. III, 140.
Stekhoven, Gärtner, I, 147.
Sternberg, Gundacker Graf, Reichshofrath, I, 348.
Sternegger, Berthold, Prälat von St. Lambrecht, I, 15.
Stettner, Gabriel Joseph von, Hofrath, I, 139.
Stingel, Alberieus, Abt zu Neustadt, II, 66, 67.
Stolberg, Henriette Gräfin, I, 65, 80.
Störck, Anton, Leibarzt, I, 372. III, 83, 93, 121, 131, 202, 323.
Störck, Matthäus, Leibarzt, II, 64.
Störck, Frau, II, 64, 65.
Strozzi, Ferdinando Duca di Bagnolo und Principe di Forano, I, 134.
Stuart, Karl Eduard, I, 343.
Stunzer, Kaspar, Leibarzt, III, 120, 136.
Stupan, Anton Freiherr von, Staatsrath, I, 335.
Stutterheim, Heinrich Gottlob von, sächsischer Gesandter, III, 161.

Swieten, Gerhard van, Leibarzt, I, 208, 210, 371. II, 64, 201.
Swieten, Gottfried Freiherr van, Gesandter, I, 321, 330, 341, 345. II, 242.
Suffolk, Lord, Staatssecretär, II, 210.
Sztáray, Anton Graf, Feldzeugmeister, II, 158.

T.

Tanucci, Bernardo, neapolitanischer Minister, I, 117, 217, 245, 249, 262—264.
Tarnotzy, Courier, II, 254, 270, 275, 285. III, 153, 256, 272, 297, 298.
Tarouca, Johanna Gräfin, I, 365.
Tarouca, Therese Gräfin, I, 105, 149.
Tassara, Emanuel Isidor, Hofsecretär, II, 209.
Taxis, Fürstin, I, 30.
Terzi, Ludwig Freiherr von, Feldzeugmeister, III, 144, 157.
Teuber, Therese, Sängerin, III, 204.
Therese, Erzherzogin, Josephs II. Tochter, I, 176, 231, 247, 265.
Thugut, Franz Freiherr von, Gesandter, I, 330, 333. II, 336, 337, 341, 344, 346, 350, 353, 359, 360, 364, 366, 368, 371, 384. III, 2, 5, 8, 18, 23, 26, 28, 31, 32, 37, 54, 57, 63.
Thürheim, Christoph Graf, Landeshauptmann, III, 229—231.
Thürheim, Franz Ludwig Graf, Feldzeugmeister, I, 348.
Thürheim, Maria Antonia Gräfin, I, 21.
Thürheim, Gräfin, I, 22.
Thurn, Anton Graf, Oberst, I, 133, 138, 144, 145, 151, 153, 169, 174, 175, 176, 226, 302. III, 83.
Thurn, Franz Graf, Feldmarschall-Lieutenant, I, 53, 56, 60, 92, 129, 133, 137, 138, 144, 151, 153, 154, 169, 174, 175.
Thurn, Geistlicher, I, 16.
Thurn, Marie Gabriele Gräfin, I, 138, 276.
Török, Michael Andreas Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, I, 183—185.
Töröek, Courier, II, 219.
Torrigiani, Cardinal-Staatssecretär, I, 273.
Toscana, Leopold Grossherzog von, I, 18, 19, 23, 24—26, 28, 31, 33, 35, 43, 53, 56—61, 66, 71, 72, 75, 81, 82, 85, 87, 100, 112, 113, 118, 128—180, 188, 211, 216—232, 243—252, 254, 257—259, 270—272, 274, 275, 277, 279, 280, 282—285, 316—324, 328—345, 349, 358—360, 363—390. II, 1—7, 12, 13, 16—22, 30, 31, 33—39, 41—72, 76—94, 102—123, 126—140, 142—149, 159, 160, 166—169, 173—186, 191—195, 202, 220, 223, 246, 250, 252, 255, 258, 262,

263, 326, 351—353, 367. III, 28—30, 44, 65, 80, 83, 91, 93—95, 101—103, 107, 108, 111, 113—119, 121—125, 128, 132, 133, 149, 166, 196—205, 208—210, 215, 216, 234—241, 255, 267, 284, 306—313, 318—331.

Toscana, Marie Louise Grossherzogin von, I, 111, 112, 134, 137, 138, 144, 145, 153, 154, 178, 189, 208, 211, 216, 221, 257—261, 270, 295, 319, 320, 323, 333, 337, 340, 373, 376, 377, 379, 384, 387. II, 7, 22, 38, 39, 44, 45, 62—65, 78, 89, 106, 107, 112, 115, 118, 120, 121, 130—132, 136, 138, 140, 146, 149, 160, 184, 191, 246, 252, 255, 262. III, 83, 113, 115, 116, 118, 119, 196, 197, 199, 200, 202, 208, 216, 235, 319, 322, 328, 329, 331.

Trann, Otto Graf, Feldmarschall, I, 301. II, 331.

Trauttmansdorff, Franz Norbert Graf, Obersthofmeister, II, 313.

Trautson, Maria Franziska Gräfin, II, 1.

Trenck, Franz Freiherr, II, 375.

Trier, Johann Philipp von Walderdorf, Kurfürst von, I, 47, 49, 63, 67, 76, 85.

Tschernischew, Zachar Graf, russischer Minister, I, 336.

Türckheim, Ludwig von, Hofrath, II, 202, 203, 216, 232, 347, 355.

U.

Ugarte, Wenzel Graf, Kammerherr, III, 120, 121.

Ulfeld, Leopold Corfiz Graf, Obersthofmeister, I, 41, 53, 71, 83, 129, 130.

Ulm, Ferdinand Karl Freiherr von, Kammerpräsident, II, 150, 154.

Unterberger, Leopold, Feldzeugmeister, II, 123.

Ursel, Karl Herzog von, Feldmarschall-Lieutenant, I, 204, 215.

V.

Vasquez, Marianna Gräfin, Obersthofmeisterin, II, 67. III, 323.

Veigl, Joseph, Geschäftsträger, III, 323.

Vergennes, Karl Graf, französischer Minister, II, 36.

Vespa, Arzt, I, 260.

Vigano, Tänzerin, II, 168.

Vins, Joseph Nikolaus de, Freiherr, Feldzeugmeister, III, 11, 14, 17, 18, 24, 29.

Visconti, Anton Eugen, Cardinal, II, 48.

Voghera, August Marchese, General der Cavallerie, I, 192, 193, 200.

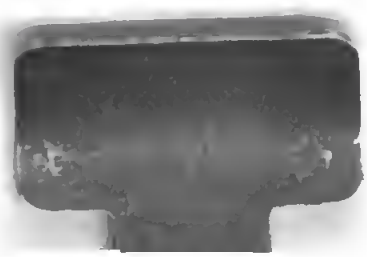
Voltaire, I, 303, 309.

Vöth, Courier, II, 235, 237.

W.

Waldkirch, Freiherr von, I, 27.
Waldeck, Christian August Prinz, I, 68.
Waldeck, Friedrich Prinz, I, 68, 91.
Waldeck, Georg Priuz, I, 68.
Waldstein, Johann Albert Graf, Generalmajor, I, 193.
Wallis, Patrik Olivier Graf, Feldmarschall-Lieutenant, II, 206, 337. III, 63.
Wallisch, Christoph Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, III, 157.
Wartensleben, Ludwig Wilhelm Graf, Generalmajor, III, 10.
Wartensleben, holländischer Gesandter, I, 64.
Wartensleben, Frau von, I, 64, 81, 85.
Wasseige, Secretär, I, 283.
Weber, Hauptmann, I, 373. II, 324.
Woissmann, russischer General, II, 15.
Werner, Paul von, preussischer General-Lieutenant, II, 370.
Werner, Kammerdiener, I, 186.
Wied-Runkel, Friedrich Georg Heinrich Graf, Feldmarschall, I, 147—149, 348, 373. II, 144, 147.
Wilczek, Johann Joseph Graf, I, 376—378, 380, 382—385. II, 13, 168, 298.
Windischgrätz, Graf, II, 348. III, 317.
Windischgrätz, Josepha Gräfin, II, 37, 38, 42, 55.
Wolffenbüttel, Auguste Dorothea Prinzessin von, I, 89.
Wolffenbüttel, Elisabeth Christine Ulrike Prinzessin von, I, 89.
Wolfersdorf, Johann Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, I, 215.
Wolkonsky, Fürst, russischer Oberst, III, 330.
Wrbna, Eugen Graf, I, 355.
Wulffen, Karl Freiherr von, Generalmajor, II, 212.
Wunsch, Johann Jakob von, preussischer General-Lieutenant, II, 321, 363. III, 143.
Wurmbrand, Franz Joseph Graf, I, 149.
Wurmbrand, Johann Wilhelm Graf, I, 65.
Wurmbrand, Gräfin, I, 140.
Wurmser, Dagobert Graf, Feldmarschall, II, 206, 343, 354. III, 66, 71, 73, 88, 125, 126, 144—147, 157, 158, 190.
Württemberg, Friedrich Ludwig Alexander Prinz von, III, 304, 305.

Z.

Zamoyski, Graf, III, 300.
Zedtwitz, Johann Franz Anton Freiherr von, Feldzeugmeister, II, 308, 370, 374, 378. III, 52, 84, 176, 178, 306.
Zegelin, preussischer Gesandter, I, 334.
Zehentner, Joseph von, Feldmarschall-Lieutenant, III, 233.
Zeschwitz, Wolfgang Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, III, 140.
Zierotin, Graf, I, 47.
Ziethen, Johann Joachim von, preussischer General, I, 301.
Zimmermann, polnischer Postbeamter, III, 295.
Zinzendorff, Ludwig Friedrich Julius Graf, I, 356, 373.

BAYERISCHE STAATS-BIBLIOTHEK MUENCHEN